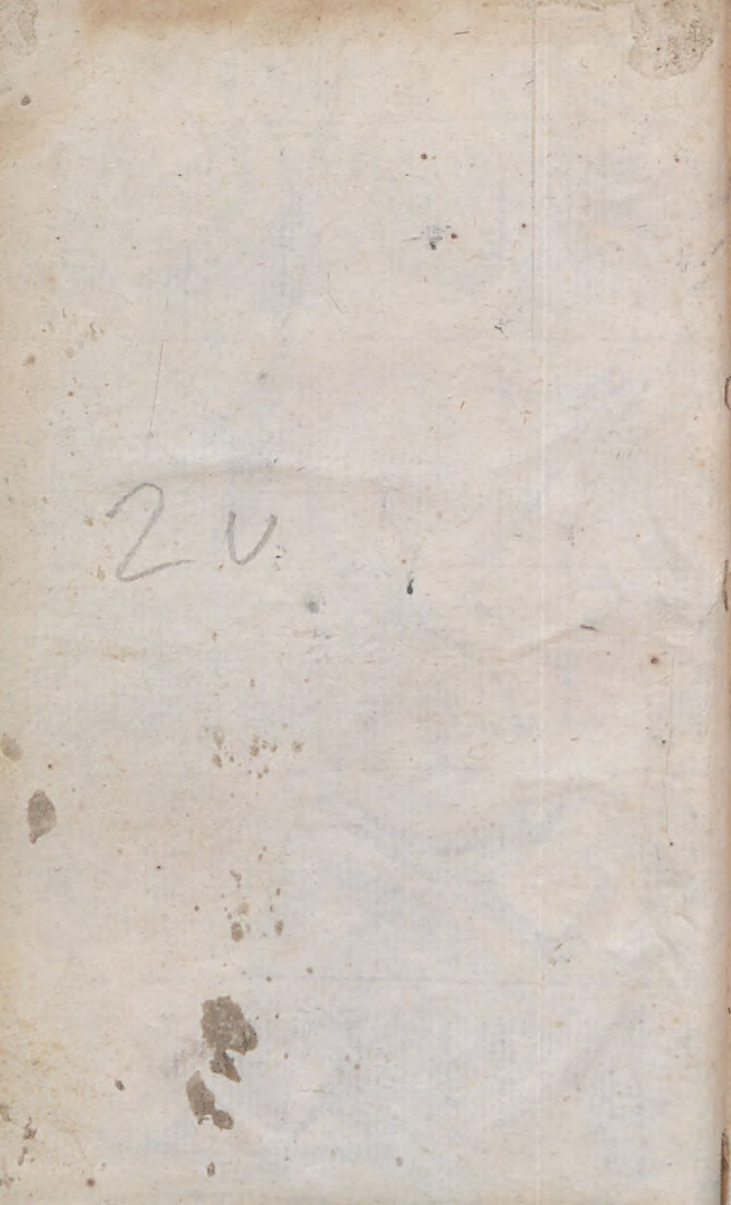
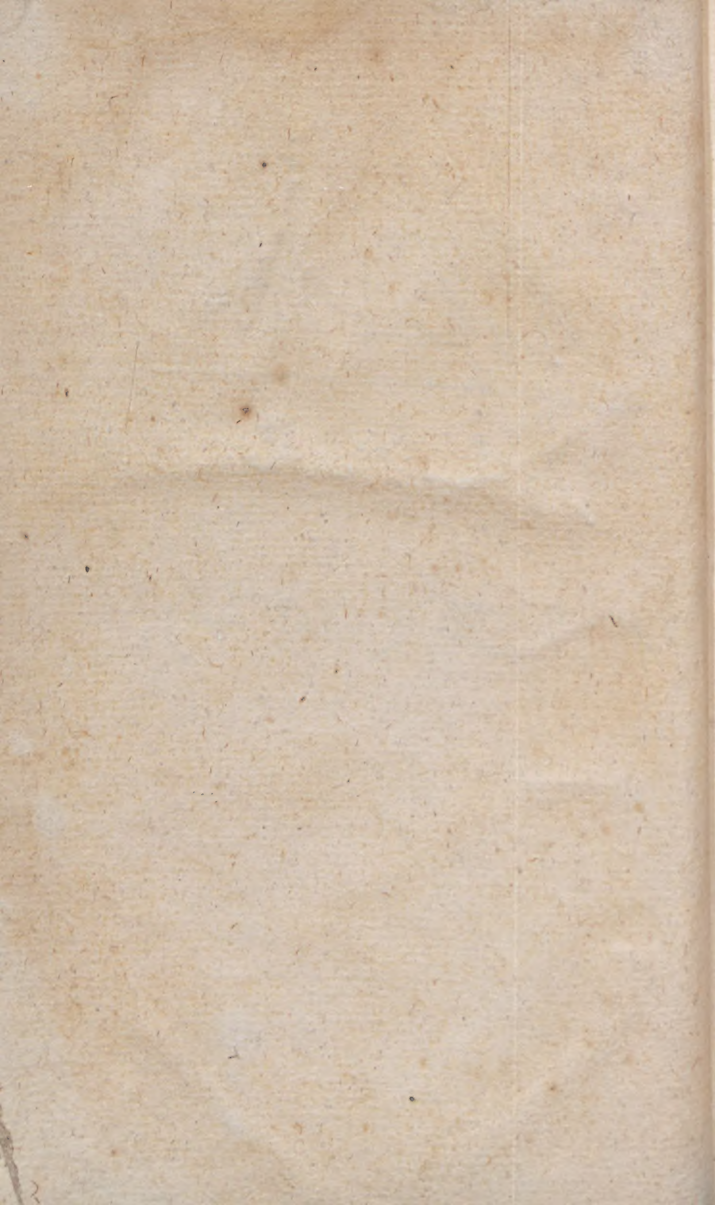
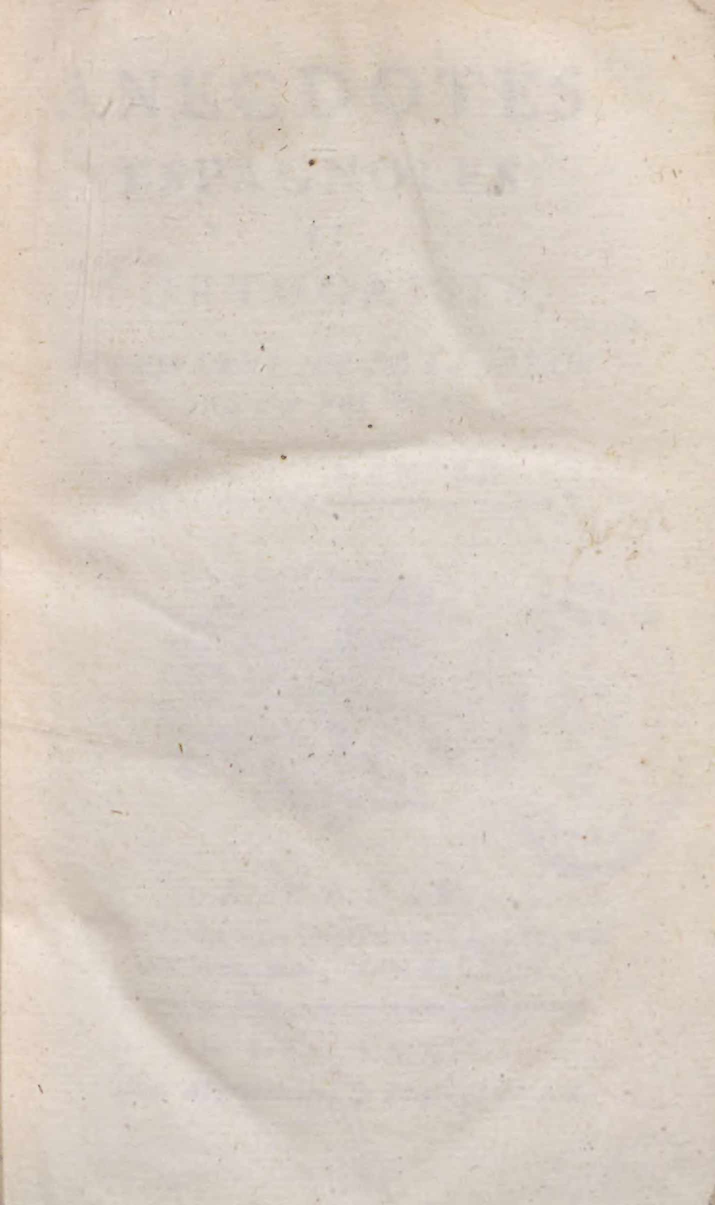


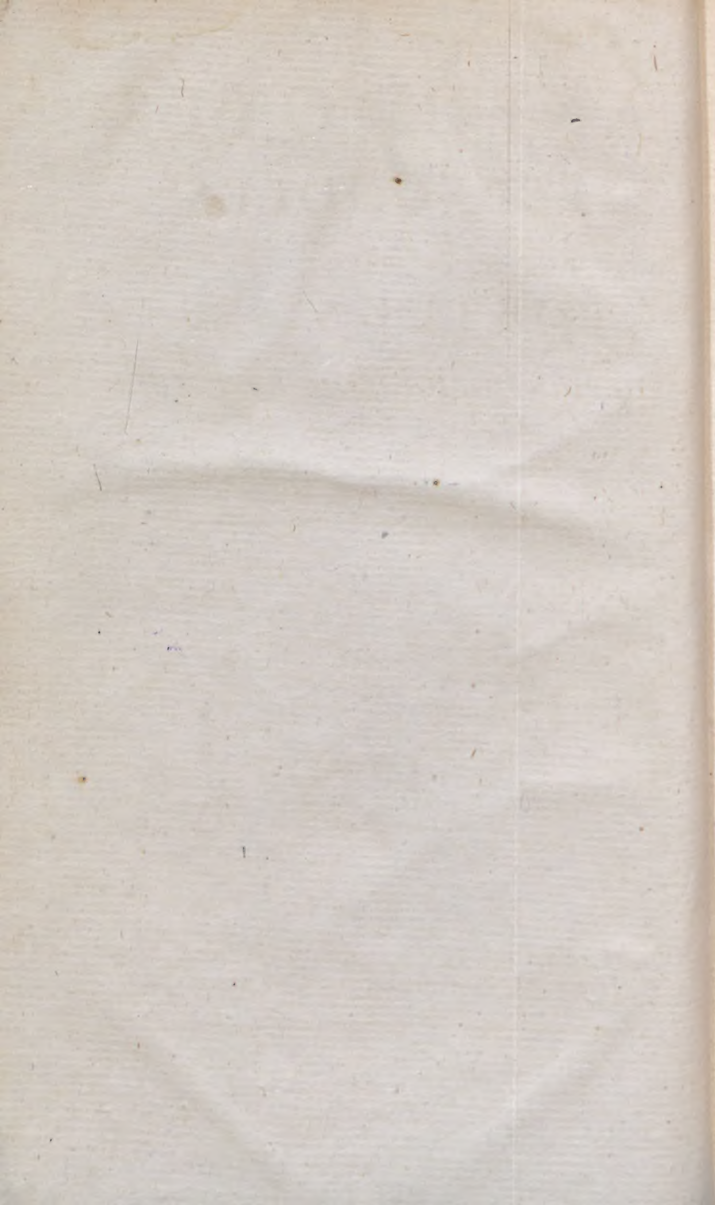












ANECDOTES ESPAGNOLES *ET* PORTUGAISES,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





TABLE CHRONOLOGIQUE
DES
ROIS D'ESPAGNE.

Rois Goths.

ROIS DU SANG DES GOTHS.

ROIS FRANÇOIS D'ORIGINE.

ROIS DU SANG DE FRANCE.

Rois de la maison d'Autriche.

Rois de la maison de Bourbon.



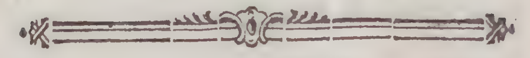


TABLE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE PORTUGAL.

Rois du sang de France.

Rois de la maison de Bragance.

ANEC-



ANECDOTES *ESPAGNOLES*, DEPUIS L'ORIGINE *DE LA NATION* JUSQU'A NOS JOURS.

INTRODUCTION.

S'IL étoit permis d'adopter les conjectures, ou les chimeres de plusieurs historiens, on diroit que Tubal, cinquieme fils de Japhet, passa dans cette partie de l'Europe, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Royaume d'Espagne, & que sa postérité

cultiva les terres de ce grand Continent, dont la fertilité piqua l'ambition de divers peuples qui tenterent successivement de s'y établir. En suivant les traditions fabuleuses, on ajoûteroit « qu'Hercule passa dans » cette contrée; que vainqueur des GÉ- » RYONS, il leur substitua le roi HISPAS, » qui donna son nom à l'ESPAGNE. » Mais on ne veut donner ici, que des faits » attestés par les monumens les plus authen- » tiques, & revêtus de toute la vérité de » l'histoire. »

Il est certain que les Carthaginois firent la conquête de l'Espagne, & que les Romains l'enleverent aux Carthaginois. Dans la suite, les Vandales & les Goths l'usurperent sur l'Empire Romain : ceux-ci demeurerent les maîtres, & furent subjugués, trois cens ans après, par les Arabes, Sarasins ou Maures. Les naturels du pays rassemblerent alors les débris de l'Empire des Goths; &, sous le nom d'Espagnols, ils formerent plusieurs petits États, indépendans les uns des autres. Ils étendirent peu-à-peu leurs limites; &, se réunissant enfin, « ils » donnerent commencement à cette vaste

» monarchie qui, par de grandes ſucceſ-
» ſions & de grandes conquêtes, a depuis
» étendu ſon Empire ſur tant de nations
» différentes, » qu'on diſoit, pour compliment à Philippe II, que le roi d'Eſpagne eſt le ſeul prince dont le ſoleil éclaire toujours les Etats. Ce qui releve de ſa couronne, dans l'Amérique ſeule, a beaucoup plus d'étendue que toute l'Europe.

On a cru devoir fixer, ſous quatre grandes Epoques, tout ce que les Annales Eſpagnoles nous préſentent de plus vrai & de plus intéreſſant, ſoit dans une multitude d'évènemens arrivés parmi tant de nations différentes, qui ont habité l'Eſpagne, ſoit dans une longue ſuite de changemens, parmi tant de ſouverainetés qui ont partagé ſi long-tems ce royaume.

LA PREMIERE EPOQUE comprend la domination des Carthaginois & des Romains.

LA SECONDE EPOQUE comprend la domination des Goths & des autres Barbares.

LA TROISIEME EPOQUE comprend la

domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient ſecoué le joug des infidèles.

La quatrieme Epoque comprend la domination des Princes Chrétiens, depuis la deſtruction de l'Empire des Maures.

L'origine des Eſpagnols eſt incertaine, comme celle de preſque tous les anciens peuples. On peut la faire remonter juſqu'aux Ibériens, qui ont habité la région ſituée au bas du mont Caucaſe, entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, aujourd'hui la Georgie. Une colonie de ces Ibériens, conduite par le beſoin, ou par le deſir de faire des conquêtes, s'arrêta dans les vallées des monts Pyrénées, & y jouit longtems de la fertilité & des délices de cette contrée.

Dans les commencemens, toute la police de ces peuples étoit celle que la ſimple nature conſeille & inſpire pour la conſervation d'une ſociété paiſible. Ignorans, ſans arts & ſans loix, ils vivoient des fruits que la terre leur prodiguoit, & ne tiroient de ſon ſein, que le fer dont ils commer-

cerent long-tems avec les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Gaulois & les Carthaginois.

Ils étoient idolâtres, & adonnés à tous les vices consacrés par l'exemple de leurs Faux-Dieux. Quel fut leur langage? question difficile à résoudre. Les auteurs Espagnols prétendent que ce fut celui des anciens Biscayens.

Il est vraisemblable que ces peuples ne furent pas les seuls qui se répandirent dans l'Espagne, & que les Phéniciens s'y introduisirent du côté de l'Océan. L'affinité de plusieurs noms Espagnols avec des noms Phéniciens autorise cette conjecture. Tels sont les noms *Gaddir*, *Sepyla*, *Betis*, *Avila*, &c.

Il faut reconnoître que les nations qui peuplerent l'Espagne, dès les premiers tems, introduisirent leurs langues dans ces contrées. Si les plus anciens établissemens furent formés par les Phéniciens & les Grecs, comme on a lieu de le croire, les langues de ces peuples ont été reçues dans l'Espagne, avant toutes les autres; ou du moins le langage des anciens Espagnols a été

formé, en grande partie, du grec & du phénicien.

Des colonies de Celtes y passerent successivement. Il paroit même que Brigus, un des premiers chefs ou rois Espagnols, étoit de cette nation. On assure que les Celtibériens, dont nous parlerons bientôt, tiroient leur origine des Celtes & des Ibériens.

Parmi cette foule de rois ou de chefs, dont les noms seuls sont connus, on distingue TAGUS, qui donna son nom à la riviere du TAGE, & BETUS qui donna le sien à la riviere GUADALQUIVIR, autrefois nommée BÉTIS.

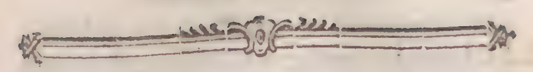
Ici commencent les fables des Grecs, qui font descendre en Espagne GÉRYON, sous le règne d'Osiris l'Egyptien. Celui-ci vengea la nature de la cruauté de ce monstre, donna des loix sages aux Espagnols, & ne laissa parmi eux qu'un petit nombre d'Arabes qui habiterent le pays situé autour du Cap S. Vincent. A ces tems rapportons encore les exploits si vantés d'Hercule l'Egyptien, les deux colonnes, terme de ses conquêtes, le règne d'Hispal qu'il

laiſſa aux Eſpagnols pour les gouverner ; celui d'Hiſpas, ou Hiſpan, dont on veut faire dériver le nom d'Heſpagne ; Heſperus, de qui les Latins ont emprunté le nom d'HESPERIE qu'ils donnent à l'Eſpagne. Macrobe & Iſidore penſent que ce nom vient de l'étoile du ſoir, que l'on nomme en latin *veſper*, qui ſe couche du côté de l'Eſpagne, & ſur laquelle les marins ſe réglent, quand ils voguent ſur ces parages. L'Eſpagne étoit encore nommée IBÉRIE, à cauſe de l'Ebre, en latin *Iberus*, l'un de ſes fleuves principaux. Le nom d'Eſpagne, que lui donnerent les commerçans de Phénicie, a plus vraiſemblablement ſa ſource dans le mot Phénicien, SPANIA, qui ſignifie Lapin, parce que cette région nourrit une grande abondance de lapins : auſſi croit-on que, dans les anciennes médailles, le lapin eſt le ſymbole de l'Eſpagne. C'eſt encore par alluſion à ce nom, que le poëte Catule l'appelle *cuniculoſa* féconde en lapins. Finiſſons par les règnes d'Atlas, de Sicoris ou Sicorus, de Sicanus, conquérant de la Sicile, & de Siceleus dont on fixe le règne au tems de Moyſe.

Thucydide, & un hiſtorien (Philiſtius de Syracuſe,) que Ciceron dit avoir été preſqu'un autre Thucydide, placent ſur le thrône d'Eſpagne Siculus, qui donna ſon nom à la Sicile, qu'on appelloit alors Trinacrie.

Nous ne parlerons de Jaſon, & des Argonautes, que pour dire un mot de la toiſon d'or qu'ils enleverent, « c'eſt-à-dire,
» le ſable d'or qui tomboit du mont Caucaſe, & que l'on pêchoit dans les ruiſ-
» ſeaux avec des peaux garnies de leur poil :
» c'étoit de ces peaux dont on ſe ſervoit,
» comme de filets, pour arrêter le ſable
» que les torrens entraînoient. »

L'Eſpagne fut en proie aux différens aventuriers que la richeſſe du pays attiroit. Les Grecs en ont fait des dieux; & les vieux Eſpagnols les ont mis au rang des fondateurs de leurs villes les plus célébres. Mais la vérité de l'hiſtoire empêche d'admettre toutes ces origines fabuleuſes, & tous ces rois dont on ne trouve pas même les noms dans aucun auteur exact & judicieux.



Premiere Époque.

Domination des Carthaginois & des Romains.

Année, depuis la fondation de Rome, 189; & avant l'ère chretienne, 563.

LEs Carthaginois viennent fondre ſur les côtes d'Eſpagne, s'emparent de l'iſle d'Iviça, y bâtiſſent une ville du même nom, & tâchent, par le moyen du commerce, de pénétrer dans les terres; mais ils ſont contraints de renoncer à cette entrepriſe, pour voler au ſecours de Carthage. Dix-huit ans après, Maharbal, général Carthaginois, vint aſſurer cette premiere conquête.

Pour bien connoître les anciens Eſpagnols, il faut remonter au tems des Carthaginois & des Romains. Les mœurs de la nation, ſemblables en pluſieurs points, ſe reſſentoient cependant de la différence des peuples qui la compoſoient.

Ceux de la Bétique étoient un peu plus policés, ou plutôt moins barbares. Ils devoient cet avantage à la ſituation du pays qu'ils habitoient, ſur le bord de la mer, &

que comprend aujourd'hui l'Andaloufie. Ils connoiffoient le commerce, l'art de la guerre, & avoient même une legere teinture des lettres. Les habitans des montagnes étoient fauvages, ne vivoient que de rapine, mangeoient beaucoup, & ne cherchoient rien moins que les mets délicats. Prompts à la courfe, ils échappoient à l'ennemi avec la même vîteffe qu'ils le furprenoient. Ils n'avoient point d'autres armes que le poignard, & des targes, ou de petits javelots longs de deux pieds : un pourpoint de forte toile plufieurs fois redoublée ; de hauts chapeaux faits de nerfs repliés, & des bottines de poil, compofoient tout leur habillement. Quelques nations étoient armées de dards & de longs javelots à pointes d'airain. On ne dit pas qu'ils euffent des armes défenfives. L'efcrime & la courfe, tant à pied qu'à cheval, & des combats fimulés, étoient tout-à-la-fois leurs jeux & leurs exercices. Paffionnés pour la liberté, ils la préféroient à la vie. Lorfque les Romains entreprirent de les fubjuguer, on vit, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs enfans, des filles égorger leurs peres, & s'empoifonner enfuite elles-mêmes, pour éviter d'être efclaves. Le mépris de la mort étoit une vertu digne de leur courage. Ils infultoient à leurs bourreaux, au milieu des tourmens,

& chantoient leur mort prochaine. On croit lire l'Hiſtoire des Sauvages du Canada. S'ils n'étoient pas anthropophages, ils ſacrifioient, comme eux, leurs priſonniers aux divinités qu'ils adoroient, & leur coupoient la main droite, qu'ils offroient en ſacrifice. Les prêtres & les devins interrogeoient les entrailles des hommes & des animaux, pour connoître l'avenir, & tiroient ſur-tout leurs conjectures de la maniere dont ils tomboient à terre, après avoir reçu le coup mortel.

Leur maniere de vivre étoit ſimple. Ils buvoient de l'eau, quelquefois mêlée d'un peu de miel, & mangeoient la chair des boucs qu'ils immoloient au dieu Mars. Ils faiſoient des gâteaux de glands ſéchés & broyés, qu'ils dévoroient tout chauds. Souvent ils paſſoient les jours en feſtins avec leurs parens. L'âge régloit les rangs; & les vieillards occupoient les premieres places autour de leurs tables de pierre. La terre leur ſervoit de lit. Le commerce ſe faiſoit de denrées à denrées. Ils ſe frotoient d'urine croupie, & prétendoient ſe préſerver ainſi de pluſieurs maladies. Cette maniere de ſe parfumer étoit commune à toute l'Eſpagne. Juſqu'au tems des empereurs Romains, leurs bateaux étoient des outres, alors l'uſage des canots s'introduiſit.

Ainſi vivoient les anciens habitans des

Pyrénées, & ceux des contrées voiſines. Ces mœurs ſauvages protégerent long-tems leur liberté. Sous Néron même, ils n'étoient pas encore réduits.

Les Ibériens & les Celtibériens étoient plus diſciplinés, & connoiſſoient l'art de la guerre mieux qu'aucun autre peuple de l'Eſpagne. Ils avoient, pour armes offenſives, l'épée, la fronde, les dards ; & pour défenſives, des boucliers, ou des écus ronds, faits de nerfs entrelacés. Dans les batailles, ils plaçoient parmi l'infanterie des pelotons de cavalerie, dont la maniere de combattre tenoit du ſervice de nos dragons. Ils quittoient & reprenoient leurs chevaux, ſelon les circonſtances. De fantaſſins devenus cavaliers, ils pourſuivoient l'ennemi avec une vîteſſe preſqu'incroyable. Ils étoient habiles écuyers. Leurs chevaux, dreſſés à obéir au moindre ſigne, graviſſoient ſur les montagnes eſcarpées, & les deſcendoient au galop. Leurs habits étoient courts, & faits de laine noire. Pour préparer le fer de leurs armes & de leurs harnois, ils l'étendoient en lames, & les enterroient juſqu'à ce que la rouille eût rongé ce qui leur en étoit inutile. C'eſt ainſi qu'ils fabriquoient ces épées & ces autres armes qui ſouvent ont été la terreur des Romains & des Carthaginois.

Ces peuples exerçoient l'hoſpitalité, &

sçavoient en respecter les droits. Leurs mœurs étoient douces ; mais cette douceur se changeoit en fureur, lorsqu'ils éprouvoient de l'ingratitude. Ils vivoient de chair, de fruits, d'eau mêlée de miel, & commerçoient avec une grande fidélité. Chaque année, ils faisoient un nouveau partage de leurs terres, avec le plus d'égalité qu'il étoit possible, & le sort décidoit de la portion que chacun devoit avoir. Ils méprisoient cependant l'agriculture, & la confioient à des mercénaires avec lesquels ils partageoient les fruits. On avoit porté la peine de mort contre tout ravisseur ; & cette loi s'observoit avec une sévere exactitude. Le tems de la paix étoit pour eux un tems de festins, de jeux, & sur-tout de danses. Ils alloient à la guerre, au son mesuré d'instrumens & de chansons militaires. On dit que les Rhodiens leur apprirent à honorer la divinité, dont ils n'avoient qu'une idée fort confuse, & les accoutumerent à lui rendre un culte religieux. Ils bâtirent d'abord un temple à Diane. L'histoire dit seulement qu'ils établirent des sacrifices, & des cérémonies extraordinaires, en l'honneur de cette déesse. Le culte bizarre qu'ils rendoient à Hercule est plus détaillé. Pendant le sacrifice, il n'étoit pas permis de faire des prieres, ni de former des souhaits heureux. On s'en tenoit à des blasphêmes

& à des imprécations : une ſeule parole honnête ſuffiſoit pour ſouiller le ſacrifice. Cette extravagance étoit fondée ſur un conte des plus abſurdes. Hercule, diſoient-ils, étant arrivé à Lyndo, ville de l'iſle de Rhodes, demanda à un laboureur un bœuf à acheter : celui-ci ne voulant pas le vendre, Hercule lui en prit deux. Le payſan, n'ayant pas d'autre moyen de ſe venger, eut recours aux injures & aux imprécations. Hercule ne fit qu'en rire. Les habitans de Lyndo, voulant éterniſer la mémoire de cette aventure, réglerent que, tous les ans, on offriroit un ſacrifice, pendant lequel on renouvelleroit les imprécations que le payſan avoit prononcées contre Hercule. Les Eſpagnols conſerverent long-tems la coutume d'honorer Hercule, à la maniere des Rhodiens.

En général, tous les anciens Eſpagnols étoient ſouples & adroits, actifs & entreprenans, d'une agilité de corps extraordinaire, & même ſurprenante. Ils parloient peu, & ſupportoient la faim, la ſoif, la fatigue & les autres incommodités, avec une patience invincible. Inexorables envers les criminels, ils étoient affables & humains à l'égard des étrangers. Ils puniſſoient ſévérement tous les crimes. Les parricides étoient lapidés ſur les frontieres du pays, ſuivant la coutume des Egyptiens. Ils pla-

çoient les malades ſur les chemins & dans les carrefours, afin d'y recevoir les conſeils, & les remèdes des paſſans, qui avoient eu les mêmes maladies. Quoiqu'ils fuſſent ſuperſtitieux & ennemis du ſçavoir ; la trempe de leur eſprit étoit excellente, & ils en donnoient la preuve, dès qu'ils ſortoient de leur pays. Les deux Sénèques, l'orateur & le philoſophe ; Quintilien, Lucain, Sénèque le Tragique, Martial, & pluſieurs autres, ont fait beaucoup d'honneur à l'Eſpagne, leur patrie.

[210.]

La mort d'Argenton conſterna l'Eſpagne, qui le regardoit comme ſon dieu tutelaire, & fut ſuivie de la perte d'une liberté pour laquelle on combattoit avec tant de valeur, depuis bien des années. Les peuples lui éleverent un tombeau, autour duquel ils placerent autant d'obéliſques, que ce prince avoit tué d'ennemis de ſa propre main. C'eſt ainſi que les Eſpagnols inhumoient les perſonnes illuſtres.

Peu de tems après, les Carthaginois prennent l'iſle de Cadix, s'y fortifient, en font le centre de leur commerce, & le boulevard de l'Empire qu'ils ſe propoſoient de fonder en Eſpagne.

[255.]

Les progrès des Carthaginois étoient lents : ſouvent même ils eſſuyoient des pertes conſidérables, parce qu'ils avoient affaire à une nation guerriere, & qui ſacrifioit tout à l'amour de la liberté ; mais elle étoit trop ſimple pour ne pas donner quelquefois dans les piéges qu'on lui tendoit. Pſapho eut recours à cette ruſe. Il avoit accoutumé pluſieurs oiſeaux à prononcer ces mots: PSAPHO EST UN GRAND DIEU. Le peuple étonné de les entendre diviniſer dans leur langue le général Carthaginois s'empreſſa d'accepter les propoſitions de commerce, d'alliance & d'amitié, qu'il leur faiſoit depuis long-tems.

Les Eſpagnols ne formoient pas encore alors une ſeule & même nation. Chaque peuple vivoit dans l'indépendance de ſes voiſins, & ſe gouvernoit à ſon gré, avec les étrangers que le commerce, ou le deſir des conquêtes, attiroit. L'unique intérêt commun étoit celui de défendre la liberté contre les entrepriſes des uſurpateurs. Alors on indiquoit une aſſemblée générale, dans laquelle les chefs, ou princes des différens peuples, parloient ſuivant les circonſtances. Quand il étoit néceſſaire d'en venir à une guerre ouverte, on choiſiſſoit un ou

pluſieurs

plusieurs capitaines d'une valeur & d'une prudence reconnues : on les chargeoit de lever une armée proportionnée au besoin ; ce qui se faisoit en peu de jours ; & eux seuls restoient chargés de l'entreprise.

Les femmes ne se « mignardoient nul- » lement, » dit un ancien auteur. Elles disputoient aux hommes de courage & de patience. Elles se taisoient même aussi-bien qu'eux. Un jour suffisoit au travail & aux embarras de leurs couches. Dès que les enfans étoient nés, on alloit les laver au premier ruisseau, & on les enveloppoit de langes. On les accoutumoit de bonne heure aux fatigues, aux exercices violens, à souffrir la faim, la soif, & sur-tout à garder le secret avec une fidélité inviolable. L'Histoire rapporte une infinité de traits de leur discrétion. Les tourmens les plus affreux n'étoient pas capables de leur faire révéler une chose qu'on leur avoit confiée. Une telle nation annonçoit un peuple de héros.

Il est vrai que leurs mœurs & leurs manieres avoient quelque chose de grossier, & même d'un peu féroce ; mais, dans la suite des tems, elles s'adoucirent & changerent entiérement. Appliqués aux sciences, ils sçurent les cultiver & les mettre en honneur. Grands observateurs de la justice, ils en exerçoient toute la rigueur contre quiconque osoit violer les loix. Formés à la

difcipline militaire, ils ont porté leurs armes victorieufes jufqu'aux extrémités de l'univers. Politiques dans le cabinet, braves dans l'action, amateurs de la gloire, rien ne leur a coûté pour immortalifer leur nom & le confacrer dans les Faftes de toutes les nations.

[307.]

Hannon, curieux & avide de gloire, obtient l'agrément du fénat de Carthage, pour l'entreprife la plus fameufe qui ait été formée dans ces anciens tems. Avec une flotte compofée de foixante vaiffeaux, & trente mille perfonnes de l'un & de l'autre fexe, deftinées à établir des colonies dans les lieux les plus avantageux, il tourne l'Efpagne entiere, qu'il vouloit abfolument connoître; &, après un voyage de cinq ans pendant lefquels il avoit parcouru toutes les côtes de l'Afrique, il revient en Efpagne. Dans fon rapport au fénat de Carthage, il difoit avoir vu des hommes velus. C'étoient des finges, tels qu'on en trouve encore dans l'Afrique.

[321.]

Les Carthaginois s'étoient attiré la haine des Efpagnols, au point que les femmes prirent les armes, pour feconder leurs maris, dans le deffein de tirer une vengeance

éclatante de toutes les perfidies qu'on reprochoit à ces prétendus alliés & amis. On en vint aux mains ; & les femmes donnerent des preuves de la plus grande intrépidité. On combattit un jour entier ; &, la victoire demeurant toujours incertaine, la nuit seule mit fin à un combat dans lequel il périt plus de quatre-vingt mille hommes.

Hannon fut condamné, par le sénat de Carthage, à un exil perpétuel pour n'avoir pas remporté, en cette occasion, une victoire complette sur les Espagnols. L'Histoire le représente comme un grand homme dont on craignoit le génie, l'habileté & la réputation. Il fut le premier qui osa prendre un lion & l'apprivoiser. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que la liberté des citoyens courroit de grands risques entre les mains d'un homme qui sçavoit dompter les animaux même les plus féroces.

[324.]

La peste, qui se répandit dans toutes les parties de la terre (alors connues,) se fit sentir plus particuliérement en Espagne où elle enleva un nombre prodigieux d'hommes & d'animaux. On en attribuoit la cause à l'extrême sécheresse qui duroit depuis longtems.

Hippocrate, qui vivoit alors dans la Thessalie, rapporte qu'il arrêta le cours de

cette contagion univerſelle, en faiſant mettre le feu aux forêts.

[344.]

Les Majorquins formerent une nouvelle eſpece de milice, & un nouveau genre de combat. Ils vinrent, au nombre de cinq cens, ſecourir les Carthaginois contre une partie des habitans de la Sicile. Ils combattoient preſque nuds, n'ayant point d'autres armes que la fronde; ſe précipitoient au milieu des ennemis, auſſi-tôt qu'on en venoit aux mains; &, dès que le combat étoit engagé, ils accabloient d'une grêle de pierres, tantôt l'aîle droite, & tantôt l'aîle gauche. Ils avoient ſouvent le plus de part à la victoire.

L'an 502, ſans autre ſecours que leurs frondes, ils forcerent la flotte des Carthaginois à ſortir du port, & à retourner enfin à Carthage.

On donnoit autrefois le nom de GYMNASES aux habitans des iſles de Majorque & de Minorque, parce qu'ils étoient nuds. L'Hiſtoire vante beaucoup leur adreſſe à tirer de l'arc, & à lancer des pierres. Ils avoient toujours avec eux trois frondes; de l'une, ils ſe bandoient la tête; de l'autre, ils ſe ceignoient les reins, & portoient la troiſieme à la main. Cette arme étoit redoutable: rarement ils manquoient leur

coup. On les exerçoit, dès l'enfance, à la manier, en plaçant leur nourriture ſur un poteau; &, s'ils ne l'abbatoient pas, ils jeûnoient.

Les calamités que les mines avoient attirées aux Eſpagnols firent prendre à ces inſulaires la réſolution de n'avoir jamais ni or ni argent.

[346.]

Premiere guerre contre les Eſpagnols & les Portugais qu'on appelloit alors Luſitaniens.

[350.]

Le deſir de voir & d'habiter un pays dont la beauté & les richeſſes étoient exceſſivement vantées fut ſi vif parmi les Carthaginois, que le ſénat, craignant de voir bientôt Carthage déſerte, prit la réſolution de faire périr tous ceux qui avoient voyagé en Eſpagne. Peut-on ne pas ſe rappeller ici, quelle a été la paſſion des Eſpagnols pour aller aux Indes & en Amérique?

Les anciens hiſtoriens ne parlent point de l'Eſpagne, ſans en faire la peinture la plus ſéduiſante. « Elle n'eſt point brûlée » par les ardeurs du ſoleil, comme l'Afri» que, (*Juſtin*, l. 44, c. 1,) ni expoſée, » comme les Gaules, à la violence des » vents, à la rigueur du froid, à l'humi» dité de l'air; mais elle tient un milieu

» entre ces deux contrées. L'air y eſt tem-
» péré, dans l'été, par des pluies qui modè-
» rent la chaleur; &, pendant l'hiver, elles
» ne tombent ſur la terre, que pour la ren-
» dre plus féconde; ce qui met l'Eſpagne
» dans la facilité de partager ſon abondance
» avec les peuples voiſins. Ajoûtons à ces
» heureuſes productions les richeſſes qu'elle
» renferme dans ſon ſein. »

Cette terre fertile en toutes ſortes de biens abonde en métaux précieux. « Plutus, diſoient-ils, habite dans ces lieux où la nature a raſſemblé des montagnes d'or & d'argent. L'airain, le fer, l'étain, y ſont communs & mépriſés. On ne peut pas même remuer la ſuperficie de cette terre que l'or n'étincelle auſſi-tôt. Les ruiſſeaux roulent des paillettes d'or; les ſables en ſont mêlés, & les bords des rivieres en paroiſſent tout couverts. »

Les poëtes ſe ſont ſur-tout attachés à rendre la Bétique fameuſe. Ils louent à outrance ſa fécondité, ſa beauté, ſes richeſſes. C'étoit-là qu'ils plaçoient les Champs Elyſées, & le ſéjour des bienheureux. *Strabon* ajoûte que les loix de ces peuples étoient écrites en vers, & qu'elles étoient faites depuis ſix mille ans: « Mais appa-
» remment que leur année étoit plus courte
» que l'année Romaine, & qu'elle n'avoit
» qu'un mois. »

S'il y a de l'excès dans ces descriptions, il faut avouer que la beauté du climat, & la fécondité de la terre, prêtoient beaucoup à ces exagérations. Nous aurons lieu, dans la suite de parler plus particuliérement des mines & des richesses qui ont attiré tant de guerres aux anciens Espagnols.

[430.]

Les Espagnols envoient une ambassade à Alexandre le Grand, (il étoit alors à Babylone,) pour le féliciter sur ses victoires, lui demander son amitié, & lui offrir leur alliance, comme le gage certain du succès que ses armes auroient dans l'Occident.

On sçait qu'Alexandre se proposoit de subjuguer l'Occident, parce qu'il étoit irrité contre les Carthaginois, & jaloux de la gloire des Romains. Il reçut les ambassadeurs Espagnols, avec la plus grande distinction; les questionna beaucoup sur leurs mœurs, leurs coutumes, leur génie, leur gouvernement, les richesses & la fertilité de leur pays, & les renvoya avec de magnifiques présens, après les avoir assurés de sa protection.

[489.]

La premiere guerre Punique lia les Romains avec une partie des Espagnols qui,

fatigués de la domination des Carthaginois, cherchoient le moyen de ſecouer un joug qu'ils regardoient comme inſupportable; mais ils ſe diviſerent entr'eux. Les uns tinrent pour les Carthaginois ; & les autres pour les Romains, quoiqu'ils fuſſent toujours paſſionnés pour ſe conſerver une liberté qu'ils préféroient à la vie. Lorſque les Romains deſcendirent en Eſpagne, ils virent, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs propres enfans ; des filles égorger leurs peres, & s'empoiſonner enſuite elles-mêmes, plutôt que de ſubir un joug qu'elles appelloient Eſclavage.

[512.]

Cette année, qui étoit la vingt-deuxieme depuis le commencement de la premiere guerre Punique, fut très-funeſte à l'Eſpagne, par une ſéchereſſe extraordinaire, & par des tremblemens de terre preſque continuels. Une partie de la ville de Cadix fut engloutie dans un goufre que la mer ouvrit.

C'eſt à un de ces tremblemens de terre, qui étoient autrefois très-fréquens en Eſpagne, que pluſieurs attribuent la découverte des mines qu'elle renfermoit dans ſon ſein. Ariſtote, Strabon, Diodore de Sicile, & d'autres hiſtoriens, l'attribuent à un embraſement général, cauſé par le feu du ciel,

ou par l'imprudence des bergers qui ne purent éteindre le feu qu'ils avoient mis à des brouſſailles, ou par le feu que les habitans des monts Pyrénées allumerent eux-mêmes, à deſſein de détruire les forêts immenſes, dont ces montagnes étoient couvertes, afin de pouvoir défricher les terres, & ſe procurer des habitations plus commodes.

On veut que le nom de Pyrénées vienne de cet embraſement, ou de la foudre dont ces monts ſont fréquemment frapés. Tout ce qu'il y a de certain, à cet égard, c'eſt que *Pyr*, en langue grèque, ſignifie du *feu*.

» L'incendie des Pyrénées fut ſi long & » ſi violent, que les mines d'or & d'ar-» gent, dont ces montagnes étoient rem-» plies, ſe trouverent fondues par l'ardeur » du feu. Ces mines étoient ſi abondantes, » que l'on regardoit l'Eſpagne comme l'em-» pire de Plutus, le dieu des richeſſes. Ces » mines fondues firent donc des ruiſſeaux » de riches métaux mêlés enſemble. Ainſi, » l'incendie fini, les peuples commence-» rent à admirer l'éclat de l'or & de l'ar-» gent qui étoient épars de tous côtés. » Mais, comme ils n'en connoiſſoient ni le » prix ni l'uſage, ils les mépriſerent. Les » nations étrangeres, plus éclairées que » nos peuples, accoururent en Eſpagne,

» de toutes parts, dans l'eſpérance que les
» Eſpagnols leur abandonneroient des thré-
» ſors qui leur étoient inutiles, & dont
» ils ne connoiſſoient pas la valeur : cha-
» cun ſe flatoit au moins qu'il pourroit aiſé-
» ment s'enrichir, & tirer des Eſpagnols
» leur or & leur argent, en leur donnant
» des bagatelles. »

Les Phéniciens furent des premiers à venir prendre part aux richeſſes des Eſpagnols. Ils leur donnerent de l'huile en échange, & emporterent une ſi grande quantité d'argent, que, leurs vaiſſeaux ne pouvant plus le contenir, ils employerent le reſte à faire des uſtenſiles de vaiſſeaux, & même des ancres.

Il faut avouer que l'avarice & la cupidité ont bien épuiſé cette contrée, puiſqu'elle ne préſente plus aujourd'hui que les reſtes des anciennes mines. Les Eſpagnols eux-mêmes ont renouvellé, pour s'emparer des thréſors du Nouveau-Monde, tout ce que les Grecs, les Rhodiens, les Phrygiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, & tant d'autres peuples, avoient entrepris pour ſe mettre en poſſeſſion des thréſors de l'Eſpagne.

[516.]

Les Carthaginois reprennent le deſſein

de ſubjuguer l'Eſpagne, perſuadés que cette conquête répareroit leurs pertes, & leur faciliteroit le moyen d'étendre plus loin leur Empire. Amilcar fut chargé de la conduite de cette nouvelle guerre. « Ses ſoldats, dit Strabon, furent agréablement ſurpris de trouver d'abord un pays où les mangeoires des animaux étoient d'argent, auſſi-bien que les tonneaux en uſage pour garder le vin. »

[524.]

Après une longue ſuite de ſuccès, Amilcar périt dans un combat livré par les peuples, (aujourd'hui de Valence & de Saragoſſe,) qui s'étoient ligués pour ſecouer le joug des Carthaginois. Ce général avoit bâti la ville de Barcelone, (capitale de la Catalogne.) Ce nom venoit de la famille Barchine, dont étoit Amilcar.

Carthagène, ou la nouvelle Carthage, fut bâtie, peu de tems après, par Aſdrubal, gendre d'Amilcar. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques traces de ſon ancienne ſplendeur.

[532.]

Aſdrubal ayant fait mourir Tagus, d'une des plus illuſtres familles de l'Eſpagne, un eſclave, pour venger la mort de ſon maître, attente à la vie d'Aſdrubal, & le tue,

dans le tems qu'il offroit un ſacrifice. L'aſſaſſin fut arrêté, & condamné aux ſupplices qu'il méritoit. Mais, au milieu des tourmens affreux qu'on lui fit ſouffrir, on n'apperçut ſur ſon viſage qu'une joie maligne, qui ſembloit lui ôter le ſentiment de ſes maux.

[532.]

Annibal, âgé de vingt-ſix ans, prend le gouvernement de l'Eſpagne, & le commandement des troupes, que l'armée lui déféra, & qui lui fut confirmé par le ſénat de Carthage. Auſſi-tôt après, il épouſa à Carthagène la princeſſe Himilcé qui lui apporta, pour dot, des richeſſes immenſes, & l'attachement de tous les Eſpagnols ; ce qui le rendit incomparablement plus puiſſant que ne l'avoient été, avant lui, tous les autres Carthaginois.

Il fut cependant redevable de la plus grande partie de ſon autorité à la découverte de pluſieurs mines d'or & d'argent, que l'on appella LES PUITS D'ANNIBAL. Il y fit travailler avec ardeur ; & on prétend qu'un ſeul de ces puits, nommé Bébélus, fourniſſoit, chaque jour, plus de trois cents livres d'argent raffiné, qu'on évalue à deux mille ſix cens quarante écus d'or.

[536.]

Sagunte, appellée depuis Monviédro, ville ſituée vers le nord du royaume de Valence, étoit alors la plus conſidérable de l'Eſpagne, & la ſeule qui pût arrêter les projets ambitieux de Carthage. Annibal en forme le ſiége, avec une armée de cent cinquante mille hommes, & pouſſe les attaques avec cette vivacité qui caractériſa ce héros dans tous ſes exploits. Les Saguntins ſe défendent avec une intelligence qui prouve que déja ils étoient civiliſés. Forcés dans leurs premiers murs, ils forment de nouveaux retranchemens, & diſputent le terrein, avec une opiniâtreté inconcevable : enfin, reſſerrés dans un coin de la place, réduits aux dernieres extrémités, ne pouvant accepter avec honneur, ni refuſer avec ſûreté des conditions dures & honteuſes, ils ne prennent conſeil que de leur déſeſpoir. Ils raſſemblent leurs thréſors, & tout ce qu'ils ont de plus précieux ; y mettent le feu, & ſe jettent au milieu des flammes, avec leurs femmes & leurs enfans. Une tour que les batteries des Carthaginois avoient ébranlée, tombe tout-à-coup, ouvre un chemin aux aſſiégeans. Le fer égorge ceux que la flamme épargne : les loix les plus ſacrées de la nature ſont vio-

lées ; & Sagunte ne fut plus qu'un monceau de cendres.

[538.]

Les Celtibériens, nation belliqueuse & très-étendue, habitoient les terres qui forment actuellement les royaumes de Castille & d'Aragon. Sollicités par les Scipions, ils réunirent leurs forces contre les Carthaginois, & les défirent en bataille rangée. Ces peuples sçavoient déja rendre leurs armes respectables. Un trait de la politique la plus adroite fait honneur à la sagacité de leur esprit.

Les Carthaginois, après avoir rétabli la citadelle de Sagunte, y tenoient enfermés tous les ôtages qu'Annibal avoit tirés des différens peuples qu'il avoit subjugués par force ou par adresse. Acédux, Espagnol distingué par sa naissance, & qui n'avoit suivi le parti Carthaginois, que dans l'espérance de venger un jour sa patrie, va trouver Bostar ou Bostaris, gouverneur de la province. Il lui fait une vive peinture de la puissance des Romains, exagere leurs forces, & lui dit que le seul moyen de conserver ses conquêtes, c'est de s'attacher les peuples par une confiance entiere ; qu'il lui conseille de renvoyer les ôtages qu'il a sous sa garde ; que, rendus à leurs parens,

ils ſeront autant d'émiſſaires favorables aux Carthaginois. Boſtar, aſſez ſimple pour donner dans ce piége, charge Acédux même de la conduite des ôtages. Les Romains avertis par Acédux marchent à ſa rencontre, tombent ſur l'eſcorte, la diſſipent, s'emparent des ôtages, &, ſuivant toujours le plan d'Acédux, les rendent à leurs familles. Les Eſpagnols gagnés par cette généroſité ne garderent plus de meſures avec les Carthaginois, ſe déciderent en faveur des Romains, & ne voulurent pas même ajoûter foi aux nouvelles qu'ils reçurent alors de la bataille de Cannes.

C'eſt à l'attachement & aux ſecours des Eſpagnols que Rome fut redevable de l'aſcendant qu'elle reprit, peu de tems après, ſur Carthage.

[544.]

La mort des deux Scipions avoit ruiné les affaires des Romains en Eſpagne. Le jeune Scipion (Publius Cornélius) les rétablit, bien plus encore par ſes vertus que par ſes victoires. Il rendit une jeune Eſpagnole à Lucéius, l'un des principaux Celtibériens, à qui elle étoit deſtinée en mariage; &, pour augmenter la dot, il lui fit préſent d'une ſomme conſidérable, qui devoit ſervir de rançon. La beauté de cette priſonniere ſembloit devoir faire craindre

à Lucéïus un rival âgé de vingt-cinq ans, vainqueur de Carthage la Neuve, & commandant des Romains. La vertu de Scipion lui parut plus qu'humaine. Il répandit qu'un dieu marchoit à la tête des Romains; & les chefs de la nation vinrent en foule offrir à ce jeune héros leurs places, leurs richesses, & leurs soldats. Lucéïus, pénétré de la plus vive reconnoissance, lui amena quatorze cens chevaux, & voulut toujours combattre à ses côtés.

[548.]

Jeux célèbres, à Carthage la Neuve, en l'honneur des victoires de Scipion. Les combats qui s'y livrerent n'offroient pas une vraie image de la guerre; c'étoient de vrais duels. Corbis & Orsua, deux princes Espagnols, & cousins germains, (Valere-Maxime dit qu'ils étoient freres) demanderent la permission de vuider un différend, les armes à la main. Il s'agissoit de la principauté de la ville d'Iba. En vain Scipion leur offrit sa médiation. Il répondirent que leur coutume n'étoit pas d'avoir pour juges ni les hommes ni les dieux, mais leur épée. Ils se battirent. Orsua fut vaincu: il étoit le plus jeune, & l'injuste aggresseur. On regarda sa mort comme la punition de son opiniâtreté.

Les habitans d'Astapa, ennemis mortels des Romains, & de leurs alliés, n'espérant plus

plus obtenir des conditions honorables, après plusieurs révoltes contre Scipion, prennent le parti de suivre l'exemple des Saguntins. Ils tracent un grand cercle au milieu de leur place d'armes, dressent sur un bûcher ce qu'ils ont de plus précieux, y font monter leurs femmes & leurs enfans, les environnent de matieres combustibles, & placent autour cinquante hommes armés. Ils s'engagent, par serment, de combattre tous jusqu'à la mort, & font jurer les cinquante gardes, par les dieux célestes & infernaux, que, si le sort du combat leur est fatal, ils ne se retireront qu'après avoir mis le feu au bûcher, & y avoit vu consumer ce qu'ils ont de plus cher. « Heureuses nos femmes, disoient-ils, de périr par des mains fidèles & amies, plutôt que d'éprouver l'insolence & les mépris d'un vainqueur irrité. » Ils prononcent une horrible imprécation contre ceux que la pitié empêcheroit d'exécuter cet ordre barbare. Aussitôt ils ouvrent leurs portes, tombent avec furie sur les Romains, bravent tous les dangers, cherchent & donnent la mort, jusqu'à ce qu'environnés de toutes parts, & refusant de quitter les armes, ils sont accablés sous une grêle de traits. Les cinquante hommes restés dans la ville remplissent leur serment. Chose incroyable! quelques Romains poussés par une cupidité effrénée,

leur valeur, & les armoit contre ceux qui sembloient en faire peu de cas. C'est ainsi qu'ils furent souvent les dupes de ces Romains qu'ils méprisoient.

[549.]

Mandonius & Indibilis, chefs des Ilergetes, peuples qui habitoient les bords de l'Ebre, sçachant que les Romains étoient fort occupés à éloigner Annibal de l'Italie, forment le projet d'une troisieme révolte; excitent un soulevement général dans leur canton; tiennent la campagne au nombre de trente mille hommes de pied & de quatre mille chevaux; attaquent Lentulus * & Manlius, & sont vaincus après un combat sanglant, qui leur coûta treize mille hommes. Indibilis est tué dans la mêlée, & Mandonius livré aux Romains par ses propres troupes qui espéroient par-là faire oublier leurs révoltes multipliées **.

* L. Cornélius Lentulus, de retour à Rome, mit dans les coffres de l'épagne cent quatre-vingt-huit mille marcs d'argent, & quatre mille quatre cens cinquante marcs d'or. Cinq ans auparavant, Scipion avoit remis à sa République une somme à-peu-près semblable.

** Quelle que soit l'ignorance de l'art militaire, dont les historiens accusent les Espagnols de ces tems-là, on remarque néanmoins que déja ils en avoient quelque notion. Si l'on s'en tenoit

voyant briller l'or au milieu des flammes, s'y précipitent, & y trouvent la mort.

[548.]

Scipion quitte l'Eſpagne, après cinq ans de victoires par leſquelles il en avoit chaſſé les Carthaginois. Il y fonda Italique, près de Séville, & en fit une colonie Romaine. Cette ville a donné trois empereurs, Trajan, Adrien & Théodoſe.

Les Romains, malgré leurs victoires, ne pouvoient pas ſe flater d'avoir conquis l'Eſpagne. Ils ſe voyoient les maîtres des peuples que les Carthaginois avoient aſſervis avant eux; mais ces peuples, quoique nombreux, n'habitoient qu'une partie de l'Eſpagne, ſur les bords de la Méditerranée, & au bas des Monts-Pyrennées. A peine les Romains étoient-ils avancés juſqu'au fleuve Bétis, (Guadalquivir.) Il leur reſtoit à ſubjuguer ceux que nous nommerions aujourd'hui Navarrois, Biſcayens, Alavarois, Aſturiens, Caſtillans, &c. Ceux-ci, tranquilles poſſeſſeurs de leur patrie, ne regardoient les Romains que comme un peuple de brigands, contre leſquels ils étoient bien réſolus de défendre leur liberté. Mais ils ignoroient l'art de la guerre, & ils étoient déſunis entr'eux. A ces deux principes de deſtruction, les hiſtoriens ajoûtent la vaine gloire qui les livroit à ceux qui louoient

[556.]

Pendant les trois dernieres années, les Romains tirerent de l'Eſpagne quatre mille marcs d'or, & plus de cent ſoixante mille d'argent. On aſſure qu'une ſeule mine leur produiſoit, chaque jour, vingt-cinq mille drachmes.

[559.]

Depuis deux ans, les Eſpagnols avoient ouvert les yeux ſur la conduite que Rome tenoit à leur égard, & s'étoient réunis par une Ligue ſecrette, afin de ſe défaire des nouveaux maîtres dont ils ſe repentoient d'avoir eux-mêmes favoriſé les projets. Animés du deſir de recouvrer leur ancienne gloire & leur premiere liberté, ils prennent les armes. Après quelques heureux ſuccès, ils n'éprouvent plus que des pertes, & Caton,

---

au plan de cette derniere bataille, on jugeroit que cette accuſation eſt fauſſe, ou du moins bien outrée. L'armée des révoltés ſe trouva diſpoſée de façon que les Romains crurent qu'ils ne pouvoient pas mieux faire que d'imiter un ſi bel ordre de bataille. L'infanterie étoit diviſée en bataillons ſoutenus chacun par un eſcadron de cavalerie. Ils donnerent ſans confuſion, ſe rallierent à propos; & Mandonius fit une belle retraite : ſans doute que cet ordre ſe ſoutenoit peu pendant l'action, puiſqu'ils étoient toujours vaincus.

par la rapidité de ſes victoires, rétablit, en fort peu de tems, la tranquillité dans toute l'Eſpagne *.

Avant que de paſſer l'Ebre, il voulut déſarmer les habitans des villes qu'il laiſſoit derriere lui. La conſternation devint générale, pluſieurs ſe tuoient de déſeſpoir : tous préféroient leurs armes à la vie, & le conſul jugea qu'il devoit s'en tenir à faire raſer les murailles des villes ; ce qui fut exécuté par-tout, le même jour.

Caton fit ouvrir de nouvelles mines qu'il donna à cens, & ſe rendit à Rome, avec des richeſſes immenſes. On lui décerna les

---

* Les Eſpagnols perdirent plus de cent mille hommes, pendant cette guerre dont les ſuites furent ſi funeſtes à leur liberté. On peut en juger par ces articles que leurs ambaſſadeurs obtinrent enfin du Sénat, comme un adouciſſement au joug qui leur étoit impoſé.

» Les Préteurs ne vendront plus eux-mêmes le bled.

Les Eſpagnols ne ſeront plus obligés de vendre leurs grains au prix que les Magiſtrats Romains auront taxé.

On ne les contraindra plus de racheter, au gré des Préteurs, ou des Gouverneurs, les droits qu'ils doivent payer aux Romains.

Les Fermiers publics ne mettront point à l'enchere les impôts que leve la République : les villes elles-mêmes ſe chargeront de lever ces impôts, & de les porter au thréſor public. »

honneurs du triomphe dont la pompe fut relevée par cinq cens quarante livres d'or d'Huesca, & cent quarante-huit mille livres pesant d'argent, tant en lingots qu'en monnoie.

On assure que les Rhodiens, long-tems même avant la fondation de Rome, introduisirent en Espagne l'usage de la monnoie de cuivre. Les Espagnols s'en moquoient d'abord, ne pouvant pas concevoir comment avec un morceau de cuivre qui leur paroissoit méprisable, on se procuroit toutes les choses dont on avoit besoin. Mais, bientôt après, cette invention leur parut fort commode, & ils ne tarderent pas à l'adopter. Il est au moins vraisemblable que la monnoie Romaine étoit en usage parmi les Espagnols; ils avoient même des piéces d'or & d'argent, qui leur étoient particulieres. Ils appelloient les unes BIGATS: elles portoient l'empreinte d'un char traîné par deux chevaux. Ils nommoient les autres OSCA. Elles portoient la figure d'une ville qui vraisemblablement avoit le même nom.

On peut juger de la richesse des Espagnols par la taxe que le consul Marcellus imposa sur une seule ville située dans le milieu des terres, & qui n'avoit pas l'avantage du commerce, comme les villes maritimes. C'étoit Ocilis qui, s'étant rendue

d'elle-même ſans attendre le ſiége, fut condamnée à payer aux Romains trente talens d'or.

Selon le ſentiment commun, un talent d'or feroit trente-ſix mille livres de notre monnoie. La taxe impoſée monteroit à un milion quatre-vingt mille livres.

[574.]

Titus Simp. Gracchus ſe préparoit à attaquer Certima, ville ſituée dans la Celtibérie. Dix députés vinrent le trouver, & le prierent d'abord de commander qu'on leur apportât à boire. Après avoir bu, le plus ancien d'entr'eux demande à Gracchus ſur quelle aſſurance il leur vient déclarer la guerre ? A ces mots, le Préteur fait défiler, en leur préſence, la belle armée qu'il commande. Les députés ſe levent & rendent les armes en diſant : « Il eſt juſte que le foible ſe ſoumette au plus fort. »

Quand on n'envoyoit qu'un ſeul député, pendant la guerre, ce hérault étoit revêtu d'une peau de loup. S'ils étoient pluſieurs députés, ils portoient cette peau, au haut d'une lance. Les Eſpagnols conſerverent long-tems cet uſage, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de ſupplier un vainqueur, ou de propoſer un accommodement.

[604.]

Les Romains ſuivoient le plan qu'ils s'étoient propoſé d'abord, d'étendre & d'affermir leur domination en Eſpagne, afin d'en faire une PROVINCE ROMAINE. Parmi les différens peuples qui compoſoient la nation Eſpagnole, les uns s'étoient ſoumis, en acceptant le titre d'Alliés : les autres avoient ſubi la loi du vainqueur ; pluſieurs combattoient pour la défenſe de leur liberté. Viriathus, Luſitanien de nation, (Portugais) d'une naiſſance obſcure, mais brave juſqu'à l'intrépidité, & chef d'une petite troupe de brigands avec laquelle il s'etoit rendu la terreur de tout le pays, forme le projet d'attaquer les Romains. Ses premiers ſuccès lui attirent des alliés : ſes victoires ſe multiplient ; &, pendant quatorze ans, il ſoutint avec avantage une guerre qui lui mérita le titre de LIBÉRATEUR. Trois de ſes gens gagnés par les promeſſes & les préſens de Servilius Cœpion, général des Romains, le ſurprennent pendant qu'il dormoit, & le poignardent. Son armée le pleura ſincérement & lui fit de magnifiques funérailles.

L'Hiſtoire nous a conſervé la maniere dont les anciens Eſpagnols faiſoient les funérailles de leurs chefs. Elle eſt aſſez

conforme à celle qui étoit en usage parmi les Romains. Ils lavoient le corps, l'enveloppoient ensuite des plus riches étoffes, & le plaçoient sur un bûcher fort élevé. Ils immoloient des animaux de plusieurs especes, mettoient le feu au bûcher ; & , tandis que le corps se consumoit dans les flammes, une troupe de guerriers à cheval faisoit retentir l'air du nom du mort, en courant à toute bride autour du bûcher. Lorsque le corps étoit réduit en cendres, on célébroit en son honneur des jeux qui consistoient, comme nous l'avons déja dit, dans des combats à outrance, & qu'on appelloit Courses de Javelots & de Lances.

[616.]

Les Romains pénetrent dans la Galice qui étoit habitée par les Brécaires. Ces peuples alloient au combat, accompagnés de leurs femmes. Il étoit inouï qu'elles eussent jamais fui devant l'ennemi. Elles paroissoient insensibles aux blessures ; & , quand elles se trouvoient au nombre des prisonniers de guerre, elles préféroient une mort volontaire à la servitude.

[617.]

Les habitans de Numance, unis aux Vaccéens, (peuples de la Vieille-Castille,)

aſſiégentle camp du conſul Hoſtilius Mancinus, & le forcent à ſe rendre avec ſes trente mille Romains, ou à ſigner un traité par lequel les Numantins ſeront maintenus dans une entiere liberté, avec le titre d'Amis & d'Alliés du Peuple Romain. Le Conſul accepte le traité, c'étoit le ſeul moyen de ſauver ſon armée; mais le ſénat refuſe de le ratifier, ſous prétexte que c'étoit reconnoître la ſupériorité de Numance, & lui céder en quelque ſorte l'Empire du Monde. La modération des Numantins ne ſervit qu'à rendre plus odieuſe la mauvaiſe foi des Romains. Ceux-ci ſe contenterent de mettre, le matin aux portes de la ville, Mancinus, le corps nud & les mains liées le dos. Telle étoit la coutume de livrer aux ennemis un de leurs capitaines. Le ſoir, on le ramena au camp; les Numantins prétendant que, pour remplir le traité, il falloit livrer toute l'armée avec le Conſul.

[621.]

Les Numantins aſſiégés par Scipion, & réduits à ſe nourrir des corps de ceux qui périſſoient dans les attaques, ſe déterminent à demander des conditions que leur courage puiſſe accepter. On ne leur en offre point d'autres que celle de ſe rendre à diſcrétion. Ils ſortent de la ville, ſe jettent en furieux dans le camp des Romains, égorgent tout ce qui

ſe préſente, & font un horrible carnage. Forcés de rentrer dans l'enceinte de leurs murs, ils ſe donnent mutellement la mort; & Scipion, entrant dans Numance, n'y trouva que des cadavres encore tout ſanglans.

[670.]

Sertorius, ſe voyant enveloppé dans les proſcriptions de Sylla, avoit pris le parti de ſe retirer en Eſpagne où les peuples & les ſoldats lui étoient fort attachés. Il gagna d'abord tous les cœurs, par ſa complaiſance, ſa douceur, ſon affabilité & par la diminution des impôts. Bientôt ſon habileté dans l'art de la guerre, & la fineſſe de ſa politique, le font regarder « comme un homme » né pour élever la nation Eſpagnole à un » degré de grandeur & de puiſſance, ca- » pable d'obſcurcir, & même d'effacer la » gloire des Romains, d'abaiſſer leur or- » gueil, & de réprimer leur tyrannie. » Afin de donner une haute idée du gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir, il forme une eſpece de république, ſur le modèle de la république Romaine. Il compoſe un ſénat, crée des charges & des magiſtrats qu'il appelle du même nom que les magiſtrats de Rome.

Il apprend aux troupes à combattre de pied ferme, à garder leurs rangs, à obéir

aux chefs ; les accoutume à ſuivre une exacte diſcipline ; & les victoires qu'il remporte à leur tête font voir que cette nation belliqueuſe n'avoit beſoin que d'un homme digne de commander. Les Eſpagnols l'appelloient communément l'ANNIBAL ROMAIN.

Les Eſpagnols étoient accoutumés à combattre par pelotons : chacun ſe jettoit ſans ordre ſur l'ennemi. Ils attaquoient avec vigueur ; mais ce n'étoit pas une choſe honteuſe parmi eux, que de prendre la fuite. Dès qu'on les pourſuivoit, ils ne faiſoient plus que voltiger.

Une des choſes, qui contribua ſur-tout à les aguerrir, fut l'uſage des armes des Romains, qu'ils enlevoient à ceux qui perdoient la vie dans les combats, & dont ils s'armoient enſuite eux-mêmes.

L'Eſpagne trouva le plus précieux de tous les avantages dans ce qui n'étoit qu'un trait de la politique de Sertorius. Afin d'avoir entre les mains des ôtages qui fuſſent de ſûrs garans de la fidélité d'un peuple qui l'adoroit, mais dont il craignoit la défiance & la jalouſie, il fait venir d'Italie des maîtres habiles dans toutes les ſciences, établit une académie, & s'occupe du ſoin d'y raſſembler les enfans des familles les plus puiſſantes & les plus diſtinguées, pour les appliquer à tous les genres d'étude pro-

pres de leur âge, de leur naiſſance & de leurs talens. « Les ſciences, diſoit-il, ne » contribuent pas moins à l'éclat & à la » gloire d'une nation, que la valeur & la » force des armes. Il ne convient pas que » l'Eſpagne le céde à Rome, en quelque » ſorte de connoiſſances que ce puiſſe être, » puiſqu'elle l'égale déja dans tout le » reſte. »

[675.]

Dans un combat où Sertorius eut le deſſous, les Eſpagnols l'enleverent ſur leurs épaules, le paſſerent par-deſſus leurs rangs, de main en main, & ne ſongerent à leur ſalut, qu'après l'avoir mis en ſûreté dans la ville la plus prochaine.

[681.]

Au ſiége de Calagurris, (Calahorra,) ſur les frontieres de Caſtille & de Navarre, les habitans manquoient de vivres ; &, ne voyant aucun moyen d'en faire entrer dans la place, ils prirent la barbare & monſtrueuſe réſolution de ſe nourrir de leurs femmes & de leurs enfans dont ils ſalerent les corps. LA FAMINE DE CALAGURRIS a paſſé en proverbe.

Les habitans de Calahorra s'étoient toujours diſtingués par leur dévouement à Sertorius ; c'eſt même à la mémoire de ce grand homme, & à la fidélité qu'ils lui

conservoient après sa mort, qu'on attribue l'opiniâtreté singuliere avec laquelle ils défendirent leur ville contre Pompée. Un d'entr'eux, nommer Brébicius, s'étoit cru obligé, par un devoir d'amitié & de religion, à mourir & à se dévouer aux manes de Sertorius, suivant la coutume des Grecs & des Romains, que les anciens Espagnols avoient adoptée, & qu'ils observoient scrupuleusement. On en jugera mieux par cette inscription antique, gravée sur une pierre trouvée dans la ville de Calahorra, & envoyée, en 1708, à M. de Baville, alors Intendant en Languedoc.

DIIS MANIBUS
QUINTI SERTORII,
Me, BREBICIUS Calaguritanus,
Devovi,
Arbitratus
Religionem esse,
Eo sublato,
Qui omnia
Cum Diis immortalibus
Communia habebat,
Me incolumem
Retinere animam.
Vale, viator, qui hæc legis;
Et meo disce exemplo
Fidem servare.
Ipsa fides
Etiam mortuis placet
Corpore humano exutis.

Ce qui signifie :

» Je, BRÉBICIUS, natif de Calahorra, » me ſuis immolé aux DIEUX MANES de » QUINTUS SERTORIUS; croyant, par » un motif de religion, que je ne devois » pas ſurvivre à la perte d'un homme qui » étoit ſemblable en tout aux Dieux im- » mortels. Adieu, Paſſant, qui lis ces mots. » Que mon exemple t'apprenne à garder » ta foi. Les morts, quoique dépouillés de » leurs corps, ſont touchés de cette vertu. »

[683.]

Les Eſpagnols commençoient à ſe diſtinguer dans les ſciences. Quelques poëtes de Cordouë ſe rendirent à Rome. Cicéron, en parlant d'eux, dit qu'ils étoient groſſiers: » Mais, ajoûte un hiſtorien, cette groſſiéreté » venoit moins du caractere de la nation, » & de leur eſprit, que de la langue latine, » dont ils ne connoiſſoient pas encore toute » la délicateſſe & tous les agrémens, & » dans laquelle cependant ils ſe perfection- » nerent bientôt après. »

[693.]

Jules-Céſar pénetre dans la Galice, & ſe rend maître du port de Brigantin, aujourd'hui la Corogne. Les habitans ſe ſoumettent ſans réſiſtance, ſurpris & effrayés de la grandeur des vaiſſeaux de Céſar, de la

largeur des voiles & de la hauteur des mâts. Jamais ils n'avoient rien vu de semblable, n'ayant que de petites barques dont le fond étoit d'un bois fort leger, & les bords d'osier couvert de cuir.

On rapporte que César, en quittant l'Espagne, y prit « un jeune cheval dont la » corne des pieds étoit fendue & partagée » en plusieurs parties. » Tant que ce cheval vécut il ne put souffrir qu'un autre que César le montât. Quand il mourut, César lui fit dresser une statue.

[710.]

La mort de Jules-César ramena la guerre en Espagne qui s'étoit partagée d'abord entre César & Pompée, & qui seule auroit fait pencher la balance; si elle s'étoient réunie en faveur de l'un des deux partis.

Auguste eut la gloire de terminer la conquête de l'Espagne, & de la soumettre entiérement aux Romains, cent quatre-vingt-dix-huit ans depuis qu'ils avoient, pour la premiere fois, porté leurs armes dans cette contrée. On y établit plusieurs colonies Romaines, & les Espagnols prirent les coutumes des Romains, abandonnerent leurs loix, leurs usages, oublierent même peu-à-peu leur ancienne langue.

Les Asturiens & les Basques, ou Cantabres, inquiéterent long-tems Auguste, &

secoue-

secouerent plusieurs fois le joug qu'il prétendoit leur imposer. Ces peuples, & particuliérement les Cantabres, avoient conservé l'ancien amour de la liberté, & les anciennes mœurs sauvages. Ils habitoient des montagnes inaccessibles, où ils vivoient sans gouvernement, sans loix & sans subordination. Ils dansoient au son des castagnettes, & de certains petits tambours auxquels on a donné leur nom. Ils portoient toujours sur eux du poison, pour s'en servir, dès qu'ils tomboient au pouvoir de leurs ennemis. Endurcis aux fatigues, ils supportoient les travaux de la guerre, avec une constance & une opiniâtreté qui tenoient du prodige.

Les femmes étoit aussi robustes & aussi courageuses que les hommes. Elles avoient en partage la culture des terres; aussi-tôt qu'elles étoient accouchées, on les voyoit servir leurs maris qui se mettoient au lit pour elles. Dans la suite des tems, les Espagnols trouverent cette même coutume établie au Bresil; & peut être y est-elle encore en usage aujourd'hui.

[716.]

Les Espagnols commencerent à compter leurs années du règne d'Octave César, (l'empereur Auguste,) successeur de Jules-César, ce qui dura jusqu'en 1383 de J. C.

Nous ſuivrons ici l'ère chrétienne, afin d'éviter la confuſion que toute autre maniere de compter jetteroit néceſſairement dans la chronologie

On peut obſerver que l'ère eſpagnole doit ſon origine au tribut dont l'Eſpagne fut chargée ſous la domination d'Auguſte : *Era ab Ære.* Ère vient de la monnoie avec laquelle on payoit le tribut. Cette impoſition commença, deux ans après le Triumvirat, c'eſt-à-dire en 716 de Rome. Les Triumvirs partagerent l'Empire Romain, en 714. Le Sénat n'ordonna les impoſitions qu'en 715, & elles ne furent levées qu'en 716. Ce qui fixe l'ère eſpagnole à la 38e année avant J. C.

[727.]

Auguſte change le gouvernement de l'Eſpagne ; y fait bâtir pluſieurs villes conſidérables, entr'autres Saragoſſe, (capitale de l'Aragon,) qui porta long-tems le nom de CÆSAR-AUGUSTA, & fit dreſſer des trophées en forme de pyramides, dont on trouve encore des veſtiges près de Giſon, à vingt milles d'Oviédo. Le monument le plus célèbre a été un grand chemin, depuis Cordouë juſqu'à l'Océan. La colomne de marbre verd, que l'on voit encore aujourd'hui à Cordouë, dans le cloitre des Cordeliers, en eſt une preuve inconteſtable.

On lit dans l'inſcription * le nom d'Auguſte, ſon huitieme conſulat, & le nombre de cent vingt-un milles, qui eſt la diſtance réelle de Cordouë à la mer.

L'année 752, depuis la fondation de Rome, étant celle de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, nous allons commencer à compter de la premiere année de l'ère chrétienne.

[1.]

Dion rapporte, ſans déterminer ni le tems ni le lieu, que Corocotus, chef d'une troupe de brigands en Eſpagne, vint ſe préſenter à Auguſte qui avoit mis ſa tête à prix. Par cette démarche hardie, il obtint ſa grace de l'Empereur, & en reçut encore la ſomme d'argent qui avoit été promiſe pour récompenſe à celui qui apporteroit ſa tête.

[15.]

Les Eſpagnols pleurerent ſincérement la

* Voici cette inſcription latine, telle que la rapportent les antiquaires.

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AUGUSTUS.
COS. VIII. TRIB. POTEST. XXI.
PONT. MAX. A. BŒTE ET JANO.
AUGUSTO. AD OCEANUM. CXXI.
CONSTANTIÆ. ÆTERNITATIQUE AUGUSTÆ.

mort d'Auguſte, qui arriva cette année: ils bâtirent à Tarragone un temple en ſon honneur; &, peu de tems après, ayant appris que Germanicus, ſon petit-neveu, manquoit de tout, pendant la guerre qu'il faiſoit dans les Gaules, ils lui envoyerent des armes, des chevaux & de l'argent. Le jeune Prince refuſa l'argent.

[39.]

La Religion Chrétienne commence à s'établir en Eſpagne. On bâtit à Saragoſſe une égliſe qu'on appelle aujourd'hui Notre-Dame du Pilier.

Tous les auteurs Eſpagnols aſſurent que l'Evangile fut annoncé à l'Eſpagne par l'apôtre S. Jacques, ſurnommé Le Grand, fils de Zébédée, qu'Hérode Agrippa fit mourir à Jéruſalem, l'année quarante-deuxieme de J. C. que les diſciples de cet apôtre enleverent ſon corps, & le mirent ſur un vaiſſeau qui aborda, le 25 Juillet de la même année, à Iria-Flavia, aujourd'hui El-Padron ou Padrone, dans l'extrémité de la Galice, d'où on le transféra à Compoſtelle. De-là les pélerinages autrefois ſi fréquens à ſaint Jacques de Compoſtelle. On dit que cet apôtre ne fit qu'un très-petit nombre de diſciples, dans le tems qu'il demeura en Eſpagne. (Voyez ci-après ſous l'an 800.)

[82.]

A la mort de l'empereur Vefpafien ; l'Efpagne jouiffoit d'une paix qui la dédommageoit des maux qu'elle avoit foufferts pendant une longue fuite de guerres. Elle étoit divifée en trois provinces, la Bétique, (l'Andaloufie ;) la Lufitanie, (le Portugal;) & la Tarragonoife, ou l'Efpagne citérieure, qui étoit la plus confidérable par fes richeffes, fon étendue, & le nombre de fes villes *.

[97.]

L'empereur Domitien, très-peu de tems avant fa mort, porta un édit, par lequel il

---

* Quintilien, Efpagnol, donna aux Romains des leçons de goût & d'éloquence. En vain il profcrivit le ftyle des orateurs de fon tems, & leur répéta les noms de Craffus, d'Antoine, d'Hortenfius & de Cicéron ; modèles dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. On préféra les vices féduifans de l'éloquence de Senèque & de Pline ; & bientôt on vit prévaloir le goût pour les penfées découfues, mais brillantes & fententieufes.

L'Efpagne auroit pu fe policer & fe diftinguer par les grands hommes qui fortirent de fon fein ; mais la liberté, cette mere des fciences & des beaux-arts lui manquoit. Tous ceux qui fe fentoient du génie cherchoient un grand théatre, & fe rendoient à Rome.

défendoit de planter de nouvelles vignes en Eſpagne. Leur culture faiſoit négliger celle des terres ; ce qui donnoit lieu de craindre une famine dans ces vaſtes provinces.

[99.]

Trajan prend le gouvernement de l'Empire. Il étoit Eſpagnol, né à Italique, près de Séville, & s'étoit toujours diſtingué dans la paix & dans la guerre. Plutarque lui écrivit cette Lettre au commencement de ſon règne, il avoit été chargé de ſon éducation. « Le moyen le plus aſſuré pour bien » gouverner vos ſujets, & pour vous en » faire obéir avec joie, c'eſt de vous gouver- » ner vous-même ſelon les régles de la plus » exacte probité, & d'être maître abſolu » de vos paſſions & de votre eſprit. Les » fautes des Princes ne leur ſont pas ſeu- » lement honteuſes & préjudiciables à eux- » mêmes, elles le ſont encore plus à ceux » qui les ont inſtruits. Si vous ſuivez les » conſeils que je vous donne, je ſerai au » comble de mes vœux ; & ſi vous les » négligez, je ſuis bien-aiſe que toute la » terre ſçache que je n'ai nulle part aux » fautes de l'Empereur, puiſqu'il n'aura » écouté ni mes inſtructions ni mes con- » ſeils. »

[254.]

On ne ſçait rien de ce qui ſe paſſa en Eſpagne, pendant le règne des derniers Empereurs Romains. Sous celui de Valérien, les Allemands, après avoir traverſé les Gaules, vinrent inonder l'Eſpagne par leur multitude, la ravagerent impunément pendant douze ans, & laiſſerent par-tout des marques de leur barbarie.

[269.]

La Religion Chrétienne étoit déja très-répandue en Eſpagne; & on commença à diviſer les diocèſes en paroiſſes, comme on avoit fait à Rome.

[303.]

Dacien, gouverneur en Eſpagne, fait périr à Saragoſſe une foule innombrable de Chrétiens. Les Chroniques Eſpagnoles rapportent que S. Lambert ayant été décapité, à une lieue de diſtance des corps entaſſés de ces ſaints martyrs, « print ſa tête à deux » mains, il chemina plus d'une grande lieue, » juſqu'à ce qu'il parvint au lieu où giſoient » les corps, à grands monceaux, des martyrs » ſuſmentionnés, & que là il ſe print à » chanter, *exultabunt ſancti in gloriâ*, & » qu'eux répondirent *lætabuntur in cubili-* » *bus ſuis*; & puis il tomba ſur eux. » Ce

qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'un hiſtorien Proteſtant, (Louis de Mayerne Turquet, Lyonnois,) rapporte ce fait, ſur la foi d'une Légende, & que, ſur le témoignage des auteurs qu'il dit avoir conſultés, il n'oſe pas le révoquer en doute. Il eſt fort permis aux Catholiques d'en douter; & Mariana n'en dit rien.

[313.]

Le célèbre concile d'Elvire, ville de l'Andalouſie, où eſt à préſent Grenade, fait mention de vierges conſacrées à Dieu; défend aux femmes d'écrire & de recevoir des Lettres, ſans la participation de leurs maris; exempte les filles de la loi du jeûne, pendant les mois de Juillet & d'Août. Les grandes chaleurs de l'été rendoient cette loi nuiſible aux jeunes perſonnes.

[361.]

Quelques enfans portoient de la lumiere, à l'entrée de la nuit, & diſoient entr'eux, ſuivant une ancienne coutume : VAINQUONS! VAINQUONS! Un Romain interpréta mal ces paroles, & poignarda ſon hôte avec toute ſa famille. De-là eſt venue la coutume, que les Eſpagnols ont toujours obſervée ſcrupuleuſement, de ſe ſaluer, quand ils ſe portent de la lumiere à l'entrée de la nuit.

Les Vandales, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Silingiens & les Goths, peuples barbares & guerriers, ſortis de l'Allemagne, de la Scythie, & des pays du Nord, voiſins de la Suède, de la Norwège & de la Laponie, venoient ſe jetter dans les provinces de l'Empire Romain, & y portoient la déſolation. L'Eſpagne ne fut pas à l'abri de leurs ravages, & défendit longtems ſa liberté contre les Goths dont nous allons parler plus particuliérement.



SECONDE ÉPOQUE.

Domination des Goths & des autres Peuples barbares.

[412.]

LEs Goths, ſous prétexte de ſervir les Romains & de les aider à conſerver les Gaules & l'Eſpagne, s'établiſſent aux pieds des Monts-Pyrenées. Déja les Suèves poſſédoient la Galice qui comprenoit alors toute la Vieille-Caſtille : les Alains étoient maîtres de la Luſitanie (le Portugal;) les Vandales occupoient la Bétique, où ils ſe fixerent. Ils lui donnerent même leur nom. On l'appella d'abord VANDALOUSIE, &, dans la ſuite des tems, ANDALOUSIE. Ce qui avoit facilité l'établiſſement de ces différens peuples, c'eſt que l'Eſpagne ſe trouva preſqu'entiérement dépeuplée par les ravages de la famine & de la peſte. Le premier de ces fléaux fut d'autant plus cruel, que les animaux accoutumés au carnage, ſouffrant eux-mêmes de la faim, ſe jettoient ſur les hommes, & les dévoroient.

Ces nouveaux peuples contens de leurs conquêtes cultiverent les terres, releverent les villes ruinées, en bâtirent pluſieurs au-

tres, s'alliérent avec les naturels du pays * ; & l'Eſpagne ne tarda pas à ſe repeupler, & à reprendre ſon ancien luſtre.

Les Goths ſont ſortis de la Scandie, ou Scandinavie, que les anciens appelloient Baſilie ou Balthie, & comprenoit tout le pays que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Gothland, de Scandinavie, de Suède, de Norwège & de Laponie. La Gothie étoit autrefois diviſée en deux. La partie orientale s'appelloit OSTROGOTHIE, & les peuples OSTROGOTHS, c'eſt-à-dire Goths Orientaux. On nommoit la partie Occidentale VISIGOTHIE ; & ceux qui l'habitoient VISIGOTHS, Goths Occidentaux.

Les Goths avoient, preſque tous, la barbe & les cheveux blonds, le teint blanc, & leur langue avoit beaucoup de rapport avec celle des peuples qui venoient de s'établir en Eſpagne. Il eſt certain qu'il s'eſt gliſſé pluſieurs mots de la langue gothique dans la langue vulgaire, que l'on parle au-

* En Eſpagne, on appelloit Grecs, ou Romains, ceux qui étoient Eſpagnols naturels, & qui, dans la décadence de l'Empire, après que les Barbares ſe furent rendus maîtres de la plus grande partie de l'Eſpagne, reconnoiſſoient encore la domination des empereurs de Conſtantinople, qui avoient ſuccédé aux empereurs Romains. Comme on appelloit indifféremment ces princes, Empereurs Grecs ou Romains, on nommoit auſſi indifféremment leurs ſujets, Grecs ou Romains.

jourd'hui en Eſpagne, & qui s'eſt formée du mêlange de la plûpart des langues en uſage parmi les différens peuples qui y ont établi leur domination.

Ces peuples croyoient, d'après une tradition fort ancienne parmi eux, l'immortalité de l'ame, une autre vie, des récompenſes & des peines après la mort; mais leurs ſuperſtitions étoient auſſi horribles que nombreuſes. Mars étoit leur divinité tutelaire; ils égorgeoient les priſonniers de guerre, en ſon honneur, & lui offroient les prémices du butin, en attachant à des troncs d'arbres les dépouilles qu'ils deſtinoient à lui ſervir de trophée. Avant la combat, ils égorgeoient des chevaux, avec beaucoup de cérémonie. On portoit enſuite, au bout des lances, comme autant d'enſeignes, les têtes de ces chevaux dont la bouche étoit béante. Ils ne croyoient pas pouvoir entreprendre une guerre, ni la terminer heureuſement, s'ils ne purifioient leur armée, en l'arroſant de ſang humain. Ils décrivoient en vers les grandes actions de leurs ancêtres, & les chantoient au ſon de la lyre. Lorſqu'il tonnoit, ils jettoient en l'air des fléches pour ſecourir leurs dieux; s'imaginant que le bruit qu'ils entendoient étoit celui d'un combat dans le ciel. Dion aſſure que les Goths s'appliquerent particuliérement à l'étude de la philoſophie, & qu'ils eurent, parmi eux, de grands & d'il-

luſtres philoſophes entre leſquels on diſtinguoit *Zeuta*, *Dicénéus* & *Zamalxis*.

[415.]

L'Eſpagne ſe trouva diviſée en pluſieurs royaumes occupés par des peuples qui avoient des mœurs, des loix, & une religion différentes. Les Romains & les Eſpagnols étoient Catholiques; les Goths étoient infectés de l'Arianiſme *; &, les autres nations qui n'avoient pas encore embraſſé le Chriſtianiſme, étoient idolâtres.

Godigis ou Gunderic, roi des Vandales, (& non pas Giſeric, comme le prétend Sornandès) fit un traité avec les Romains qui prouve bien la décadence de leur Empire. Sous la ſimple condition de ne pas inquiéter les anciens habitans, on le laiſſe tranquille poſſeſſeur des provinces dont il s'étoit emparé.

* Sous l'empire de Valens, les Viſigoths s'étoient établis dans la Mœſie, à condition de payer un tribut aux Romains, de ſervir dans les armées de l'Empire, & d'embraſſer la Religion Chrétienne; mais ils ne tarderent pas à s'engager dans l'Arianiſme que Valens protégeoit, & que leur inſpiroit Ulſilas, un de leurs évêques, pour lequel ils avoient beaucoup de conſidération, à cauſe de ſa capacité. Il étoit l'inventeur des caracteres gothiques, & avoit traduit l'ancien & le nouveau Teſtament, en langue gothique.



WALLIA.

[416.]

WALLIA, que l'on peut regarder comme la tige des rois Goths en Eſpagne, fait un traité avec Conſtantius, par lequel « les Goths feront la guerre aux » autres nations barbares, qui ſe ſont éta- » blies en Eſpagne. Tout ce que l'on pourra » reprendre ſur les ennemis, dans le cours » de cette guerre, ſera rendu à l'Empire » Romain. Ni dans les Gaules, ni dans » l'Eſpagne, les Goths ne paſſeront point » les bornes marquées, & s'en tiendront » aux anciens traités. » Ils ne poſſédoient alors en Eſpagne, que la Catalogne; mais ils étoient riches & puiſſans dans les Gaules. Cette guerre ſe fit au nom de l'empereur Honorius, & aux dépens des Goths qui, après l'avoir heureuſement terminée, reçurent pour récompenſe toute la Guienne. Cette grande province renfermée entre la Garonne, la mer, les Monts-Pyrenées, fut alors appellée la Gaule Gothique.



THÉODOREDE *ou* THÉODORIC I.

[451.]

DÉFAITE d'Attila, roi des Huns. Quatre rois ſoutenoient la querelle des Romains ; Théodorede, qui périt dans le combat ; Sangibanus, roi des Alains ; Ardaric, roi des Gépides, & Mérovée, roi des Francs. Cette journée fut à jamais mémorable, ſoit parce qu'il s'agiſſoit de combattre pour l'Empire du Monde, ſoit parce qu'il y périt au moins cent cinquante-mille hommes. Il y a des auteurs qui prétendent qu'Attila perdit, lui ſeul, deux cens mille hommes.





TURISMUND *ou* TRASIMUND.

[451.]

AËTIUS, général de l'armée Romaine, craignant que la puiſſance des Goths ne s'augmentât & ne devînt préjudiciable à l'Empire, eut l'adreſſe d'empêcher Turiſmund de pourſuivre Attila. « Il vaut » mieux, diſoit-il, commencer par affer- » mir ſur votre tête une couronne que vos » freres pouroient vous enlever, ſi vous » reſtiez ici plus long-tems, éloigné de » vos Etats. » Le nouveau Roi déféra d'abord à cet avis; mais bientôt, revenant ſur ſes pas, il joignit Attila ſur les bords de la Loire; & la victoire qu'il remporta contraignit ce rival dangereux à ſe retirer entiérement des Gaules.



THÉO-



THÉODORIC II.

[452.]

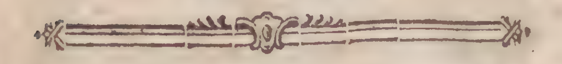
THÉODORIC, ayant obtenu de l'Empereur, la permiſſion d'unir à ſon royaume tout ce qu'il pourroit enlever aux Suèves, ne cherchoit plus que le moyen de rompre les traités qu'il avoit faits avec eux. Il n'en prit point d'autre, que d'envoyer dire à leur roi Ricciaire, « qu'il ne » devoit pas moleſter des voiſins qui ne lui » faiſoient aucun tort; que, par-là, il s'at- » tiroit la haine publique, & la jalouſie des » autres nations; que les royaumes s'éta- » bliſſoient & s'affermiſſoient par l'équité » & la modération; que rien n'étoit plus » propre à renverſer les Etats que l'ambi- » tion & la cruauté; en un mot, que, s'il » ne changeoit de conduite, Théodoric ſe » verroit indiſpenſablement obligé de pren- » dre le parti de l'Empereur qui lui avoit » rendu des ſervices conſidérables, & avec » lequel il venoit de conclure des traités » d'union & d'amitié. » Ricciaire répondit que, dans peu, il ſeroit à Toulouſe, (cette ville étoit alors la capitale de l'empire des Goths;) qu'on y éprouveroit la valeur des

deux nations, & qu'une ſeule bataille ſuffiroit pour en décider. Théodoric n'attendoit que cette réponſe. Il aſſemble une armée formidable. Les Francs & les Bourguignons lui fourniſſent des ſecours. Il paſſe les Pyrenées; attaque les Suèves; remporte ſur eux une victoire complette; fait périr leur roi, & ſoumet, en peu de tems, la Galice, la Luſitanie & la Bétique, (le Portugal & l'Andalouſie.)

Les Suèves, épars çà & là, députent leurs évêques vers le vainqueur, pour ménager une amniſtie. Théodoric leur permet de ſe raſſembler, & d'élire un roi de leur nation.

Les hiſtoriens reprochent à Théodoric ſon zèle pour l'Arianiſme, & le meurtre de ſon frere; ce qui les empêche de l'égaler aux plus grands Princes. Il gouvernoit ſes peuples avec une prudence & une modération ſinguliere. Sidonius Apollinaris, dans une Lettre à Agricole, décrit les belles qualités de ce Prince, & vante « la majeſté & l'agrément de ſon viſage, ſans » avoir rien d'efféminé; la nobleſſe de ſa » taille avantageuſe; ſon air guerrier; ſon » adreſſe à lancer le javelot; ſa tempérance » & ſa ſobriété. Il a coutume, après ſes re» pas, pour relâcher ſon eſprit, ſans ceſſe » occupé au gouvernement de ſes Etats, » de prendre quelques divertiſſemens hon» nêtes. Il écoute, avec une affabilité &

» une patience merveilleuſe, ceux qui vien-
» nent lui préſenter des requêtes. Il aime la
» raillerie, & l'entend lui-même mieux que
» perſonne; mais il veut qu'elle ſoit ſpiri-
» tuelle & innocente. »

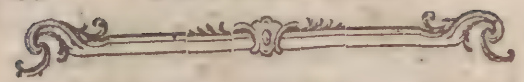


EURIC.

[467.]

L'ESPAGNE étoit encore alors partagée en trois. Les Suèves occupoient la Galice & une partie du Portugal. Les Goths étoient maîtres de la Catalogne, & d'une partie de l'Andalouſie : tout le reſte étoit ſoumis aux Romains. Euric entreprit de conquérir toute l'Eſpagne, & en vint aiſément à bout, à l'exception de la Galice dont les montagnes parurent alors oppoſer un rempart inſurmontable. Les Romains furent abſolument chaſſés de ces riches provinces qu'ils tenoient ſous leur domination, depuis environ ſept cents ans. Peu d'années après, (en 471), on vit finir l'Empire Romain, dont la puiſſance paroiſſoit devoir égaler la durée de l'univers.





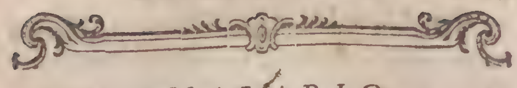
ALARIC.

[485.]

TOLÈDE étoit alors la capitale de toute l'Eſpagne. Sous les règnes des rois précédens, les Viſigoths & les Francs étoient amis. La rivalité arma Clovis contre Alaric qui perdit la bataille & la vie dans les plaines de Vouillé, près de Poitiers, l'an 507.

Alaric eſt le premier des rois Goths, qui donna des loix par écrit. Il fit rédiger un Abrégé du Code Théodoſien, auquel il ajoûta quelques loix particulieres, & le publia, le 3 de Février 506. Juſqu'alors les Goths s'étoient gouvernés, ſuivant les coutumes & uſages qu'ils avoient hérités de leurs peres, & qui ſe tranſmettoient d'âge en âge. Cet Abrégé du Code Théodoſien, groſſi peu-à-peu par de nouvelles loix, a formé enfin le volume appellé communément EL FUERO JUZGO, *le For des Juges* dont nous parlerons dans la ſuite.





AMALARIC.

[515.]

IL ſe tint un concile à Tarragone, le 6 de Novembre, dans lequel on régla que la ſolemnité du dimanche commenceroit dès le ſoir du ſamedi précédent. C'eſt la premiere fois qu'il eſt fait mention des moines dans les anciens monumens de l'Hiſtoire eccléſiaſtique d'Eſpagne. Un autre concile tenu, peu d'années après, défend de donner le voile aux vierges, avant qu'elles n'aient l'âge de quarante ans.

[520.]

Amalaric établit ſa demeure à Séville, & en fait la capitale de ſon royaume. La plûpart des hiſtoriens ne commencent à compter les années de ſon règne, que depuis 526, parce que Théodoric, ſon aïeul, roi des Oſtrogoths, en Italie, avoit toujours gouverné l'Eſpagne, ſoit en ſon nom, ſoit au nom de ſon petit-fils.

[531.]

Amalaric, entêté de l'Arianiſme juſqu'à la fureur, maltraitoit cruellement la reine Clotilde, ſon épouſe, fille de Clovis, parce qu'elle étoit conſtamment attachée à

la Religion Catholique. Cette princeſſe, après avoir long-tems ſouffert avec une patience héroïque, la cruauté de ſon époux, & l'inſolence d'une populace effrénée, envoya à ſes freres un mouchoir teint de ſon ſang, en les conjurant de finir des maux qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir. Elle écrivit, en ces termes, à Childebert: « Plût à » Dieu que la mort eût fini mes miſeres, » plutôt que de voir mes freres en guerre » contre mon époux. J'avois long-tems eſ- » péré que, touché de ma peine & de ma » patience, Amalaric changeroit de con- » duite à mon égard, & me traiteroit avec » plus de douceur; mais le contraire eſt » arrivé: les outrages redoublent; &, cha- » que jour, ma vie devient plus triſte & » plus inſupportable. Mes complaiſances ne » ſont récompenſées que par des cruautés. » Plus je cherche à lui plaire, plus j'en ſuis » maltraitée. Ce qui apprivoiſe les bêtes les » plus farouches ne ſert qu'à le rendre plus » furieux. Enfin je vois bien que la cauſe » d'une conduite ſi barbare vient unique- » ment de ma perſévérance dans la religion » de mes peres, dans laquelle la reine Clo- » tilde, notre ſainte mere, m'a élevée. Je » vous conjure donc, par tout ce que vous » avez de plus cher, de rompre mes chaî- » nes, & de me délivrer du joug tyranni- » que, que vous m'avez vous-même im-

» posé, en me liant par les nœuds du ma-
» riage. Amalaric n'est pas un homme : c'est
» une bête féroce, qui n'a de l'homme que
» la figure. C'est un monstre cruel, des
» mains duquel vous devez m'arracher. Si
» vous ne voulez pas ajoûter foi au triste
» récit de mes malheurs, &, si vous dou-
» tez de ma sincérité, jettez les yeux sur
» mon sang dont est teint le linge que je
» vous envoie. Si les liens de la nature, &
» le titre de Sœur vous touchent peu, écou-
» tez du moins les sentimens de l'humanité.
» Souvenez-vous, mon frere, que rien ne
» rend les rois plus semblables à Dieu, que
» de prendre la défense des malheureux que
» l'on opprime, & particuliérement des
» princesses qui, par leur naissance & par
» leur rang, sont destinées à un sort moins
» affreux que le mien. »

Les rois François, Childebert, Clotaire, Clodomir & Théodoric, assemblent une armée. Childebert passe en Espagne. Amalaric, effrayé, prend la fuite. Le desir de sauver un thrésor qu'il avoit à Barcelone, le ramene dans cette ville. Investi par les François, il cherche un asyle dans une église catholique; mais, comme il en approchoit, un soldat le perce d'un coup de lance, & le tue. Childebert, chargé de riches dépouilles, revient en France, avec la reine, sa sœur, qui mourut en chemin.

[531.]

On croit, ſur la foi de pluſieurs auteurs, qu'en ce tems-là, les prêtres d'Eſpagne étoient mariés. Ce ſentiment eſt appuyé ſur un décret du ſecond concile de Tolède. Il ſuffira de le rapporter ici, pour réfuter cette erreur. Il s'agit des enfans que, par dévotion, ou par quelqu'autre motif, on mettoit, dès l'âge le plus tendre, dans les ſéminaires & dans les colléges, pour y être formés aux ſciences & à la piété. Comme ils y portoient la tonſure & l'habit clérical, le concile ordonne que, « dès » qu'ils auront atteint l'âge de dix-huit ans, » ils ſoient interrogés publiquement, pour » examiner leur vocation, & ſur-tout qu'on » leur demande s'ils veulent faire vœu de » chaſteté ? S'ils y conſentent, qu'il ne leur » ſoit plus permis de ſe marier, & qu'on » regarde leur mariage, comme une eſpece » d'apoſtaſie; que ſi, au contraire, ils le » refuſent, on leur permette de ſe marier, » quand ils le jugeront à propos; que ſi, » arrivés à un âge plus avancé, ils veulent » ſe ſéparer pour toujours de leurs femmes, & le faſſent avec leur conſentement, on puiſſe alors les ordonner prêtres.»

[531.]

Saint Ildefonſe, dans ſon Livre des Hommes illuſtres d'Eſpagne, rapporte, comme un fait conſtant, que Montan, évêque de

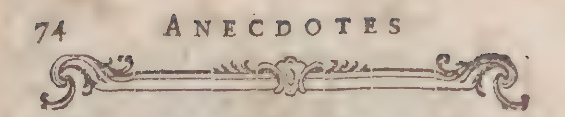
Tolède, accuſé d'un crime honteux, juſtifia ſon innocence, en portant dans ſon ſein, pendant tout le tems qu'il diſoit la meſſe, des charbons ardens, qui n'endommagerent pas ſeulement ſes habits.

On croit que ce fut-là l'origine de l'épreuve du feu que les Goths établirent en Eſpagne, & qui ſe répandit preſque généralement dans tous les Etats Chrétiens, quoiqu'elle ſoit contraire à la loi de Dieu. Voici comment elle s'eſt pratiquée en Eſpagne, juſqu'au concile de Latran, tenu, l'an 1215, qui abolit cet uſage.

Ceux qu'on accuſoit de vol, d'adultere, & d'autres crimes ſemblables, ſe juſtifioient, en touchant un fer brûlant, ou en buvant de l'eau bouillante. L'accuſé commençoit par ſe confeſſer. Un prêtre, après avoir dit la Meſſe, béniſſoit le fer chaud, ou l'eau deſtinée à être bue. Alors celui qui étoit ſoumis à cette épreuve, prenoit le fer chaud entre les mains, ou buvoit l'eau bouillante. S'il n'en reſſentoit aucun mal, c'étoit une preuve de ſon innocence; & on le renvoyoit abſous.

[547.]

Au ſiége de Ceuta, l'armée des Goths fut entiérement détruite, parce qu'ayant été attaquée un dimanche, elle n'oſa pas ſe défendre, par reſpect pour ce jour qu'on obſervoit alors avec un ſcrupule égal à celui des Juifs pour le ſabbat.



LEUVIGILDE.

[567.]

DEPUIS la mort d'Amalaric, le dernier de la premiere race des rois Visigoths, la couronne passa sur la tête de Theudis qui fut assassiné, après un règne de dix-sept ans & demi. Theudisèle qui lui succéda fut poignardé par une troupe de conjurés, & ne régna que dix-huit mois. Agile fut tué par ses gens, après avoir été vaincu par Athanagilde qui lui succéda, en 554. Liuva, proclamé Roi à Narbonne, associa à son thrône Leuvigilde, son frere, & lui abandonna l'Espagne. Tous ces rois ne porterent point la couronne par le droit de succession, mais par le choix des Grands de la nation.

L'Espagne étoit alors en proie à différens partis que les Goths, divisés entr'eux, faisoient naître chaque jour; & d'ailleurs les Romains s'étoient rendus maitres de plusieurs provinces. Les conquêtes de Leuvigilde lui soumirent toute l'Espagne. Elle eût été heureuse sous un Prince si digne du thrône, s'il n'avoit pas terni l'éclat de ses grandes qualités par la mort de son fils Her-

menegilde, par la guerre cruelle qu'il fit aux Catholiques, & par ſa conduite à l'égard des Grands de ſon royaume. Il faiſoit mourir, ſous de faux prétextes, ceux dont le crédit, la puiſſance ou la probité pouvoient lui faire ombrage, & ceux dont les richeſſes piquoient ſon avarice. Le deſir de perpétuer la couronne dans ſa famille lui avoit inſpiré l'affreux projet d'exterminer tous ceux qui pourroient être, un jour, en état de s'y oppoſer. Les approches de la mort le firent entiérement changer. (Voyez ci-après ſous l'année 586.)

[569.]

On confirme, au concile de Lugo, le réglement qui avoit déja été fait, par lequel on déterminoit le diſtrict des diocèſes, & la juriſdiction de chaque égliſe. Ce réglement eſt célèbre en Eſpagne. On y remarque ſur-tout que la maiſon du Roi avoit un évêque particulier; c'étoit celui de Dumio, voiſin de l'évêché de Prague, & auquel on n'accordoit aucun diſtrict. Le roi Wamba, en confirmant ce réglement, quelques années après, rapportoit ainſi les paroles du concile : « Quant à l'évêque de Dumio, il aura pour diocéſains la famille & la maiſon du Roi. » Les Goths même ſe conformerent à ce réglement, & établirent

parmi eux cette coutume qui avoit lieu dans la Galice où régnoient les Suèves.

[573.]

Les Espagnols célébrerent le jour de Pâques, le 21 de Mars; & les François, le 18 d'Avril. Les eaux des fonts baptismaux d'Offette, qui se remplissoient miraculeusement, tous les ans, pendant la Semaine-sainte, se trouverent vuides, le jour que les Espagnols célébrerent la Pâque, & le contraire arriva, le jour auquel les François l'avoient fixée; ce qui prouve qu'on avoit mal calculé en Espagne. Lorsque les deux nations n'étoient pas du même avis sur la célébration de la Pâque, ce miracle servoit de régle pour déterminer à quoi on devoit s'en tenir. Les paroles de Grégoire de Tours prouvent que les Espagnols n'étoient pas les seuls qui ajoûtoient foi à ce prodige: « *Sed fontes Hispaniæ qui » divinitùs implentur, in nostrum Pascha re- » pleti sunt.* Mais les fonts baptismaux d'Es- » pagne, qui se remplissent miraculeuse- » ment, ont été remplis, au tems de notre » Pâque. »

» On rapporte que, dans une église d'une » petite ville voisine de Séville, que l'on » nomme aujourd'hui communément *Os- » setto*, & que Pline appelle *Osset*, il y

» avoit des fonts baptiſmaux pour les Ro-
» mains. (C'eſt ainſi que les Ariens appel-
» loient, en Eſpagne, les Catholiques.)
» L'évêque les fermoit, tous les ans, le
» jeudi de la Semaine-ſainte, en préſence du
» peuple, & y faiſoit appoſer les ſçeaux
» avec beaucoup de ſoin. Le Samedi-ſaint
» ſuivant, les mêmes fonts ſe trouvoient
» remplis d'eau, ſans que l'on pût com-
» prendre comment elle pouvoit y couler.
» Le roi Theudisèle, qui monta ſur le
» thrône, en 548, ayant ouï parler de ce
» prodige, & ne pouvant le croire, ſe per-
» ſuada que c'étoit une ſupercherie des Ca-
» tholiques, pour maintenir le peuple dans
» leur religion: ce prince étoit Arien. Il fit
» mettre des gardes autour des fonts; &
» on environna l'égliſe d'un foſſé large, &
» profond de vingt-cinq pieds, afin que
» l'eau ne pût jaillir par des canaux ſouter-
» reins. Malgré ces précautions, les fonts
» ſe trouverent remplis d'eau. »

[574.]

Un moine, nommé *Donat*, paſſe d'A-
frique en Eſpagne, avec ſoixante & dix
compagnons; & Minicia, dame de qualité,
fort riche, fonde pour ces religieux le cé-
lèbre monaſtere des Servites. On fixe, à
cette époque, l'établiſſement de la vie mo-
naſtique en Eſpagne. Il eſt vrai que, long-

res, lui rendre la vue. Le prélat s'avance hardiment, lui impoſe les mains ; &, au même inſtant, ce malheureux devient réellement aveugle. La colere & la douleur l'emportant ſur la honte, il découvre l'impoſture ; ce qui contribua fort à dégoûter le roi & les peuples de l'Arianiſme.

[583.]

Le Roi avoit donné un village à l'abbé Nunctus. Les payſans, choqués de la mauvaiſe mine de leur nouveau ſeigneur, prirent le parti de le maſſacrer, pour éviter le deshonneur qu'ils trouvoient à lui obéir.

[586.]

Fin du royaume des Suèves, qui avoit ſubſiſté, avec beaucoup d'éclat, dans la Galice, pendant cent ſoixante & quatorze ans, malgré les efforts des Goths. Depuis que la puiſſance formidable des Romains étoit tombée en décadence, l'Eſpagne ſe trouva, pour la premiere fois, réunie entièrement ſous la domination d'un ſeul Prince.

Leuvigilde, après avoir vaincu & fait priſonnier Antéca, roi des Suèves, lui enleva ſes thréſors, le confina dans un monaſtere, & lui fit couper les cheveux ; c'étoit, pour un Prince, la marque qu'il étoit déchu de tout droit au thrône. Les

tems avant, les conciles font mention de moines; mais ils n'étoient pas alors engagés par des vœux. Ils se dispersoient dans les bois où ils menoient une vie solitaire. Donat, au contraire, leur donna des régles qui les obligeoient de vivre en communauté, sous la conduite d'un supérieur.

[580.]

Leuvigilde demandoit, un jour, à un évêque Arien, des plus attachés à sa secte, pourquoi les Catholiques faisoient tant de miracles pour confirmer la vérité de leur foi, & pourquoi eux Ariens n'en faisoient aucun? « Si vous voulez que je vous parle » ingénument, répondit l'évêque, je vous » dirai que j'ai fait, aussi bien que nos ad- » versaires, plusieurs miracles; car j'ai rendu » l'ouïe à des sourds, & la vue à plusieurs » aveugles; mais j'ai eu soin de les cacher, » & de les faire en secret. Si vous me l'or- » donnez, je m'engage d'en faire opérer » publiquement, & à la face de tout votre » royaume: par-là, vous vous convaincrez » vous-même, par vos propres yeux, de » la vérité de mes paroles. » Peu de jours après, un Arien, aposté par l'évêque, & qui feignoit d'être aveugle, se trouva dans l'endroit par où le Prince devoit passer. Alors, élevant la voix, il demande, à grands cris, que l'évêque veuille bien, par ses prie-

cheveux longs étoient, pour les ſujets, une diſtinction réſervée à la nobleſſe.

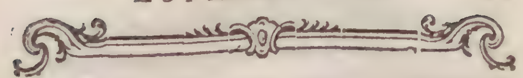
[586.]

Leuvigilde abjura l'Arianiſme, peu de tems avant ſa mort, & laiſſa à ſon fils Reccarede ces avis qu'il lui répéta ſouvent : » Vous trouverez mon royaume bien plus » étendu par mes conquêtes, & plus flo- » riſſant que je ne l'ai reçu de mes prédé- » ceſſeurs ; mais il deviendra plus illuſtre » encore, ſi vous avez ſoin d'y rétablir la » Religion Catholique. Faites tous vos ef- » forts pour engager vos nouveaux ſujets » à l'embraſſer. Ils vous aiment : ils ſe laiſ- » ſeront aiſément gagner par votre exem- » ple. La foi orthodoxe eſt la ſeule capa- » ble de maintenir la paix dans vos Etats ; » d'entretenir une parfaite correſpondance » entre les ſujets & le ſouverain ; d'inſpirer » aux peuples la ſoumiſſion, & d'attirer la » protection divine ſur votre règne. »

Leuvigilde fut le premier des rois Goths régnans en Eſpagne, qui porta une couronne avec le manteau de pourpre. Avant lui, l'habillement des Rois n'étoit pas diſtingué de celui des Nobles.



REC-



RECCAREDE, PERE DU PEUPLE.

[587.]

RECCAREDE avoit toujours été intérieurement diſpoſé en faveur de la Religion Catholique. A peine fut-il monté ſur le thrône de ſon pere, qu'il abjura publiquement l'Arianiſme, & répara les maux que Leuvigilde avoit cauſés. Les peuples, comme de concert, ſuivirent cet exemple; & l'Eſpagne donna le titre glorieux de Pere du Peuple à un Prince qui étoit véritablement digne de le porter.

C'eſt ſous ce règne que les noms de DUC & de COMTE commencerent d'être en uſage. On appelloit COMTES, ceux qui avoient la principale autorité dans les provinces, & le gouvernement général. On donnoit encore ce titre à tous ceux qui avoient quelque charge conſidérable à l'armée, ou dans la maiſon du Roi, de-là vient qu'on trouve dans les anciennes Hiſtoires, lorſqu'il eſt queſtion de guerre & de troupes, LES COMTES DES ARBALÊTRIERS, LES COMTES DES ARCHERS, LES COMTES DES GENS-D'ARMES; &, lorſqu'il s'agit des principaux officiers de la

maiſon du Roi, LES COMTES DE L'ÉTABLE; LES COMTES DE LA CHAMBRE, &c.

On donnoit le nom de DUCS à ceux qui avoient le commandement des troupes dans une province ou dans une ville. Ils étoient chargés de la plus grande partie des affaires, ſur-tout de celles de la guerre & du payement des troupes; ce qui leur avoit procuré le droit de faire battre monnoie, ou du moins l'intendance ſur ceux qui la battoient, & c'eſt de-là que vient le nom de DUCAT qu'on donne à un écu d'Eſpagne.

Il paroît que ces charges & ces noms ont été Empruntés des empereurs qui les avoient introduits dans leurs maiſons & dans leurs armées. Comme la puiſſance des rois Goths ne le cédoit point à celle des Empereurs, on croyoit qu'il étoit de la dignité d'imiter tout ce qui annonçoit la grandeur & l'éclat.

C'eſt ſans doute à l'imitation des anciens Romains, que Reccarede prit le ſurnom de FLAVIUS, qui paſſa aux rois ſes ſucceſſeurs. Il donna le nom de ROYALE à la ville de Tolède, parce qu'on avoit donné celui d'IMPÉRIALE à Conſtantinople, capitale de l'Empire.

Les noms de Comtes & de Ducs étoient d'abord attachés ſeulement aux perſonnes

qui possédoient les grandes charges de l'Etat, & ne passoient point à leurs héritiers. Dans la suite, on les rendit héréditaires, en récompense de services importans; mais, en même tems, on diminua l'autorité qui y étoit attachée; & souvent on la borna à de petites villes & à un petit nombre de vassaux.

[588.]

Argimund, grand chambellan de Reccarede, forme le projet détestable d'assassiner son maître, & de monter sur le thrône. Parmi ses complices il se trouva des sujets fidèles qui découvrirent au Roi toute l'intrigue. Le traître, convaincu de son crime, fut condamné au supplice qui parut le plus capable d'arrêter le cours de semblables attentats. Il eut d'abord les cheveux coupés; ce qui étoit une dégradation de noblesse, & la marque d'une éternelle infamie. Ensuite on lui coupa la main, & on le promena sur un âne dans toute la ville de Tolède. Enfin on lui trancha la tête. Tolède étoit alors la capitale du royaume des Goths & le séjour ordinaire des Rois.

[589.]

Le concile de Tolède, assemblé cette année, pour la réformation des mœurs, & le rétablissement de la Religion Catho-

lique & de la Discipline ecclésiastique, défend « qu'aucun laïque ne soit reçu à la » communion, qu'il n'ait auparavant pro» noncé à voix haute & distincte, le Sym» bole de la Foi, tel qu'il a été arrêté par » le concile de Constantinople. » C'est d'après ce décret, que les Espagnols ont conservé la coutume de prononcer le Symbole de la Foi, avec le prêtre, avant que de communier. Plusieurs écrivains prétendent que le rit gothique étoit déja introduit dans plusieurs églises d'Espagne; & ce décret est une des preuves qu'ils en donnent.

[590.]

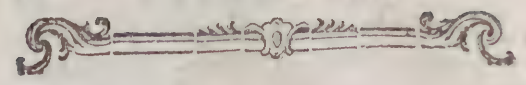
Reccarede envoya des présens au pape S. Grégoire le Grand, parmi lesquels il y avoit trois cents habits pour les pauvres que l'église de S. Pierre entretenoit. Il reçut du pape une croix d'or magnifique, dans laquelle étoit renfermée une portion considérable de la vraie Croix.

[601.]

Reccarede laissa en mourant, trois fils; Liuva, Suinthila & Geila. « Ce qu'il y a de » constant, & dont tous les historiens con» viennent, c'est que les rois d'Espagne des» cendent, sans interruption, de quelqu'un » de ces trois Princes, enfans de l'illustre

» Reccarede, comme il paroît par les an-
» ciennes chartes, & ſelon le témoignage
» de nos anciens hiſtoriens, &, en particu-
» lier, du roi Alphonſe le Grand, & d'Iſi-
» dore de Badajos, ſurnommé le Jeune. »

On peut obſerver ici, combien le ſang des premiers rois de France étoit mêlé avec celui des premiers princes Viſigoths, qui régnerent en Eſpagne. Athanagilde, prédéceſſeur de Leuvigilde, eut de Goſvinde ſon épouſe, deux filles, Galſvinde, & Brunehault. Clotaire, fils de Clovis I, roi des François, eut trois fils; Gontran, Chilpéric, & Sigebert. Chilpéric épouſa Galſvinde qui périt par les artifices & la perfidie de Frédegonde. Sigebert épouſa Brunehault, & en eut le roi Childebert, Ingunde & Clodoſinde. Hermenegilde & Reccarede, fils de Leuvigilde, épouſerent; le premier, Ingunde; & le ſecond Clodoſinde. Ces deux princeſſes étoient petites-filles de Goſvinde, veuve d'Athanagilde, & que Leuvigilde avoit épouſée après la mort de ſa premiere femme Théodoſia, dont il avoit eu Hermenegilde & Reccarede. Ces alliances ſi multipliées préſageoient bien moins la rivalité qui ſubſiſta ſi long-tems entre les deux nations, que le bonheur dont elles jouiſſent aujourd'hui ſous des Rois du même ſang & du même nom.

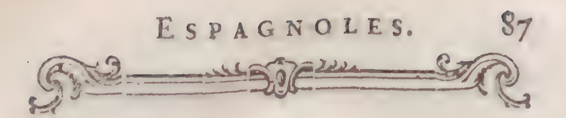


LIUVA.

[601.]

LIUVA donnoit les plus grandes espérances, en montant sur le thrône de son pere ; &, malgré sa jeunesse, (il avoit à peine vingt ans,) on remarquoit en lui toutes les vertus qui font les grands Rois. Ce Prince périt misérablement par la trahison du perfide & de l'ambitieux Witeric à qui une troupe de factieux mit la couronne sur la tête.

On voit encore en Espagne des piéces de monnoie d'or, frapées au coin de ce Prince ; on lit ces mots sur le revers : HISPALI PIUS ; ce qui prouve qu'il avoit donné à Séville des marques particulieres de sa bonté, ou qu'il y avoit laissé des monumens de sa piété & de sa religion. Plusieurs prétendent que ces piéces de monnoie sont des médailles frapées sous Liuva, grand-oncle de celui-ci. Mais la courronne qu'on y voit sur la tête du Prince, doit résoudre la difficulté, puisqu'avant Leuvigilde cette marque de la dignité royale n'étoit pas en usage parmi les Goths.



WITERIC.

[603.]

WITERIC, malgré ſes défauts, avoit de grandes qualités. Il étoit brave, & entendoit la guerre, quoiqu'il n'y fût pas toujours heureux. Il fut aſſaſſiné, après un règne d'environ ſept ans, pendant leſquels il s'étoit rendu odieux, au point d'exciter contre lui un ſoulevement preſque général de toute la nation. On ſe perſuadoit qu'il vouloit rétablir l'Arianiſme en Eſpagne, parce qu'il devoit ſa couronne aux partiſans ſecrets de cette héréſie, qui étoient encore en grand nombre.





GUNDEMAR.

[610.]

GUNDEMAR avoit sçu ménager la faveur des grands, & donner une haute idée des talens qui le rendoient digne du thrône. Il y monta, du consentement unanime de toute la nation. Les François n'ont-ils pas contribué à lui mettre la couronne sur la tête? C'est ce qu'on n'oseroit assurer; mais il est certain que ce Prince s'étoit engagé à leur payer, tous les ans, une espece de tribut, comme on le voit « par les » Lettres du comte Bulgarano, gouverneur » des provinces que les Goths possédoient » dans les Gaules. Ces Lettres subsistent » encore aujourd'hui, & on les trouve » parmi les manuscrits de la bibliotheque » de la fameuse université d'Alcala, & » dans la bibliotheque de l'église d'O- » viédo. »





SISEBUT.

[612.]

LEs hiſtoriens s'accordent à faire l'éloge de Siſebut qui ne le cédoit en rien à ſon prédéceſſeur. Ils ajoûtent, ce que l'on regardoit, en ce tems-là, comme une eſpece de prodige, qu'il ſçavoit aſſez bien la langue latine, qu'il aimoit les Lettres, & qu'il étoit lui-même ſçavant. On trouve encore quelques Lettres de ce Prince, qui donnent une idée avantageuſe de la politeſſe de ſon eſprit, & de ſon amour pour les ſciences.

C'eſt ſous le règne, & par les ſoins de ce Prince, que les Goths commencerent à équiper des flottes, & à ſe rendre redoutables ſur la mer. Ils crurent que c'étoit le ſeul moyen d'accroître la réputation qu'ils avoient acquiſe, d'entretenir l'abondance dans leur pays & de l'enrichir par le commerce. Siſebut méditoit de nouvelles conquêtes, & vouloit ſe rendre maître de l'Afrique, ce qu'il ne pouvoit exécuter ſans le ſecours d'une flotte conſidérable.

[614.]

Siſebut bannit les Juifs de ſes Etats, à

cette occaſion. Le patrice Céſarius venoit de conclure un traité avec l'Eſpagne, & ſollicitoit Héraclius, empereur de Conſtantinople, de le confirmer. L'Empereur commença par déclarer qu'il ratifieroit aveuglément le traité, à condition que Siſebut prendroit, à ſon exemple, la réſolution de chaſſer les Juifs. Héraclius, entêté de l'Aſtrologie judiciaire, ajoûtoit foi aux prédictions des devins, quelqu'extravagantes qu'elles fuſſent. Ils lui avoient prédit que lui-même & tous les Princes Chrétiens devoient redouter infiniment une nation circonvoiſine, qui leur feroit les plus grands maux. L'évènement appliqua cette prédiction aux Saraſins; mais alors on l'entendoit des Juifs; &, pendant que l'Empereur n'épargnoit rien pour les exterminer, Siſebut, peu content d'avoir porté contre eux un édit de banniſſement, employoit les promeſſes, les menaces & les ſupplices pour les contraindre à recevoir le Baptême. S. Iſidore aſſure qu'on condamnoit hautement une conduite ſi oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme, ce qui prouve que la nation étoit, ſur ce point *, plus éclairée & mieux inſtruite que le Prince.

---

* L'Eſpagne étoit retombée dans ſon ancienne barbarie, par rapport aux ſciences & aux beaux-arts que les Romains y avoient portés. Mais les

[619.]

Sisebut déposa, de son propre mouvement, Eusebe, évêque de Barcelone, & en fit élire un autre en sa place. On trouve dans les Lettres de ce Prince la cause de cette déposition. « Eusébe a permis à des » comédiens de représenter sur le théatre, » des comédies tirées des cérémonies im- » pies du paganisme ; ce qui est une chose » scandaleuse & contraire à l'esprit du Chris- » tianisme & au caractere sacré de l'Episco- » pat. » Les évêques convenoient qu'Eusebe méritoit ce châtiment, mais ils représenterent au Prince qu'il ne devoit être déposé que suivant les règles de la discipline ecclésiastique.

[621.]

Les funérailles de Sisebut furent honorées par les larmes de tous ses sujets. Ce Prince avoit porté beaucoup de loix qui se

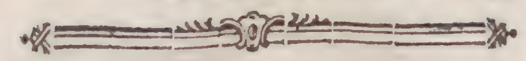
---

vertus chrétiennes étoient honorées ; & l'état monastique s'y distinguoit, depuis un siécle. On en tiroit la plûpart des évêques. Il falloit employer l'autorité pour les empêcher de retourner dans leur solitude. On comptoit déja plusieurs monasteres de religieuses. Elles ne s'engageoient par des vœux, qu'à quarante ans, & il ne leur étoit permis de parler qu'à leurs supérieurs, & en présence de témoins.

trouvent dans le volume des anciennes Loix Gothiques. En général, elles ſont d'une ſévérité très-grande, quelquefois même un peu outrée. Ses ſucceſſeurs ſe crurent obligés d'adoucir la rigueur de ſes loix militaires. On y condamnoit à une éternelle infamie tout ſoldat qui fuiroit devant l'ennemi. C'étoit l'obliger de vaincre ou de périr. Mais ſa conduite envers les ennemis, rapprochée de cette loi, doit paroître ſinguliere. Il payoit à ſes ſoldats la rançon des priſonniers qu'ils faiſoient à la guerre, & les renvoyoit libres. On prétend qu'il épuiſa, plus d'une fois, ſes finances par cette ſorte de libéralité. Ce fut ſans doute, quand il entreprit de chaſſer les Romains des poſtes qu'ils occupoient encore ſur les côtes de l'Océan. Comme ils faiſoient tous profeſſion de la Religion Catholique, cette raiſon le déterminoit à leur procurer la liberté.

Ce Prince laiſſa un fils nommé Reccarede II, qui lui ſuccéda, quoiqu'à peine ſorti de l'enfance, & qui mourut trois mois après.





SUINTHILA, PERE DES PAUVRES.

[621.]

LES grands du royaume s'assemblerent pour se choisir un roi. Suinthila, fils de Reccarede I, fut élu tout d'une voix. Le nom de son pere, ses qualités personnelles, son courage, sa prudence, sa libéralité, la gloire qu'il avoit acquise dans les dernieres guerres, tout contribua à le placer sur un thrône que ses ancêtres avoient occupé.

Les Navarrois faisoient d'horribles ravages dans la province Tarragonoise : la seule présence de Suinthila arrêta leur fureur ; & sa bonté leur fit trouver plus d'avantages sous le joug qu'il leur imposa, que dans la liberté dont ils faisoient depuis long-tems un mauvais usage.

[626.]

Suinthila eut la gloire de terminer une guerre qui avoit occupé long-tems ses prédécesseurs. Les Romains, ou plutôt les empereurs Grecs, tenoient toujours une partie de l'Andalousie & du Portugal. Il entreprit de les en chasser ; &, pour assurer

l'exécution de ce projet, il commença par désunir les deux Patrices que les Empereurs y entretenoient en qualité de gouverneurs. Il ménagea l'esprit de l'un, par son adresse, & se l'attacha entiérement, à force de promesses, & de présens. L'autre, qui avoit pris les armes, n'éprouva que des pertes, & fut contraint d'abandonner un pays où il ne lui étoit plus possible de se défendre.

[626.]

Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Espagne, Suinthila ne pensa plus qu'à ses propres intérêts & à exécuter le projet qu'il avoit conçu d'assurer le sceptre dans sa famille. Son habileté à gagner les esprits lui réussit d'abord ; & il commença par associer à sa couronne son fils Richimer qu'il déclara son collégue, en le faisant reconnoître pour son successeur. Les grands y avoient consenti ; mais ils ne tarderent pas à se repentir d'une complaisance qui les dépouilloit tout-à-la-fois du droit de se choisir un roi, & de l'espérance de le devenir. Il se fit une révolution générale dans les esprits. On oublia que Suinthila étoit digne du thrône, & que son fils donnoit les plus heureux présages. La révolte, la haine & l'insolence prirent la place du devoir, de l'amour & du respect. Les grands & le peuple ne penserent plus qu'à faire descendre du thrône ceux qu'ils

y avoient élevés. Le Roi s'oublioit lui-même, & abandonnoit les rênes du gouvernement à ſon frere Agiland,& à la reine Théodora.

[626.]

S. Iſidore, évêque de Seville, qui a écrit l'Hiſtoire des Goths, en eſt reſté à l'année 626. Ne voulant pas tranſmettre à la poſtérité les malheurs d'un Roi, ſon parent, ni perpétuer le ſouvenir des guerres civiles, des trahiſons & des perfidies dont il étoit le témoin. .On raconte de ce grand homme qui a fait tant d'honneur à ſa patrie, que, « dans ſa jeuneſſe, on en avoit peu d'i-» dée tant il avoit l'eſprit lent, ſombre & » peſant! Son peu de diſpoſition & d'ouver-» ture pour les ſciences, joint à la crainte » qu'il avoit d'un maître violent & ſévere, » lui fit quitter la maiſon de ſon pere. Ne » ſçachant où ſe retirer, il jetta les yeux » ſur un puits qu'il rencontra, & en remar-» qua le bord creuſé & mangé par la corde » dont on ſe ſervoit pour puiſer de l'eau. » Tout enfant qu'il étoit, cette vue lui » donna lieu de faire une réflexion judi-» cieuſe. Il rentre en lui-même, & conçoit » que l'habitude & l'application, l'art, la » conſtance & le travail peuvent, en quel-» que façon, vaincre & même forcer la » nature. Auſſi-tôt il change de réſolution, &

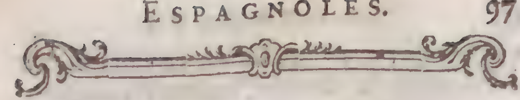
» retourne dans la maiſon paternelle. » On voit encore aujourd'hui à Séville, dans le monaſtere de S. Iſidore, la pierre de ce puits que l'on y conſerve comme un monument précieux.

[630.]

Siſenand que de grandes richeſſes mettoient en état de tout oſer, étoit brave, entreprenant, ambitieux; gagnoit le peuple par ſes libéralités, & les grands par ſes promeſſes; négocioit avec Dagobert I, roi de France, pour en obtenir des troupes. Il leve l'étendard de la révolte, dès qu'il apprend que Vénérandus & Abundance ſont arrivés en Eſpagne, à la tête d'une nombreuſe armée de Bourguignons. Suinthila n'eſt plus environné que de ſujets rebelles. Chaſſé de ſon thrône, obligé de fuir avec la reine ſon épouſe, & ſon fils Richimer, il a la douleur de voir Agiland, ſon frere, embraſſer le parti de Siſenand; & l'Hiſtoire ne dit plus rien de lui. Ses libéralités envers les pauvres lui avoient mérité d'en être appellé le Pere.



SISENAND.



SISENAND.

[634.]

SISENAND ne fut pas plutôt assis sur le thrône, que, craignant pour lui-même le sort qu'il avoit fait éprouver à son prédécesseur, il couvrit son ambition du voile de la religion, en faisant assembler un concile à Tolède. Le prétexte fut la nécessité de réformer les mœurs des ecclésiastiques, & la discipline de l'église; mais le véritable motif étoit d'engager les peres du concile à casser les Actes du roi Suinthila, & à le condamner comme indigne de porter la couronne, afin d'ôter aux mécontens l'envie de remuer en sa faveur.

Le Roi se trouva au concile, & s'y tint long-tems à genoux, priant les évêques d'attirer les bénédictions du ciel sur sa personne & sur son royaume, & les conjurant de remettre en vigueur l'ancienne discipline de l'église. Ce concile (le quatrieme de Tolède) finit par excommunier Suinthila, sa femme, ses enfans & son frere, pour l'abus qu'ils avoient fait de leur pouvoir, & pour les cruautés qu'ils avoient exercées sur leurs sujets. On lit, dans les canons de

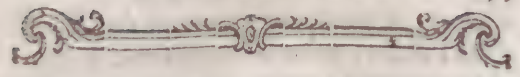
ce concile, que « personne ne pourra être
» élevé sur le thrône, que du consente-
» ment & du choix libre des évêques & des
» grands du royaume... Il ne sera pas per-
» mis de violer le serment que l'on aura
» fait au Roi... Personne ne sera ordonné
» prêtre, ni sacré évêque, qu'il n'ait trente
» ans, & qu'il ne soit d'une vertu recon-
» nue & attestée par les suffrages des peu-
» ples. »

Le quatrieme concile de Tolède régla ainsi la maniere dont se tiendroient les conciles provinciaux, qu'il ordonnoit d'assembler tous les ans. 1° Les peres s'asséyeront dans le concile & diront leur avis, suivant l'ancienneté de leur ordination.

2° Les grands, dont on jugera la présence nécessaire ou utile, ne pourront entrer au concile, que de l'agrément & de la permission des peres.

3° On fermera, de grand matin, les portes de l'église où se tiendra le concile, excepté celles par où les peres devront entrer; & il y aura des gardes à cette porte.

4° Le métropolitain aura seul le droit de proposer aux peres du concile les matieres dont on devra traiter, & les affaires particulieres seront proposées par l'archidiacre.



CHINTILA.

[637.]

L'HISTOIRE n'a rien laiſſé du règne de ce Prince, que la convocation de deux conciles dans leſquels, à l'exemple de ſon prédéceſſeur, il fit confirmer ſon élection. Ces conciles reſſembloient aux aſſemblées tenues ſous les rois de France de la ſeconde race. Le Roi & les Grands y aſſiſtoient, donnoient les loix néceſſaires au gouvernement du royaume; & les évêques régloient ce qui concernoit la diſcipline de l'égliſe.

Dans le cinquieme concile de Tolède, » on défendit, ſous peine d'excommuni- » cation, que perſonne ne fût aſſez témé- » raire pour prendre le nom & la qualité » de Roi, à moins qu'il ne fût élu libre- » ment par les ſuffrages & le conſentement » des évêques & des grands. On régla » même, que l'on ne pourroit elever per- » ſonne ſur le thrône, qu'il ne fût du ſang » & de la premiere nobleſſe des Goths. » On déclara encore que celui qui oſeroit » briguer les voix des Grands, pour ſe faire » Roi, avant la mort de celui qui le feroit

» alors, se déclareroit ennemi de l'Etat &
» du Peuple ; qu'on le regarderoit, & qu'on
» le traiteroit comme tel, parce que ces
» Ligues secrettes ou publiques étoient une
» source perpétuelle de troubles & de ré-
» voltes. »

Dans le sixieme concile tenu en 638, on régla « qu'on ne couronneroit point
» celui qui seroit élu Roi, qu'après qu'il
» auroit fait serment de ne favoriser les
» Juifs, en aucune maniere, & de ne per-
» mettre jamais que personne pût faire
» librement profession dans tout le royau-
» me, d'une autre Religion que de la Chré-
» tienne.

Branlio, évêque de Saragosse, jouissoit de la réputation d'un sçavant distingué. Ses Lettres au pape Honorius « furent admi-
» rées à Rome, pour la beauté & l'élévation
» des pensées, la politesse & l'élégance de
» l'expression. »

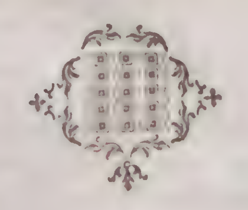
L'Espagne jouissoit alors d'une paix profonde; & les Lettres y étoient en honneur.

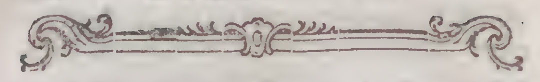


TULGA.

[639.]

TULGA, quoiqu'aſſez jeune encore, mérita, par ſes rares qualités, la préférence ſur tous ſes concurrens. La mort l'enleva à l'Eſpagne, après deux ans d'un règne qui faiſoit concevoir les plus grandes eſpérances. Il n'étoit ſenſible qu'au plaiſir de faire du bien, & il régloit ſa conduite ſur ces maximes qu'il répétoit ſouvent : « La compaſſion pour les malheureux, » doit être la vertu & le caractere pro- » pre des Rois... Les thréſors que les Prin- » ces ont ſoin d'amaſſer, ne doivent ſervir » qu'à ſoulager leurs ſujets, & à les rendre » heureux. »





CHINDASUINTHE.

[641.]

LA mort de Tulga venoit d'épargner à Chindaſuinthe l'exécution d'un crime qu'il méditoit. Maître d'une armée dont il avoit ſçu gagner l'affection, il s'occupoit du projet de déthrôner ſon Souverain. Il prit lui-même une couronne à laquelle la crainte empêchoit tous ſes concurrens de prétendre, parce qu'ils n'étoient pas en état de la lui diſputer. Mais il gouverna avec tant de prudence, de juſtice & de bonté, qu'on oublia bientôt ſon uſurpation.

On prétend que, dans le ſeptieme concile de Tolède, convoqué par le roi Chindaſuinthe, les peres terminerent le différend qui étoit depuis long-tems entre l'évêque de Séville, & celui de Tolède, pour la primatie. On ajoûte que la chute & la dépoſition de Théodiſcle, Grec de naiſſance, évêque de Séville, fut le prétexte dont le Roi ſe ſervit pour tranſporter la dignité de Primat au ſiége de Tolède, qui étoit la capitale du royaume, & le ſéjour des Rois. Il eſt vrai que le dernier canon de ce concile ordonne que les évêques voiſins vien-

dront tour-à-tour paſſer chacun un mois à Tolède. On crut qu'il étoit de la grandeur, & de la majeſté royale, qu'il y eût toujours quelques évêques à la cour, & que la dignité du métropolitain exigeoit qu'il fût accompagné de quelqu'un de ſes confreres. Mais cette diſtinction ne décida rien alors en faveur de la primatie, puiſqu'Eugene, évêque de Tolède, ne ſouſcrivit qu'après Oronce, évêque de Mérida, & Antoine, évêque de Séville. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans ce concile, c'eſt que les vicaires des évêques abſens, envoyés pour y aſſiſter en leur place, ſignerent comme juges, auſſi-bien que les évêques.

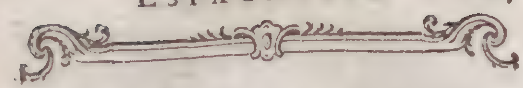
[647.]

Le roi Chindaſuinthe, qui aimoit les lettres & les ſçavans, faiſoit venir, de toutes parts, des hommes diſtingués par leur érudition, & raſſembloit le plus de livres qu'il pouvoit, pour en former une bibliothèque royale. Il envoya à Rome Taïus, évêque de Saragoſſe, avec ordre de chercher tous les ouvrages du pape S. Grégoire, & particuliérement ſes Morales ſur Job ; ce qui fut exécuté, après beaucoup de peines & de recherches.

[648.]

Chindaſuinthe prit la réſolution d'abolir l'élection des Rois, & de rendre la couronne héréditaire dans ſa famille. Plus heureux que Suinthila, (voyez ci-deſſus, page 94,) il s'aſſocia Receſvinthe, ſon fils, & ſe déchargea ſur lui des ſoins du gouvernement, pendant les trois ans, & plus, qu'il vécut encore, après une entrepriſe ſi délicate, & qui avoit été ſi funeſte à l'un de ſes prédéceſſeurs. (Voyez ci-deſſus, page 96.)





RÉCESVINTHE.

[652.]

CE Prince déclara d'abord qu'il étoit prêt de restituer à ses sujets les biens qu'ils prouveroient leur avoir été injustement enlevés par les Rois ses prédécesseurs; &, bientôt après, il renonça au droit de fixer & de lever les impôts : « Je ne veux » recevoir de mes peuples, disoit-il, que » les tributs qu'ils m'offriront volontaire- » ment. » Telle fut l'origine du don gratuit.

[653.]

Les revenus du Roi consistoient, 1° dans les tributs qu'il levoit sur ses sujets, & qui étoient proportionnés aux biens-fonds que chacun possédoit; 2° dans les grandes terres unies au domaine de la couronne, & cultivées par des serfs, appellés *fiscalins*, parce qu'ils appartenoient au fisc; 3° dans les contributions qu'on exigeoit des Juifs qui faisoient tout le commerce, & rachetoient souvent, par des sommes énormes, la liberté de rester en Espagne; 4° dans les profits sur la monnoie que le Roi seul étoit en droit de faire fraper; 5° dans son patrimoine qui faisoit souvent une ressource

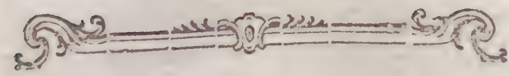
considérable, le Roi étant toujours choisi parmi les plus riches de la nation.

Le huitieme concile de Tolède ordonna que les domaines attachés à la couronne passeroient au Roi nouvellement élu, & que les héritiers ne pourroient succéder qu'aux biens possédés par le Prince avant son avénement au thrône. Récesvinthe ajoûte, par une loi expresse, que toutes les acquisitions, faites par les Rois, seroient inséparables du domaine de la couronne.

Les conciles tenoient lieu des Etats généraux. Les ducs, les comtes, & tous ceux qui avoient quelques charges dans l'Etat, y assistoient, & en signoient les actes, parce qu'outre les matieres ecclésiastiques, on y régloit tout ce qui pouvoit intéresser la police, le bon ordre & le gouvernement de l'Etat. Les Rois n'assistoient qu'à la premiere & à la derniere séance de ces assemblées. Ils présentoient leurs demandes par écrit; & on n'y répondoit qu'après une mûre délibération.

[656.]

Le dixieme concile de Tolède prescrit aux vierges consacrées à Dieu de porter sur la tête un voile noir ou rouge, pour leur servir de marque distinctive. On les qualifioit, dès ce tems-là, du nom de *béates*, encore en usage dans plusieurs provinces des Pays-bas, qui ont été long-tems sous la domination Espagnole.



WAMBA.

[672.]

RÉCESVINTHE n'avoit pas laiſſé d'enfans pour lui ſuccéder; & les grands du royaume élurent, tout d'une voix, Wamba qui joignoit à une prudence conſommée la gloire de paſſer pour le plus grand capitaine de ſon tems. Quelle fut leur ſurpriſe, quand ils le virent s'excuſer ſur ſon âge, déja avancé, & les ſupplier, avec larmes, de placer ſur une autre tête la couronne qu'ils lui déféroient! L'opiniâtreté de ſon refus rendant inutiles les plus vives inſtances, un des principaux officiers met l'épée à la main, & jure d'en percer Wamba, ſur le champ, s'il ne ſe rend pas aux vœux de toute ſa nation. La crainte arrache un conſentement que les prieres n'avoient pu obtenir, mais à condition que l'aſſemblée générale des Goths confirmera cette élection: « J'aime mieux vivre par- » ticulier, diſoit Wamba, & endurer la » mort, s'il le faut, que de régner, malgré » mes citoyens, & au prix de leur ſang. »

Le choix des électeurs fut confirmé, avec joie, par toute la nation. Le nouveau Roi

ſe fit ſacrer & couronner à Tolède, par Quiricus, archevêque de cette ville. Il jura, pendant la cérémonie de ſon couronnement, de maintenir la Religion Catholique, d'obſerver lui-même & de faire obſerver exactement les loix du royaume, & de n'avoir égard qu'au bien public, qu'il préféreroit à ſon repos & à ſa propre vie.

Wamba fut le premier Souverain qui ſe fit ſacrer, en Eſpagne, avec les cérémonies de l'égliſe; mais il s'en faut que cet exemple y ait été ſuivi, comme celui de Pépin l'a été en France, depuis l'an 751.

[673.]

Toutes les circonſtances de l'élection de Wamba ſembloient lui promettre un règne tranquille; mais ces heureux préſages ne furent pas de longue durée. A peine étoit-il monté ſur le thrône, qu'on leva l'étendard de la révolte. Les Navarrois crurent pouvoir recommencer impunément leurs ravages : les Aſturiens & les Catalans ſuivent ce dangereux exemple; &, tandis que l'Eſpagne eſt en combuſtion, Hilpéric ou Hildéric, comte de Nîmes, en France, entreprend de ſe faire roi de la Gaule Gothique. Jamais révolte ne fut plus tumultueuſe; & jamais on ne s'embarraſſa moins de garder des meſures, ni de ſauver les apparences. Le Roi occupé, dans la Na-

varre, à ſoumettre les rebelles, confie au duc Paul le commandement de l'armée qu'il envoie dans les Gaules. Le perfide Paul ſéduit les troupes; engage dans le parti des mécontens, les ducs & les comtes qu'il trouve dans ſa marche, & vient à bout, en moins de deux mois, de ſe faire reconnoître pour Souverain dans le Languedoc & dans toute la Catalogne. Couronné à Narbonne, il a l'audace de défier ſon Souverain, & le bonheur de ſe fortifier d'un grand corps de troupes Françoiſes & Allemandes.

Wamba n'eſt point effrayé du danger, & montre encore plus d'activité, que ſon rival. Malgré l'avis de ſon conſeil, il ſe diſpoſe à aller lui-même étouffer la révolte. Tous les Goths, ſans en excepter les prêtres & les évêques, reçoivent l'ordre de prendre les armes, & de ſuivre le Roi. Une armée nombreuſe, partagée en quatre corps, pénetre dans la Gaule; y prévient la nouvelle de ſa marche; répand par-tout le trouble & la terreur, & ſe réunit ſous les murs de Narbonne où les rebelles avoient fait entrer leurs meilleures troupes.

Quand il s'agiſſoit de lever une armée, le Roi faiſoit publier *le ban*; & tous les Goths étoient obligés de ſe diſpoſer à marcher, chacun avec la dixieme partie de ſes eſclaves bien armés. Les Eſpagnols & les Romains

étoient ſeuls exempts du ſervice militaire ; ſoit par le mépris, ſoit par la défiance qu'on en avoit conçu. Ervige, ſucceſſeur de Wamba, fils d'un Romain, répara cette injure, en leur impoſant la néceſſité de porter les armes. Des officiers appellés *compulſores militiæ*, parcouroient les provinces pour hâter la marche des troupes : elles arrivoient au rendez-vous, ſous la conduite des Ducs, des Comtes & des Gardingues. On en faiſoit la revue ; &, s'il y manquoit un grand, c'eſt-à-dire, un évêque, un duc, un comte, &c. on le condamnoit à l'exil, & ſes biens étoient confiſqués : tout autre payoit une livre d'or, recevoit deux cens coups de fouet, & on lui arrachoit les cheveux ; ce qui étoit un très-grand deshonneur.

Le Roi commandoit ordinairement l'armée en perſonne, & fourniſſoit à la ſubſiſtance du ſoldat qui recevoit en nature ſa ration de bled, de vin, d'huile, de ſel & de viande. Les ducs & les comtes faiſoient le ſervice de lieutenans-généraux ; les Thiuphades, celui de maréchaux-de-camp, ou de brigadiers ; & les autres officiers, appellés *millenarii*, *quingenarii*, *centenarii*, *denarii*, avoient, ſous leurs ordres, mille ou cinq cens ſoldats ; cent, ou dix ſeulement. La diſcipline militaire s'obſervoit très-rigoureuſement. Un ſoldat, ſurpris en maraude, avoit

le choix de rendre quatre fois autant qu'il avoit pris, ou de recevoir, ſur le champ, cent cinquante coups. (Le fouet n'étoit pas une peine deshonorante parmi les Goths.) Un munitionnaire infidèle étoit condamné à payer au ſoldat qui ſe plaignoit le quadruple de ce qui manquoit à la qualité ou à la quantité de la proviſion preſcrite par la loi.

L'infanterie des Goths paſſoit pour la meilleure qui fût dans l'univers : elle étoit armée & diſciplinée à la maniere des Romains dont on avoit auſſi emprunté les machines de guerre, l'art des ſiéges & des campemens.

[673.]

Le Roi avoit commencé par rétablir l'ordre dans la Catalogne. Dès qu'il parut devant Gironne, l'évêque lui en préſenta les clefs, avec une Lettre du perfide Paul qui, n'ayant pu engager cette ville dans la révolte, menaçoit d'en venir faire le ſiége, & promettoit d'en offrir les clefs à celui des deux Rois, qui paroîtroit le premier avec une armée. Wamba lut cette Lettre, & répondit, en ſouriant : « Je ſuis bien obligé » au général Paul. Il m'eſt plus fidèle qu'on » ne croit. Il avoit apparemment prévu » mon arrivée à Gironne : c'eſt pourquoi il » ordonne à l'évêque de m'en remettre les » clefs. »

[673.]

Narbonne inveſtie, & ſommée de ſe rendre, eſt auſſi-tôt emportée, après un ſanglant aſſaut qui dura trois heures. Toutes les villes rebelles ſubiſſent la loi du vainqueur. Paul eſt forcé dans Nîmes qui étoit ſa place d'armes, & traîné, aux pieds du Roi, par deux officiers à cheval, qui le tenoient aux cheveux. Wamba uſa de la victoire, de maniere à en relever la gloire. Il accorda la vie aux rebelles; donna des ordres pour réparer les maux que cette guerre avoit pu cauſer, & mit en liberté les François & les Allemands, qu'il renvoya, après les avoir comblés de préſens.

Le Roi étoit ſur ſon thrône, quand on lui amena les chefs des rebelles chargés de chaînes. Il leur mit d'abord le pied ſur le cou, & demanda à Paul quels pouvoient être les motifs de la révolte dont il s'étoit rendu coupable? Il répondit que la mort & les ſupplices les plus horribles n'étoient pas capables d'effacer ſon crime, & de punir ſa trahiſon, comme elle le méritoit. On lui fit auſſi-tôt la lecture du ſerment de fidélité, qu'il avoit prêté avec les autres grands d'Eſpagne, & des loix portées contre ceux qui oſeroient ſe révolter. Enfin, on prononça la peine de mort contre Paul & ſes complices. Le Roi leur accorda la vie, & ſe contenta

de

de leur faire ôter le baudrier, & couper les cheveux ; ce qui étoit une note d'infamie, & une dégradation de noblesse. Les anciens nobles ayant seuls le droit de porter la chevelure longue.

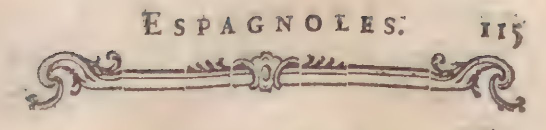
Wamba avoit d'abord été tenté de faire une invasion dans la France, pour la punir d'avoir secouru les rebelles ; mais on lui fit sentir la nécessité d'entretenir la paix avec un peuple qui ne demanderoit pas mieux, que de trouver l'occasion de s'emparer du Languedoc. Il reprit donc la route de ses Etats ; & son entrée dans Tolède fut un véritable triomphe. Il ne mit que six mois à terminer une guerre qui menaçoit le royaume des Goths d'une ruine prochaine.

Cette marche triomphante étoit ouverte par des chameaux sur lesquels on avoit fait monter les chefs des rebelles, couverts de haillons, sans chaussure, & ayant la barbe, les sourcils & les cheveux rasés. Paul étoit distingué par une couronne de cuir noir, qu'on lui avoit mise par dérision. Les troupes de la Maison du Roi précédoient le monarque. Il étoit accompagné d'un cortége brillant, & suivi de son armée victorieuse. Le peuple, sorti hors de la ville, pour aller à sa rencontre, le suivit jusques dans son palais, avec mille acclamations, & des cris de VIVE LE ROI ! Les rebelles furent condamnés à une prison perpétuelle.

[680.]

Tandis que Wamba ne s'occupoit que du ſoin de ramener l'abondance dans ſes Etats, d'y maintenir la tranquillité, d'embellir & d'augmenter ſes villes principales, de faire fleurir le commerce, les arts & les ſciences, ce qu'il appelloit ſes Délices, l'ambitieux Ervigius, ou Ervige, employoit la ruſe & la perfidie, pour s'ouvrir vers le thrône un chemin qui lui étoit fermé. Les intelligences qu'il entretenoit avec les Maures ou Saraſins ne lui ayant pas réuſſi, comme il le prétendoit, il fit boire au Roi, dont il étoit le favori, une eau qui lui ôta tout ſentiment. On crut que le monarque alloit expirer : on ſe hâta de lui couper la barbe & les cheveux ; &, ſuivant un uſage établi, dès ce tems-là, de le revêtir d'un habit de religieux. Ervige profite des circonſtances ; ſe fait reconnoître & couronner Roi, à la ſollicitation même de Wamba qui ignoroit l'horrible trahiſon dont il étoit la victime. Ce Prince, revenu à lui, quitta le thrône, & ſe retira au monaſtere de Pampliéga, où il vécut encore plus de ſept ans.

Le goût des lettres, des ſciences & des arts, quoique fort affoibli, ne s'étoit conſervé que parmi les Eſpagnols & les Romains ; car les Goths ſe faiſoient gloire de les ignorer & de les mépriſer. Ils ne cultivoient que l'art militaire, & n'aimoient que la guerre, les factions & la chaſſe.



ERVIGE.

[680.]

ERVIGE sçavoit que son prédécesseur étoit très-estimé pour ses grandes qualités, & que les Goths n'ignoroient pas la perfidie qu'on avoit employée pour le déthrôner. Il crut devoir se mettre à couvert de la jalousie des rivaux, & de la haine publique, en faisant confirmer son élection dans un concile.

[682.]

Les amis de Wamba s'intriguoient pour former un parti en sa faveur. Ervige fait épouser sa fille Cixilone à Egica, neveu de Wamba, & lui promet de le choisir pour son successeur. Il calme ainsi tous les esprits, les réunit, & prévient la guerre civile, qui le menaçoit.

[683.]

Les Espagnols naturels avoient toujours été exclus, par les Goths, du service militaire: Ervige les admit dans ses armées, &

fit cesser cette coutume qui devenoit une insulte, de la part d'une nation toute guerriere.

[867.]

Ervige tomba malade à Tolède; &, la veille de sa mort, il nomma Egica pour son successeur, du consentement des grands du royaume. Il les dispensa du serment de fidélité, qu'ils lui avoient prêté, afin qu'ils pussent le prêter, sur le champ, au nouveau Roi.



EGICA.

[687.]

A PEINE Egica eſt-il monté ſur le thrône, qu'il fait éclater ſa haine contre Ervige. Il répudia Cixilone, quoiqu'il lui fût redevable de la couronne, & qu'il en eût un fils. Il confina dans un monaſtere la Reine douairiere, & trouva le moyen de punir tous ceux qui s'étoient attachés au Roi, ſon prédéceſſeur. Pour venger l'injure faite à ſon oncle Wamba, il oublioit le bienfait par lequel on avoit tâché de l'adoucir. L'Hiſtoire le condamne ſur ce point, & lui rend juſtice, en louant ſa valeur, ſa prudence & ſon zèle pour le maintien des loix.

[694.]

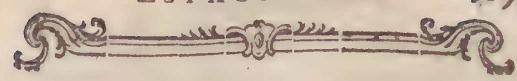
Les Juifs s'étoient toujours conſervés en Eſpagne, malgré les édits de banniſſement, ſi ſouvent portés contre eux. D'intelligence avec ceux de leur nation, qui habitoient l'Afrique, ils avoient pris des meſures pour livrer le royaume aux Saraſins. La conſpiration fut découverte : on confiſqua tous les biens qui appartenoient aux Juifs. Les

uns furent chaſſés, & les autres déclarés eſclaves.

[697.]

Egica aſſocie à ſa couronne ſon fils Witiza, & le fait reconnoître, par les Goths, pour Roi d'Eſpagne. On trouve encore aujourd'hui des médailles frapées au coin de ces deux Princes, & ſur leſquelles on voit leurs portraits. Le jeune Roi fut envoyé dans la Galice, & gouverna cette province juſqu'à la mort de ſon pere.





WITIZA.

[701.]

Les premiers jours du règne de Witiza annoncent un Prince occupé du bonheur de ſes ſujets, & qui ſe propoſe d'effacer la gloire de tous ſes prédéceſſeurs. Les impôts ſont modérés; & on remet au peuple tout ce qu'il doit au thréſor royal: l'injuſtice eſt réprimée; l'innocence & la vertu trouvent des appuis auprès du thrône. On rétablit, dans tous leurs droits, les citoyens malheureux, qui avoient été entraînés dans la rebellion: les uns ſont rappellés de l'exil; & les autres ſont tirés de leurs priſons. On leur rend les biens, les charges, les dignités qu'ils poſſédoient; &, pour effacer la honte qui auroit pu rejaillir ſur leurs familles, on fait brûler publiquement les regiſtres & les papiers qui en auroient conſervé le ſouvenir. Tant de vertus n'étoient que ſimulées, & cachoient le Prince le plus corrompu, qui ait jamais régné en Eſpagne.

[702.]

A peine Witiza ſe croit-il affermi ſur le trhône, qu'il ſe précipite, en furieux, dans tous les crimes que lui inſpirent des paſſions

violentes, un miniſtre ſcélérat, & des courtiſans qui briguoient la gloire d'être ſes complices. Son palais devient un ſerrail. Il traite en reines & en épouſes légitimes un nombre prodigieux de femmes, & porte une loi par laquelle il donne à ſes ſujets la même liberté; permet aux eccléſiaſtiques, non-ſeulement de ſe marier, mais d'avoir encore autant de concubines qu'ils voudront. Il ouvre les cloîtres à la licence, & précipite, dans un libertinage affreux, tous les ordres de l'Etat. Son avarice & ſa cruauté s'exercent contre les grands du royaume, dont la conduite condamne ſes excès. Il bannit les uns, fait crever les yeux aux autres, & s'empare de leurs biens. Il rappelle les Juifs, ſi ſouvent proſcrits, & leur donne toute ſa confiance. Enfin, pour ſe mettre à l'abri des révoltes dont il ſe voit menacé, (ce qu'on croit, à peine, malgré le témoignage unanime des hiſtoriens Eſpagnols,) il fait démanteler toutes les villes, brûler & diſſiper toutes les armes, & ne conſerve, dans leur ancien état, que les villes de Tolède, de Léon & d'Aſtorga.

[703.]

Gunderic, archevêque de Tolède, & pluſieurs grands du royaume, ont le courage d'aller trouver Witiza, & de l'exhorter à modérer au moins ſes excès. Il ne leur répond qu'en les tournant en ridicule. Ils lui repréſentent combien ſon miniſtre eſt indi-

gne des marques de confiance & d'estime qu'il lui prodigue : « Moi ! dit-il, je ne le » garde que pour détromper les Goths qui » me croient le plus grand scélérat des hom- » mes, & pour leur en montrer un qui l'est » beaucoup plus que moi. »

[707.]

Sinderède, successeur de Gunderic, dans l'archevêché de Tolède, punit rigoureusement plusieurs ecclésiastiques, pour avoir reproché, en face, à Witiza, ses horreurs.

[710.]

Rodrigue, fils de Théodofrede, duc de Cordouë, à qui Witiza avoit fait crever les yeux, & petit-fils du roi Chindasvinthe, se met à la tête d'un grand nombre de mécontens; rassemble ceux qui étoient toujours demeurés attachés à sa maison; se fait proclamer Roi, & cause une guerre civile, où périssent les plus braves de la nation : c'étoit faciliter la conquête de l'Espagne, en lui ôtant ses meilleurs défenseurs.

[711.]

On n'a rien de certain sur le lieu, le tems, ou les circonstances de la mort de Witiza. Les uns disent qu'il mourut de maladie, à Tolède, la dixieme année de son règne; d'autres assurent que, vaincu & pris par le prince Rodrigue, il eut les yeux crévés, fut relégué à Cordoue, & y mourut, peu de tems après.



RODRIGUE.

[711.]

RODRIGUE avoit toutes les qualités qui font les grands Rois, & tous les vices capables de flétrir & de souiller les plus belles vertus. Vindicatif jusqu'à la fureur, il punit, de la maniere la plus cruelle, ceux qui avoient favorisé le parti de ses concurrens, Evan & Sisebut, fils de Witiza. Son incontinence fut la premiere cause des maux qui accablerent sa nation. Le ressentiment d'un sujet irrité de ce que le Prince avoit deshonoré sa famille, en fut la cause prochaine : ainsi un crime, vengé par un autre crime, fut le principe de la ruine de l'Empire des Goths en Espagne.

Parmi les filles de la premiere qualité, qu'on élevoit dans le palais *, le comte Ju-

* C'étoit la coutume en Espagne d'élever dans le palais, & à la cour du Prince, les enfans des grands du royaume. Les garçons étoient destinés d'abord à garder la personne du Roi, à l'accompagner à la chasse, & à le suivre à la guerre. Dans la suite, on en faisoit des gouverneurs de villes ou de provinces ; & ils remplissoient les premiers emplois. L'éducation qu'ils recevoient étoit

lien en avoit une, nommée *Cava*. Rodrigue, ayant inutilement tenté de la séduire, trouva le moyen de lui faire violence. « Ce » fut une nouvelle Lucrece, plus sage que » la Romaine, en ce qu'elle ne vengea pas, » comme celle-ci, le crime d'autrui sur soi-» même, mais aussi, moins heureuse en ce » qu'elle attira sur sa patrie, sur sa nation, » sur sa religion, une vengeance que Lucrece » ne fit ressentir qu'aux coupables. » Le comte Julien étoit en Afrique où il avoit le gouvernement de Ceuta. Sa fille lui écrivit, en ces termes : « Plût à Dieu que la terre » m'eût engloutie, & que je ne fusse pas » obligée de vous donner le cruel avis qui » va troubler votre repos ! Mais, si je me » tais, vous me croirez coupable, & je de-» meurerai accablée de tout le poids de mon » malheur. La peine que je sens à parler est » égale à la nécessité où je me trouve de ne » pas me taire. Votre fille, votre sang, ce-» lui de nos Rois, mêlé avec le vôtre, a souf-» fert la plus honteuse violence par leur in-» digne successeur. C'est à vous & à vos

---

propre à les rendre capables de bien servir l'Etat. Les filles étoient toujours sous les yeux de la Reine qui présidoit elle-même à leur éducation. Quand elles étoient en âge d'être mariées, on les faisoit épouser à des seigneurs d'une qualité, & d'un rang proportionné à leur naissance.

» amis, si leur courage les rend dignes de
» l'être, à expier un attentat qui ne peut
» demeurer impuni, sans rendre notre mai-
» son infâme à toute la postérité. »

Le comte Julien étoit intrigant, hardi, habile dans l'art de feindre, fier & vindicatif jusqu'à l'excès. Maître d'un grand pays en Espagne, gouverneur de Ceuta, place importante en Afrique, & déja assez puissant par lui-même pour se faire craindre, il associe sa vengeance à celle des fils de Witiza; tend les bras à une faction de mécontens, qui n'attendoit qu'une circonstance favorable pour se déclarer, & conclut un traité avec les Maures.

Les Sarasins s'étoient rendus redoutables à toutes les nations Chrétiennes, depuis qu'ils avoient conquis l'Egypte, la Numidie & la Mauritanie, d'où ils étoient appellés MAURES.

Cette nation, que l'Histoire désigne indifféremment sous les noms de Sarasins, Arabes, Maures & Musulmans, tiroit son origine de l'Arabie, reconnoissoit Mahomet pour son chef, & s'étoit d'abord prodigieusement augmentée par la rapidité de ses conquêtes dans l'Egypte, la Perse & la Syrie. Vers le commencement du huitieme siécle, Abdalla, Calife de Moabie, ou d'Aroër dans l'Arabie, & le quatrieme depuis le prophète Mahomet, fit la conquête de

l'Afrique, & jetta l'épouvante dans toute l'Eſpagne qui n'en eſt ſéparée, que par le détroit de Gibraltar.

Ce détroit n'étoit connu autrefois que ſous le nom du Monr-Calpée, ou de la Ville d'Héraclée, ſituée ſur cette montagne. Lorſque les Maures, commandés par Tarif, aborderent en Eſpagne, ils prirent d'abord la ville d'Héraclée, & donnerent au Mont-Calpée le nom de Gibraltar, du mot Arabe *Gébal* qui ſignifie Mont, & de la premiere ſyllabe du nom de Tarif. Tartèſe, ou Tarteſſo, autre ville ſur la même côte, fut auſſi priſe alors, & nommée *Tariſſa*, du nom même de ſon conquérant, qu'elle porte encore aujourd'hui.

[711.]

Muza gouvernoit alors l'Afrique, pour le Miramolin Ulit : c'eſt ainſi qu'on nommoit le prince de la nation Saraſine. Il tenoit ſa cour à Damas. Miramolin ſignifie Chefs des croyans, ou des fidèles.

Le comte Julien, étant venu à bout, par ſes artifices, de faire paſſer ſa fille en Afrique, & d'éloigner toutes les troupes qui étoient dans le royaume, forme ſa Ligue ſur le Mont, appellé depuis CALDERINO, d'un mot Arabe, qui ſignifie montagne de trahiſon, & va repréſenter à Muza que le tems eſt venu d'ajoûter l'Eſpagne à l'empire des Saraſins. Le projet s'exécute, mais avec la

plus grande prudence de la part des Maures qui ne donnerent d'abord que cinq cents hommes, pour tenter l'entreprise, & la promesse d'un secours beaucoup plus considérable. Les premiers succès du Comte ne furent que trop conformes à ses espérances. Muza, qui en fut instruit, ne tarda pas à envoyer douze mille hommes de ses meilleures troupes, sous la conduite de Tarif Abenzarca. Une armée de Goths, taillée en pièces, abandonne l'Andalousie & l'Estramadure aux ravages du vainqueur.

[712.]

Le roi Rodrigue ordonne à tous ses sujets, en âge de porter les armes, de se rendre à Tolède. Plus de cent mille hommes se rassemblent; la plûpart n'ont pour armes que des frondes & des bâtons : peu sont en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais tous sont animés du desir de sauver la patrie. Ils arrivent, à la vue de Xérès, dans une vaste plaine arrosée par la Guadalette. Rodrigue vêtu d'un habit tout brillant d'or, & monté sur un char d'yvoire, selon la coutume ancienne des rois Goths, lorsqu'ils combattoient à la tête de leurs armées, harangue ses troupes & les mene au combat. Les trompettes en donnent le signal du côté des Goths, & les tymbales du côté des Maures. On se charge avec une égale furie, & la victoire

sembloit se déclarer pour Rodrigue, lorsqu'une trahison le livre à ses ennemis. Les fils de Witiza, & Oppas leur oncle, qui ne s'étoient ranges du côté du Roi, que pour exercer la plus noire perfidie, chargent en flanc l'armée dont ils se détachent; le comte Julien, qui étoit du complot, vient les soutenir : la déroute est générale; & l'Empire des Goths en Espagne tombe sans ressource avec le dernier de ses rois. On trouve dans les narrations de cette sanglante bataille, que d'abord on se servit de la fronde : ensuite on lança des traits & des javelots; enfin on en vint à l'épée. Les deux armées étoient composées d'infanterie & de cavalerie,

[712.]

» Les plus célèbres écrivains, après bien » des recherches pour accorder l'ère ro- » maine, l'hégire Sarasine & la chronolo- » gie Chrétienne, n'ont pu convenir de » l'année que se donna cette bataille si » funeste à l'Empire des Goths, & à toute » la Chrétienté. Les uns la marquent en » l'année sept cent douze; les autres, en » sept cent treize, & plusieurs en sept cent » quatorze. » En la plaçant sous l'an 712. Nous avons suivi le systême de Ferreras.

L'origine de cette diversité d'opinions vient de la maniere dont les Arabes comp-

tent leurs années, & à laquelle la plûpart des historiens n'ont pas fait assez d'attention. L'HÉGIRE commence au tems que Mahomet fut reconnu & couronné Roi; ce mot signifie FUITE, JOURNÉE où EXPEDITION; &, depuis 592 jusqu'à 627. Il n'y a presque pas une année ou quelqu'auteur n'ait placé le commencement de l'hégire. Si l'on en croit les Annales de Tolède, & d'anciennes Inscriptions, on la placera l'an de Jesus-Christ 622, la nuit du 15 au 16 de Juillet. Il est surprenant qu'on n'ait pas observé d'abord que les Arabes, dans la supputation de leurs années, n'avoient eu égard qu'au seul mouvement de la lune, & qu'en composant chaque année des douze révolutions de cet astre dans le zodiaque, elle étoit plus courte que la nôtre de douze jours & six heures. De-là vient que trente-deux de nos années solaires, valent trente-trois de nos années lunaires, moins six jours. Les Maures ont bien senti l'inconvénient qui résultoit de ce calcul, quand l'hiver s'est rencontré dans les mois de l'été, & l'été dans les mois de l'hiver, mais ils étoient trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes coutumes, pour corriger l'erreur, en combinant ensemble les mouvemens du soleil & de la lune.

Le roi Rodrigue ne parut plus après sa défaite. On crut qu'il avoit été tué en fuyant, ou

ou qu'il s'étoit noyé au passage de la riviere, sur les bords de laquelle on trouva sa couronne, son manteau royal, ses brodequins, & son cheval qui étoit demeuré dans un bourbier. L'auteur de la Chronique de Rodrigue le fait revivre pour le conduire dans un désert où il prétend que ce Prince passa le reste de ses jours dans les pratiques de la pénitence. Mais les aventures romanesques, répandues dans cet ouvrage, en décelent la supposition. On a trouvé, deux cents ans après, dans une église de Viseu, en Portugal, cette inscription latine, qui témoigne que Rodrigue se retira de ce côté-là, ou que son corps y fut porté après sa mort :

Hic jacet RODERICUS, *ultimus Rex Gothorum.*	Ici repose RODRIGUE, dernier roi des Goths.
Maledictus furor impius Juliani quia pertinax, & indignatio quia dura, vesanus furiâ, animosus furore, oblitus fidelitatis, immemor religionis, contemptor divinitatis, crudelis in se, homicida in dominum, hostis in domesticos, vastator in patriam, reus in omnes. Memoria ejus in omni ore amarescet, & nomen ejus in æternum putrescet.	Maudite soit la fureur impie & opiniâtre de Julien, cruel objet d'indignation, méchant homme, violent, perfide, sans religion, sans crainte de Dieu, cruel à soi-même, homicide de son maître, l'ennemi des siens, le destructeur de sa patrie, coupable envers tout le genre humain. Sa mémoire sera en horreur, & son nom à jamais flétri.

[713.]

Tarif profita de ſa victoire, avec une activité propre à ôter aux vaincus le tems de ſe reconnoître, la plûpart des villes ſe rendoient aux premieres approches de l'ennemi, parce qu'elles étoient dépourvues des moyens les plus néceſſaires pour ſe défendre ; & celles qui oppoſoient quelque réſiſtance ne manquoient pas d'être emportées au premier aſſaut. (Voyez ci-deſſus page 119.) Tolède, la capitale de l'Eſpagne, & la demeure de ſes Rois, fut livrée par les Juifs qui en ouvrirent les portes aux aſſiégeans. Pluſieurs hiſtoriens prétendent que les habitans ſoutinrent un long ſiége, & ne ſe rendirent qu'aux conditions ſuivantes, qui furent accordées à la plûpart des autres villes. 1° Ceux qui voudront ſortir de la ville auront la liberté de ſe retirer avec tous leurs effets, où il leur plaira, & ne ſeront pas inquiétés dans leur retraite. 2° Ceux qui voudront demeurer dans la place auront la liberté de conſcience, & on leur laiſſera ſept égliſes pour y exercer librement la Religion Catholique. 3° On payera aux Saraſins les mêmes droits qu'on payoit aux Goths; & les anciens impôts ſubſiſteront, ſans qu'on puiſſe en ajoûter de nouveaux. 4° Les habitans ſe gouverneront

ſelon leurs loix & leur coutumes, & choiſiront parmi eux des juges pour l'adminiſtration de la juſtice.

C'eſt ainſi que les Maures paroiſſoient adoucir le joug qu'ils impoſoient; mais ils n'étoient pas fort exacts obſervateurs des traités; & comment auroit-on pu les y forcer? L'avidité, l'inſolence & la barbarie du ſoldat n'étoient pas réprimées, & le Général changeoit lui-même les égliſes en moſquées; les peuples conſternés, errans & fugitifs, cachoient dans les entrailles de la terre tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & ſe diſperſoient dans les lieux où ils eſpéroient trouver un aſyle aſſuré.

[714.]

Muza, gouverneur de l'Afrique, inſtruit de tant d'heureux ſuccès, & chagrin de n'en avoir pas ſeul toute la gloire, paſſe en Eſpagne avec une armée nombreuſe, ſe réſerve la conquête des provinces intérieures; confie au jeune Abdalaſſiz, ſon fils, le ſoin de ſubjuguer les régions baignées par l'Océan, & charge Tarif d'en réduire les côtes.

Muza n'éprouva de réſiſtance que devant Mérida. Cette ville étoit une colonie Romaine, & l'une des plus belles & des

plus riches de tout le pays compris ſous le nom de Luſitanie. Elle conſervoit encore des reſtes précieux de la magnificence Romaine ; ce qui fit dire à Muza, en la voyant : « Il ſemble que tous les peuples » de l'univers ayent voulu concourir à bâ» tir & à embellir cette ville : heureux » celui qui peut en être le maître ! » Auſſi n'épargna-t-il rien pour la ſoumettre, malgré la réſiſtance qu'il y trouva. La faim ſeule put contraindre les habitans à capituler : encore eurent-ils le courage de demander des conditions ſi avantageuſes, que Muza crut ne pouvoir les accorder ſans intéreſſer ſa gloire. « Ils ne s'en relâcherent » point ; & ce qui les rendit ſi fermes fut le » rapport que leurs députés firent de la ca» ducité du général Maure, diſant qu'ils l'a» voient trouvé ſi caſſé, qu'il mourroit de » défaillance, avant qu'ils ne mouruſſent de » faim. »

» On avoit recommencé les attaques ; & » la défenſe continuoit avec la même opi» niâtreté, lorſque Muza en ayant appris la » cauſe, uſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit » Il ſe fit peindre en noir la barbe & les » cheveux, & rappella les députés, ſous » prétexte que leur valeur l'engageoit à les » contenter. Ce ſpectacle les ſurprit en effet. » Ils crurent Muza véritablement rajeuni &

» se soumirent sans honte aux loix d'un
» homme, en faveur duquel la nature sem-
» bloit avoir changé les siennes. Il seroit
» plus vraisemblable de dire que ne le trou-
» vant pas si vieux que la premiere fois, &
» croyant s'être trompés, la nécessité leur
» fit accepter les conditions les moins dures
» qu'il leur fut possible. »

En moins de trois ans, l'Espagne entiere fut asservie au joug des Sarasins, à la réserve de quelques lieux presqu'inconnus & inaccessibles, dans les montagnes d'Asturie, où un petit nombre de seigneurs Chrétiens rassembloient les Goths échappés à la fureur & aux fers des Arabes.

Depuis la bataille de Xérès, il n'est plus fait mention du comte Julien, ni des traîtres & des rebelles de son parti. On dit que, s'étant brouillé avec les Sarasins, ils l'enfermerent dans une forteresse où il finit misérablement ses jours; que sa femme fut lapidée & son fils précipité du haut d'une tour, & que les enfans de Witiza eurent le même sort que Julien.





TROISIEME ÉPOQUE.

Domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient secoué le joug des Infidèles.

[715.]

LEs chrétiens Espagnols, forcés d'obéir aux Sarasins, furent appellés MUZARABES, du nom de Muza leur vainqueur, & de celui d'Arabes, qu'on donnoit alors aux Mahométans Africains, pour désigner leur origine. Dans la suite, on donna aux Chrétiens issus de race Maure, le nom de MARANES, parce que ce même conquérant avoit pris le surnom de Marane, d'un oncle illustre dont on vantoit les exploits.

[715.]

Les Califes de Damas confierent toute leur autorité aux gouverneurs de l'Afrique, pour tout ce qui regardoit l'Espagne, & ordonnerent expressément de ne pas laisser en place, plus de trois ans, ceux qu'ils enverroient dans ce royaume, en qualité de gouverneurs ou de commandans. Ils prétendoient par-là s'assurer une conquête

dont ils connoissoient l'importance, & ôter à ces vice-rois subalternes le tems de s'y rendre absolus, & les moyens de parvenir à la puissance suprême. Cette politique plongea l'Espagne dans un abîme de maux, ses gouverneurs ne s'occupant qu'à satisfaire leur avarice, leur cruauté & leur passion effrénée pour les femmes. Egalement odieux aux Chrétiens & aux Infidéles qu'ils véxoient indifféremment, à peine y en eut-il un des quatre premiers, qui conservât ce gouvernement une année entiere : à peine en trouve-t-on qui se soient comportés avec quelque modération; la plûpart ne s'étant rendus fameux que par leurs violences, leurs concussions & leurs brigandages.

Le nombre des Chrétiens étant beaucoup plus considérable que celui des Maures, on cherchoit tous les moyens de les opprimer & de les appauvrir, afin d'ôter le pouvoir de se révolter à ceux qui en conservoient le desir. On avoit distribué aux Maures qui passoient en foule de l'Afrique en Espagne, des terres incultes & celles des habitans ou morts les armes à la main, ou refugiés hors du royaume & dans les montagnes des Asturies. Les villes prises par force payoient au thrésor royal, la cinquieme partie de leurs revenus; & toutes les autres, la dixieme. A cette condition, les Espagnols conserverent

leurs héritages, mais à titre de fiefs relevans de leurs vainqueurs. Les Maures ne tarderent pas à payer aussi la cinquieme partie de tous leurs biens, parce qu'on se défioit de leur fidélité, & qu'on vouloit leur ôter l'envie de se soulever.

Pélage & Alphonse, deux princes du sang des rois Goths, échappés du commun naufrage, après la bataille de Xérès, avoient rassemblé ceux qui avoient pu éviter le fer ou le joug des Sarasins, & s'étoient fortifiés dans les montagnes des Asturies. Muza ne crut pas devoir perdre son tems à réduire des gens que la famine forceroit à se rendre. Il se trompa. Une multitude de Navarrois, d'Aragonnois, de Catalans, passent les Pyrenées, s'établissent dans la Guienne & dans la Gascogne; & c'est des montagnes des Asturies que sont sortis les restaurateurs des monarchies chrétiennes d'Espagne.

[715.]

Abdalassiz, fils de Muza, se fait amener la reine Egilone, femme du dernier roi des Goths, qu'on avoit retenue captive à Tolède, depuis la mort de son mari. Il l'aima dès qu'il la vit, & l'épousa peu de tems après, à condition qu'elle auroit le libre exercice de sa religion; qu'elle seroit traitée en reine, & qu'Abdalassiz cher-

cheroit les moyens de prendre le titre & les marques de la royauté. L'exécution de ce dernier article causa la perte d'Abdalassiz; quelques officiers Arabes conjurerent contre lui, & le massacrerent dans une mosquée où il faisoit sa priere. Le Calife combla de bienfaits les assassins. Il avoit rappellé Muza à Damas où la récompense de ses services fut une étroite prison dans laquelle il mourut de vieillesse & de chagrin.

[716.]

Alahor, gouverneur de l'Espagne, veut, par de nouvelles conquêtes, rendre son nom célèbre, & chasser les Goths des provinces qu'ils possédoient encore dans les Gaules. Il passe les Pyrenées, à la tête d'une armée formidable, s'empare du Roussillon, du Languedoc, & forme le projet d'envahir le reste d'un royaume où les derniers descendans de Clovis, sous la tutelle de leurs maires du palais, n'étoient plus Rois que de nom.

Les Espagnols refugiés dans la Cantabrie, la Biscaye, la Galice & les Asturies, profitent de l'éloignement des Maures, pour affermir leur liberté, & choisissent Pélage pour leur souverain.



PÉLAGE, *Roi des Asturies.*

[718.]

» QUELQUES historiens Castillans di-
» sent qu'on donna à Pélage le titre
» de roi d'Espagne ; mais s'il eût une fois
» pris cette qualité, lui & ses successeurs
» n'auroient pas manqué de la conserver, &
» il n'est pas croyable, qu'ils eussent dimi-
» nué leurs titres, lorsqu'ils augmentoient
» leur domination. » Quoi qu'il en soit, Pélage avoit toutes les qualités propres à relever le courage & les espérances des restes malheureux d'une nation qu'une seule guerre de deux ans avoit presqu'anéantie. Le nouveau Roi, qui ne comptoit pas plus de cinquante mille sujets, ne tarda pas à exercer des hostilités sur les terres des Maures, & ses premiers succès furent d'un heureux présage.

[718.]

Pélage, à la tête de mille soldats choisis, attend une armée nombreuse de Sarasins ; se renferme dans une vaste caverne pour y soutenir le premier choc * ; charge

* Toute l'histoire fait foi d'un évènement miraculeux, auquel on attribue la victoire de Pé-

à ſon tour les infidèles, en fait périr plus de vingt mille ſur le champ de bataille, & diſperſe le reſte. Une partie tombe ſous les coups de ceux que Pélage avoit placés dans des poſtes avantageux, & l'autre s'étant

---

lage. « Les infidèles lancerent une grêle de pierres & de traits à l'entrée de la caverne où Pélage s'étoit retranché avec mille ſoldats des plus déterminés. Mais la protection viſible de Dieu, en faveur des Chrétiens, parut dans cette rencontre; car les pierres & les traits, au lieu de bleſſer les Chrétiens, retournoient avec impétuoſité contre les Maures, comme ſi une main inviſible les eut lâncés: un grand nombre périt de cette maniere. Ce miracle épouvanta les ennemis, & jetta la conſternation dans leurs troupes... Pélage ſort hardiment de ſa caverne... Ce fut moins un combat qu'une boucherie.» (Hiſt. d'Eſp. de Mariana, Liv. VII, page 15.)

» Les hiſtoriens Eſpagnols, chez qui tout eſt merveilleux, prétendent que le ciel fit un prodige en faveur de Pélage... Si quelque mortel mérite un miracle, c'eſt, ſans contredit, un Prince qui combat pour la religion & pour la patrie. Mais Dieu a-t-il beſoin de renverſer les loix de la nature, pour diſpoſer de la victoire? Après tout, ſi les Eſpagnols veulent du miracle, quoi de plus miraculeux qu'un Prince qui inſpire ſa confiance & ſon audace à un petit nombre de vaincus, & qui, à leur tête, triomphe d'une armée puiſſante & victorieuſe? » (Abrégé chronol. de l'Hiſt. d'Eſp. tome 1, page 234.)

engagée dans le défilé d'un rocher escarpé, sur le bord de la Déva, fut engloutie dans les eaux, la terre & le rocher s'écroulant tout-à-coup. « Les armes & les ossemens » des Arabes, découverts long-tems après, » font foi de cet évènement. »

[722.]

Le roi des Asturies ne s'étoit occupé qu'à profiter de sa victoire, de maniere à réveiller le courage des Chrétiens, à augmenter le nombre de ses sujets, & à jetter les premiers fondemens de sa nouvelle monarchie. Secouru d'un corps de Galiciens & de Cantabres, il se fortifie dans ses montagnes, & descend dans la plaine pour y faire des conquêtes. Léon, Gyon & Astorga furent les premieres villes qu'il força : plusieurs autres se soumirent d'elles-mêmes ; & l'attachement des Sarasins à la conquête de la Gaule Gothique lui donna le tems d'étendre & d'affermir son royaume naissant.

[722.]

Pélage voulant s'attacher de plus en plus Alphonse, duc de Biscaye, lui fait épouser sa fille Ermisinde ; & c'est de ce mariage qu'est sortie cette longue suite de Rois qui ont régné en Espagne, & dont nous suivrons ici la chronologie.

Le titre de Duc n'étoit point encore

en Eſpagne une marque de ſouveraineté ni de propriété, mais ſeulement une charge & une dignité, comme en France, en Allemagne, & dans les autres Empires voiſins, où les ducs étoient les gouverneurs des grandes provinces. Dans la ſuite des tems, les duchés ont été perpétués dans les familles, ſoit que, ſous des règnes foibles, les ducs ſe ſoient emparés du domaine & de la propriété des gouvernemens qu'ils avoient à vie, & même d'une maniere ſubordonnée à la volonté du Prince, ſoit que les Souverains, voulant récompenſer les ducs, ou ſe les attacher davantage, leur en ayent cédé le domaine & la propriété, à la charge de les tenir en fiefs relevans de la couronne.

[730.]

Munuz, gouverneur de la Catalogne & du Languedoc, eſpérant trouver du ſecours parmi les ſeigneurs François, forme le projet de ſe rendre indépendant, & détermine la Gaule Gothique à ſe déclarer en ſa faveur. Eudes, duc d'Aquitaine, profitoit du déſordre où étoit la Monarchie Françoiſe, ſous les derniers rois de la premiere race, pour contenter l'ambition qu'il avoit d'être ſouverain. Ces deux gouverneurs portoient avec la même impatience le titre de Sujets, & ne tarderent pas à conclure enſemble

une paix qui les mit en état de commencer des guerres où ils avoient besoin l'un de l'autre. Le duc d'Aquitaine oblige sa fille d'épouser Munuz : c'étoit la plus belle femme de l'Europe. A la nouvelle de ce mariage, Abdéramène, qui venoit d'être nommé gouverneur d'Espagne, se propose d'arrêter le mal dans sa source. Il assiége & prend la ville de Cerdaña. Munuz s'étoit renfermé dans cette place; désespérant de pouvoir échapper, il se précipite du haut des murs : sa tête est envoyée en Afrique, avec sa femme, comme le présent le plus agréable qu'on pût faire au Miramolin.

[731.]

Abdéramène traverse les Pyrenées, entre dans les Gaules, fait main-basse sur tout ce qui se présente; & deux victoires qu'il remporte contre le duc d'Aquitaine lui assurent la conquête du Languedoc & de la Gaule Lyonnoise.

[732.]

Les Sarasins rentrent en France, au nombre de quatre cens mille hommes, à dessein de s'y établir, & d'ajoûter cette conquête à celle de l'Espagne. L'Angoumois, le Périgord, la Xaintonge, & le Poitou, plient sous le joug d'un vainqueur qui s'enrichit de leurs dépouilles. La France entiere & le reste de l'Europe, semblent toucher

au moment de n'être plus qu'une partie de l'Empire Arabe. Charles Martel, ſuivi de trente mille hommes, préſente la bataille à Abdéramène, entre Tours & Poitiers. On combat un jour entier. Les François remportent une victoire ſi complette, qu'au rapport des Chrétiens, les infidèles perdirent plus de trois cents ſoixante & dix mille hommes laiſſés ſur le champ de bataille avec Abdéramène leur chef. Charles eût le bonheur de ne perdre que douze cents hommes en cette journée, l'une des plus importantes qu'il y ait eu & qui lui mérita le ſurnom de Martel, parce qu'on comparoit ſa valeur à un marteau qui avoit écraſé les Saraſins.

[737.]

Le roi Pélage retiroit mille avantages de la guerre que les Maures s'opiniâtroient à porter, chaque année, dans les Gaules. Il étendoit les limites de ſon royaume, formoit ſes ſoldats à la diſcipline militaire; augmentoit le nombre de ſes ſujets, les poliçoit, leur donnoit des loix, & les rendoit auſſi heureux que les circonſtances pouvoient le permettre.





FAVILA.

[737.]

FAVILA ſuccéda à ſon pere, & ſe mit peu en peine de lui reſſembler. S'il conſerva ſa couronne, pendant le peu de tems qu'il la porta, il en fut redevable à la foibleſſe des Maures, aux embarras que leur donnoient des diviſions inteſtines, & à la guerre qu'ils continuoient de faire aux François.

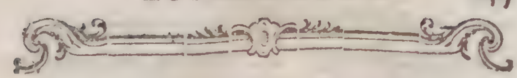
[739.]

Favila fut tué par un ours qu'il preſſoit trop vivement à la chaſſe, & qui le mit en piéces.

Sous le règne de ce Prince, la langue arabe, en uſage dans toute l'Eſpagne, étoit déja devenue la langue vulgaire, & avoit remplacé le latin que preſque tout le monde ignoroit. Jean, archevêque de Séville, traduiſit la Bible en arabe; & il s'eſt conſervé des exemplaires de cette traduction, juſques dans ces derniers ſiécles.



ALPHONSE



ALPHONSE I, LE CATHOLIQUE.

[739.]

SUIVANT le teſtament de Pélage, Alphonſe & Ermiſinde ſon épouſe, ſœur de Favila, monterent ſur le thrône. Alphonſe en étoit digne, indépendamment de ſa naiſſance : il ne le poſſéda cependant que « du chef de ſa femme ; & ce fut le » premier exemple de la ſucceſſion des fem- » mes aux couronnes Eſpagnoles, qui s'eſt » perpétué dans la ſuite.

» Les reſtes des Goths refugiés dans les » Aſturies conſerverent le droit d'élire leur » Roi, ſi nous en croyons un autre hiſto- » rien. Ils choiſirent Favila, fils de Pélage; » mais leur choix tombant, pour l'ordinaire, » ſur les plus proches parens du dernier » monarque, leur fit perdre peu-à-peu un » droit dont leurs ancêtres avoient toujours » été ſi jaloux; la ſucceſſion héréditaire s'é- » tablit ſi fortement, en moins de deux ou » trois ſiécles, que les filles, au défaut des » mâles, parvinrent à la couronne. »

[740.]

Alphonſe avoit eu beaucoup de part aux

exploits de Pélage ; &, à ſon exemple, il ſçut tirer avantage de toutes les circonſtances, pour étendre les limites de ſon royaume qui étoit très-borné. Les Chrétiens fatigués de la cruelle domination des Maures ne cherchoient que les moyens de ſecouer le joug. La diſcorde augmentoit, chaque jour, de plus en plus parmi les infidéles ; les François faiſoient de nouveaux progrès, du côté des Pyrenées. Alphonſe entre dans les provinces voiſines de ſon petit Etat ; & la victoire l'accompagne par-tout.

[742.]

Afin d'être toujours en état d'attaquer à propos, & de ſe défendre avec avantage, Alphonſe ſe ménagea les alliances d'un grand nombre de villes ; & il établit des gouverneurs dont les conquêtes, diviſées d'abord en pluſieurs comtés, donnerent commencement au royaume de Caſtille.

[746.]

Alhoſam, gouverneur de l'Eſpagne, fait ſommer le roi des Aſturies d'accepter la paix, en payant un tribut. Alphonſe refuſe d'entrer dans un accommodement ſi honteux ; & on le laiſſe gouverner en paix les Chrétiens qui lui étoient ſoumis. Cette conduite prouve combien les Saraſins étoient peu en état de ſoutenir la guerre. Alphonſe

avoit le plus grand desir de réformer les mœurs de ses sujets qui n'avoient de Chrétien que le nom. La corruption étoit générale dans tous les lieux ou les Maures avoient dominé. En prenant le langage, les coutumes & l'habillement des vainqueurs, on en avoit pris aussi les mœurs; l'ignorance y étoit extrême, ainsi que la superstition qui en est la compagne inséparable. La paix procura le remède à tant de maux; & bientôt la religion reprit une nouvelle face.

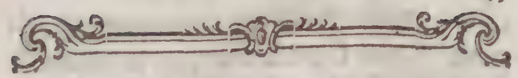
[753.]

On vit à Cordouë deux parélies; & ce phénomene jetta dans cette ville une consternation qui se répandit, bientôt après, dans toute l'Espagne. L'ignorance & la grossiéreté ne voyoit qu'un prodige effrayant dans l'apparition de trois soleils. Sans doute on ne sçavoit pas encore que le soleil peut se peindre dans un nuage, aussi aisément que tout autre objet se peint dans un miroir. Quoique cet évènement n'eût rien que de naturel, la frayeur représenta aux imaginations déja troublées mille spectres qu'on croyoit voir dans les airs; & l'épouvante fut à son comble, lorsque, peu de tems après, on souffrit une famine occasionnée par ces grandes sécheresses auxquelles l'Espagne est si souvent exposée.

[757.]

Alphonſe mourut, à l'âge de ſoixante & quatorze ans, après avoir montré ſur le thrône toutes les qualités qui forment les grands Rois. On obſerve que « le » nom d'Alphonſe a été heureux pour » l'Eſpagne? Preſque tous les Rois qui le » porterent l'ont illuſtré par des actions » d'un grand éclat. » Celui-ci a été diſtingué des autres, par le ſurnom de Catholique, que lui mérita ſa piété, & ſon zèle pour la religion qu'il rétablit dans ſon royaume. Le troiſieme concile de Tolède avoit donné le nom de Catholique à Reccarede, lorſqu'il renonça publiquement à l'arianiſme, & qu'il engagea tous les Goths, ſes ſujets, à ſuivre ſon exemple. Ce ſurnom ne s'eſt pas perpétué dans la perſonne des Rois ſucceſſeurs d'Alphonſe. Ferdinand d'Aragon le reçut du pape Alexandre VI, après avoir entiérement délivré l'Eſpagne des Saraſins, & les Rois ſes ſucceſſeurs l'ont toujours conſervé.





FROYLA.

[757.]

FROYLA introduit le titre de DOM ou DON, qui, depuis ce tems-là a toujours été en uſage dans toute l'Eſpagne. Perſonne n'ignore que DOM eſt une abbréviation du mot latin *Dominus*, *Seigneur*, comme DONNA ou DONA, en eſt une de *Domina*, *Madame*. Ces titres, réſervés d'abord aux perſonnes de la premiere qualité, ſe donnent aujourd'hui indifféremment, & ſans diſtinction.

[758.]

On abolit le mariage des prêtres qui, depuis le règne de Witiza, avoient ſecoué le joug du célibat, & ſuivoient la coutume des Grecs. (Voyez ci-deſſus, page 120.)

[759.]

Les Saraſins entrent dans la Galice, & y mettent tout à feu & à ſang. Froyla marche contre eux, les combat; &, ſi l'on en croit les hiſtoriens Eſpagnols, cinquante-quatre mille infidèles reſterent ſur le champ de bataille. Quoiqu'il en ſoit,

cette victoire devint doublement avantageuſe * aux Chrétiens, par la nouvelle diviſion qu'elle cauſa entre les Saraſins.

Depuis long-tems la nation Saraſine étoit agitée par les factions de deux familles iſſuës des deux filles de Mahomet. Celle des Huméyas ou Ommiades avoit d'abord règné, mais celle des Alaricins ou Abbaſſides, qui deſcendoit de Fatime, fille aînée du faux-Prophète, avoit pris le deſſus, & fait égorger quatre-vingt princes de la famille des Ommiades. Abdéramme, échappé de cet horrible maſſacre, étoit venu en Eſpagne où il trouva d'abord un grand nombre de partiſans. La victoire de Froyla fut pour lui une circonſtance très-favorable à l'exécution du projet qu'il méditoit. Il ſecoua le joug de ſon Souverain, ſe fit proclamer Roi, & rendit ſon nouveau royaume indépendant du Califе

---

* Il s'éleva alors une nouvelle monarchie, » que la puiſſance d'Abdéramme, homme d'eſ» prit, & grand guerrier, rendoit redoutable aux » Chrétiens. Mais auſſi, d'un autre côté, les forces » des Saraſins en étoient beaucoup diminuées; » car, outre que ceux qui reſtoient en Eſpagne » ſe privoient, par leur rebellion, des ſecours de » ceux d'Afrique & d'Aſie, pluſieurs d'entr'eux, » ſuivant l'exemple d'Abdéramme, avoient érigé » leurs gouvernemens particuliers en autant de » principautés ſéparées. Ainſi l'Eſpagne Saraſine » s'étoit affoiblie en ſe diviſant. »



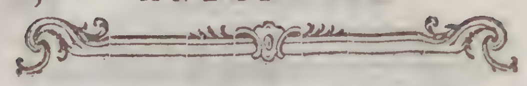
& du gouverneur ou Miramolin d'Afrique. Cordouë fut choisie pour la capitale de ce nouvel Etat; & cette ville, qui devint de jour en jour plus fameuse, donna longtems des loix à presque toute l'Espagne.

On reproche à Froyla de n'avoir pas sçu profiter de cette révolution. « Au lieu » d'entretenir la guerre civile chez ses en» nemis, il faisoit bâtir Oviédo. Cette ville » devint la capitale de ses Etats; & ses suc» cesseurs prirent la qualité de Rois d'O» viédo, jusqu'à Alphonse le Grand, qui » prit celle de Roi de Léon. »

[768.]

Froyla s'étoit déja rendu odieux à ses peuples, par son caractere naturellement dur & porté à la cruauté. Il acheva d'aliéner les esprits, en versant lui-même le sang de son frere qui, par mille qualités aimables, avoit gagné tous les cœurs. La jalousie fut le seul motif de cette action barbare; elle fut punie par un autre attentat. Aurèle, frere ou cousin-germain de Froyla, à la tête d'une troupe de conjurés, fait périr le cruel monarque, & monte sur le thrône.



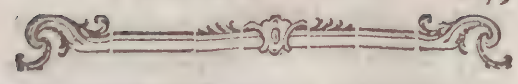


AURÈLE.

[769.]

AURÈLE, ou Aurélio, renouvelle la trève que ſon prédéceſſeur avoit faite avec les Arabes, & fut aſſez heureux pour appaiſer la révolte des eſclaves qui avoient pris les armes, dans le deſſein de recouvrer leur liberté. Ces eſclaves étoient plus nombreux que les citoyens : on n'en eſt point ſurpris, quand on ſe rappelle que les deux derniers Rois alloient, pour ainſi dire, à la chaſſe des hommes. Leur façon de faire la guerre étoit de ſurprendre une ville, de la démanteler & de l'abandonner, après en avoir enlevé les habitans dont ils maſſacroient une partie, & emmenoient l'autre en eſclavage.





SILO.

[774.]

SILO associe à son thrône Dom Alphonse, fils du roi Froyla ; & la trève qu'il entretient avec les Maures devient funeste à la religion, & aux mœurs de ses sujets, parce qu'elle donnoit aux deux nations la facilité de se rapprocher insensiblement par des mariages. Abdéramme, de son côté, empêchoit qu'on ne remplît les évêchés vacans; écartoit les Chrétiens des charges & des emplois; combloit de bienfaits les apostats, & travailloit peu-à-peu à l'anéantissement du Christianisme, par des voies indirectes, plus sûres que la violence & la persécution.

[778.]

Plusieurs des gouverneurs, qui n'avoient pas voulu se soumettre au roi de Cordouë, se mettent sous la protection de la France dont ils implorent le secours contre Abdéramme. Charlemagne passe en Espagne. Tout se soumet à son empire, depuis les Pyrenées jusqu'à l'Ebre. Il prend des ôtages, pourvoit aux affaires de la religion, établit des Comtes pour veiller sur les Sarasins, & revient en France, chargé des dépouilles de l'Espagne. Au passage des défilés de

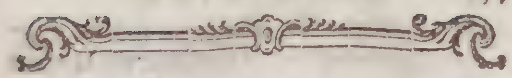
Roncevaux *, les Basques tombent sur l'arriere-garde ; enlevent une partie du bagage, & se dispersent dans les montagnes. Quelques personnes de marque périssent dans cette occasion, entr'autres ce Roland, si célèbre dans les vieux Romans, qui n'étoit pas neveu de Charlemagne, comme on le dit communément, mais gouverneur des côtes de Bretagne.

---

* » Cette action que les Romanciers ont pris » plaisir à représenter avec des circonstances fa- » buleuses, ne fut au fond qu'une rencontre for- » tuite, où, de l'aveu d'Eginard, il ne se passa » rien de considérable. Quelques historiens Espa- » gnols, fondés sur le Roman de l'archevêque » Turpin, en ont fait une victoire complette de » leur nation sur la Françoise, & ont soutenu » que leurs ancêtres avoient eu la gloire de vain- » cre le plus grand de nos rois, & ses douze pairs, » qui ne furent pourtant institués que plus de » trois cents ans après.

» D'autres, ne pouvant soutenir un conte si » mal inventé, font faire à Charles, sur la fin de » ses jours, un voyage en Espagne, & préten- » dent qu'alors se donna cette bataille où Ber- » nard del Carpio, l'un des héros de leurs Ro- » mans, fit des prodiges de valeur. » Le cardinal Baronius a si bien réfuté ces histoires, qu'on ne doit plus les regarder que comme autant de fictions.

Les habitans de Girone ont toujours conservé la plus vive reconnoissance pour Charlemagne qui avoit délivré leurs ancêtres du joug des Sarasins. Un de leurs évêques institua, l'an 1345, une fête solemnelle, en son honneur, & qui se célèbre, chaque année, avec beaucoup d'appareil.



MAUREGAT.

[783.]

AUSSI-TÔT après la mort de Silo, Alphonſe fut proclamé Roi; mais ſon oncle Mauregat, fils naturel d'Alphonſe le Catholique, traite avec Abdéramme; en obtient une armée, à condition de lui envoyer, tous les ans, cinquante jeunes filles de qualité, & cinquante autres d'une naiſſance inférieure. A la faveur de ce traité infâme & ſacrilége, Mauregat monte ſur un thrône qu'Alphonſe aima mieux quitter, que de le défendre contre un rival trop ſupérieur en forces, & au riſque de voir tomber ſon royaume ſous la domination des Saraſins.

» L'ouvrage du grand Pélage étoit ruiné; » & l'Eſpagne alloit rentrer dans ſes premiers fers, d'autant plus difficiles à rompre, qu'Abdéramme profitoit du déſordre des Aſturiens, pour augmenter, tous » les jours, ſon Empire. Mais la Providence » fit naître, en aſſez peu d'années, un enchaînement de conjonctures ſi favorables aux Eſpagnols, qu'ils recouvrerent » leur liberté. La premiere fut le peu de du-

» rée du règne de Mauregat qui ne gou-
» verna que cinq ans ; la ſeconde fut la mort
» d'Abdéramme, à-peu-près dans le même
» tems que celle de ſon tributaire, dont les
» crimes n'avoient pas été un des moindres
» appuis de la Monarchie Saraſine ; la troi-
» ſieme fut la juſtice que ſe fit à ſoi-même
» Bermude le Diacre. Ne ſe ſentant pas les
» talens néceſſaires pour bien régner, il eut
» l'équité de rappeller Alphonſe, de ſe l'aſ-
» ſocier, & de ſe repoſer ſur lui de tout
» le ſoin du gouvernement. Cette action
» fut le ſalut du royaume. »

[788.]

Mort d'Abdérame, le plus grand Prince qu'ait eu l'Eſpagne Saraſine, & qui n'avoit rien de la barbarie, ni de la groſſiereté de ſa nation. « Le courage, l'induſtrie, la pru-
» dence, l'activité, la douceur formoient
» ſon caractere. » Après quelques tentatives inutiles, pour s'emparer des Aſturies, il renonça aux conquêtes, & mit tous ſes ſoins à embellir Cordouë ; à faire fleurir le commerce & les arts ; à remplir l'Eſpagne de bâtimens magnifiques, & à peupler les villes qu'il faiſoit réparer, orner & fortifier.



BERMUDE LE DIACRE.

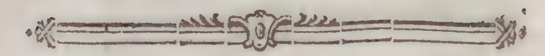
[788.]

AU lieu de rappeller Alphonſe ſur un thrône qu'il avoit déja occupé, & dont il étoit digne, les Aſturiens y placent Bermude, quoique diacre, & preſqu'incapable de régner. Le nouveau monarque aſſocie Alphonſe à ſa couronne qu'il abdique, après l'avoir portée, trois ans & demi, & ſe ſépare de ſa femme, pour s'en tenir aux engagemens qu'il avoit pris, en recevant les ordres ſacrés.

[788.]

Zuléyman, l'aîné des onze fils qu'Abdéramme avoit laiſſés, en mourant, vaincu pluſieurs fois par ſon frere Hiſcem, lui vend ſon droit à la couronne ſoixante mille écus, & ſe retire en Afrique.





ALPHONSE II, LE CHASTE.

[791.]

ALPHONSE, écarté trois fois du thrône, depuis la mort de ſon pere, y monte enfin, mais pour ſe voir encore au moment de le perdre. C'eſt à la valeur, à la prudence, & aux heureux ſuccès de ce Prince, que le royaume d'Oviédo fut redevable de l'éclat & de la grandeur qu'il eut dans la ſuite. Le refus de payer le tribut déteſtable, auquel Mauregat s'étoit ſoumis, attire ſur les terres des Chrétiens une nombreuſe armée de Saraſins. La perte d'une bataille, qui leur coûta ſoixante & dix mille hommes, leur apprit à reſpecter un héros qui ne ſçavoit pas les craindre, & qui devoit, pendant plus de cinquante ans, les faire plier par-tout ſous ſes armes.

[795.]

» Les François s'emparent de preſque » toute la Catalogne. Ils en rétabliſſent les » villes, & les peuplent de colonies Fran- » çoiſes. La campagne précédente, ils en » avoient emmené tous les habitans: ainſi

» les Catalans d'aujourd'hui ſont d'origine
» Françoiſe.

» Vers la fin de ce ſiécle, quatre nations
» différentes rempliſſoient l'Eſpagne, ſça-
» voir les naturels du pays, qui, du tems des
» Goths, étoient appellés Romains; les
» Goths qui, confondus ſous le nom géné-
» ral de Chrétiens, s'étoient preſque tous
» refugiés dans les Aſturies & dans la Na-
» varre, pour conſerver leur religion & leur
» liberté. Les Arabes & les Africains qui
» avoient inondé l'Eſpagne, & que nous
» appellons indifféremment Saraſins, Ara-
» bes, Maures, Muſulmans; & enfin les
» François qui peuploient de leurs colonies
» la Catalogne, les Pyrenées, & la Navarre;
» chacune de ces nations porta en Eſpagne
» ſon génie, ſes mœurs & ſes loix : auſſi
» les habitans de ce royaume ont-ils con-
» ſervé pluſieurs choſes de tous ces différens
» peuples. C'eſt des Arabes qu'ils tiennent
» les jeux, les divertiſſemens, certains ſpec-
» tacles particuliers à la nation, le penchant
» à la galanterie, le goût pour les titres faſ-
» tueux, pour les métaphores & pour les
» expreſſions emphatiques. Leur langue y
» a, ſans doute, gagné de la pompe & de
» la majeſté; mais ils y ont perdu du côté
» de la ſimplicité. Les Goths leur ont tranſ-
» mis la valeur & la probité; les Francs,
» l'attachement pour leur Souverain; & les

» Africains enfin, la pareſſe, la vie retirée;
» & la gêne dans laquelle on tient les fem-
» mes. Indépendamment de tous ces peu-
» ples, les flottes des Miramolins enlevoient,
» chaque année, ſur les côtes d'Italie, de
» Sicile, de Sardaigne, des iſles de l'Archi-
» pel & de la Grèce, une infinité de Chré-
» tiens qu'on mettoit à la chaîne, & qu'on
» tranſportoit en Eſpagne. Après les avoir
» tenus, quelque tems, dans l'eſclavage, &
» les avoir employés aux travaux publics,
» on leur rendoit la liberté; & on en for-
» moit des citoyens.»

[798.]

Un capitaine Saraſin, nommé *Mahomet*, voulant éviter le reſſentiment de ſon Souverain, le roi de Cordouë, s'étoit refugié avec quelques troupes, auprès d'Alphonſe qui lui avoit accordé un aſyle, & des terres dans la Galice. Pluſieurs années après, Mahomet entretient des intelligences ſecrettes avec d'autres chefs de ſa nation, & s'engage à prendre les armes contre ſon bienfaiteur, auſſi-tôt qu'une armée de Maures paroîtra ſur la frontiere. Le projet s'exécute; & déja le perfide Mahométan s'eſt emparé d'un poſte avantageux. Alphonſe marche à ſa rencontre, le combat; « &, ayant couvert la
» campagne de plus de cinquante mille
» morts, il apprit aux Saraſins qu'on ne l'at-
taquoit

» taquoit point impunément ; & aux Rois,
» qu'on ne se fie jamais prudemment aux
» traîtres. »

[798.]

Une guerre civile, ou un soulevement général, arrête Alphonse au milieu de ses conquêtes contre les Sarasins. Obligé de fuir devant ses sujets, il se réfugie dans le célèbre monastere d'Abélia, situé dans la Galice, entre des rochers escarpés, & des montagnes presqu'inaccessibles. Theudis, homme puissant & accrédité, entreprend de remettre son Roi sur le thrône ; en vient heureusement à bout ; & cette étrange révolution, dont les historiens nous laissent ignorer la cause & les circonstances, ne servit qu'à relever la gloire d'Alphonse, & à le rendre plus puissant que jamais.

[800.]

Cette année est célèbre, dans les Annales Espagnoles, par la découverte du corps de l'apôtre S. Jacques, au milieu d'un bois où est aujourd'hui la ville de Compostelle. Sans examiner si S. Jacques, fils de Zébédée, vint jamais en Espagne, & si son tombeau étoit véritablement dans une grotte de marbre, que l'on découvrit dans ce tems-là, il est certain que cet apôtre fut particuliérement honoré en ce lieu, & « qu'il protégea » des peuples qui ont livré tant de combats

» pour y conſerver la vraie Foi. L'hiſtoire de
» Ramire qui monta ſur le thrône, après
» Alphonſe, en eſt une preuve authenti-
» que. »

[805.]

La dureté avec laquelle on levoit les impôts dans la ville de Tolède y excite une révolte générale. Alhaca, roi de Cordouë, de concert avec un perfide Tolétain, nommé *Ambroz*, envoie ſon fils, ſous prétexte d'examiner les plaintes, & de rendre juſtice aux habitans. Ceux-ci admettent le jeune Prince dans leur ville, à condition qu'il ſeroit peu accompagné, & ſe rendent au château où ils étoient invités à une conférence ſuivie d'un grand ſouper. A meſure qu'ils entrent, on les égorge, & on les jette dans des puits. Cinq mille hommes périſſent, avant que la fourbe ne ſoit découverte. La conſternation devient générale ; & la préſence d'une armée, qui campoit ſous les murs de la ville, détermine les habitans à ſe ſoumettre.

Trois ans après, le traître Ambroz ſe révolta contre ſon Roi, & rendit hommage à Charlemagne, pour les villes de Saragoſſe & d'Hueſca, dont il étoit gouverneur.

Les gouverneurs, ſoit Chrétiens, ſoit Mahométans, qui vouloient ſe rendre ſouverains, rendoient hommage aux Princes

qu'ils trouvoient disposés à les protéger; mais cette vassalité ne duroit pas plus long-tems que le danger ou le besoin. Souvent même ils se déclaroient contre ceux qui venoient de les secourir; & alors ils se mettoient sous la protection d'un autre Prince plus puissant. « Il n'étoit pas rare d'en voir » qui, pour éviter le danger, reconnois» soient pour leurs seigneurs différens » Souverains. Il est vrai que ces hommages » étoient purement illusoires: il est encore » plus vrai que les Princes à qui on les » rendoit sçavoient jusqu'à quel point ils » devoient compter sur de pareils vassaux. »

[824.]

» Les François, établis à Jacca, secon» dés de leurs femmes, battent un corps » de troupes infidèles. Toutes les posses» sions des François en Espagne étoient » annexées au royaume d'Aquitaine, » & gouvernées par des Comtes qui trouverent, dans la suite, le moyen de se rendre indépendans, & d'établir ces petites souverainetés qui formerent enfin le royaume de Castille.

[83[illegible]]

Le règne tumultueux de Louis le Débonnaire privoit Alphonse des secours qu'il avoit reçus de la France; & cette circons-

tance jointe à ſon grand âge le détermine à convoquer les Grands de ſon royaume, à Oviédo. Il y fait reconnoître ſucceſſeur de ſa couronne le prince Ramire, ſon couſin, qui deſcendoit, comme lui, du roi Reccarede. « On dit qu'il avoit offert à Charlemagne de l'adopter, & que les Grands » de ſes Etats furent aſſez heureux pour l'en » empêcher, ne voulant point que le » royaume devînt une miſérable province » de l'Empire François. »

[840.]

Le royaume de Navarre * ſe forma des conquêtes abandonnées par Louis le Débonnaire, au-delà des Monts. Les Navarrois, expoſés aux incurſions des Saraſins, réſolurent de ſe choiſir un Roi, & vinrent le chercher en France. Les ſuffrages ſe réunirent en faveur d'Inigo, comte de Bigorre, qui poſſédoit des terres conſidérables au-delà des Pyrénées & devoit s'intéreſſer plus que perſonne à la défenſe du pays. On élut,

---

* Les rois de Navarre ne prirent ce titre, qu'après avoir chaſſé les Maures de toutes ces contrées, & ne porterent que le nom de Rois de Sobrarbe ou Sobrarve, qui faiſoit partie de l'Aragon. D'autres aſſurent que Fortune fut le premier qui prit la qualité de Roi, en 880, & que ſes prédéceſſeurs n'eurent jamais que celle de Comte.

en même tems, Aznar, comte héréditaire d'Aragon, ſous la ſouveraineté du royaume de Navarre. On y fit auſſi des loix qui, ſous prétexte de tempérer l'autorité des Souverains, ne devoient ſervir qu'à l'anéantir.

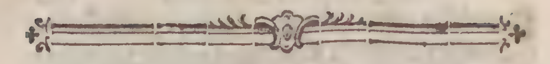
Le Code de ces loix fut également compoſé pour la Navarre & l'Aragon, & n'eſt devenu propre aux Aragonnois que par leur opiniâtreté à ne ſe point relâcher ſur ce qu'ils appelloient les Priviléges de la Nation, quoiqu'ils en reconnuſſent les inconvéniens. Ces loix ne comprenoient que peu d'articles, dont les principaux étoient:

1° Le Roi ne pourra rien faire, ni pour la paix, ni pour la guerre, ni pour aucune autre choſe qui concerne le public, ſans le conſentement d'un conſeil composé de douze Ricombres, c'eſt-à-dire douze Seigneurs des plus riches & des plus conſidérables du pays.

2° Les Ricombres feront ſerment de veiller à la conſervation du Roi, & de l'aider en tout ce qui regarde la défenſe & le gouvernement de l'Etat.

Ce Code de loix a été groſſi, dans la ſuite, particuliérement de celles qui furent empruntées des François & des Lombards.





RAMIRE I, *Roi d'Oviédo.*

[844.]

ALPHONSE II s'étoit occupé du ſoin d'embellir la ville d'Oviédo, & n'avoit rien épargné pour la rendre digne d'être la capitale de ſon royaume. Le palais qu'il s'étoit bâti étoit auſſi beau que pouvoit le permettre la barbarie de ce ſiécle. Ramire eſt le premier qui prit le titre de Roi d'Oviédo, & qui humilia l'orgueil des Saraſins, de maniere à conſerver aux Rois ſes ſucceſſeurs un aſcendant dont ils tirerent le plus grand avantage contre une nation naturellement inſolente.

[844.]

Abdéramme II envoie une ambaſſade à Ramire pour lui demander le tribut de cent jeunes filles Chrétiennes, ſuivant le traité que Mauregat avoit fait avec les rois de Cordouë. Peu s'en fallut que les Aſturiens ne violaſſent le droit des gens dans la perſonne de ces ambaſſadeurs. Ramire leve en diligence une armée, où les prêtres, & même les évêques, furent obligés de ſe trouver. De tous ſes ſujets en état de porter les armes, il n'exempta que ceux qu'il falloit néceſſairement laiſſer pour la

culture des terres. Sa marche prévint celle de l'ennemi; &, en l'attendant, il porta le ravage ſur les frontieres. Les armées ſe trouverent en préſence, près d'Alvéda. On combattit, pendant deux jours, avec un égal acharnement. Le ſuccès de la premiere journée ne fut pas heureux pour les Chrétiens. Ils n'éviterent une défaite entiere, qu'à la faveur de la nuit. Le lendemain, Ramire dit qu'il avoit vu en ſonge l'apôtre S. Jacques, & qu'il lui avoit promis la victoire. Ses ſoldats animés d'un nouveau courage ne reſpirent que le combat. On retourne aux ennemis, & on les charge en criant : SAINT JACQUES ! nom qui, depuis ce tems-là, a été le cri de guerre des Eſpagnols, comme SAINT DENIS, celui des François. Les Saraſins effrayés de voir tant de réſolution en des troupes qu'ils croyoient vaincues, & diſperſées, ſoutiennent à peine le premier choc; leur déroute devient générale : ce n'eſt plus qu'un horrible carnage qui leur coûte ſoixante mille hommes. Ramire couronna ſa victoire par la priſe de pluſieurs villes qui reculerent conſidérablement les frontieres de ſes Etats.

Ce fut à cette occaſion que le Roi avec ſon armée, obligea, par un vœu public, toute l'Eſpagne, quoique la plus grande partie ſe trouvât ſous la domination des Maures, à payer,

tous les ans, à l'églife de Compoftelle, un tribut de bled & de vin, proportionné à ce que chacun poffédoit de terre. Cette coutume, fouvent interrompue, & renouvellée, s'obfervoit encore, il y a cent ans, en plufieurs provinces d'Efpagne. On dit que ce tribut eft encore aujourd'hui en ufage dans certains cantons.

Il étoit encore ordonné que, dans toutes les guerres, lorfqu'après une action les foldats partageroient entr'eux les dépouilles des vaincus, on réferveroit la part d'un cavalier pour l'églife de S. Jacques à Compoftelle. Le tems a entiérement aboli cet ufage.

[845.]

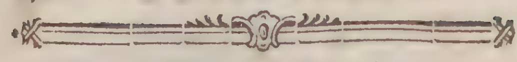
Des troupes de voleurs infeftoient les Afturiens, au point que le Roi fut obligé de marcher contre eux. Il porta une loi qui les condamnoit à avoir les yeux arrachés : « peine, en quelque maniere, pro» portionnée à la qualité de leurs crimes, » dit Mariana ; car c'étoit leur ôter l'occa» fion de defirer le bien d'autrui, & le » moyen de l'enlever. » Mais ce fupplice étoit le plus en ufage dans ce tems-là. On l'employoit contre la plûpart des criminels, même ceux de lèfe-majefté. Ramire eft le premier qui condamna les magiciens & les forciers à être brûlés vifs.

[846.]

» Un Allemand, de Chrétien devenu
» Juif, passe à Cordouë, & détermine Ab-
» déramme à persécuter les Chrétiens, &
» à les contraindre d'embrasser la loi de
» Mahomet, ou celle de Moïse. La Religion
» Chrétienne n'a jamais reçu de coups plus
» dangereux que de la part de ses apostats. »

Les Normands, après avoir ravagé l'Angleterre, & une partie de la France, abordent en Galice. Vaincus par Ramire, ils se jettent sur les terres des Sarasins, depuis Lisbonne jusqu'à la mer Méditerranée; y portent la désolation, pendant deux années; gagnent trois batailles; font une multitude infinie d'esclaves, & emportent avec eux un immense butin.





ORDOGNE I.

[851.]

QUATRE esclaves de l'église de Compostelle accusent Ataulphe, leur évêque, d'un crime exécrable. Le prélat, cité pour être jugé, tarde à se rendre, & paroît à la Cour, revêtu de ses habits pontificaux. Le Roi, sans l'entendre, fait lâcher sur lui un taureau indompté. On croyoit Ataulphe perdu, « lorsqu'on vit à ses pieds l'animal » doux & traitable, comme un agneau, dans » une posture où l'on eût dit qu'il révéroit » en lui la vertu & l'innocence calomniée. » Le Roi & la Cour en furent touchés. Le » juge se prosterna devant l'accusé, & lui » fit une réparation publique. »

[851.]

Le roi de Cordouë embellissoit cette ville, la capitale de son royaume; en faisoit paver les rues; (celles de Paris ne furent pavées qu'en 1183;) ornoit les places publiques de fontaines d'où l'eau se distribuoit, par une infinité de canaux, dans chaque maison particuliere; &, tandis qu'en rappellant les arts & les sciences, il vouloit adoucir les mœurs de ses sujets, un édit qu'il avoit porté, leur permettoit de tuer sur le champ tout Chrétien qui parleroit mal de Mahomet, ou de l'Alcoran. La persécution dura dix ans, pendant

lesquels on répandit des fleuves de sang, & on renouvella tous les supplices inventés par les Nérons, les Domitiens, & les Dioclétiens.

Après la conquête de l'Espagne, les Maures avoient accordé aux anciens habitans le libre exercice de leur religion. Les prêtres & les religieux conserverent les marques de leur caractere & de leur profession. Outre les sept églises conservées dans Cordouë, parmi lesquelles on comptoit trois monasteres, il y en avoit huit autres dans les environs de la ville, qui étoient autant de maisons religieuses, & où le tems de l'Office divin s'annonçoit par le son des cloches. A mesure que la puissance des Maures s'affermissoit, leur tyrannie augmentoit; & ils ne cherchoient que les occasions de faire éclater la haine qu'ils portoient aux Chrétiens. Ils les railloient, les insultoient, & les chargeoient d'injures, en toutes rencontres. Ceux-ci ne souffroient pas toujours ces outrages avec une égale patience; &, dès qu'un Maure proféroit quelque blasphême contre la Religion Chrétienne, ils ne manquoient pas d'attaquer Mahomet, & sa secte. Leur zèle s'anima, quand la persécution fut ouvertement déclarée. Ils s'attroupoient dans les places publiques. Ils couroient en foule chez les magistrats; déclaroient hautement qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils avoient en horreur la secte de Mahomet. Le concile de Cordouë ra-

lentit ce zèle, & défendit de regarder, comme martyrs, ceux qui, sans nécessité, s'exposeroient ainsi à la mort.

[857.]

Les Normands ravagent, une seconde fois, toutes les côtes d'Espagne ; passent le détroit ; entrent dans la Méditerranée, & mettent tout à feu & à sang dans les isles Baléares, (Majorque & Minorque.) Ils en vouloient sur-tout aux Maures, & ne faisoient quartier à aucun. Leurs maisons étoient pillées ; les mosquées renversées ; & le feu consumoit les richesses qu'on ne pouvoit pas emporter.

Le roi d'Oviédo profitoit du tems où ses ennemis étoient occupés ailleurs, pour régler les affaires de son royaume, entretenir l'union parmi ses sujets, rebâtir, accroître & repeupler les principales villes qui étoient, pour la plûpart, désertes ou ruinés. Le plus leger échec étoit pour lui une perte considérable, parce que livrer une bataille, c'étoit se battre en désespérés, & s'acharner au massacre des vaincus : prendre une ville, c'étoit la démanteler ; en passer les défenseurs au fil de l'épée, & emmener en esclavage le reste des habitans ; faire la guerre, c'étoit tomber à l'improviste sur le pays ennemi, & porter par-tout la désolation, jusqu'à ce qu'une armée pût être rassemblée, & vînt en arrêter le cours par une victoire.

ALPHONSE III, LE GRAND *.

[862.]

ALPHONSE III, déja associé à la couronne de son pere, lui succede, à l'âge de quatorze ans. Sa jeunesse enhardit plusieurs Grands à se révolter. Froïla, comte de Galice, se fait proclamer Roi, & prend les rênes du gouvernement, après avoir obligé Alphonse de s'éloigner; mais bientôt son avarice & ses violences excitent une conjuration qui le fait périr dans la premiere année de son règne.

* Les historiens se plaisent à comparer ce prince avec Alphonse II; & en effet le parallele ne laisse rien à desirer. « Deux hommes ne peuvent être plus semblables par les mœurs, par » les actions, par les aventures de leur vie, que » le dernier Alphonse & lui. L'un auroit pu être » pris aisément pour l'autre... Ils eurent un » même commencement de règne; la longueur » n'en fut guères inégale, la fin fort semblable; » les mêmes ennemis, les mêmes succès à la » guerre, les mêmes occupations durant la paix; » tout fut pareil, jusqu'à une faute qu'ils firent » également tout deux, & dont ils porterent » aussi tous deux également la peine. »

[863.]

A l'exemple de la plûpart des Rois ses prédécesseurs, Alphonse est occupé d'abord de guerres domestiques ; &, après avoir vaincu des sujets rebelles, il tourne ses armes contre les Sarasins. Une alliance avec les François & les Navarrois lui procure des secours considérables ; & deux grandes victoires, remportées coup sur coup, sont le prélude des succès qu'il eut toute sa vie, & qui lui mériterent le surnom de Grand.

[870.]

Alphonse, ne trouvant point d'armée qui pût s'opposer à ses desseins, pénetre jusques dans la Lusitanie, (le Portugal ;) en ramene ses soldats chargés d'un riche butin ; ajoûte à ses Etats un grand nombre de ville, qu'il peuple de colonies Chrétiennes, après en avoir chassé les Sarasins.

Telle étoit alors la politique d'Alphonse, que ses successeurs eurent toujours dans la suite. Dès qu'on prenoit une ville, on y faisoit venir des Chrétiens, pour remplacer les Maures qu'on en chassoit. « Il arrivoit » de-là, que les Sarasins, se retirant peu-à-» peu dans les provinces qui leur restoient, » multiplioient considérablement le nom-» bre des citoyens qui s'y trouvoient déja

» Mais les Rois Chrétiens, en dégarnif-
» fant les anciennes contrées de leurs ha-
» bitans pour peupler les nouvelles co-
» lonies, étendoient davantage leur do-
» mination, fans que le nombre de leurs
» fujets augmentât. En effet, on remar-
» qua, dans la fuite, que l'Andaloufie &
» le royaume de Grenade, qui, de toutes
» les provinces, furent celles où les Sara-
» fins fe maintinrent plus long-tems, quoi-
» qu'elles fiffent à peine le quart de l'Ef-
» pagne, renfermoient plus de monde
» que le refte du pays. »

[874.]

Une multitude de prêtres & de reli-
gieux, chaffés par le roi de Cordouë,
fe refugient auprès d'Alphonfe. Ce Prince
leur donne des églifes où ils vivent en com-
munauté : telle eft l'origine des monafteres
répandus dans les Afturies, la Galice, &
le royaume de Léon.

[877.]

Un concile d'Oviédo, le cent dixieme
qui fe foit tenu en Efpagne, régla que
les évêques, dont les diocèfes étoient
fous la puiffance des Maures, ferviroient de grands-vicaires à l'archevêque
d'Oviédo, qui confacra une partie de
fes revenus à leur fubfiftance, & leur affi-

gna douze égliſes : c'eſt ce qui fit appeller, dans ce tems-là, Oviédo, la Ville des Evêques.

[881.]

Il y eut, dans preſque toute l'Eſpagne, des tremblemens, de terre très-violens, qui renverſerent un grand nombre d'édifices, & cauſerent des dommages conſidérables dans la plûpart des villes.

[882.]

Alphonſe marche contre les Maures qui menaçoient la ville de Léon. Abuhalit, un des principaux chefs de l'armée ennemie, fait priſonnier dans les dernieres guerres, envoie redemander ſon fils qu'il avoit laiſſé en ôtage, quand on lui donna la liberté. Alphonſe a la générosité d'acquieſcer à cette demande ; & deux victoires, remportées ſur l'armée qu'il étoit venu combattre, obligent les Saraſins à lui payer une ſomme conſidérable, pour obtenir une trève dont il avoit autant de beſoin que ſes ennemis.

[883.]

Mahomet, roi de Cordouë, admiroit la beauté de ſes jardins. Un officier lui dit que ce ſéjour des Rois ſeroit délicieux, ſi l'on pouvoit eſpérer d'en jouir toujours.

Le

Le Prince répondit : « Si l'on ne devoit » jamais mourir, je ne ferois pas Roi. »

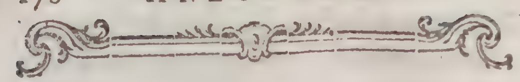
[906.]

Alphonfe, tant de fois expofé aux conjurations, & toujours heureux contre fes ennemis domeftiques, fuccombe enfin fous les efforts réunis de fes enfans, de la reine Ximène, fon époufe, & de tous les Grands de fon royaume. Don Garcie, l'aîné de fes fils, qu'il avoit vaincu & mis aux fers, paffe de la prifon fur le thrône.

[910.]

Alphonfe fe propofoit de faire un voyage de dévotion à l'églife de S. Jacques, à Compoftelle. Il demanda en grace à fon fils de lui laiffer faire encore une irruption fur les terres des Maures. « Vraifemblablement on prit garde quelles troupes on lui » donnoit, & en quel nombre ; mais on » ne crut pas qu'il fût bienféant de lui réfufer le plaifir de fe fignaler encore une » fois. Il fit l'irruption, & revint chargé » des dépouilles des infidèles. » Il mourut, au retour de cette entreprife qui fut le dernier de fes exploits.





GARCIE I.

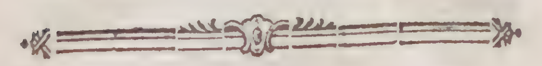
[910.]

GARCIE avoit un royaume qui comprenoit les Asturies, la Galice, une partie du Portugal & de la Vieille-Castille, & ce qui fut connu, dans la suite, sous le nom de Royaume de Léon; sous le règne de Pélage, il étoit borné à quelques rochers. Alphonse le Grand avoit fait lui seul plus de conquêtes que tous ses prédécesseurs ensemble. Le roi de Navarre & le comte de Barcelone possédoient aussi une étendue de pays fort considérable. On peut juger des progrès que les Chrétiens avoient faits en deux cents ans. Il est vrai que leurs divisions & leurs guerres civiles y mirent souvent de grands obstacles, & les empêcherent, plus d'une fois, de profiter de la mésintelligence qui régnoit parmi les Maures.

[913.]

Le règne de ce Prince ne fut recommandable que par une victoire complette, remportée sur les Sarasins, & par quelques irruptions faites sur leurs terres, avec beaucoup de succès. Il ne laissa point d'enfans

& son frere lui succéda, sans qu'il fût question, parmi les grands, de réclamer le droit d'élire, d'où on peut conclure que la succession à la couronne étoit bien établie dans la famille des rois d'Oviédo.



ORDOGNE II, *Roi de Léon.*

[913.]

ABDÉRAMÈNE III, roi de Cordouë, voulant réparer les pertes de sa nation, fait alliance avec les Sarasins d'Afrique, & avec un prince Mahométan, de la Mauritanie Tingitane. Les secours qu'il en reçoit lui fournissent une armée formidable, qu'il mene contre les Chrétiens. Le combat est des plus opiniâtres, Ordogne remporte la victoire, & dissipe la crainte que la réunion de tant d'ennemis donnoit à un peuple qui pouvoit à peine résister aux seuls Maures de Cordouë.

Ordogne, revenant couvert de gloire dans ses Etats, fut reçu, comme en triomphe, dans la ville de Léon. Elle étoit située agréablement, & se trouvoit presqu'au centre de tout ce que les Princes Chrétiens possédoient alors; ce qui le détermina à y

fixer son séjour, & à la choisir pour sa ville capitale. Alors le titre d'Oviédo fut changé en celui de Léon. Il paroît cependant, par d'anciens monumens, que ce Prince ne laissa pas de porter encore le nom de Roi d'Oviédo.

[919.]

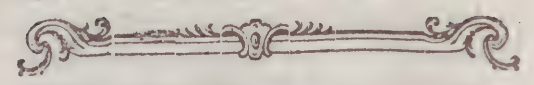
Les Sarasins vainqueurs dans la Navarre passent les Pyrenées, & ravagent la Gascogne. Obligés de voler au secours de Cordouë que le roi de Léon menaçoit, ils sont attaqués & battus par Sanche, roi de Navarre. Une femme Navaroise eut la gloire de tuer le général ennemi de sa propre main.

[923.]

Ordogne, soupçonnant les comtes de Castille d'aspirer à l'indépendance, les mande à sa cour, sous prétexte qu'il a des affaires importantes à leur communiquer. Ils s'y rendent au nombre de quatre. On les met en prison ; &, peu de jours après on leur ôte la vie. Le Roi avoit prévu combien cette trahison révoltetoit toutes les villes de Castille, & s'étoit mis en état de se servir de cette circonstance pour les soumettre & les réunir à sa couronne. Une mort imprévue renversa ses projets.

Après que les Maures eurent conquis l'Eſpagne, quelques ſeigneurs particuliers ſe maintinrent dans la Caſtille, & augmentant peu-à-peu leur puiſſance, leur autorité, leurs richeſſes, ils ſe mirent ſous la protection des rois d'Oviédo, dont ils ſe rendirent feudataires, & furent bientôt en état d'étendre les limites de leurs domaines, par les excurſions continuelles qu'ils faiſoient ſur les terres des infidèles. Ces ſeigneurs s'appelloient Comtes, & leur dépendance de la couronne d'Oviédo ſe bornoit à fournir des troupes, en tems de guerre, ſur-tout quand le danger étoit preſſant, & à ſe trouver aux aſſemblées générales du royaume.



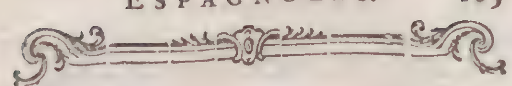


FROYLA II.

[923.]

FROYLA, frere d'Ordogne, ne porta que quatorze mois la couronne qu'il avoit enlevée à ſes neveux. Les Caſtillans profitent de la circonſtance, pour ſe déclarer affranchis de toute domination. Ils levent des troupes, en cas d'attaque, & ſe choiſiſſent deux chefs, ſous le nom de Juges. D. Lain Calvo eſt chargé de la guerre ; & D. Nugnez Raſura, de l'adminiſtration des affaires. On rédige un code de loix, qui a été long-tems en uſage ; & la liberté fut bientôt affermie par les talens de D. Fernand Gonzalve qu'on déclara ſeul comte héréditaire de la nation Caſtillane, du vivant de ſon pere D. Nugnez. C'étoit jetter les fondemens de la monarchie ; dans le tems même où l'on ne vouloit établir qu'une république.





ALPHONSE IV, LE MOINE.

[924.]

LE roi de Cordouë renouvelle la persécution contre les Chrétiens, « non » par politique, ou par zèle pour sa religion, » mais par orgueil, par caprice, pour satisfaire son avarice, sa cruauté & des passions plus infâmes. »

[926.]

Après la mort de Jean, archevêque de Tolède, les Maures ne voulurent par permettre qu'on procédât à l'élection de son successeur. Ils craignoient que dans la confusion où étoient leurs affaires, un nouvel évêque n'employât son crédit pour relever le courage des Chrétiens, & les animer à secouer le joug. Les ecclésiastiques convinrent entr'eux de donner la premiere place au curé de S. Juste, & de le reconnoître pour supérieur, cette convention eut toujours lieu, dans la suite, jusqu'au tems où les Chrétiens se rendirent maîtres de Tolède.

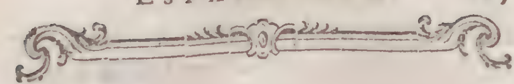
[928.]

Sanche, roi de Navarre, autorisoit, par

ſon exemple les courſes de ſes ſujets dans la Caſtille, & maltraita les ambaſſadeurs qui lui demandoient la réparation de plusieurs dommages injuſtement cauſés. Gonzalve raſſemble ſes troupes. Les Navarrois & les Caſtillans en viennent aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Navarre & le comte de Caſtille ſe rencontrent. La bataille qui alloit couter bien du ſang, ſe change en un combat ſingulier. Les armées ſe ſéparent, les deux guerriers, les plus célèbres de leurs tems mettent la la lance en arrêt, pouſſent leurs chevaux, & ſe heurtent avec tant de violence, qu'ls ſont tous deux déſarçonnés, portés par terre, & couverts du ſang de leurs bleſſures. Mais le Comte ſe releve, quoique dangereuſement bleſſé, & le Roi qui avoit reçu un coup mortel ne ſurvit à ſa chute, que pour voir la fuite de ſes troupes tant de fois victorieuſes.

[931.]

Alphonſe IV, ennuyé d'une vie qui demandoit des ſoins & du travail, renonce à la couronne, & la céde à Ramire, ſon frere. Il laiſſe Ordogne ſon fils, ſans ſecours, ſans apanage, ſans protection, & ſe fait moine pour être oiſiſ. Il ne tarda point à prouver qu'il avoit reçu l'habit religieux, ſans en prendre l'eſprit.



RAMIRE II.

[932.]

RAMIRE n'ignoroit pas que le seul moyen de gagner le cœur de ses sujets, c'étoit de faire la guerre aux Maures, & d'augmenter son royaume par de nouvelles conquêtes. Il assemble une armée, & se dispose à tomber sur les Sarasins; il est lui même attaqué par Alphonse qui avoit quitté son monastere pour remonter sur le thrône, & se fortifioit dans la ville de Léon, en attendant que sa faction fût en état de tenir la campagne. Ramire n'ayant à faire qu'à un mauvais guerrier, ne veut le réduire que par la faim. La ville mal pourvue de munitions est à peine investie, qu'elle est obligée de se rendre à discrétion. Alphonse y fut renfermé dans une étroite prison, où les enfans de Froyla II ne tarderent pas d'être confinés, pour avoir excité les Asturiens à la révolte.

Les motifs de cette révolte étoient, de la part des chefs, l'injustice qu'on leur avoit faite, en ne les appellant pas à l'assemblée des grands du royaume, lorsque

le roi Alphonſe avoit abdiqué la couronne en faveur de ſon frere. Les Aſturiens prétendoient que l'abdication d'Alphonſe n'étoit pas volontaire, & que Ramire l'y avoit contraint.

[933.]

La priſe de Madrid, aujourd'hui la capitale de l'Eſpagne, & qui n'étoit alors qu'une ville peu conſidérable; deux victoire complettes, qui coûterent aux Maures l'élite de leurs troupes; Saragoſſe rendue tributaire de la couronne de Léon; la Caſtille ſecourue & délivrée du danger preſqu'inévitable de tomber ſous la puiſſance des Saraſins : tels furent les premiers ſuccès d'un Roi qui n'éprouva jamais le moindre revers.

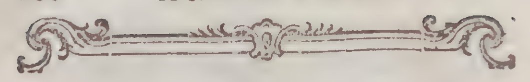
[938.]

Le roi de Cordouë, honteux des pertes que les Chrétiens lui faiſoient éprouver, forme le hardi projet de les chaſſer entiérement de l'Eſpagne; &, pour ménager ſes ſujets, il tire de l'Afrique une armée de cent cinquante mille combattans. Défait à Simancas, le 6 d'Août, &, peu de tems après, vaincu & bleſſé à Salamanque, il s'enfuit preſque ſeul à Cordouë.

Des ſuccès ſi éclatans donnent lieu de penſer que Ramire va ſe voir maître de la

capitale des Sarasins. D'ailleurs, si l'on ajoûte foi aux Espagnols, « la perte du vainqueur » ne fut pas considérable : ainsi il devoit » lui rester encore une armée en état d'a- » gir. Mais les Chrétiens libres, quoique » gouvernés par des Rois, ne se rendoient » à l'armée, que quand le royaume étoit » dans un danger évident, ou quand ils » avoient espérance de faire un grand butin. » Le péril étoit-il passé, ou l'armée s'étoit- » elle enrichie par le pillage, chaque parti- » culier quittoit le Roi, soit qu'il y con- » sentit ou non. » Ne peut-on pas dire que le sort des rois d'Espagne ressembloit à celui des rois de France, qui, dans ce tems-là même, ne pouvoient avoir des troupes, que par le moyen des grands vassaux, encore n'étoient-ils obligés de servir, que pendant quarante jours, après lesquels ils quittoient l'armée, sans se mettre en peine des suites fâcheuses que pouvoit avoir leur retraite précipitée.





ORDOGNE III.

[950.]

ORDOGNE III n'eut pas le tems de faire éclater les grandes qualités qui le rendoient digne de fuccéder à fon pere. Il lui fallut d'abord défendre fa couronne, contre un parti formé en faveur de Don Sanche fon frere, & qui étoit appuyé de toutes les forces de la Caftille & de la Navarre. Ordogne évite l'occafion de combattre; & tout-à-coup il n'a plus d'ennemis, les Navarrois & les Caftillans s'étant retirés chez eux, fans qu'on ait pu découvrir le motif d'une conduite fi bizarre; le roi de Léon fe vengea du comte de Caftille, en lui renvoyant fa fille qu'il avoit époufée.

[954.]

Les Maures n'avoient pas perdu de vue le projet d'accabler les Princes Chrétiens, & de les chaffer de toute l'Efpagne. Une armée formidable vient fondre fur la Caftille; deux fois vaincue, elle eft enfin taillée en piéces. Le danger commun avoit réuni les rois de Léon & de Navarre avec le comte de Caftille.

[955.]

Le roi de Léon se disposoit à profiter de cette bonne intelligence pour avancer ses conquêtes, quand il mourut, laissant un fils en si bas âge, qu'il fut aisé à Don Sanche de monter sur le thrône.



SANCHE I, LE GROS.

[955.]

UN fils d'Alphonse IV, secondé du comte de Castille, oblige Sanche à se réfugier dans la Navarre. L'excessif embonpoint qui avoit fait donner à ce Prince le surnom de Gros, l'appesantissoit chaque jour, de plus en plus, & le mettoit hors d'état d'agir. Les médecins Arabes passoient alors pour les plus habiles qui fussent au monde. Sanche se rendit à Cordouë où Abdéramène le reçut avec beaucoup de générosité, lui envoya ses propres médecins dont les remèdes eurent un succès surprenant, & lui donna une armée avec laquelle il n'eut qu'à paroître pour écarter un lâche concurrent chargé de la haine publique.

[958.]

Les Castillans apprennent que le roi de Navarre, par une insigne trahison, retient prisonnier leur Comte qu'il avoit attiré à sa cour, sous prétexte de lui faire épouser sa sœur. Ils prennent les armes, & font serment de ne les quitter, & de ne revenir chez eux, qu'après avoir ouvert la prison du Comte. Ils sont agréablement surpris de le rencontrer avec la sœur du roi de Navarre, qui avoit eu l'adresse de mettre son amant en liberté. Tout cet appareil de guerre se change en une sorte de triomphe; & on se rend à Burgos où le Comte célèbre son mariage avec beaucoup de magnificence.

[960.]

Le roi de Léon invite le comte de Castille à une assemblée générale de ses Etats, &, pour plaire au roi de Navarre, il le fait arrêter & conduire dans une étroite prison. Les Castillans ne respirent que la vengeance. Leur courageuse comtesse modere ces transports, & se charge du soin de procurer, une seconde fois, la liberté à son époux. Sous prétexte d'un voyage de dévotion à l'église de S. Jacques en Galice, elle prend son chemin par Léon, & se rend à la cour, en habit de pélerine. Le Roi, son neveu, la reçoit de maniere à adoucir

ses chagrins ; cherche à se justifier, & lui accorde la permission de passer quelque tems avec son mari. Elle avoit donné tous les ordres nécessaires au succès du projet qu'elle méditoit. C'étoit de changer d'habit avec le comte, & de demeurer prisonniere en sa place, le respect qu'on avoit pour elle devant empêcher qu'on ne l'observât d'assez près pour découvrir le stratagême. Tout réussit à souhait ; & la comtesse fut la premiere qui en apprit la nouvelle au Roi. L'admiration ayant succédé à la colere, Sanche ne put refuser à sa tante les louanges qu'elle méritoit, il la fit reconduire en Castille avec appareil, & comme en triomphe.

Un grand nombre d'écrivains Espagnols ajoûtent une circonstance qui semble tenir beaucoup du fabuleux de ces tems-là, & qui paroîtra bien peu vraisemblable, quoiqu'elle soit autorisée de leur témoignage. » Dans le premier voyage que Gonzalve, » comte de Castille, fit à la cour de Léon, » il avoit vendu au Roi un cheval de grand » prix, & un oiseau de proie, fort rare : » il les lui avoit offerts en pur don ; mais, » le Roi n'ayant pas voulu les recevoir en » présent, le Comte les lui avoit vendus » fort cher, & avec cette condition que, » s'il n'etoit pas payé dans un tems marqué, » la somme doubleroit, tous les jours, jus-

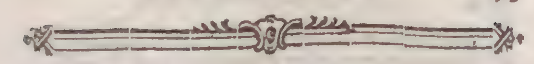
» qu'au payement. Soit par oubli, ſoit par
» négligence, le payement n'avoit point été
» fait. Gonzalve, étant ſorti de priſon, le
» demanda, les armes à la main, & obligea
» le roi de Léon à faire ſupputer la ſomme
» qui ſe trouva ſi exceſſive, depuis qu'elle
» avoit commencé à doubler, que le mo-
» narque, étant inſolvable, ne put ſatisfaire
» le Comte, qu'en lui abandonnant, pour
» être quitte, tout ce qu'il prétendoit en-
» core de ſouveraineté ſur ſes Etats. Ainſi,
» ſelon ces hiſtoriens, la Caſtille ceſſa de
» relever du royaume de Léon. »

[965.]

La Galice eſt attaquée par les Normands. L'évêque de Compoſtelle, S. Roſende, raſſemble quelques troupes; marche contre eux; les taille en piéces, & ſauve la Galice de leurs brigandages.



RAMIRE



RAMIRE III.

[967.]

RAMIRE, âgé de cinq ans, ſuccede à ſon pere. La reine Thérèſe ſa mere, & la princeſſe Elvire ſa tante, furent chargées de la tutelle du jeune Roi, & du gouvernement de ſes Etats. C'eſt le premier exemple que l'on trouve dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, non-ſeulement d'une régence accordée à des femmes, mais encore d'un Roi en tutelle. C'eſt une erreur de dire que la princeſſe Elvire étoit alors religieuſe : elle ne le fut qu'après la majorité & le mariage du Roi ſon neveu.

[968.]

Le comte Gonzalve fut ſi touché des ravages que les Maures venoient de faire dans la Caſtille, ſans qu'il eût pu les arrêter, qu'il en mourut de douleur. La fortune de l'Eſpagne Chrétienne ſembla tomber avec ce grand homme, quoique ſon fils Garcie Fernandez fût l'héritier de ſes vertus, comme de ſon autorité.

[976.]

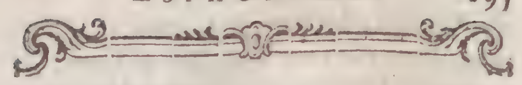
Un Maure, nommé *Ragis*, envoya au

Miramolin d'Afrique l'Hiſtoire d'Eſpagne, qu'il avoit compoſée en arabe, par les ordres de ce prince Muſulman. Les ſciences & les arts étoient en honneur à la cour de Cordouë. Abdéramène III leur avoit accordé une protection toute particuliere; & les Maures les cultivoient avec ſuccès.

[982.]

Les Princes Chrétiens, diviſés entr'eux, après avoir perdu l'occaſion d'attaquer les Maures avec avantage, pendant les troubles d'une minorité, ſont eux-mêmes attaqués, & font des pertes conſidérables. Ramire, accoutumé à ſe laiſſer dominer, en prince foible, abandonnoit les rênes du gouvernement à une épouſe qui s'étoit rendue maîtreſſe abſolue; & le mécontentement des ſujets alla juſqu'à la révolte. Il mourut de regret d'avoir été vaincu.





VÉRÉMOND II.

[982.]

VÉRÉMOND portoit déja le titre de Roi, & régnoit dans la Galice qu'il avoit enlevée à Ramire. Dès son avénement à la couronne de Léon, il fit publier un Edit par lequel il confirmoit les anciennes loix des Goths, & ordonnoit que, dans toutes les affaires, même civiles, on se réglât sur les canons des conciles.

[984.]

Une nombreuse armée de Maures vient camper à la vue de la ville de Léon. Le roi Vérémond rassemble ses troupes, surprend les ennemis dans leur camp, & y fait un carnage horrible. Le général Mahométan conserve tout son sang froid, au milieu de cette étrange confusion. Il rassemble ce qu'il peut de ses soldats épars & consternés; ranime leur courage; charge vigoureusement les Chrétiens qu'il surprend à son tour, & leur fait payer cher la victoire qu'il leur arrache.

[985.]

Léon & Barcelone tombent au pouvoir

des Sarafins, deviennent la proie des flammes; leurs citoyens font faits efclaves, & vendus à Cordouë. Le général Maure ne laiffe qu'une tour dans la ville de Léon, pour être le monument de fa vengeance & de fa victoire.

[986.]

Les rois Maures, toujours attentifs à ménager leurs fujets, levoient des foldats en Afrique, & jufques dans la Mauritanie. On s'avifa de promettre double paye aux Chrétiens qui s'enrolleroient dans les troupes du roi de Cordouë; & cette adreffe en attira une foule prodigieufe, quoiqu'ils ne duffent pas ignorer qu'on alloit leur faire porter les armes contre des Chrétiens.

[987.]

Les royaumes de Léon & de Navarre, la Caftille, & les petits Etats que les Comtes s'étoient formés, éprouvoient tour-à-tour la cruauté des infidèles qui étendoient leurs conquêtes avec une rapidité égale à leur barbarie. Ils pilloient, brûloient, faccageoient toutes les villes où ils éprouvoient quelque réfiftance. Les Princes Chrétiens, occupés de leurs haines & de leurs querelles particulieres, fe refufoient un fecours mutuel, qui feul auroit pu retarder au moins les progrès des Sarafins.

[993.]

Mahomet Alagil, ſurnommé Almanſor, premier miniſtre d'Hiſſem, roi de Cordouë, continuant toujours ſes conquêtes ſur les Princes Chrétiens, après avoir traverſé le Portugal, comme un torrent, paſſe dans la Galice, entre dans Compoſtelle, & pille l'égliſe de S. Jacques, où il y avoit de grandes richeſſes. Il en fait conduire à Cordouë, ſur les épaules des Chrétiens eſclaves, juſqu'aux cloches & aux portes de cette égliſe. Ces cloches ſervirent long-temps de lampes dans la grande moſquée de Cordouë.

[993.]

Toute l'Eſpagne Chrétienne alloit retomber ſous le joug des Saraſins, s'ils avoient pu forcer le roi de Léon qui, à l'exemple de Pélage, s'étoit réfugié dans les Aſturies où il ſe défendoit avec courage, & ſi la dyſſenterie, répandue tout-à-coup dans l'armée des infidèles, n'avoit pas arrêté le cours de leurs conquêtes. Les Eſpagnols attribuerent à la protection de S. Jacques ce fléau qui les délivra d'un joug inévitable. Les Maures furent harcelés, & battus, dans leur retraite, par les Chretiens; & Almanſor eut peine à échapper au roi de Léon, qui le pourſuivoit vivement.

[998.]

Ce premier avantage, & les malheurs des Chrétiens, firent enfin ſentir la néceſſité de ſe réunir contre l'ennemi commun, qui, avec une armée plus puiſſante que la premiere, ſe promettoit de les réduire aux dernieres extrémités. Le roi de Navarre envoie ſes troupes au rendez-vous général. Le roi de Léon, attaqué de la goutte, ſe fait porter dans une litiere, & ſe met à la tête des troupes, avec le comte de Caſtille. Les deux armées ſe trouvent en préſence, près de Calatagnaſor, petite ville ſur les frontieres de Caſtille & de Léon. Les Eſpagnols commencent l'attaque avec une confiance, & une ardeur qui étonna les Maures. On s'acharne au combat : la nuit ſeule en interrompt l'ardeur. Chacun ſe retire dans ſon camp, laiſſant la victoire incertaine. Les Eſpagnols ſe diſpoſoient, le lendemain, à recommencer le combat, quand ils s'apperçurent qu'ils n'avoient plus d'ennemis en tête. On dit qu'Almanzor, effrayé d'une perte de cent mille hommes, licentia le reſte de ſon armée, & ſe ſauva ſeul à Médina-Céli, où il ſe laiſſa mourir de faim. Ce Général étoit véritablement un grand homme. Il s'étoit rendu très-célèbre pour avoir attaqué cinquante-deux fois les Chrétiens, &, le plus ſouvent, avec ſuccès. Sa

mort fut l'époque de la décadence de l'Empire des Sarasins, & de la supériorité que reprit l'Espagne Chrétienne.

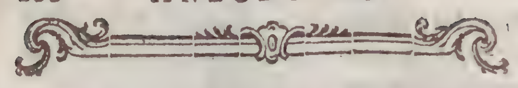
[998.]

Le jour que se donna la bataille de Calatagnazor, (si l'on en croit même quelques auteurs Maures,) on vit à Cordouë, sur les bords du Guadalquivir, un pêcheur qui chantoit, d'une voix lamentable, tantôt en arabe, & tantôt en espagnol : ALMANZOR A PERDU SON TAMBOUR A CALATAGNASOR ! La curiosité rassemble les habitans autour de cet homme. Il leur échappe des mains, & disparoît, comme une ombre, au moment qu'ils alloient s'en saisir. On reçut, quelques jours après, des nouvelles du combat.

[999.]

Les Espagnols trouverent, dans la mésintelligence qui régnoit parmi les Sarasins, la facilité de rentrer dans leurs biens, & de racheter les domaines qu'on leur avoit enlevés. Si l'on en croit une Charte qui existe encore, un Maure vendit la ville de Botam au monastere de Lorvan, pour une jument pleine.





ALPHONSE V.

[999.]

LE jeune Roi, âgé de cinq ans, fut confié, avec la régence du royaume, au comte de Galice, D. Melando Gonzales. Le Régent commença par inviter tous les sujets de son Prince, qui avoient pris parti dans l'armée des Maures, à revenir chez eux, sur la promesse qu'ils rentreroient dans leurs biens qu'on avoit confisqués lors de leur désertion. (Voyez ci-dessus, page 196.) Le comte de Castille en fit autant, de son côté; & bientôt les Maures furent abandonnés par cette multitude de Chrétiens que l'appas du gain avoit attirés, & qui formoient la meilleure partie de leurs troupes, moins encore par le nombre & le courage, que par la connoissance qu'ils avoient des lieux où l'on portoit la guerre.

[1000.]

Le comte de Castille, D. Garcie, donne de grands biens à un monastere de filles, qu'il avoit fait bâtir, à condition que, si, dans la suite des tems, quelque Princesse de son sang ne vouloit pas se marier, elle au-

roit la liberté de se retirer dans ce monastere où on lui fourniroit tout ce qui seroit nécessaire pour y vivre d'une maniere conforme à la grandeur de sa naissance.

[1007.]

L'Espagne Sarasine étoit déchirée par des divisions intestines, sous le règne d'Hissem, qui s'évanouissoit à la vue d'une épée nuë. Mahomet Almahadi, chef d'une conjuration, renferme ce Prince dans une étroite prison; poignarde un Chrétien qui ressembloit parfaitement au Roi, & le montre au peuple qui croit reconnoître Hissem. A l'aide de cette surpercherie, il s'empare du thrône. Cette révolution causa plusieurs guerres dont les Princes Chrétiens profiterent, moins pour faire de nouvelles conquêtes, que pour rebâtir, fortifier, repeupler leurs villes, rétablir le bon ordre dans leurs Etats, & policer des sujets, parmi lesquels le tumulte des armes entretenoit l'ignorance & la barbarie.

[1008.]

L'Empire des Maures perdoit son éclat, & s'affoiblissoit insensiblement, en se divisant. Les gouverneurs des villes pricipales secouoient le joug des rois de Cordouë, se rendoient indépendans & souverains. Plusieurs oserent prendre le titre de Roi,

& perſonne ne s'y oppoſa. De-là vient le grand nombre de royaumes que l'on compta dans l'Eſpagne, parmi les Maures, & dont les principaux étoient ceux de Cordouë, de Saragoſſe, de Valence, de Séville & de Tolède. Ce dernier eſt plus ancien, ſi l'on en croit quelques auteurs. Il eſt vrai que cette ville ſe révolta fréquemment, & donna le titre de Rois à ceux qu'elle mettoit à la tête de ſes troupes. Les habitans ſe regardoient comme les plus riches & les plus puiſſans de toute l'Eſpagne, & ne pouvoient ſouffrir que Tolède, qui en avoit été la capitale ſous les rois Goths, dépendît de Cordouë. Dès que les gouverneurs Maures donnoient quelque ſujet de plaintes, le peuple prenoit les armes & ſe choiſiſſoit un chef.

On peut obſerver ici, que « le démembrement du royaume de Courdouë eſt l'origine des ſeize ou dix-ſept provinces honorées, en Eſpagne, du nom de Royaume. A meſure que les rois de Caſtille ou d'Aragon dépouilloient un prince infidèle de ſa province, il ne manquoit pas de prendre le titre qu'avoit porté le vaincu : de-là cette multitude de titres que le roi d'Eſpagne conſerve encore aujourd'hui, » indépendamment de ceux qui y ont été ajoûtés depuis les conquêtes dans le Nouveau-Monde.

[1010.]

Un capitaine Maure, nommé Humeya, entre dans le palais, avec une troupe de mutins, & demande aux ſoldats de le reconnoître pour Roi. Ceux-ci lui repréſentent le danger auquel il s'expoſe, en voulant porter une couronne qui, depuis quelque tems, occaſionnoit tant de ſcènes tragiques. « Reconnoiſſez-moi Roi aujourd'hui, leur dit-il, & me poignardez demain, ſi vous le voulez. » Les ſoldats étonnés de cette intrepidité le proclament ſur le champ. Ce nouveau Roi en fut quitte pour être chaſſé de Cordouë, peu de jours après.

[1013.]

Le royaume de Cordouë étoit ſi dépeuplé par les guerres civiles, qu'il ne ſe trouvoit preſque plus d'hommes pour cultiver les terres; ce qui cauſa une famine générale. Elle ſe fit ſentir ſur-tout dans la ville de Cordouë, qui étoit alors aſſiégée. Un pain y coûtoit trente piéces d'or.

[1014.]

Hiſſem, roi de Cordouë, échappé au carnage qui ſuivit la priſe de ſa capitale, ſe retira en Afrique, l'aſyle des rois Saraſins déthrônés, & y mourut dans la miſere. Ce Prince fut le dernier roi de la

famille d'Aldéramme, fondateur de l'Empire de Cordouë, & dont les descendans avoient occupé le thrône, pendant deux cens cinquante-quatre ans. « Au reste, il » en fut de cette monarchie, comme de » toutes les autres : un grand homme la » forma; & un Prince foible & lâche fut » cause de sa destruction. »

[1016.]

Sanche Garcie, comte de Castille, est informé que sa mere, résolue de l'empoisonner, lui a préparé un breuvage. Le motif de cette cruelle résolution étoit de lever le seul obstacle qu'elle craignoit à son mariage avec un Prince Maure. Le comte n'écoute que sa fureur; étouffe les sentimens de la nature, & force sa mere, sous prétexte de lui faire honneur, à boire la premiere dans la coupe qu'elle lui présente. Malgré toutes ses résistances, elle ne peut s'en dispenser, & meurt empoisonnée. Le fils parricide ne tarda pas à pleurer son crime, & fonda le monastere d'Ogna, auquel il donna le nom de sa mere. Il y choisit sa sépulture qu'on y montre encore aujourd'hui.

Plusieurs écrivains rapportent à cette scène tragique l'origine de la coutume, établie en différens cantons de l'Espagne,

de faire boire les femmes à table, avant leurs maris.

D'autres prétendent que Don Sanche Delvalle d'Espinosa avoit averti le comte de Castille du danger qu'il couroit d'être empoisonné, & qu'en récompense de ce service, le Comte accorda aux vassaux de Don Sanche, c'est-à-dire aux chasseurs d'Espinosa, le privilége de faire la garde, pendant la nuit, dans le palais, & auprès de la personne du Prince. « Les habitans de la » ville regardent ce fait comme une tradi- » tion ancienne, constante, & dont il n'est » pas permis de douter. »

[1019.]

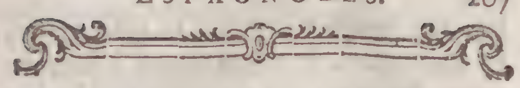
Richard, duc de Normandie, vole au secours de la comtesse de Barcelone, sa belle-mere, & la délivre des Sarasins qui l'attaquoient. Il prétendoit faire passer ses Normands pour anthropophages; & cette manie fut pour lui une nouvelle façon de combattre les Maures. « Il faisoit couper » par morceaux, & jetter dans de grandes » chaudieres, plusieurs prisonniers, à la vue » de leurs camarades. Ensuite il laissoit » échapper quelques-uns de ces malheu- » reux, qui ne manquoient pas de publier » par-tout les préparatifs des repas de leurs » ennemis. On ne peut exprimer jusqu'où » alla le découragement & la terreur des

» villes inſtruites de ces inhumanités. Sara-
» goſſe aima mieux payer un tribut aux
» comtes de Barcelone, que d'avoir à com-
» battre de ſi barbares ennemis. »

[1028.]

Le roi de Léon ſe propoſe de profiter des diviſions qui cauſoient parmi les Maures les ſcènes les plus tragiques, & veut ajoûter à ſes Etats une partie de la Luſitanie, (du Portugal.) Il aſſiége Viſée, place importante, qu'il va reconnoître. Il eſt atteint d'une fléche ; & ſa mort termine la premiere entrepriſe qu'il avoit formée contre les Maures.





VÉRÉMOND III.

[1028.]

LE jeune roi Vérémond effrayé de la mort de ſon pere, conçut tant d'horreur pour la guerre, qu'il prit & garda la réſolution d'entretenir la paix avec ſes voiſins, à quelque prix que ce pût être. Tout occupé du ſoin de rendre ſes ſujets heureux, il fit des loix très-ſages, & en procura l'exécution. Il ramena l'abondance dans ſes Etats, & les purgea des brigands que la réforme des troupes avoit multipliés.

Pour éviter d'en venir aux mains avec D. Sanche, roi de Navarre, il conclut un traité, par lequel, 1° Doña Sancha, ſa ſœur, épouſeroit D. Ferdinand, ſecond fils du roi de Navarre. 2° La princeſſe auroit pour dot toutes les places que l'on venoit d'enlever au Roi ſon frere. 3° Elle ſeroit déclarée héritiere préſomptive de la couronne de Léon, & de tous les Etats qui y étoient unis.

Le roi de Léon avoit perdu ſon fils. Le comte de Caſtille venoit d'être aſſaſſiné, au moment qu'il alloit épouſer une Princeſſe de Léon : ainſi les deux plus puiſſans Etats que les Chrétiens poſſédaſſent en

Eſpagne, tomberent, dans le même tems, en quenouille, & furent ſoumis à des princes de Navarre, qui en épouſerent les héritieres. Cet exemple n'étoit pas nouveau dans le royaume de Léon.

[1028.]

Le jeune comte de Caſtille, Don Garcie, ſe rendoit à Léon avec le roi de Navarre, ſon oncle, une ſuite nombreuſe de courtiſans, & une armée conſidérable. Il venoit épouſer la ſœur du roi de Léon. Impatient de voir l'épouſe qu'on lui deſtinoit, il prend les devants avec quelques cavaliers. Les trois fils du comte de Vélas, héritiers de la perfidie de leur pere, & de ſa haine contre ſes ſouverains, apprennent, par hazard, que le comte de Caſtille, leur maître, arrive mal accompagné. Sous prétexte d'aller au-devant de lui, & de ſe concilier ſa bienveillance, ils ſe mettent en chemin, avec une troupe de traîtres & d'aſſaſſins. Ils abordent le Prince avec reſpect; &, ſelon la coutume, mettant un genouil en terre, ils lui baiſent la main. Don Rodrigue, qui étoit ſon parrein, lui porte le premier coup. Les autres redoublent; &, l'ayant laiſſé mort ſur la place, ils prennent la fuite. La princeſſe de Léon voulut voir le cadavre de celui qui alloit être ſon époux. Elle en penſa expirer de douleur. Le roi de

de Navarre ne s'occupa d'abord que du soin de venger cette mort. On trouva les assassins ; & il les fit brûler vifs.

Les loix des Goths portoient la peine du feu contre d'autres crimes, moins grands encore que ceux de lèse-majesté.

[1030.]

Le roi de Navarre attaquoit les Maures avec les plus grands succès ; & le royaume de Cordoue étoit à deux doigts de sa perte ; lorsqu'un démêlé domestique rappella le monarque dans ses Etats. D. Garcie, l'aîné de ses fils, avoit demandé à la Reine un cheval, que le Roi aimoit & qui lui fut refusé, d'après les représentations de l'écuyer. Le jeune Prince s'en vengea, en répandant le bruit que la Reine déféroit aux avis de l'écuyer, parce qu'il étoit son amant ; & il eut l'audace de faire parvenir au Roi cette accusation : toute la vertu de la Reine ne la mit pas à couvert de la calomnie. Le Monarque douta, &, pour s'éclaircir, remit l'affaire à la délibération des grands du royaume. On conclut que le duel, selon la coutume de ces tems-là, décideroit de l'innocence ou du crime de la Princesse qui étoit déjà prisonniere dans le château de Najare, & que, si aucun champion ne se présentoit pour la défendre, elle seroit brûlée comme criminelle. Rainire, fils na-

turel du Roi, ſe préſenta pour combattre quiconque oſeroit ſoutenir l'accuſation. Un ſage vieillard remontra fortement au Roi » le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même, en ex» poſant la réputation & le ſang de ſa fa» mille au hazard d'un duel qui peut-être » ne ſauveroit pas la Reine d'un ſupplice » qu'elle n'avoit pas mérité; que ſa con» duite répondoit de ſon innocence, & » qu'une femme, dont on avoit toujours » reſpecté la vertu, étoit au-deſſus de tous » les ſoupçons. »

Après avoir fléchi le courroux du pere, il alla parler aux enfans, & leur fit connoître l'énormité du crime qu'ils commettoient, à l'égard d'une mere, & d'une mere vertueuſe. D. Garcie condamna ſa malice, & D. Ferdinand ſa facilité à ſuivre la neutralité qu'il avoit promiſe à ſon frere. Le Roi s'engagea de tout oublier en faveur de leur repentir, pourvu que la Reine n'y mît point d'oppoſition. Elle eut de la peine à ſe rendre; mais elle pardonna, à condition que D. Garcie ne prétendroit jamais à rien en Caſtille qu'elle avoit héritée de ſon chef, & que D. Ramire auroit l'Aragon, avec le titre de Roi, pour récompenſe du ſervice qu'il lui avoit rendu.

[1031.]

Le roi de Navarre, charmé de ce qu'il ap-

prenoit des religieux François de l'abbaye de Clugni, en Bourgogne, résolut de les employer à la réforme des monasteres qui étoient dans ses Etats. Il en écrivit au roi Robert, fils & successeur de Hugues Capet, qui lui envoya une colonie de ces saints religieux. Un titre de l'an 1032 donne à ceux qui furent établis dans l'abbaye de S. Sauveur de Leyre « le pouvoir & l'autorité d'élire dans leur monastere l'évêque de Pampelune. »

[1035.]

D. Sanche, roi de Navarre, surnommé le Grand, fut assassiné, en allant à Oviédo. On voit encore à Léon son épitaphe, qui est conçu, en ces termes : « Ci gît D. SANCHE, Roi des Monts-Pyrenées, & de Toulouse, Prince Catholique & fidèle Enfant de l'Eglise. »

Par un testament que D. Sanche avoit rendu public avant sa mort, il donnoit à D. Garcie la Navarre ; à D. Ferdinand, la Castille ; à D. Gonzalve, Sobrarbe & Ripargorce ; à D. Ramire, l'Aragon. Chacun de ces Princes devoit avoir le titre de Roi, sans dépendance les uns des autres, & avec une égale souveraineté. Un partage si contraire aux régles de la politique, fut bientôt une source de divisions pour les freres, & de malheurs pour les peuples.

[1037.]

Le roi de Léon aigri, par une troupe de flateurs, contre le roi de Castille, son beau-frere, leve une armée qu'il conduit lui-même: on en vient aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Léon cherche son rival, perce les escadrons les plus épais; lui seul jette l'effroi parmi les Castillans: un simple soldat lui porte un coup de lance, & lui fait perdre la vie avec la victoire.

Dans ce Prince finit la postérité masculine des rois d'Espagne, originaires du pays. Il descendoit de Reccarede, premier roi Catholique des Goths. Sa famille avoit donné onze rois, depuis Alphonse I. La maison des comtes de Bigorre, Françoise d'origine, dont étoit Sanche, roi de Navarre, occupoit alors tous les thrônes de l'Espagne chrétienne.





FERDINAND I, LE GRAND, *Roi de Castille & de Léon.*

[1037.]

LES peuples de Léon cherchoient les moyens d'empêcher que leur monarchie ne fût réduite en province de Castille; mais la présence de Ferdinand, à la tête d'une armée victorieuse, dissipa tous leurs projets. On vit cependant un grand nombre de seigneurs se réfugier chez les Sarasins, plutôt que de reconnoître un Prince à qui ils imputoient la mort de leur dernier roi.

[1040.]

Le fameux Rodrigue, Diez de Bivar, si connu sous le nom de CID, qui en langue mauresque signifie SEIGNEUR, fit ses premieres armes au siége de Conimbre, & y promit tout ce qu'il exécuta depuis. Il étoit de Burgos, d'une naissance illustre, & fut le plus grand guerrier de son tems. Ferdinand l'arma chevalier dans la grande mosquée de Conimbre, qu'il avoit fait changer en église, & le regarda dès lors, quoi-

qu'encore tout jeune, comme le plus ferme appui de ſes Etats.

[1045.]

Ferdinand exécute, avec le plus grand ſuccès le projet qu'il avoit conçu d'humilier la puiſſance des Maures, & de les chaſſer, s'il étoit poſſible, de toute l'Eſpagne. Mais Alménon, roi de Tolède, effrayé du danger qui le menaçoit, fit des offres ſi avantageuſes, qu'on ne crut pas devoir les refuſer. Outre une grande ſomme d'argent, qu'il donna ſur le champ, il promit de payer, chaque année, un tribut, & de tenir ſon royaume de la couronne de Caſtille. Il vint lui-même en rendre hommage à Ferdinand qui étoit au milieu de ſon armée campée ſous les murs de Madrid. Le roi de Saragoſſe, déja tributaire de l'Aragon, le devint encore de Caſtille. Ainſi l'Empire des Maures s'affoibliſſoit peu-à-peu; & les Chrétiens d'Eſpagne concevoient l'eſpérance d'une révolution prochaine, qui leur promettoit les plus grands avantages; mais l'ambition diviſa les rois de Caſtille & de Navarre, & les obligea bientôt de tourner contre eux-mêmes des armes qu'ils avoient rendues ſi redoutables aux infidèles.

[1046.]

D. Rodrigue Diaz de Bivar, avoit tué en duel D. Gomez, comte de Gormaz. Chimène, fille de ce comte, aimoit depuis long-tems Rodrigue. Elle alla se jetter aux pieds du roi Ferdinand, pour lui demander justice, & le supplia de punir Rodrigue dans toute la rigueur des loix, ou de le lui donner pour époux. Le Roi accorda la derniere partie de cette demande; & le mariage se fit avec un applaudissement universel.

Il est certain que les loix de la bienséance sont moins observées dans l'Histoire que dans la Tragédie de Pierre Corneille, qui a cependant été critiquée à cet égard, & avec raison. C'est ici Chimène qui demande le Cid en mariage. Dans le Poëme c'est le Roi qui déclare à Chimène qu'elle doit épouser le Cid. Mais l'Histoire ne se régle pas sur les bienséances : elle ne consulte que les auteurs contemporains. Sandoval révoque en doute ce mariage, « qui » ne pourroit, en effet, être vrai, à moins » que Rodrigue n'ait été marié deux fois. » Il est certain que ce seigneur se maria, » sous le règne d'Alphonse VI, avec Chi» mène Diaz, niéce d'Alphonse V, con» fondue, sous le même nom, avec la pre» miere femme du Cid, par des écrivains

» peu ſoigneux de conſulter les anciens
» monumens. »

C'eſt le grand Corneille qui a rendu immortels les noms de Rodrigue & de Chimène, par ſa fameuſe tragédie qui fut traduite en toutes les langues de l'Europe, excepté l'eſclavonne & la turque.

[1047.]

Les richeſſes que Chimène apporta en dot à Rodrigue, qui poſſédoit déja de grands biens, le rendirent le plus puiſſant ſeigneur de toute la Caſtille. Souvent il ſe mettoit à la tête d'une partie de ſes vaſſaux, faiſoit des incurſions ſur les terres des Muſulmans, & revenoit chargé de leurs dépouilles. Il mit le comble à ſa gloire, par la victoire qu'il remporta ſur cinq rois Maures, qui s'étoient ligués enſemble pour ravager la Rioja. Il les fit priſonniers, & ne leur rendit la liberté, qu'à condition qu'ils lui payeroient, tous les ans, un tribut qu'il leur impoſa.

Rodrigue reçut un jour ce tribut, en préſence du Roi & de toute la Cour. Les députés chargés de le payer l'appellerent CID, SEIGNEUR. Les courtiſans jaloux en prirent occaſion de faire ſuſpecter la fidélité d'un ſujet ſi puiſſant & ſi honoré. Le Prince, pour venger la gloire de Rodri-

gue, ordonna, que dans la ſuite, il porteroit le nom de CID.

[1048.]

Le Roi aſſiſtoit au ſervice divin, dans l'égliſe cathédrale de Léon, & s'apperçut que les eccléſiaſtiques étoient pieds nuds, tant par leur extrême pauvreté que par la diſette où l'on étoit alors des choſes les plus néceſſaires. Le Prince aſſigna ſur le champ un fonds d'un revenu ſuffiſant pour fournir à la chauſſure des miniſtres attachés au ſervice de cette égliſe. Il ordonna auſſi que, de ſon épargne on tireroit, tous les ans, mille ducats pour les religieux qu'il avoit fait venir de Clugni.

Etant un jour au monaſtere de Sahagun en Caſtille, l'abbé lui préſenta un vaſe de cryſtal. Il le laiſſa tomber, le vaſe ſe caſſa. Il en fit faire un d'or, de la même grandeur, & le laiſſa au monaſtere.

[1050.]

On fit ces réglemens, au concile de Coyança, où ſe trouverent le Roi & les Grands du royaume, ſelon l'ancienne coutume uſitée ſous la domination des Goths. » Toutes les abbayes d'hommes & de filles » ſuivront la régle de S. Benoît. Les cali- » ces de bois & de terre ne ſerviront plus » au ſaint Sacrifice. Les eccléſiaſtiques ne

» porteront plus les armes, & se feront ra-
» ser sur-tout la barbe. On ne voyagera
» point les fêtes ni les dimanches. La pres-
» cription n'aura jamais lieu, par rapport
» aux biens des églises; & elles serviront
» d'asyle, même à trente pas aux envi-
» rons. »

[1063.]

Tandis que Ferdinand faisoit une incursion dans le royaume de Séville, D. Sanche combattoit pour le roi de Saragosse, vassal de son pere, contre son oncle Ramire, roi d'Aragon : telle étoit la politique de ce tems-là : Ramire fut tué dans une action. Les Maures écorcherent son cadavre; & l'Histoire ne dit pas que D. Sanche entreprît seulement de s'opposer à cette barbarie.

[1064.]

Ferdinand avoit trois fils, & deux filles. Malgré l'avis de la plus saine partie de son conseil, il voulut partager entr'eux ses Etats, plutôt en bon pere qu'en grand roi. Il donna la Castille à Sanche, son aîné; le royaume de Léon & les Asturies, à Alphonse; la Galice & le Portugal, à Garcie. Il assigna à Urraque, l'aînée de ses filles, Zamora avec ses dépendances; à Elvire, sa cadette, Toro, & le territoire

qui en dépendoit. On donna à ces villes le nom d'INFANTADO ; mot usité alors pour marquer l'apanage destiné à l'entretien des Princes-Infans, c'est-à-dire des fils puînés des rois. D. Sanche ne dissimula pas le chagrin que lui causoit ce partage, & dit au Roi son pere, « qu'il pou- » voit faire, de son vivant, tout ce qui lui » sembleroit bon, mais que le tems lui fe- » roit justice sur ce qui lui étoit dû. » Ferdinand, quoique touché de ce discours, ne crut pas devoir rien changer à des dispositions autorisées par l'exemple des Rois ses prédécesseurs, & par la coutume du tems où il vivoit.

[1064.]

Le roi de Castille se retiroit souvent dans le célèbre monastere de Sahagun, pour s'occuper plus tranquillement du soin de son salut. Il se trouvoit presque toujours au chœur, même la nuit, & chantoit les pseaumes avec les religieux. Il mangeoit au réfectoire commun, & ne vouloit pas qu'on lui servît rien que ce qui étoit préparé pour la communauté.

[1064.]

Les Etats de Catalogne, assemblés à Barcelone, reçoivent les cérémonies Romaines, dans la célébration de l'Office di-

vin, au lieu du rit ancien, appellé Mozarabe. C'étoit par déférence pour leur Comtesse qui, née en France, & accoutumée aux cérémonies Romaines, « ne se sentoit » point de dévotion à assister à des Messes » Gothiques. »

Ce changement attira l'abrogation des loix des Goths, qui jusques-là étoient demeurées en vigueur; & on en publia de nouvelles, sous le nom d'USAGES DI CATALUNNA, Usages de Catalogne. C'est la premiere partie du Code de cette province. La seconde est composée des loix portées, dans la suite des tems, selon les différentes occurrences.

[1065.]

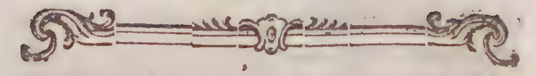
Les rois de Tolède & de Saragosse refusoient de payer le tribut. Les Maures de Valence faisoient des courses sur les terres des Castillans. Ferdinand avancé en âge, fatigué des guerres qu'il avoit soutenues pendant le cours de son règne, & voyant ses finances épuisées, ne vouloit pas faire contribuer ses peuples aux frais d'une nouvelle guerre. La Reine offrit ses pierreries, & les grands biens qu'elle possédoit en propre. Avec ce secours, on leve une armée nombreuse. Le Roi marche contre les Maures, les taille en piéces, donne par-tout la loi, revient chargé de gloire & de riches

dépouilles, arrive à Léon la veille de Noël, & y meurt trois jours après.

On lit dans le texte Espagnol, la troisieme fête après Pâques. Mais on donnoit le nom de Pâques aux principales fêtes; LA PASENTE DE LA NATIVIDAD, *la Pâque de la Nativité*, & ainsi des autres. On trouve, dans plusieurs auteurs François, qui ne sont pas même fort anciens, qu'ils appelloient Pâques toutes les fêtes solemnelles, où ils communioient. Rien n'étoit si commun, il n'y a pas encore long-tems, que d'entendre dire, sur-tout dans les provinces: « J'ai » fait mes Pâques le jour de Noël, le jour » de la Pentecôte, &c. »

Une vie glorieuse a fait donner à Ferdinand le surnom de Grand; & une mort chrétienne, celui de Saint. L'église de Léon en célèbre encore, chaque année, la mémoire, comme d'un de ces Saints à qui la voix du peuple tient lieu de canonisation.





SANCHE II, LE FORT.

[1065.]

LE roi de Navarre avoit regardé la mort de Ferdinand, comme une occasion favorable de reprendre les terres dont ce Prince l'avoit dépouillé. Le jeune roi de Castille ne soupiroit qu'après le moment de signaler sa force extraordinaire, & son adresse à manier les armes. Il fut bientôt en état de paroître en campagne; & c'est à cette occasion que le Cid parvint aux plus grands honneurs. Deux charges réunies sur sa tête, celle d'Alférez ou de Porte Enseigne du Roi; & celle de Campéador, ou de maréchal-général des camps, lui donnerent toutes les prérogatives dont les Connétables jouissoient en France. Il réduisit, en peu de tems, le roi de Navarre à demander la paix, aux conditions qu'on voudroit lui imposer.

[1066.]

Sanche II, impatient d'augmenter ses Etats, assemble son conseil, & y fait valoir un prétexte de porter la guerre dans le royaume de Galice. Le comte Ordogno

s'oppose à un dessein qui alloit mettre en feu l'Espagne chrétienne, & relever les espérances des Sarasins. Le Roi se leve brusquement, tire à part le Cid, & lui dit : » Rodrigue, c'est de vous que je veux pren- » dre conseil en cette occasion. Je vous » charge de la conduite de cette guerre, » & je me repose du succès de mes armes » sur votre zèle & sur votre valeur. » Le Cid lui répondit : « Je suis sujet ; & il me » convient d'obéir. Mais, Prince, avez- » vous considéré les suites d'une telle en- » treprise? & vous rappellez-vous votre » serment d'exécuter les dernieres volon- » tés d'un pere respectable ? » ... Mon frere » don Garcie, reprend le Roi, a violé » le premier son serment en dépouillant » ma sœur Urraque de son apanage. » Il envoya, selon la coutume, ses hérauts d'armes au roi de Galice lui faire le défi solemnel, après s'être assuré que le roi de Léon garderoit la neutralité entre ses deux freres.

[1068.]

Le roi de Galice, après la perte de deux armées, est fait prisonnier & renfermé dans le château de Luna, où il mourut. Les historiens Espagnols ajoûtent aux détails de cette guerre des aventures romanesques, contre lesquelles Sandoval n'a pas été assez

en garde. « Mais ce n'eſt pas le ſeul en-
» droit où cet auteur fait voir qu'il eſt
» meilleur critique dans la connoiſſance
» des tems, que dans la diſcuſſion des faits
» & que ſa chronologie eſt plus ſûre à ſui-
» vre que ſa narration. »

[1068.]

Guignard, comte de Rouſſillon, fit bâtir ſur les frontieres de France la ville de Perpignan. Ce nom lui fut donné, à cauſe de deux maiſons placées dans l'endroit où on bâtit cette ville, & dont le propriétaire s'appelloit Bernard de Perpignan.

[1070.]

Sanche entre dans le royaume de Léon, avec une puiſſante armée que le Cid commandoit, ſous ſes ordres. Le prétexte de cette guerre étoit que, ce royaume étant le bien propre de la Reine-mere, Sanche devoit en être le ſeul héritier, par ſa qualité d'aîné. Il gagne la premiere bataille : il eſt fait priſonnier à la ſeconde, & dégagée par le Cid qui le retira des mains de ceux qui l'emmenoient. A la troiſieme, on lui amena Alphonſe, ſon frere, auquel il n'accorda la vie, qu'à condition de ſe faire moine dans l'abbaye de Sahagun.

[1070.]

Alphonſe ne cherchoit que le moyen de quitter ſon monaſtere pour remonter ſur le thrône, ou du moins pour ſe mettre à l'abri des fureurs de ſon frere. La princeſſe Urraque favoriſa ſa fuite; & il alla chercher un aſyle chez les Saraſins de Tolède. Alménon, ſouverain de cette ville, le reçut en Roi, & le traita avec toute la généroſité poſſible.

[1072.]

Les dépouilles de deux Rois n'avoient pas rempli l'avidité de Sanche. Il forma le projet d'envahir l'héritage de ſes ſœurs. Elvire perdit la ville de Toro. Urraque avoit mis celle de Zamora en état de ſoutenir un long-ſiége, & y avoit raſſemblé un grand nombre de guerriers. Dans ce ſiécle fécond en chevaliers errans, cette Princeſſe, eſtimée généralement dans toute l'Eſpagne, ne manqua pas de défenſeurs.

[1073.]

Le roi de Caſtille n'ayant pu ſe ménager des intelligences dans la ville de Zamora, ni faire écouter les propoſitions qu'il adreſſoit aux habitans, pour les engager à trahir leur Souveraine, met le ſiége devant

la place, & le presse avec une extrême vigueur. Un chevalier Castillan, nommé Vellidez, sortit de la ville, sous prétexte d'être mécontent d'Urraque, & de D. Arias Gonzalve, ministre de cette Princesse. Ce traître engagea le Roi, qui l'avoit reçu à son service, à aller reconnoître avec lui un endroit foible de la muraille qu'il promettoit de découvrir, & l'assassina en chemin.

Cet attentat fut également détesté dans la ville & dans le camp. L'armée Castillane se débanda aussi-tôt, & le Cid ne put retenir auprès de lui assez de troupes pour continuer le siége, & venger la mort de son Roi. On se contenta d'envoyer des héraults dans la ville, pour accuser les habitans, comme complices de l'exécrable parricide, & pour les défier à un combat entre quelques particuliers. Mais Don Diegue Ordogno de Lara se croit obligé de tirer une vengeance plus éclatante & plus conforme à la coutume de ce tems là. Il monte à cheval, armé de toutes piéces, se présente devant la ville; &, d'une hauteur d'où il pouvoit être entendu, il remplit l'air de ses cris; menace les habitans de réduire leur ville en cendres, & de ne faire quartier à personne. Il les somme d'envoyer cinq cavaliers pour se battre, l'un après l'autre,

contre lui ſeul, en champ clos, ſuivant l'ancien uſage établi dans la Caſtille.

La Princeſſe vouloit empêcher qu'aucun de ſes ſujets ne ſe rendît à cette ſommation; mais Don Arias Gonzalve envoya ſes trois fils pour entrer dans la lice, & ſoutenir l'honneur de ſon parti. Les deux premiers qui combattirent expirerent ſur le champ de bataille. Le troiſieme avoit été bleſſé à mort, au moment qu'il portoit à ſon adverſaire un coup qui donna ſur les rênes du cheval, & les coupa. Don Diégue Ordogno fut emporté hors du champ. Suivant toutes les loix de la chevalerie & de ces ſortes de combats, celui qui ſortoit hors de la barriere paſſoit pour vaincu. On eut recours aux juges nommés pour décider auquel des tenans on devoit attribuer la victoire. Les habitans de Zamora alléguoient les loix & la coutume. Ordogno répondoit qu'il n'étoit ſorti que malgré lui, & emporté par ſon cheval qu'il ne pouvoit plus gouverner. Les juges ne prononcerent rien; & ainſi finit ce combat fameux dans les Hiſtoires Eſpagnoles. Il a fourni aux anciens Romanciers, des traits qui embelliſſent leurs contes de chevaleries; & aux poëtes, des ſujets de chanſons dont on s'amuſoit encore il n'y a pas cent ans.

[1073.]

Le pape Grégoire VII exhortoit les ſeigneurs François à reconquerir les provinces que les Maures poſſédoient encore en Eſpagne. Ebole, comte de Rouci, devoit être à la tête de cette expédition, & le pape lui avoit permis de ſe faire un Etat en Eſpagne, moyennant un tribut qu'il payeroit à S. Pierre. Il ne paroît pas qu'on ait ſeulement tenté l'exécution de ce projet.





ALPHONSE VI, LE BRAVE.

[1073.]

LA princesse Urraque n'eut rien de plus pressé que de dépêcher un courier à Tolède, pour donner avis à Don Alphonse, son frere, de la mort du roi de Castille, & l'engager à venir au plutôt reprendre la couronne qu'on lui avoit enlevée, & celle dont il étoit héritier légitime. Alphonse fit part de cette nouvelle à Alménon qui, ne se démentant point de sa premiere générosité, lui fit de riches présens, & le laissa partir, sans autre condition qu'un nouveau serment d'être constamment son ami, & celui de son fils Hissem.

[1073.]

Les peuples de Léon reçurent avec mille acclamations leur ancien Roi, Prince aimable, bienfaisant, & d'une valeur qui lui mérita le surnom de BRAVE. Les Castillans étoient résolus de le reconnoître, mais à condition qu'il jurât de n'avoir eu aucune part à la mort du Roi son frere. Alphonse fit ce serment entre les mains du Cid, mais avec des circonstances, & en des termes

dont il marqua, dans la suite, son ressentiment. Le Cid ne tarda pas à payer la hardiesse qu'il avoit eu d'exiger & de recevoir ce serment.

Les rois d'Aragon étoient obligés de prêter serment à genoux, & la tête nue, entre les mains du grand justicier, qui étoit assis sur un thrône, & environné des Grands du royaume. Tandis que le Roi prononçoit à haute voix la formule du serment, ce premier magistrat lui tenoit sur le cœur une épée nue, & disoit : « Nous » qui valons autant que vous, nous vous » faisons notre Roi & Seigneur, à condi- » tion que vous maintiendrez nos Privilé- » ges & nos Libertés ; sinon, non. »

Nos que valemos tanto como vos, os hasemos nuestro Rey y Señor, con tal que guardeis nuestros Fueros y Libertades ; sino, no.

[1074.]

La guerre s'allume entre les rois de Tolède & de Cordoue. Alphonse leve une puissante armée & paroît sur les terres des Sarasins. Alménon qui ne l'avoit pas appellé craignit d'abord que quelqu'intrigue ne lui eût fait un ennemi d'un Prince qu'il avoit obligé ; mais Alphonse le rassure, & lui marque sa reconnoissance par les avantages qu'il remporte sur le roi de Cordoue.

Au retour de cette expédition, Alphonſe épouſa, en ſecondes nôces, une princeſſe de la maiſon royale de France, Conſtance fille de Robert, duc de Bourgogne, & d'Ermeraberge de Sémur. Elle avoit été mariée d'abord à Hugues II, comte de Châlons-ſur-Saone, dont elle n'avoit point eu d'enfans.

[1075.]

Une princeſſe Saraſine, fille d'Alménon, roi de Tolède, embraſſe le Chriſtianiſme. Cachée ſous un habit d'hermite, elle traverſe toute la Caſtille, & ſe fixe dans une ſolitude près de Bibierca, où elle finit ſes jours.

[1076.]

Le Cid exilé de la cour par les intrigues de ceux auxquels ſa gloire faiſoit ombrage, ſignaloit ſa valeur par de nouvelles conquêtes ſur les Saraſins. Avec une troupe de guerriers attachés à ſa fortune, il prenoit des villes, gagnoit des batailles, jettoit l'épouvante parmi les Maures & s'enrichiſſoit de leurs dépouilles dont il envoyoit ſouvent la meilleure partie au roi de Caſtille. Ses préſens étoient toujours bien reçus; mais il ne rentra en faveur, que lorſqu'on eut beſoin de lui pour une entrepriſe de la derniere importance.

[1079.]

Alménon, roi de Tolède, étoit mort. Hiſſem, ſon fils aîné, ne lui avoit ſurvécu que d'un an. Hiaya, le cadet, commençoit ſon règne par ſe rendre également odieux aux Maures, & aux Chrétiens, ſes ſujets. Ceux-ci s'adreſſent au roi de Caſtille, & ceux-là à celui de Badajox, pour les ſolliciter ſous main à ſe rendre maîtres de la ville.

Alphonſe rappelle le Cid, le charge de la guerre qu'il méditoit contre les Maures d'Andalouſie, & conduit ſon armée ſous les murs de Tolède. Sa préſence écarte le roi de Badajox, qui venoit d'arriver, & fait rentrer les Maures de Tolède dans les intérêts de leur mauvais Roi. La ville étoit en état de ſoutenir un long ſiége. Alphonſe ſe contente de la bloquer, de faire le degât aux environs, & d'annoncer qu'il en formera le ſiége, auſſi-tôt qu'il pourra ſe promettre d'heureux ſuccès.

[1082.]

Le bruit de cette expédition mit tout en mouvement dans l'Eſpagne chrétienne; chacun voulant avoir part à une conquête ſi utile à la patrie, & ſi glorieuſe à la nation. Il vint du fond même de l'Italie, & de l'Allemagne, une multitude preſqu'in-

ſnie de volontaires. Les François paſſerent les Monts-Pyrenées, & ſe rendirent auprès d'Alphonſe, avec le zèle qui peu d'années après, leur fit traverſer les mers, & ſuivre Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-ſainte. Trois princes de la maiſon royale de France, Raymond, comte de Toulouſe, Raimond & Henri de Bourgogne, vinrent offrir leurs troupes & leurs ſervices au roi de Caſtille, & partager avec lui la gloire d'une conquête ſi importante.

On lit dans l'Hiſtoire de Mariana, que » les François ſe rendirent auprès d'Al- » phonſe, en plus grand nombre que les » autres. Le voiſinage de la France & de » l'Eſpagne, & leur inclination guerriere » les avoit attirés juſqu'à Tolède. Ils ren- » dirent, dans cette guerre & dans les au- » tres qu'on eut à ſoutenir contres les Mau- » res, des ſervices ſi conſidérables à l'Eſpa- » gne, que les Rois accorderent de grands » priviléges, pour eux & pour leur deſ- » cendans. C'eſt, ſelon toutes les apparen- » ces, la raiſon pour laquelle on appelle » communément en eſpagnol FRANCS, » les ſoldats & les gentilshommes qui ne » payent point d'impôt, comme en font » foi les anciens monumens, & les titres » d'immunités, qui furent alors accordés aux

» habitans de Tolède. » Hist. d'Esp. liv. IX, an. 1075 & suiv.

Raimond & Henri de Bourgogne s'établirent en Espagne. Le premier épousa la princesse Urraque, fille d'Alphonse, & qui fut, dans la suite, l'héritiere de ses Etats. Le second épousa Thérèse, fille naturelle d'Alphonse; &, en faveur de ce mariage, on lui donna tout ce que les Chrétiens avoient conquis sur les Maures du Portugal. Elvire, sœur de Thérèse, fut mariée à Raimond, comte de Toulouse, qui étoit trop riche en France pour s'établir ailleurs. Il y mena son épouse qui le suivit ensuite à la conquête de la Terre-sainte.

[1085.]

Il y avoit quatre ans que duroit le blocus de Tolède, quand on en commença le siége. L'attaque fut vigoureuse, & la défense opiniâtre. Les Maures combattoient pour leur liberté, leurs biens, leur religion & aimoient encore mieux souffrir un mauvais roi Mahométan, que de se soumettre à un Prince Chrétien, quelque bon qu'il fût. On souffroit dans le camp presque les mêmes incommodités que dans la place; les maladies & la disette des vivres avoient ralenti la premiere ardeur. Déja on paroissoit ne

chercher qu'un prétexte pour lever le siége avec honneur, lorsqu'on vit sortir de la ville des députés qui consentirent, après plusieurs conférences, à ouvrir leurs portes au vainqueur. Les conditions furent les mêmes que Tarif avoit imposées aux Chrétiens, lorsqu'il s'empara de cette ville, en 713. (Voyez ci-dessus, page 130.)

Le siége de Tolède se fit dans les formes, c'est-à-dire qu'on élevoit de grandes tours de bois, à l'aide desquelles on s'approchoit des murs de la ville, pour y lancer des traits & des pierres. On dressoit les béliers pour battre en brèche: on alloit à la sappe en creusant sous la muraille & en étançonnant à mesure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'écrouloit dans le fossé & laissoit une brèche plus ou moins praticable. On observe que les Maures furent surpris à l'aspect de tant de différentes machines de guerre, qui leur étoient inconnues, mais que ce fut, pour ainsi dire, le seul effet qu'elles produisirent, Tolède étant située sur une hauteur environnée, de tous côtés, de rochers fort escarpés, au milieu desquels passe la riviere du Tage, qui environne presque toute la ville, & ne laisse qu'une entrée fort étroite, qui étoit alors fermée, &

défendue par une double muraille garnie de tours.

[1086.]

Plusieurs places des environs de Tolède subirent le joug des Castillans, & donnerent commencement à une nouvelle province qu'on nomma la Nouvelle-Castille. Alphonse ne négligea rien pour affermir sa conquête, & la peupla de familles Chrétiennes, afin de tenir en respect les Maures qui n'avoient pas voulu suivre la fortune d'Hiaya. Bernard, abbé de Sahagun, François de nation, né auprès d'Agen, & religieux de Clugni, fut élu archevêque de Tolède.

Les priviléges accordés à cette ville y attirerent un grand nombre de nouveaux habitans, & firent connoître combien il étoit important de la conserver.

1° Les femmes & les enfans des criminels, s'ils ne sont pas complices, sont exemptés des peines, amendes & confiscations portées contre tous excès quelconques, notamment pour crime de lèse-majesté & de trahison, contre ladite ville & le château de Tolède.

2° Ne seront lesdits habitans saisis au corps, ni enfermés ès prisons, en cas d'homicide non volontaire, s'ils donnent caution.

3° Tous procès entre Chrétiens, Juifs ou Maures, seront jugés par des Chrétiens.

4° Les gens d'église seront exempts de dixmes ; & les gens de guerre, exempts de tout péage.

5° Les laboureurs & vignerons seront exempts du service militaire, si ce n'est pour secourir la ville de Tolède, & payeront seulement, pour tout tribut, la dixieme portion de leurs bleds ou vins.

6° Ladite ville ne pourra jamais être distraite du domaine royal, ni forcée de recevoir gouverneur, & juges Maures ou Juifs.

7° Il ne sera permis qu'aux seuls habitans de posséder des héritages dans l'enclos des murs.

Ces priviléges furent confirmés, cent ans après, par Alphonse IX.

Alphonse perd une grande bataille contre les Maures. Aigri par sa défaite & sa blessure, il fait de vifs reproches aux guerriers qui l'avoient suivi. Ceux-ci ne lui répondent qu'en se retirant parmi les infidèles. « Tel étoit le point d'honneur des che-
» valiers de ce siécle, qu'ils aimoient mieux
» servir les ennemis de leur religion &
» de leur patrie, que de combattre pour
» un Prince qui avoit déprimé leur cou-
» rage. »

[1088.]

Les Princes Chrétiens avoient déja commencé à ſubſtituer le rit Romain au Muzarabe ou Gothique, inſtitué par S. Iſidore vers l'an 633. Alphonſe, après la réduction de Tolède, voulut y établir, comme dans le reſte de ſes Etats, la liturgie Romaine, qu'on appelloit auſſi Gallicane, parce qu'on la ſuivoit en France. Les Muzarabes s'y oppoſerent opiniâtrément. Le Roi inſiſta; « & » les guerriers opinerent que la querelle » devoit être finie à la pointe de l'épée. » Deux champions ſe préſenterent, l'un » pour conſerver l'office Muzarabe, l'autre » pour lui ſubſtituer l'office Romain. L'ex» pédient fut jugé raiſonnable. Telle étoit » la bizarrerie de ces tems-là, que l'éduca» tion, & un long uſage, avoient autoriſée. » Il fut conclu que, ſelon l'avantage des » combattans, une des deux liturgies ſe» roit reçue à l'excluſion de l'autre. Jean » Ruys de Matanca combattoit pour la » Muzarabe; & le bonheur qu'il eut de » vaincre alloit décider contre la Romaine, » ſi la Reine n'eut repréſenté qu'il étoit hon» teux que la déciſion d'une affaire de » cette nature dépendît du ſuccès d'un com» bat. . . On eut donc recours à l'épreuve » du feu, & il fut arrêté que de deux Li» vres qui contenoient les deux liturgies,

» celui qui résisteroit aux flammes auroit la » préférence dans la célébration de l'Office » divin. » Mariana prétend que le Livre Romain sauta hors du brasier, quoiqu'un peu endommagé par l'impression du feu. Rodrigue de Tolède rapporte ce prodige à l'avantage du Livre Muzarabe qui, non-seulement demeura entier, mais qui s'éleva au-dessus des flammes, tandis que l'office Romain se réduisit en cendres. Quoi qu'il en soit, le Roi ordonna que, dans les six églises abandonnées par les Sarasins aux Muzarabes de Tolède, on conserveroit l'ancienne maniere de célébrer l'Office divin, & que par-tout ailleurs on suivroit la liturgie Romaine. Quelques monasteres retinrent cependant le rit gothique; mais le tems peu-à-peu en abolit par-tout l'usage jusqu'a ce que, pour en conserver la mémoire, le cardinal Ximénès fonda dans sa cathédrale de Tolède une chapelle où il le fit renouveller, & où il subsiste encore aujourd'hui.

Les Muzarabes se soumirent aux ordres du Roi, malgré toutes leurs répugnances; & c'est de-là qu'est venu ce proverbe Espagnol: LES LOIX SONT A LA DISCRETION DES ROIS.

On a déja pu remarquer le goût des Espagnols pour les proverbes qui sont allusion aux traits les plus frapans de leur

Hiſtoire. On peut obſerver ici, qu'ils excellent en ce genre. Leurs proverbes ſont preſque tous nobles, & d'un caractere ſingulier. Ils ont dans le ſens & dans l'expreſſion un certain agrément, une fineſſe qui leur eſt propre, & qui ne ſe trouvent point dans les nôtres. On en peut juger par ceux-ci, quoiqu'ils ſoient dépouillés des graces piquantes de leur langue naturelle... « Dans les conſeils, les murailles ont des oreilles... La guerre, la chaſſe, la galanterie; pour un plaiſir mille peines... La diligence eſt la mere de la bonne fortune... Les aîles ne croiſſent à la fourmi, que pour ſon ſon malheur. »

[1090.]

L'écriture commence à changer en Eſpagne. On y ſubſtitua les caracteres françois aux caracteres gothiques, dont juſqu'alors on avoit toujours fait uſage.

[1092.]

Le Cid, toujours en armes & toujours heureux, continuoit ſes progrès ſur les Saraſins. Il entretenoit la guerre civile parmi leurs Rois, & ſe liguoit avec les uns contre les autres, afin de les détruire par eux-mêmes. Rien ne réſiſtoit aux armes du roi d'Aragon. Tout ſembloit favoriſer les entrepriſes des Chrétiens, lorſqu'une armée d'Almo-

d'Almoravides parut en Espagne, & changea la face des affaires.

Alphonse, devenu veuf pendant la guerre qu'il faisoit à Bénabet, roi de Séville, en épousa la fille Zaïde, qui se fit Chrétienne, & eut en dot plusieurs villes considérables. Le Prince Maure, voulant profiter de l'alliance qu'il contractoit par ce mariage, forma le dessein de réunir à sa couronne tout ce que les Sarasins possédoient encore en Espagne. Il n'étoit pas assez puissant, par lui-même, pour exécuter ce projet. Son gendre ne pouvoit, avec bienséance, le favoriser ouvertement. Ils firent ensemble un traité secret, dont l'Histoire ne rapporte pas les conditions, & inviterent les Almoravides à passer en Espagne. Ceux-ci ne se firent pas long-tems attendre; &, après avoir trompé Bénabet qui perdit la vie dans un combat, leur chef Abénaxa s'empara du thrône de Séville; étendit ses conquêtes, & prit l'ancien titre de Miramolin. Les Princes Maures, tributaires des Rois Chrétiens, changerent volontiers de servitude, en disant « qu'ils aimoient en» core mieux garder les chameaux des Al» moravides, que les pourceaux des Espa» nols. »

On donnoit le nom d'Almoravides aux peuples soumis à un roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc où ses successeurs règnent

encore aujourd'hui. C'étoit une nouvelle famille, qui avoit renversé toutes les petites dynasties d'Afrique, & fondé l'Empire de Maroc. Les Almoravides, ou Morabites, (ce mot signifie, *attaché à l'observation de la loi*,) formoient une secte particuliere, qui regardoit les autres Mahométans comme des hérétiques, & ne leur portoit pas moins de haine qu'aux Chrétiens.

[1093.]

Abénaxa, après avoir soumis les Maures, déclare la guerre au roi de Castille, & remporte sur lui deux grandes victoires. Alphonse, dont le courage brilloit sur-tout dans l'adversité, ramasse les débris de son armée; livre un nouveau combat, pousse l'ennemi jusqu'aux portes de Cordouë, l'y tient assiégé, & le force à proposer un accommodement. Le Miramolin rend hommage de ses conquêtes à la couronne de Castille, dont il se reconnoît tributaire, & paye sur le champ une somme d'argent tres-considérable.

[1095.]

La nouvelle de la premiere croisade publiée en France se répand en Espagne; & un grand nombre de chevaliers passent en Italie, pour aller prendre part à la conquête de Jérusalem, qui étoit la premiere expé-

dition importante, que l'on se proposoit. Bernard, archevêque de Tolède, avoit pris la croix. A peine eut-il quitté l'Espagne, que les chanoines de sa cathédrale lui nommerent un successeur. Il revint sur ses pas; rétablit l'ordre dans son église, en mettant des religieux du monastere de Sahagun, à la place des chanoines, & se rendit à Rome. Le pape Urbain II le renvoya en Espagne, avec les chevaliers qui l'avoient suivi, & le déchargea de son vœu d'aller dans la Palestine, à condition qu'il emploieroit l'argent destiné aux frais de cette guerre à rebâtir la ville & l'église de Teragonne.

L'archevêque, en revenant de Rome, passa par la France, «& emmena avec lui, à » Tolède, des hommes d'une piété reconnue, » d'une érudition profonde & d'une pru- » dence consommée. Afin de se les attacher » pour toujours, il leur donna des emplois » considérables, & les premieres dignités » de son église... Gérard de Moissac » passa à l'archevêché de Brague; & Pierre » de Bourges, à l'évêché d'Osma. L'un & » l'autre ont été mis au nombre des saints » dont l'Eglise honore la mémoire. On » nomme encore Bernard & Pierre d'A- » gen; le premier, évêque de Siguença, » ensuite archevêque de Compostelle; & » le second, évêque de Ségovie; un au-

» tre Pierre d'Agen, évêque de Palence;
» Jérôme de Périgueux, évêque de Valence; & Bernard, premier évêque de
» Zamora. Parmi ces grands hommes, il
» s'en trouva deux autres, d'un caractere
» bien différent; Raimond, qui fut successivement évêque d'Osma, & archevêque
» de Tolède; Maurice Bourdin ou Burdin, natif de Limoges, qui passa de l'archidiaconé de Tolède à l'évêché de Conimbre, ensuite à l'archevêché de Brague, fut anti-pape, sous le nom de Grégoire VIII, & mourut en Italie, dans le
» monastere de la Trinité, où il avoit été
» renfermé. »

[1098.]

Le Cid meurt dans la ville de Valence, qu'il avoit conquise sur les Maures, & où, depuis cinq ans, il bravoit tous les efforts de l'Espagne Sarasine. « Le roi de Perse,
» touché de la haute réputation de ce grand
» homme, & des merveilles que la renommée en publioit, lui avoit envoyé
» des ambassadeurs pour le féliciter de ses
» conquêtes. »

[1106.]

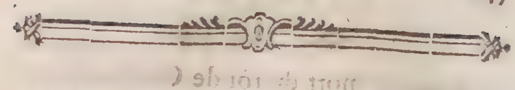
Le Miramolin, Joseph Téphin, qui avoit établi dans l'Andalousie la domination des Almoravides, content de se précau-

tionner contre les ſurpriſes, n'avoit pas jugé à propos d'attaquer directement le royaume de Caſtille. Mais, à ſa mort, vers l'an 1100, Hali, ſon fils & ſon ſucceſſeur, entreprit de ſe ſignaler par des conquêtes. Il paſſe en Afrique pour y lever des troupes, & reparoît en Eſpagne, à la tête d'une armée formidable. Tolède eſt aſſiégée. Alphonſe étoit malade; & les comtes de Caſtille déclarent qu'ils ne peuvent être commandés que par le Roi ou par l'Infant. C'étoit un jeune Prince, âgé de dix ans, & fils unique. L'armée Caſtillane marche à l'ennemi, ſous la conduite du comte de Cabra, gouverneur de l'Infant, & de ſix autres Comtes qui devoient agir ſous ſes ordres. Elle eſt miſe en déroute. Le jeune Prince périt dans la mêlée, avec ſon gouverneur; & le mauvais ſuccès de cette bataille, qu'on nomma la Journée des ſept Comtes, fit craindre les plus grands malheurs. Alphonſe infirme, & âgé de ſoixante-quinze ans, leve une nouvelle armée; arrête un vainqueur qui ſembloit devoir envahir la Caſtille, & va l'inſulter, à ſon tour, juſques ſous les murs de Séville. Il revint à Tolède, chargé de gloire, enrichi de dépouilles, & y mourut, le premier jour de Juillet 1109.

[1109.]

Après la mort du roi de Castille, les habitans de Tolède, ne se croyant plus en sûreté, se disposoient à abandonner la ville. Mais on rassura les esprits, en exposant aux yeux du public le corps du Roi dont la seule présence avoit si souvent maintenu les peuples dans le devoir & dans le respect. On le laissa, pendant vingt jours, sur un lit de parade; & on lui fit des funérailles dignes d'un Prince « qui avoit » élevé la nation Espagnole au plus haut » degré de gloire, où elle fût encore mon- » tée depuis la décadence des Goths. »





ALPHONSE LE BATAILLEUR*, & URRAQUE *son épouse, héritiere* d'ALPHONSE VI.

[1109.]

URRAQUE, fille unique & héritiere du roi de Castille, & que l'Histoire ne craint pas de comparer à Messaline, avoit épousé le roi d'Aragon, après la mort du comte Raimond de Bourgogne, dont il lui restoit un fils. Cette Princesse, aussi fiere dans ses discours, & aussi ambitieuse dans ses projets, que déréglée dans sa conduite, entretint des guerres intestines, pendant sept ans, plutôt que de partager son thrône avec un Roi déja puissant, & qui ne l'avoit épousée, que dans

* On donna ce surnom à Alphonse, parce qu'il s'étoit trouvé à vingt-neuf batailles rangées. Louis VI, dit le Gros, qui étoit alors sur le thrône de France, avoit long-tems porté le surnom de Batailleur; expression qui caractérisoit bien la multitude & le genre de petites guerres, qu'il faisoit sans relâche, à un grand nombre de vassaux, toujours prêts à se révolter contre leur Souverain.

l'eſpérance de voir l'Eſpagne Chrétienne ſoumiſe à un ſeul maître. A l'exemple de ſon beau-pere, il prit le nom d'Empereur d'Eſpagne.

[1110.]

La Reine s'échape du château de Caſtellar, où Alphonſe l'avoit renfermée. Elle comptoit trouver ſes ſujets prêts à la venger. Mais les Grands du royaume, honteux de la vie licentieuſe de leur Souveraine, la renvoyerent au Roi, ſon époux, qui la fit renfermer à Soria, & garder avec plus de précaution. Ses amans continuerent de tenir la campagne, & de prendre des villes.

[1111.]

D. Pédre Anſurez * à qui la Reine avoit ôté la place de premier miniſtre, & tous les biens qu'il poſſédoit, regardoit toujours Urraque comme ſa légitime Souveraine, & lui remit pluſieurs villes dont il avoit la garde. Il va rendre compte de ſa conduite à Alphonſe qui ordonne de lui trancher la tête; mais ce Prince révoque auſſi-tôt cet arrêt, & admire avec toute ſa Cour la vertu & la grandeur d'ame de ce miniſtre.

* On rapporte que D. Pédre avoit été gouverneur de l'infante Urraque. Si ce fait eſt inconteſtable, il n'en doit paroitre que plus extraordinaire.

[1111.]

Le jeune Alphonſe, fils de la reine Urraque & de Raimond de Bourgogne, étoit élevé, dans la Galice que ſon aïeul lui avoit laiſſée pour apanage, avec le ſeul titre de Comte. Les Grands de cette province ſe liguerent pour aſſurer à ce Prince le droit de ſuccéder au royaume de Caſtille, dont ſa mere étoit ſeule héritiere, & dont ſon aïeul ne l'avoit exclus, que parce qu'il n'avoit pu connoître les belles qualités qui devoient lui frayer un jour le chemin du thrône. L'Infant, reconnu pour Souverain, & couronné à Compoſtelle, eut bientôt un parti capable d'en impoſer.

A cette nouvelle, Alphonſe, roi d'Aragon, ſe rendit à Soria; où étoit Urraque, & la répudia publiquement, avec toutes les formalités propres à lui faire ſentir le mépris qu'il avoit pour elle. C'étoit un coup de politique, de la part de ce Prince. Il prévoyoit que la mere & le fils en viendroient bientôt à une guerre ouverte; & il comptoit trouver dans leurs diviſions un moyen facile de les opprimer l'un & l'autre. Il s'en fallut peu que l'événement ne juſtifiât cette conduite; mais la modération & l'équité firent enfin préférer à ce Prince la gloire de renoncer à un royaume qu'il pouvoit encore diſputer par les armes.

[1114.]

Le roi d'Aragon, après avoir pourvu à la ſûreté des places qu'il tenoit en Caſtille, accepte les offres des Princes François qui n'avoient pu ſuivre Godefroi de Bouillon dans la Paleſtine, & qui ſe propoſoient de concourir à de nouvelles conquêtes ſur les Maures d'Eſpagne. Gaſton de Béarn, Rotrou, comte du Perche, Centulle, comte de Bigorre, le ſeigneur de Lavedan, pluſieurs évêques arriverent avec des troupes choiſies, & aſſez nombreuſes pour ſe faire craindre des infidèles.

Après huit mois d'un ſiége pouſſé avec vigueur, & deux victoires remportées ſur deux armées Saraſines, Saragoſſe fut obligée de ſe rendre. La réduction de cette ville, une des plus riches & des plus conſidérables de l'Eſpagne, fut ſuivie de celle de tant d'autres, que Saragoſſe ſe trouva au centre du royaume d'Aragon, dont elle étoit devenue la capitale, après avoir été, pendant quatre ſiécles, ſous la puiſſance des Saraſins.

[1116.]

Premier établiſſement des Templiers en Eſpagne. Le roi d'Aragon leur donna la ville de Mont-réal, qu'il venoit de bâtir pour tenir en reſpect les Maures du royaume de Valence; &, afin de les mettre en état de

ſoutenir la guerre contre ces Barbares, il leur accorda des terres conſidérables, & la cinquieme partie du butin qu'ils feroient ſur les infidèles : telle fut l'origine des grands biens que les Chevaliers du Temple poſſédoient en Eſpagne, & qui devinrent, dans la ſuite, une des cauſes de leur ruine.

[1117.]

Les habitans de Compoſtelle ſe révoltent contre la reine Urraque, l'aſſiégent dans ſon palais; le forcent, & maſſacrent tous ceux qu'ils rencontrent. La Reine ſe réfugie dans l'égliſe de S. Jacques : on y met le feu. Elle en ſort : on l'inſulte; & on la charge de coups. Elle pardonne aux habitans qui portent encore l'audace juſqu'à la féliciter de ce qu'elle n'a pas été la proie des flammes.

[1120.]

Les Dominicains publient dans le Portugal un Code de loix, civil & criminel. Le Roi en défendit l'exécution, par un édit.

[1121.]

La Reine reparoît en Galice, à la tête d'une armée, pour s'oppoſer aux Portugais.

qui vouloient s'emparer de cette province.
Thérèse, comtesse de Portugal, & sa sœur naturelle, conduisoit elle-même cette expédition. Les deux sœurs en viennent aux mains, sur les bords du Minho, & combattent avec une ardeur égale. Thérèse est vaincue; & Urraque met le Portugal à feu & à sang.

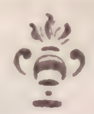
Pendant ce tems-là le Roi d'Arragon remportoit la victoire, à Alcaraz, sur quelques puissans vassaux du Miramolin, & ravageoit leurs Etats. Le parti du jeune roi de Castille se fortifioit, au point d'être en état de se faire craindre, & de l'emporter sur celui de sa mere; & les Maures levoient le siége de Tolède, pour la quatrieme fois, depuis le règne d'Alphonse VI. Ces sortes d'entreprises leur étoient toujours malheureuses; ce qui donne lieu de croire qu'ils ignoroient l'art d'assiéger & de prendre des villes.

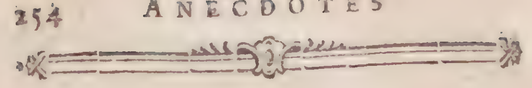
[1122.]

La reine Urraque meurt, soit d'une fausse-couche, soit de mort subite, en sortant de l'église de S. Isidore, dont elle enlevoit le thresor. Callixte II, très-proche parent du jeune roi de Castille, occupoit la chaire de S. Pierre. Ces deux circonstances réunies finirent les maux qui affligeoient l'Es-

pagne Chrétienne *. Le pape vint heureusement à bout de faire conclure un traité de paix, à condition, 1° que le roi de Castille céderoit le pays de la Rioja, appartenant à la Navarre, & qu'on avoit autrefois usurpé; 2° que le roi d'Aragon restitueroit toutes les places qu'il occupoit encore dans la Castille. Les deux Rois se virent, & n'eurent plus, dans la suite, que de legers démêlés, toujours inévitables entre des Princes voisins.

* Il est étonnant que, malgré tant de troubles, on n'ait jamais assemblé en Espagne un si grand nombre de conciles. Tous avoient pour objet principal de rétablir la tranquillité dans l'Etat, & le bon ordre dans le clergé. On défendoit d'inquiéter ou d'attaquer les pélerins & les laboureurs : on s'opposoit à la licence qui rendoit alors le divorce très-fréquent. On renouvelloit les loix contre le mariage des prêtres : on ordonnoit d'observer une trève, les fêtes & les dimanches; ce qui ressemble aux canons des conciles tenus en France, un siécle auparavant, & qui prescrivoient ce qu'on nomma LA PAIX DE DIEU, & LA TRÈVE DE DIEU.





ALPHONSE VII, L'EMPEREUR.

[1122.]

ALPHONSE VII porta ſur le thrône de Caſtille le ſang & la maiſon de France. Il étoit fils de Raimond de Bourgogne, dont le biſaïeul, Otte-Guillaume, avoit été la tige des comtes de Bourgogne dans la Franche-Comté.

Dans le même tems, un autre Alphonſe, fils de Henri, comte de Portugal, jettoit les fondemens d'une nouvelle monarchie où ce même ſang règne encore. Pluſieurs hiſtoriens ont nommé le comte de Portugal, Henri de Lorraine, parce qu'ils l'ont cru en effet de cette maiſon. Mais il eſt très-certain, d'après les monumens cités par MM. de Sainte-Marthe, qu'il étoit originaire de celle de Bourgogne, & qu'il deſcendoit de Robert, roi de France, fils de Hugues-Capet.

Nous finirons ici de confondre la Luſitanie, ou le Portugal, avec le reſte de l'Eſpagne; & le règne d'Alphonſe I ſera la premiere époque des ANECDOTES PORTUGAISES.

[1124]

Le roi d'Aragon ne s'occupoit qu'à faire des conquêtes sur les rois Maures, ses voisins. Il en défit onze, qui s'étoient joints pour s'opposer à ses progrès, & revint chargé de leurs dépouilles. « Il fit bâtir un » nouveau fauxbourg dans la capitale de » Navarre, & le donna, avec le droit de » naturalité, aux François qui l'avoient » suivi dans ses expéditions militaires, » n'obmettant aucune occasion de récom- » penser les services d'une nation qu'il ai- » moit, & à la valeur de laquelle il se re- » connoissoit redevable d'une grande par- » tie de ses exploits. »

Ces onze Rois étoient du nombre de ceux qu'on pourroit appeller les Grands Vassaux du Miramolin, & qui occupoient une certaine étendue de pays qu'ils gouvernoient avec une autorité absolue. Souvent ils se faisoient mutuellement la guerre, & se croyoient trop heureux de n'être pas attaqués par les Espagnols, contre lesquels ils ne prenoient jamais les armes que pour se défendre.

A proprement parler, on ne comptoit alors que trois Rois en Espagne; celui de Castille, qui possédoit l'ancienne & la nouvelle Castille, le royaume Léon, les Asturies, & la Galice; le roi d'Aragon, qui

étoit aussi maître de la Navarre ; le Miramolin, ou le roi de Maroc, qui avoit, outre ses Etats d'Afrique, l'Andalousie, les Algarves, la Murcie, les royaumes de Cordouë, de Grenade, de Valence, & une partie du Portugal. Il y avoit encore en Espagne deux Comtes souverains ; celui de Portugal, vassal du roi de Castille ; & celui de Barcelone, qui étoit feudataire de la France, & possédoit la Catalogne avec le Roussillon.

[1127.]

Après une bataille, qui termina le premier démêlé entre la Castille & le Portugal, Alphonse VII tourna ses armes victorieuses contre les villes Sarasines, frontieres du royaume de Tolède. Ses conquêtes, avec celles que le roi d'Aragon continuoit, & que le comte de Portugal se préparoit à faire, auroient, en peu de tems, dépouillé les Maures de ce qu'ils possédoient encore dans l'Espagne, si la guerre ne s'étoit pas allumée de nouveau entre les Rois Chrétiens, comme il n'étoit arrivé déja que trop souvent, & dans des circonstances presqu'aussi favorables ; mais l'instant marqué pour cette grande révolution étoit encore éloigné ; &, contre toutes les régles de la prudence humaine, & d'une sage politique, les Infidèles, ainsi que

que les Chrétiens, manquoient constamment l'occasion d'accabler leurs ennemis.

[1128.]

D'après une coutume fort ancienne, l'héritage des évêques morts passoit au fisc. Le roi de Castille renonce à ce droit, par un diplôme; ce qui acheve de lui gagner le clergé de ses Etats.

[1129.]

La Castille, déchirée par les guerres civiles, & en proie à la tyrannie des Grands, avoit besoin d'une réforme générale. On assemble un concile, à l'exemple des Goths, (le IVe de Palence.) Le Roi, les évêques, & les RICOS-HOMBRES s'y trouverent. On défendit, sous peine d'être rasé, d'attaquer sur les grands-chemins les ecclésiastiques, les moines, les pélerins, les voyageurs, les marchands, & les femmes. On porta la peine d'excommunication contre les seigneurs qui, sans des raisons légitimes, usurperoient le bien de leurs vassaux. Tout faux-monnoyeur fut condamné à la même peine, & à avoir les yeux crevés. On défendit de donner asyle aux traîtres, aux voleurs, aux parjures, & aux excommuniés.

RICOS-HOMBRES, signifient HAUTS & PUISSANS. On donnoit ce nom aux

principaux de la nation, qu'on appelloit en latin *Magnates*, ou *Optimates*, & qui avoient eu autrefois, conjointement avec les évêques, le droit d'élire les Rois. Le titre de HAUTS convenoit à leur origine qui remontoit à la fondation de la monarchie des Goths : celui de PUISSANS n'étoit pas moins conforme à leur opulence, puisqu'on leur laissoit en toute propriété les terres, les bourgs, & même les villes dont ils s'emparoient dans les petites guerres qu'ils faisoient, avec leurs vassaux, contre les infidèles. L'expulsion des Maures, étant depuis long-tems l'objet principal du gouvernement, on engageoit les Grands à y contribuer de tout leur pouvoir.

[1130.]

Le Miramolin se laissa surprendre dans son camp par une poignée d'Espagnols ; & la meilleure partie de son armée fut égorgée, avant que d'avoir pu songer à se défendre.

[1131.]

Le roi de Castille prend Calatrava, malgré la vigoureuse résistance qu'on lui oppose, & cède à l'archevêque de Tolède le domaine de cette place, à condition de la conserver & de la défendre contre les entreprises des Maures. L'archevêque céda

aux Templiers cette place importante, & les droits qu'il y avoit. Dans la ſuite, Calatrava fut remiſe au pouvoir des Chevaliers qui portent encore aujourd'hui le nom de cette ville. (Voyez ci-après, ſous l'année 1158.)

Ces Chevaliers, à l'exemple des Hoſpitaliers & des Templiers, avoient pris la croix en Eſpagne, & ſuivoient les armées Chrétiennes à leurs dépens. La fin principale de cet ordre étoit de faire toujours la guerre aux infidèles.

[1132.]

L'infant D. Sanche, fils aîné du roi de Caſtille, reçoit l'ordre de chevalerie à Valladolid. Lorſqu'on faiſoit un jeune Prince chevalier, on l'émancipoit, & on le déclaroit majeur. Cette cérémonie ſe fit ſelon la coutume, avec toute la pompe poſſible. Le Roi, qui voulut s'en charger, arma ſon fils de toutes piéces; lui ceignit l'épée avec le baudrier, & lui dit qu'il venoit de contracter « l'obligation de marcher ſur les » traces de ſes peres, d'imiter leur valeur, » d'avoir une noble ambition, de ne cher- » cher que la gloire, de ſacrifier ſa per- » ſonne & ſa vie pour le ſervice de Dieu, » & le bien de ſa patrie. »

[1134.]

Le roi d'Aragon s'opiniâtre au ſiége de Fraga, refuſe la capitulation qu'on lui demande, va lui-même aſſembler une nouvelle armée pour s'oppoſer aux Maures qui venoient de toutes parts au ſecours de cette place importante. Au retour, il ſuivoit ſes troupes, à la tête d'une eſcorte de trois cents chevaux. Il ſe voit coupé par la cavalerie ennemie, qui l'attaque bruſquement. Il ſe précipite, dans le deſſein de percer avec ſon eſcadron, & de rejoindre ſes troupes. Il combat en héros, ſuccombe enfin ſous les traits qu'on lui lance; & ſa mort cauſe le plus grand embarras, par les diſpoſitions bizarres de ſon teſtament.

Ce Prince n'avoit pas d'enfans; & un zèle imprudent le porta à inſtituer les chevaliers du Temple, & ceux de S. Jean de Jéruſalem, héritiers de tous ſes Etats. Les Grands des royaumes de Navarre & d'Aragon s'aſſemblent pour délibérer ſur le choix d'un ſucceſſeur. On leur conteſte ce droit. Les Chevaliers légataires, demandent l'exécution du teſtament. Le roi de Caſtille ſe prétend héritier légitime : on ſe ſépare, ſans rien conclure. La Navarre mécontente, depuis long-tems, de n'être plus qu'une

ſimple province, ſe donne un Roi dans la perſonne de D. Garcie, petit-fils de Sanche IV. A cette nouvelle, les Aragonnois ſe preſſent de fixer leur choix. Ils éliſent & couronnent, à Hueſca, Ramire, frere des deux derniers Rois, & qui, pendant quarante ans, avoit été ſucceſſivement ſimple religieux de Tomer, abbé du monaſtere de Sahagun, évêque de Burgos, de Pampelune, de Roda, & de Balbaſtro. Depuis la mort de ſon dernier frere, il prenoit le titre de PRÊTRE-ROI. Surita dit « que ce fut quelque choſe de nouveau » & d'extraordinaire, de voir un moine » monter ſur le thrône, après quarante ans » de profeſſion religieuſe. Pour achever le » merveilleux dans ce Roi, on l'obligea » de ſe marier. Ce fut le pape Innocent II » qui lui en donna la diſpenſe. »

[1135.]

Le roi de Caſtille profite de la foibleſſe de D. Garcie, & de la vieilleſſe de Don Ramire, pour aggrandir ſes Etats, & ſe fait proclamer Empereur des Eſpagnes. Trois de ſes prédéceſſeurs avoient déja pris ce titre, qui ne fut porté par aucun de ſes ſucceſſeurs. Le Roi de Navarre fit un traité par lequel il ne perdit que ce qu'il poſſédoit au-delà de l'Ebre : celui d'Aragon eſſuya des pertes bien plus conſidérables.

Alphonſe VII ſe fit couronner Empereur à Tolède ; & c'eſt par ce titre qu'il eſt particuliérement diſtingué dans les Annales Eſpagnoles, parce qu'il le porta plus conſtamment qu'aucun de ſes trois prédéceſſeurs. On fixe à cette époque les armoiries que la ville de Tolède porte encore aujourd'hui. Elles repréſentent un Empereur aſſis ſur ſon thrône, revêtu des habits impériaux, ſoutenant un globe dans la main gauche, & tenant de la main droite une épée nue.

[1136.]

Le roi d'Aragon s'attiroit un mépris général. La nobleſſe le jugeoit indigne de porter la couronne, & refuſoit de lui obéir. Le peuple qu'il ne défendoit pas, ne lui donnoit que le nom de ROI DÉFROQUÉ, & deshonoroit publiquement la Majeſté royale. Ce Prince foible crut relever ſon autorité, en devenant terrible. Il aſſemble les Etats généraux de ſon royaume, &, ſans autre forme de procès, fait couper la tête à quinze des plus grands ſeigneurs du pays, parmi leſquels on en compte quatre de la ſeule maiſon de Luna. Cette cruelle exécution fit ſuccéder la haine au mépris ; & le Prince, fatigué du poids d'une couronne qu'il ne pouvoit plus ſoutenir, deſcendit lui-même du thrône, pour aller finir

ses jours dans un monastere qu'il avoit fait bâtir à Huesca.

[1137.]

Raimond Bérenger, comte de Barcelone, obtient la couronne d'Aragon, en épousant une Princesse, âgée de deux ans, que Ramire avoit eue de la reine Agnès, sœur d'Eléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis le Jeune, roi de France, & qui épousa Henri II, roi d'Angleterre. Raimond étoit frere de la reine de Castille. Cette alliance; ses attentions, & les marques de respect qu'il affectoit de donner à Alphonse, lui procurerent plus d'avantages qu'il n'auroit pu en espérer de la guerre la plus heureuse.

[1138.]

Toute l'Afrique étoit en trouble par les entreprises des Almohades, famille nouvelle, qui prétendoit s'élever sur les ruines des Almoravides, famille ancienne & illustre parmi les Sarasins. Le Miramolin, voulant conserver sa supériorité, transporte en Afrique le reste des Chrétiens Muzarabes, parce qu'ils étoient plus aguerris, plus braves, & plus adroits que ses Maures.

[1139.]

Les Maures viennent investir le château

d'Azéca, où la reine de Castille s'étoit retirée, pendant qu'Alphonse assiégeoit Oréja. Cette Princesse fait dire aux généraux qu'elle « trouve étrange que des Che-
» valiers, élevés au-dessus du vulgaire,
» par la naissance, la valeur & les senti-
» mens, n'ayent pas honte d'attaquer une
» femme & une reine. Elle ajoûte que
» c'est à Oréja, & contre un Roi, qu'ils
» doivent aller se signaler. » Les Maures levent aussi-tôt le siége, & ne demandent à la Reine que l'honneur de la voir. Elle paroît sur les murs; & les ennemis défilent en sa présence, en donnant mille louanges à la fermeté, aux graces, & à la beauté de la reine de Castille. Ce trait de galanterie détruit bien l'idée que présente une armée de Maures, de Sarasins, d'Almoravides ou de Mahométans.

[1141.]

Les Chevaliers du Temple & de S. Jean de Jérusalem renouvellent leurs prétentions sur le royaume d'Aragon, en vertu du testament d'Alphonse le Batailleur. On leur répondit par de bonnes raisons : on y ajoûta de l'argent, de nouveaux établissemens; & il ne fut plus question de cette affaire.

[1142.]

Deux mille Castillans défont une armée

de vingt mille Maures, ravagent toute l'Andalousie ; ſont vaincus à leur tour, & perdent en un jour tous les fruits d'une campagne glorieuſe.

[1144.]

Le roi de Navarre épouſe Ebraque, fille naturelle du roi de Caſtille. Les nôces ſe firent dans la ville, où il y eut des joûtes, des tournois, des courſes de taureaux, & un divertiſſement qui peint bien les mœurs de ce ſiécle. On forma une enceinte au milieu de la place publique. On y fit entrer un porc, & deux aveugles armés chacun d'un gros bâton & d'un caſque ſur la tête. Ces deux aveugles devoient pourſuivre l'animal qui étoit le prix deſtiné à celui qui le tueroit avec ſon bâton. Les ſpectateurs s'amuſerent beaucoup de voir les aveugles courir vainement après leur proie, recevoir & ſe donner mutuellement les coups qu'ils croyoient lui porter.

[1146.]

Alphonſe veut profiter des diviſions qui régnoient parmi les Maures d'Eſpagne, partagés alors en trois dynaſties ; celles de Grenade, de Cordouë, & de Valence. Il forme une ligue avec l'Aragon, la Navarre, & les républiques de Gènes & de Piſe, qui devoient fournir des vaiſſeaux,

ſans leſquels il n'étoit pas poſſible d'attaquer les villes maritimes. Cette Ligue dura dix ans; & chaque campagne fut ſignalée par de grands combats, & des conquêtes importantes, dont le cours ſe trouva ralenti trop ſouvent par des évènemens imprévus. Après la priſe d'Almérie, ville maritime dans le royaume de Grenade, & qui ſervoit de retraite aux Corſaires Mahométans, les vainqueurs en partagerent le butin. Les Génois eurent un vaſe d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, & qu'ils conſervent encore aujourd'hui.

[1148.]

Un gentilhomme de Galice s'étoit emparé de l'héritage d'un payſan, & le retenoit, quoiqu'il eût été condamné par le gouverneur de la province à le reſtituer. Le roi de Caſtille, informé de cette violence, part de Tolède, avec quelques troupes; inveſtit ſécrettement la maiſon de l'uſurpateur, & le fait pendre ſur le champ.

[1153.]

La jeune reine d'Aragon, étant ſur le point d'accoucher, fait un teſtament par lequel le royaume qu'elle avoit hérité de ſes peres appartenoit à l'enfant qu'elle portoit, ſi c'étoit un garçon; mais, ſi c'étoit une fille, D. Raimond, ſon époux, de-

voit hériter ſeul de la couronne qu'elle déclaroit laiſſer entiérement libre, & de la maniere dont Alphonſe le Batailleur l'avoit portée. C'étoit prétendre qu'un ſimple teſtament pouvoit annuller tous les traités avec la Caſtille, & vouloir priver ſa fille d'un droit qui lui avoit été à elle-même ſi avantageux.

[1155.]

Le roi de France, Louis le Jeune, accomplit en perſonne le pélerinage qu'il avoit voué à S. Jacques en Galice. L'année précédente, il avoit épouſé Conſtance, fille d'Alphonſe, roi de Caſtille; & quelques Hiſtoriens Eſpagnols en ont pris occaſion de prêter à ce voyage un motif * qui ne mérite pas d'être réfuté ſérieuſement. Alphonſe n'épargne rien pour détromper les François du peu d'idée qu'ils avoient

* « Louis le Jeune, après avoir répudié la fa-» meuſe Eléonore d'Aquitaine, avoit épouſé » Conſtance de Caſtille, fille d'Alphonſe, ſur-» nommé l'Empereur. L'Hiſtoire d'Eſpagne aſſure » qu'un bruit, qui s'étoit répandu en France, » que cette Princeſſe n'étoit pas légitime, fit » prendre la réſolution à Louis d'aller s'en éclair-» cir lui-même, ſous prétexte d'acquitter un » vœu. Il eſt aſſez peu vraiſemblable qu'un » grand Roi pût douter d'un tel fait, & encore » moins qu'il eût pris le parti d'aller lui-même » ſur les lieux en faire les informations. »

alors de la magnificence Eſpagnole ; & Louis avoua qu'il n'avoit pas vu de Cour ſi brillante & ſi nombreuſe, dans ſes voyages en Europe & en Aſie. De tous les préſens qu'on lui offrit, il n'accepta qu'une grande eſcarboucle de la main de ſon beau-pere, qui lui demanda le corps de S. Eugene, martyr, premier évêque de Tolède, dont le tombeau avoit été reconnu, en 1148, à S. Denis en France, par Raimond, archevêque de Tolède.

[1156.]

Le roi de France envoie en Eſpagne une » ſolemnelle ambaſſade, dont le chef étoit » l'abbé de S. Denis, chargé de remettre » le bras droit de S. Eugene. Le roi de » Caſtille, & ſes deux fils, accompagnés » du clergé & des grands de la ville, vont » recevoir ce dépôt hors des murs de To- » lède, & le portent eux-mêmes ſur leurs » épaules juſques dans l'égliſe cathédrale. » En 1565, Philippe II envoya une ambaſſade en France, pour obtenir de Charles IX ce qui reſtoit à S. Denis des reliques de S. Eugene ; & on les reçut en Eſpagne, avec la même ſolemnité que la premiere fois.

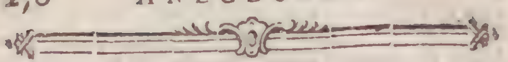
[1156.]

Deux gentilshommes de Salamanque forment un corps de religieux militaires, ſem-

blable à celui des Templiers. On appella d'abord ce nouvel établiſſement L'ORDRE DE S. JULIEN DU POIRIER. Dans la ſuite, on lui donna le nom d'ALCANTARA, qu'il porte encore aujourd'hui.

[1157.]

Alphonſe VII entre dans l'Andalouſie, à la tête d'une puiſſante armée, & y fait pluſieurs conquêtes importantes. Se ſentant incommodé des chaleurs exceſſives de l'été, il reprend le chemin de Caſtille, & meurt, avant que d'y arriver. Ce Prince ſignoit ainſi : *Ildefonſus, pius, felix, auguſtus, totius Hiſpaniæ imperator;* Alphonſe pieux, heureux, auguſte, empereur de toute l'Eſpagne. « La diviſion de ſes Etats entre » Sanche, ſon fils aîné, à qui il donna » les deux Caſtilles, & Ferdinand qui » eut pour partage le royaume de Léon & » de Galice, fut une faute héréditaire, » dont il falloit encore que quelques ex- » périences des malheurs qu'elle traînoit à » ſa ſuite corrigeaſſent ſa poſtérité. » L'Eſpagne Chrétienne ſe trouva dans une ſituation preſque ſemblable à celle où Sanche le Grand l'avoit laiſſée en 1035. C'étoit perdre en un ſeul jour les avantages acquis avec tant de peines, pendant plus d'un ſiécle.



SANCHE II, LE DESIRÉ.

[1157.]

LE roi de Castille signala le commencement de son règne par deux victoires sur le roi de Navarre. Don Ponce, comte de Minerva, général des Castillans, traita les prisonniers avec les plus grands égards, & les renvoya tous sans rançon, en disant : « Je n'ai pris le commandement » de l'armée, que pour réprimer la témé- » rité du roi de Navarre, & nullement » pour maltraiter des malheureux. »

[1157.]

Sanche conduit lui-même son armée contre Ferdinand, son frere, pour le forcer à rendre les biens dont il avoit dépouillé plusieurs Grands du royaume de Léon, qu'il venoit de sacrifier à la jalousie de quelques courtisans. Le roi de Léon, pris au dépourvu, va trouver son frere, sans autre suite que celle de quelques officiers nécessaires à son service. Il se présente, avant que d'avoir été annoncé, & au moment où le roi de Castille se mettoit à table. L'accueil répondit à la confiance qu'annonçoit une telle démarche : le repas fut fort gai ; & les deux freres y montrerent une égale disposition de vivre en bonne intelligence. L'Histoire Espagnole entre dans

le plus grand détail ſur cette entrevue, pour montrer ce que peut la franchiſe ſur un cœur droit & généreux. Sanche ne demanda que le rétabliſſement des exilés : Ferdinand y conſentit de bonne grace. Jamais l'Eſpagne n'avoit vu conclure une paix plus à propos. Aben-Jacob, roi des Almoades, étoit ſur les frontieres de l'Andalouſie, avec une armée formidable.

[1158.]

Les préparatifs de la guerre dont les Maures menaçoient la Caſtille jetterent tant d'épouvante, que les Templiers, déſeſpérant de pouvoir défendre Calatrava, la remirent entre les mains du Roi. Il ne ſe trouva perſonne qui voulût ſe charger de la défenſe de cette ville, quoiqu'on fît des offres bien capables de tenter l'audace de quelque Chevalier. Deux religieux de l'ordre de Cîteaux ſe préſenterent. L'un, nommé Raimond, étoit abbé de Fitero, non pas en Navarre, mais proche la riviere de Puiſerga. L'autre s'appelloit Diégo Vélaſquez, & avoit ſervi long-tems, avec beaucoup de diſtinction, ſous Alphonſe VII. Plus hardis que les guerriers, ils s'offrirent de pourvoir la ville de toutes les munitions néceſſaires, & d'un nombre de ſoldats ſuffiſans pour en ſoutenir le ſiége. Le Roi accepta ces offres, & tranſporta à l'ordre de Cîteaux le don de cette place qui avoit été fait autrefois aux Templiers, & dont la perte auroit en-

traîné la ruine de toute l'Eſpagne chrétienne. Le ſuccès juſtifia pleinement la hardieſſe de l'entrepriſe; & les Maures, informés de l'état où ſe trouvoit cette ville, n'oſerent pas même ſe préſenter devant elle.

L'abbé Raimond forma le plan d'un nouvel ordre militaire, dont il donna l'habit à un grand nombre de ceux qui s'étoient enfermés avec lui dans la place. Le pape Alexandre III le confirma dans la ſuite; & il eſt encore aujourd'hui au nombre des établiſſemens que l'ordre de Cîteaux peut compter dans le Monde Chrétien : ainſi prit naiſſance l'ordre des Chevaliers de Calatrava. On y inſtitua un Grand-Maître, des Commandans, & des Officiers, qui devinrent puiſſans par les bienfaits des Rois, & des particuliers zélés pour la défenſe de l'Etat & de la Religion, à laquelle ces Chevaliers ont conſtamment contribué de tout leur pouvoir. Ils porterent d'abord une eſpece de ſcapulaire blanc, auquel étoit attaché un petit capuchon qui tomboit ſur leurs épaules. Ils obtinrent, en 1397, de quitter cet habillement, & de ne porter qu'une croix rouge, terminée par quatre fleurs-de-lys....

L'ordre de Cîteaux s'étoit répandu en Eſpagne, ſous le règne d'Alphonſe VII. Les monaſteres fondés par ce Prince ſont preſque les mêmes qu'on y voit encore aujourd'hui,

jourd'hui, & que S. Bernard alla visiter. L'Ordre en fut redevable à l'attachement particulier, que le roi de Castille avoit pour le saint abbé de Clairvaux. Celui-ci étoit Bourguignon : le Prince l'étoit aussi du côté de son pere ; & ce rapport contribua beaucoup au premier établissement de l'ordre de Citeaux.

Il est surprenant que les écrivains de la Vie de S. Bernard ne parlent pas du voyage qu'il fit en Espagne. Il n'est cependant pas permis d'en douter, puisqu'il le dit positivement dans sa Lettre à Pierre le Vénérable, abbé de Clugni.

[1158.]

Le roi de Castille assembloit ses troupes à Tolède, pour les mener contre les Maures, lorsqu'il tomba malade, & mourut de douleur d'avoir perdu la reine, son épouse. Rodrigue de Tolède dit qu'on l'appelloit » le Bouclier de la Noblesse, le Pere des » Pauvres, le Défenseur des Veuves, l'Ap- » pui des Orphelins, l'Ami des Ordres reli- » gieux, l'Arbitre de tous les différends ; » tant il étoit bienfaisant envers tout le » monde ! » On lui donna le surnom de DESIRÉ, par l'espérance qu'il donnoit de faire un jour le bonheur de ses peuples, & par la douleur publique dont sa mort fut suivie.

ALPHONSE VIII, LE NOBLE.

[1158.]

ALPHONSE VIII n'avoit que quatre ans, lorsqu'il hérita du thrône de son pere; & les maux inévitables d'une longue minorité se joignoient à ceux dont on étoit menacé de la part des Sarasins. Cependant de braves guerriers se mettent à la tête des troupes que le feu Roi avoit assemblées; présentent la bataille au Miramolin, & le forcent à s'éloigner des frontieres de la Castille.

[1158.]

Il n'y avoit pas encore de loi sur la majorité des rois de Castille; mais Sanche II la fixoit à quinze ans, dans une disposition de son testament, par laquelle il laissoit les Alcaydes maîtres des villes dont ils avoient le gouvernement, & leur recommandoit expressément de ne s'en dessaisir pour personne, avant que le Roi son fils n'eût atteint l'âge de quinze ans. Alphonse II fut déclaré majeur, en 1166, & gouverna l'Aragon, par lui-même, dès qu'il eut treize ans.

[1158.]

Les maiſons de Lara & de Caſtro, les plus anciennes & les plus illuſtres de la Caſtille, ſe diſputent la tutelle du jeune Roi, & la régence du royaume. Don Guttiere-Fernand de Caſtro, qui en avoit été chargé par le feu Roi, eut la grandeur d'ame de renoncer à un emploi ſi honorable, par amour pour la paix.

[1159.]

Ferdinand, roi de Léon, paroît dans la Caſtille, avec une puiſſante armée; demande la tutelle de ſon neveu; fait des conquêtes qui le mettent en état de donner la loi. On alloit lui confier le jeune Prince : D. Nugnez l'enleve adroitement des mains de celui qui le portoit, l'envelope dans ſon manteau; monte à cheval, & le mene à S. Etienne de Gormaz. Toute la Caſtille applaudit à cette action; mais le roi de Léon ſe dédommagea, en s'emparant de tout le royaume, à la réſerve de quelques villes. Avila fut de ce nombre. On y avoit transféré le jeune Alphonſe; & les habitans flatés de cette marque de confiance, défendirent courageuſement leur Souverain, & le garderent fidélement juſqu'à l'âge de douze ans. C'eſt alors, &

à cette occaſion, que les habitans d'Avila commencerent à s'appeller LES FIDÈLES.

[1159.]

Le roi de Léon avoit envoyé un hérault à Manrique, chef de la maiſon de Lara, pour l'accuſer de trahiſon, parce qu'il avoit ſuivi le jeune Alphonſe, ſous prétexte de courir après le raviſſeur. Suivant la coutume de ce tems-là, il falloit ſe juſtifier d'une pareille accuſation, par un duel avec quelque champion choiſi. Manrique répondit que ſa conſcience ne lui reprochoit rien; qu'il mépriſoit les diſcours des aventuriers & des paladins; qu'il ſe réſervoit à combattre pour aſſurer la couronne ſur la tête de ſon Roi, & préſerver ſa patrie du joug qu'on lui préparoit.

[1162.]

La reine d'Aragon, après la mort de ſon mari, ne gouverna qu'au nom de ſon fils mineur, quoique le royaume lui appartînt de ſon chef. Elle établit une loi qui excluoit les femmes de la couronne, de façon cependant que leurs héritiers mâles pouvoient y parvenir. La loi Salique ne reconnoît pas le droit des enfans mâles, iſſus des femmes, parce qu'une mere ne peut donner à ſon fils un droit qu'elle n'a

pas: autrement l'acceſſoire l'emporteroit ſur le principal.

[1162.]

Un impoſteur entreprend de ſe faire paſſer pour Alphonſe I, mort depuis vingt-neuf ans. (Voyez ci-deſſus, page 261.) La crédulité du peuple favoriſe le début du fourbe. Déja on lui rend des honneurs ; & le Roi véritable alloit être en danger. Mais l'impoſteur a la témérité de ſe rendre à Saragoſſe, avec peu de précaution. Il y eſt pris & condamné à la potence.

[1165.]

La maiſon de Lara, impatiente d'humilier celle de Caſtro, & de s'élever ſur ſes ruines, conduit le jeune roi de Caſtille devant pluſieurs villes importantes, dans l'eſpérance qu'elles lui ouvriront leurs portes. On ſurprend Tolède ; & Ferdinand de Caſtro, qui en étoit le gouverneur, ſe réfugie chez les Maures. C'étoit, depuis long-tems, le parti que prenoient les mécontens, & les exilés. Suivant un principe que l'ignorance & l'eſprit de révolte avoient accrédité, on ſe croyoit libre & indépendant de toute autorité, en renonçant aux biens qu'on poſſédoit dans ſa patrie ; & on n'avoit pas honte de chercher parmi les Saraſins un aſyle qu'ils accordoient toujours volontiers ; de

porter les armes avec eux, même contre le Souverain légitime, qu'on avoit abandonné.

[1169.]

Les Etats généraux du royaume de Castille s'assemblent à Burgos. Le Roi qui avoit atteint sa quinzieme année est déclaré majeur; & les gouverneurs lui remettent les villes qui leur avoient été confiées comme en dépôt.

Les Etats généraux étoient composés des évêques, des grands du royaume, & des députés de toutes les villes. On y traitoit des moyens de réformer les abus que les troubles introduisoient & multiplioient sans cesse: on régloit l'administration des finances & de la justice; on y décidoit toutes les affaires qui concernoient la paix, la guerre, les alliances, & le bon ordre de l'Etat.

[1169.]

On ressentit à Tolède de violentes secousses d'un tremblement de terre, qui jetta tout le pays dans une consternation d'autant plus grande, qu'on n'avoit pas encore entendu parler d'un pareil évènement. On ne manqua pas de le regarder comme un présage des plus grands malheurs; & on observa qu'il y avoit précisément un an que le Tage étant sorti de

ſon lit, s'étoit debordé ſur toutes les campagnes des environs de Tolède.

[1170.]

Le roi de Caſtille épouſe Léonor, fille de Henri II, roi d'Angleterre, & lui aſſigne pour douaire pluſieurs villes très-conſidérables, outre la part qu'il lui promit dans toutes les conquêtes qu'il feroit ſur les Maures.

[1172.]

Les Chevaliers de S. Jacques commencent à porter ce nom. Il y avoit déja longtems que les chanoines de S. Eloi, voulant mettre les pélerins à couvert des inſultes des Maures, avoient fait bâtir des hôpitaux ſur toute la route, depuis les frontieres de France juſqu'à Compoſtelle. Quelques gentilshommes de Caſtille s'unirent aux chanoines de S. Eloi, & formerent un nouvel Ordre militaire, qui parvint, dans la ſuite, « à un ſi haut point de grandeur, » qu'il ſembloit le diſputer même avec la » puiſſance royale, à laquelle il ſe rendit » plus d'une fois redoutable. » Les nouveaux Chevaliers embraſſerent la régle de S. Auguſtin, que ſuivoient les chanoines, & prirent pour habillement un manteau blanc ſur lequel on appliquoit une croix rouge, faite en forme d'épée. La bulle d'érection

leur permet de se marier, mais avec l'agrément du Grand-Maître.

[1176.]

Les rois de Castille & d'Aragon forment le projet de chasser les Maures d'Espagne, & commencent leur expédition par le siége de Cuença, qui étoit le rempart des Infidèles. Les deux Rois ne tardent pas à manquer d'argent. Celui de Castille se rend à Burgos, y assemble les Etats généraux, & propose de nouveaux impôts, non pas sur le peuple qui étoit épuisé, mais sur la Noblesse, dont chacun des EXEMPTS, qu'on appelle HIDALGOS, devoit payer cinq maravedis d'or. Le comte de Lara s'oppose à cette demande : toute la Noblesse se joint à lui, quitte brusquement l'assemblée, & décide que, tous les ans, on donnera au Comte, & à ses successeurs, un superbe festin, pour conserver la mémoire du service que D. Pédre de Lara venoit de rendre, & pour engager leurs descendans à défendre les immunités & les droits de leur naissance.

Nous observerons, à cette occasion, que les Maravedis n'ont pas toujours eu la même valeur. Le prix en augmentoit ou diminuoit, selon la volonté des Princes. On assure qu'un Maravedis de ce tems en valoit à-peu-près dix-sept aujourd'hui.

Le Maravedis eſt une petite monnoie de cuivre, dont on trouve aujourd'hui peu de piéces. Les Eſpagnols s'en ſervent pour leurs comptes, ſoit de finance, ſoit de commerce. Le Maravedis vaut quatre Cornados, qui ſont de petites monnoies de compte, comme les pites & demi-pites en France. Les Quartas, autre monnoie de cuivre, valent quatre Maravedis; les doubles Quartas en valent huit, & les Octavos n'en valent que deux. Il y a auſſi des Octavos de quatre & de huit Maravedis.

Il faut trente-quatre Maravedis de Vellon, pour une Réale de Vellon, & ſoixante-trois pour une Réale d'argent; une Piaſtre, ou piéce de huit Réaux emporte cent dix Maravedis d'argent; & il en faut deux mille quarante de Vellon, pour une Piſtole qui vaut quatre Piaſtres; ce qui, dans les calculs un peu conſidérables, monte à des produits ſi extraordinaires, qu'on en ſeroit effrayé, ſi l'on ne ſçavoit pas qu'un nombre prodigieux de Maravedis compoſe à peine quelques centaines de livres Tournois.

[1178.]

Ferdinand de Caſtro, qui avoit quitté les Maures, pour s'attacher au roi de Léon, (Voyez ci-deſſus page 277,) gagne une victoire complette ſur les Caſtillans. Le comte de Lara ſe trouve parmi les priſon-

niers; Caſtro oublie qu'il eſt ſon ennemi perſonnel, & lui rend la liberté, à condition de ſe jurer mutuellement une amitié fidèle.

[1180.]

Depuis le règne de Charlemagne, on datoit les actes publics, qui ſe faiſoient en Catalogne, du règne des monarques François, pour reconnoître que cet Etat étoit un fief mouvant de leur couronne. Il fut décidé au concile, qu'on ſuivroit l'ère chrétienne. « Cette innovation ſervit de pré-» texte à la réſolution qu'on avoit priſe, de-» puis quelque tems en Eſpagne, de ſubſti-» tuer à l'ère d'Auguſte, dont on ſe ſervoit » dans ces royaumes, celle des années de » Jeſus-Chriſt. »

[1181.]

Le pape Luce III envoie en Eſpagne un légat qui réuſſit enfin à conclure la paix entre les Princes Chrétiens. Le point le plus difficile fut de régler les limites, & de marquer les frontieres que chaque Souverain devoit avoir dans les Etats qui étoient encore ſous la domination des Maures. Il fallut décider de quel côté chacun pourroit les attaquer, & juſqu'où il lui ſeroit permis de pouſſer ſes conquêtes. Cet article avoit ſouvent jetté la diviſion entre les Rois, & arrêté le progrès de leurs armes.

[1184.]

Le Miramolin battu ſucceſſivement par l'évêque de Gama, & par l'archevêque de Tolède, trouve encore ſon armée ſupérieure à celle des rois de Léon & de Portugal, & ſe diſpoſe à les combattre. « Mais dans le » tems même que, comptant ſur la victoire, » il rangeoit ſes troupes en bataille, & leur » inſpiroit ſon courage, il tombe mort de » deſſus ſon cheval. Cet accident étonne » tellement les Almohades, qu'ils fuient ſans » tirer l'épée : les deux Rois en font un » horrible carnage. On prétend qu'avant » l'action, les infidèles avoient maſſacré, » par ordre de leur Roi, dix mille femmes » ou enfans Chrétiens. »

[1191.]

Les rois d'Aragon, de Navarre & de Léon ſe liguent contre celui de Caſtille, dont la puiſſance faiſoit ombrage aux deux premiers. Le dernier s'étoit fait armer Chevalier par ce Prince, &, après la cérémonie lui avoit baiſé la main; ce qui étoit une eſpece d'hommage que ſes ſujets n'approuvoient pas, & dont lui-même avoit honte. Le deſir d'effacer cette tache le fit conſentir à la Ligue; & il y a apparence que le roi de Portugal, dont il avoit épouſé la ſœur, prit le même parti, à ſa ſollicitation.

Alphonse ne veut pas donner aux infidèles une occasion de reprendre les places qu'il venoit de leur enlever, & croit que le dessein d'une guerre contre les Maures, est une raison honnête de demander la paix aux Princes ligués. Il la négocie, la conclut, & change la Ligue en une espece de Croisade dont il se déclare le chef.

[1194.]

Martin de Pisuerga, archevêque de Tolède, pénetre dans l'Andalousie, à la tête d'une armée de Castillans; y fait les plus grands ravages, & un nombre prodigieux d'esclaves. Après avoir ruiné la campagne, rasé plusieurs forteresses, & brûlé des villages, sans trouver la moindre résistance, il revient en Castille, chargé d'un riche butin. Le roi de Maroc, ou le Miramolin, informé de cette incursion, la regarde comme le prélude d'une plus grande entreprise; & fait publier LA GACIE dans ses vastes Etats d'Afrique. Les Ethiopiens & les Arabes se joignent aux Maures, dans l'espérance de conquérir l'Espagne tout de nouveau, & d'en exterminer les Chrétiens.

Publier LA GACIE, c'étoit annoncer que la guerre intéressoit la religion mahométane, & que tout Musulman tué par les Chrétiens, ou qui en tueroit plusieurs, se-

roit abſous de ſes crimes, & aſſuré d'être parfaitement heureux dans l'autre vie.

[1195.]

Le Miramolin s'avance vers Alarcos. Son armée couvroit la campagne, & toutes les collines oppoſées, jusqu'où la vue pouvoit s'étendre. Alphonſe, au lieu d'attendre les ſecours que lui amenoient les rois de Navarre & de Léon, prend les devants pour arrêter ce torrent. Soit témérité, ſoit aveuglement, il engage le combat. Vingt mille hommes & tous ſes chevaliers reſtent ſur le champ de bataille. Obligé de fuir, il ſe voit enlever la Nouvelle-Caſtille, excepté Tolède. La peſte, la famine, les armes des Maures, celles des rois de Navarre & de Léon ravagent en même tems ſes Etats; & la Caſtille n'eſt plus qu'un théatre d'horreurs.

[1196.]

Alphonſe, roi d'Aragon, ordonne, en mourant, que le plus jeune de ſes fils prenne « l'habit religieux, dans le célèbre » monaſtere de Poblete, de l'ordre de Cîteaux, & qu'il s'y conſacre au ſervice de » Dieu, afin de le prier pour le repos de » l'ame de ſon pere, & de ſes ancêtres. » Il déclaroit encore dans ſon teſtament, que ſes trois filles, les infantes Conſtance, Léo-

nore & Douce, pourroient ſuccéder à la couronne, ſi leurs freres D. Pédre & D. Alphonſe mouroient ſans enfans. C'étoit réformer & changer les diſpoſitions du teſtament de la reine Pétronille ſa mere. (Voyez ci-deſſus, page 276.

[1197.]

Le roi de Caſtille, ne pouvant tenir tête aux Maures, attaque le roi de Léon. Leurs armées ſont en préſence ; mais les troupes refuſent d'en venir aux mains, & demandent la paix. Les deux Princes forcés d'en conclure les articles, la cimentent par le mariage du roi de Léon avec l'infante Bérengere, héritiere de la couronne de Caſtille.

[1200.]

Blanche de Caſtille épouſe l'héritier préſomptif de la couronne de France, Louis VIII, qui régna en 1223. Elle étoit ſœur de Bérengere, « & ce qui doit être remarqué, » c'eſt que les deux fils de ces Princeſſes, » Louis IX, roi de France, & Ferdinand III, » roi de Caſtille & de Léon, furent tous » deux mis par l'Egliſe au nombre des » ſaints. »

[1204.]

Pierre II, roi d'Aragon, ſe fait ſacrer à Rome. Le pape lui mit la couronne, & les autres marques de la royauté. Le Prince témoigne ſa reconnoiſſance, en s'obligeant

de payer, chaque année, à la chambre Apostolique, un tribut de deux cents cinquante écus d'or. Les Aragonnois protesterent contre ce tribut, & refuserent de payer les premieres impositions que le roi voulut exiger.

Les rois d'Arragon ne portoient ni le sceptre, ni la couronne, & ne prenoient pas même le nom de Rois, aussi-tôt après la mort de leur pere. Ils étoient obligés d'attendre qu'ils fussent mariés ou armés chevaliers : alors ils prenoient les ornemens de la royauté, & on leur donnoit le nom de Rois.

[1206.]

Le roi de Castille fonde l'université de Palence ; c'est la plus ancienne d'Espagne. Les chaires furent remplies par des sçavans qu'il fallut chercher en France, & en Italie. Les sciences n'étoient plus cultivées que par les Maures de Cordouë, à peine étoient-elles connues de nom parmi les Chrétiens. On aimoit mieux les laisser dans l'ignorance, que de les confier à des maîtres Mahométans.

[1208.]

D. Diégue de Haro, réfugié chez les Maures de Valence, se trouvoit à une action où le roi d'Arragon ayant eu son cheval tué sous lui, couroit le plus grand ris-

que d'être fait prisonnier. D. Diégue, oubliant les sujets de mécontentement qu'il avoit de ce Prince, lui donne un cheval, le tire de la mêlée, & le laisse à portée de rejoindre ses gens.

[1211.]

La trève conclue avec les Maures alloit expirer. Le roi de Castille, tout décidé à la rompre le premier, obtient du pape les mêmes indulgences pour les Croisés d'Espagne, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, & sollicite des secours en France, en Italie & dans toute la Germanie.

[1212.]

Deux des plus nombreuses armées, dont on ait jamais ouï parler, se trouvent sur les frontieres du royaume de Tolède & de l'Andalousie. On comptoit dans celle des Maures cent cinquante mille hommes de cavalerie; l'infanterie étoit innombrable. L'armée Chrétienne étoit d'environ deux cents mille combattans. Le Miramolin dépêche des couriers, pour annoncer à ses peuples qu'il tient les Chrétiens dans ses filets, & qu'il leur fera voir les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, qu'il traînera à sa suite dans toute l'Espagne. Il menaçoit le pape de faire de S. Pierre de Rome une écurie pour ses chevaux, & d'arborer ses étendards sur les tours de la métro-

métropole du Monde Chrétien. Cependant on en vient aux mains ; &, après avoir combattu presqu'un jour entier, les Chrétiens remportent une victoire, de laquelle dépendoit le salut de l'Espagne. Aussi les historiens Espagnols ne manquent-ils pas d'en attribuer le succès à une foule de miracles. Cent mille hommes perdirent la vie dans cette journée. Il en coûta aux Chrétiens, selon Rodrigue de Tolède, environ vingt-cinq soldats. La relation du roi de Castille en marque trente au plus ; & ceux qui en font monter le nombre plus haut n'en comptent que cent quinze : « Chose tout-à-fait » hors de vraisemblance, dit le même Roi, dans sa lettre au Pape, » si on ne la regarde » comme un miracle ! » Afin de perpétuer la mémoire de ce succès, on institua une fête qui se célèbre encore, tous les ans, à Tolède, sous le titre du TRIOMPHE DE LA CROIX. Le roi de Castille céda aux Princes croisés toute la part qu'il pouvoit prétendre au butin.

[1212.]

Après la journée de Marandal, ou d'Ubéda, dont on vient de parler ci-dessus, les maladies empêcherent l'armée Chrétienne de faire main-basse sur les Maures, & de les chasser de l'Espagne, suivant la résolution qui en étoit prise. Il fallut se sé-

parer, après avoir emporté d'emblée plusieurs villes, & conclu une trève que la famine rendoit nécessaire.

[1213.]

D. Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, qui a écrit l'histoire de son tems, distribue tous ses revenus aux pauvres, pendant la cruelle famine qui désoloit alors l'Espagne. Le Roi, pour le récompenser, lui donna, & à ses successeurs, la charge de grand chancelier de Castille, & ajoûta au domaine de son église vingt villages avec leurs dépendances.

La charge de grand chancelier est la premiere du royaume, pour le rang & pour l'autorité. Ses fonctions embrassent toutes les affaires qui regardent le gouvernement de l'Etat. C'est à lui d'en expédier & de signer les dépêches. Les archevêques de Tolède exerçoient cette charge, par eux-mêmes, lorsqu'ils se trouvoient à la cour; &, quand ils étoient obligés de s'en absenter, ils se faisoient remplacer par quelqu'un de confiance, mais avec l'agrément du Roi. Dans la suite, les Rois commencerent par nommer eux-mêmes, sans la participation de l'archevêque, ceux qui devoient remplir sa charge, & finirent par la donner en chef. Les archevêques de Tolède n'en ont pas moins continué de prendre le titre de Grand-Chancelier de Castille.

[1213.]

Le roi de Léon prend la ville d'Alcantara, & la donne aux Chevaliers de Calatrava. Cette donation étoit une charge réelle, puiſqu'il s'agiſſoit de défendre la ville contre les Maures qui la regardoient comme leur plus forte barriere contre les entrepriſes des Princes Chrétiens.

Les Chevaliers mirent dans la place une forte garniſon qui ne tarda pas à former un nouvel ordre militaire, ſoumis d'abord à celui de Calatrava, dont il eſt aujourd'hui indépendant, quoique toujours uni à l'ordre de Cîteaux. Tels furent les commencemens de l'ordre des Chevaliers d'Alcantara, qui s'eſt rendu ſi célèbre. Ils porterent d'abord un petit capuchon attaché à une eſpèce de ſcapulaire rouge, large de quatre doigts. Ils changerent cet habillement, en 1411, & prirent un manteau blanc ſur lequel eſt attachée une croix verte, terminée par quatre fleurs-de-lys.

[1214.]

Alphonſe VIII ne laiſſe en mourant qu'un jeune Prince âgé de dix ans. Pierre II, roi d'Aragon, mort l'année précédente, avoit eu pour ſucceſſeur un enfant de quatre ans. Ces deux minorités furent la ſource de bien des maux.



HENRI I.

[1214.]

LE royaume d'Aragon étoit divisé en trois partis ; celui du Roi, & ceux de D. Sanche, & D. Ferdinand, ses oncles, qui prétendoient avoir des droits à la couronne.

Eléonore d'Angleterre, reine de Castille, étoit en état de bien gouverner, pendant la minorité de son fils ; mais elle suivit de près son mari, & le règne du jeune Roi se passa en contestations parmi les Grands qui vouloient régner sous son nom.

On assembla les Etats généraux d'Aragon, afin de trouver quelque voie d'accommodement, & de ménager les esprits en faveur du jeune Roi. Les trois Ordres lui prêterent serment de fidélité ; ce qui n'avoit pas encore été observé à l'avenement des Rois à la couronne. Depuis cette époque, la coutume en a été établie, & on l'a suivie constamment.

[1215.]

D. Alvar de Lara, qui avoit extorqué

par adresse la régence du royaume de Castille, confisque l'apanage de Bérengère, sœur du Roi, & la bannit du royaume. Cette Princesse assemble des troupes pour se défendre; mais les Chevaliers qui lui offrent leurs biens, refusent de combattre contre un homme qui a pour lui la présence & le nom du Roi.

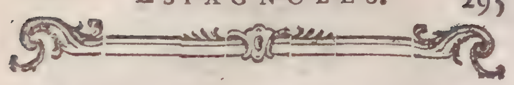
[1217.]

Henri étoit logé chez l'évêque de Palence, & jouoit dans une cour du palais, avec de jeunes seigneurs de son âge, lorsqu'une tuile, qui s'étoit détachée du toît, lui tomba sur la tête, & lui fit une large blessure, dont il mourut l'onzieme jour. Aussi-tôt Bérengère, fut reconnue & déclarée Reine. Son mariage avec le roi de Léon avoit été déclaré nul, après la naissance d'un fils nommé Ferdinand. Elle résolut de transmettre à ce fils la couronne dont elle venoit d'hériter.

Les auteurs Espagnols sont partagés sur le droit d'aînesse, que Bérengère pouvoit avoir, à l'exclusion de Blanche, reine de France. Quand même il seroit difficile de décider la question en faveur de la reine Blanche, il n'en faudroit pas conclure que S. Louis son fils n'eût pas eu à la couronne de Castille un droit qu'on pût raisonnablement opposer à celui de S. Ferdi-

nand. Alphonſe le Noble avoit eu peine à conſentit au mariage de Bérengère avec le roi de Léon, à cauſe de l'empêchement qu'y mettoit la proximité du ſang. Ce mariage avoit été déclaré nul; & les époux s'étoient ſéparés. Suivant des Lettres conſervées à S. Denis en France, le teſtament d'Alphonſe appelloit à ſa ſucceſſion, en cas que ſon fils mourût ſans poſtérité, les enfans de Blanche, à l'excluſion de Ferdinand, fils de Bérengère. Il eſt vrai que la France ne fit alors aucune démarche. Mais, pour prévenir toutes conteſtations à ce ſujet, Blanche de France, fille de S. Louis, épouſa Ferdinand, fils aîné d'Alphonſe X.





FERDINAND III, SAINT.

[1217.]

BÉRENGÈRE fut aſſez heureuſe pour retirer ſon fils des mains du roi de Léon. Elle fit la démiſſion ſolemnelle des droits qu'elle avoit à la couronne de Caſtille ; & Ferdinand, reconnu légitime héritier du roi Henri, ſon oncle, reçut l'hommage de ſes nouveaux ſujets. Cette cérémonie ſe fit à Najare, ſous un grand chêne, à la vue d'une multitude innombrable de peuple. Peu de mois après, les Etats généraux s'aſſemblerent à Valladolid. La Reine y renonça, pour la ſeconde fois, au royaume de Caſtille, en faveur de ſon fils qui fut proclamé de nouveau, & couronné dans une grande place du fauxbourg, d'où on le conduiſit à l'égliſe. Il y jura, ſelon la coutume, la conſervation des priviléges, accordés par les Rois, ſes prédéceſſeurs, & reçut le ſerment de fidélité du clergé, de la nobleſſe, & du tiers-état repréſenté par les députés des villes principales honorées du nom de Cités.

[1218.]

L'Eſpagne voit un pere armé contre ſon fils, dans le deſſein de lui enlever la couronne. Le roi de Léon n'a pas en Caſtille tout le ſuccès qu'il ſe promettoit. « Il porte » l'ambition & la haine juſqu'à ſolliciter le » prince Louis, fils du roi de France, époux » de Blanche de Caſtille, d'entreprendre » avec lui la conquête du royaume de Fer- » dinand, ſous prétexte que ce Prince, né » d'un mariage illégitime, ne pouvant par- » venir au thrône, la couronne étoit dé- » volue à Blanche. » Cette propoſition eſt rejettée à la cour de France.

[1218.]

Le jeune roi d'Aragon reçoit le ſerment de ſes ſujets qui lui font jurer de ne point altérer la monnoie. Les Rois ſes prédéceſſeurs avoient eu ſouvent recours à cet expédient, parce qu'ils ne pouvoient lever aucun impôt, ſans le conſentement des Etats qui ſe contentoient d'accorder, une ſeule fois, ſous chaque règne, un tribut conſidérable, appellé BOVATICO. C'étoit un impôt ſur toutes les bêtes à cornes, & à laine, qui ne ſe levoit que dans les grands beſoins de l'Etat.

[1219.]

Les Maures ſont attaqués, de toutes parts, par des Croiſades qui ſe multiplioient contre eux; mais le ſuccès de ces différentes expéditions ne répondoit pas aux eſpérances qu'elles faiſoient concevoir. Il n'en réſulta, cette année, qu'une famine cruelle, ſuivie d'une mortalité qui déſola toute l'Eſpagne.

[1220.]

Ferdinand s'arma lui-même Chevalier, la veille de ſon mariage, « parce qu'il n'y » avoit alors perſonne plus digne que lui » de faire cette cérémonie. »

Suivant les loix de la Chevalerie, on ne pouvoit être armé que par un Chevalier qui fût ſupérieur en dignité. Etoit-ce enfreindre ces loix que de choiſir des Chevaliers fameux par leurs hauts faits d'armes? Pluſieurs Rois, ſur-tout en France, ont fait cet honneur à des ſujets diſtingués.

[1222.]

Les Maures aſſiégés par une armée de Croiſés, que commandoit le roi de Léon, promettent une ſomme d'argent qu'ils attendoient d'Afrique, à condition qu'on levera le ſiége. Le Roi y conſent. Les Maures refuſent la ſomme promiſe. L'armée

n'étoit plus en état de recommencer le ſiége, ni de ſe faire payer.

[1222.]

L'infant de Caſtille, à peine âgé d'un an, eſt reconnu par les Etats du royaume, en qualité d'héritier de la couronne. « La » coutume de rendre hommage aux fils » aînés des Rois, même au berceau, s'eſt » conſervée juſqu'à préſent en Eſpagne. »

[1224.]

Le roi de Caſtille termine heureuſement les troubles de ſon royaume, & commence les conquêtes qu'il ſe propoſoit de faire, chaque année, ſur les Maures. Les rois de Léon, de Portugal & d'Aragon, ſuivent ſon exemple; & les Chrétiens triomphent par-tout. Pendant les expéditions de Ferdinand, la Reine-mere étoit chargée de la régence de Caſtille, où elle faiſoit paroître autant de prudence & de fermeté, que Blanche en montroit à la France. Jamais ſœurs n'eurent des traits de reſſemblance, plus marqués ni plus frapans. Elles préſentent même un rapport qui eſt ſans exemple dans l'Hiſtoire, « celui de deux ſœurs, » toutes deux meres de deux Saints, tou- » tes deux tutrices de leurs fils; leurs maî- » treſſes & leurs modèles dans la ſcience » des Saints, & dans l'art de régner; toutes

» deux Régentes de leurs Etats, pendant
» qu'ils étoient occupés à faire la guerre
» aux Infidèles, & leurs coopératrices dans
» tout ce qu'ils ont fait de vertueux & de
» grand. »

[1225.]

Ferdinand accorde la paix aux Maures de Grenade, qui lui faisoient des offres très-avantageuses, entr'autres de rendre la liberté à treize cents esclaves Chrétiens. Quelque tems après, il conclut aussi la paix avec le roi de Séville, qui l'obligea de payer, tous les ans, un tribut de trois cents mille Maravedis d'or, qui feroient aujourd'hui environ trente mille livres.

[1227.]

Abdalla, roi de Baëza, remet la citadelle de sa capitale à Ferdinand dont il s'étoit rendu vassal, & va fixer sa demeure à Cordouë qui lui appartenoit. Les habitans de cette ville l'arrêtent comme un traître, instruisent son procès, & lui font trancher la tête.

[1227.]

On jette les fondemens de l'église cathédrale de Tolède, un des plus beaux édifices de l'Espagne. Les riches dépouilles de l'Andalousie furent consacrées à élever ce monument de la piété & de la magnificence des

Rois Catholiques. Ferdinand voulut en poſer la premiere pierre, « ſous laquelle on » mit des médailles d'or & d'argent, qu'on » avoit fait fraper exprès, ſuivant la cou» tume des anciens Romains. »

Les médailles frapées, pendant la domination des Goths, ſont d'une gravure groſſiere, & véritablement barbare, en comparaiſon de celles qui avoient été frapées, pendant la domination des Romains, & prouvent combien il étoit néceſſaire d'en fabriquer de plus parfaites. Tout ce qu'on peut y apprendre ſe réduit à la véritable orthographe des noms des rois, ou des villes qui avoient le droit de battre monnoie. La ſuite de ces médailles gothiques, la plus nombreuſe qu'on connoiſſe, & qui eſt en or, ſe trouve à Paris, dans le cabinet du Roi.

On n'a pas lieu d'aſſurer, ni même de croire qu'avant l'époque de la domination des Goths, on eût fabriqué des médailles d'or. On n'en trouve qu'en argent & en cuivre. Le titre des premieres eſt aſſez fin, & du même poids que le denier Romain, qui ſe rapporte à notre gros.

[1228.]

Sanche VI, roi de Navarre, étoit devenu ſi gros, qu'il ne pouvoit plus ſe remuer; & les Grands de Caſtille en profitoient pour

faire valoir leurs prétentions. Il appelle son neveu, Thibaud, comte de Champagne, à la défense d'une couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance. Le jeune Prince montre par sa conduite le desir qu'il a de régner. Sanche le renvoie en France, & invite le roi d'Aragon, son voisin, à une conférence secrette. Le résultat fut un traité bizarre, par lequel les deux Rois s'adoptoient réciproquement, & se reconnoissoient pour les seuls héritiers de leurs couronnes. Les Grands de Navarre & d'Aragon avoient signé & ratifié ce traité qui n'eut point d'exécution.

[1229.]

Le roi d'Aragon envoie redemander quelques navires Catalans, pris par les Maures des isles Baléares, (Majorque, Minorque, & les autres isles qui les environnent.) Le roi de Majorque demande avec mépris : « Quel est ce roi d'Aragon ? .... » C'est, répond l'envoyé, celui qui a défait les Maures à la bataille de Murandal. » Peu s'en fallut que ce mot piquant ne coutât la vie à son auteur. Le roi d'Aragon se détermine à chasser les Maures de ces isles dont il s'empara.

[1229.]

A la prise de Majorque, le roi Maho-

métan se cacha pour se soustraire à la fureur des soldats; mais il fut découvert & conduit au roi d'Aragon, qui le prit par la barbe. C'étoit la plus grande insulte qu'on pût lui faire. Le vainqueur avoit juré d'en agir ainsi, afin de venger l'outrage dont nous avons parlé ci dessus. Du reste, il le traita avec beaucoup de générosité.

[1230.]

Alphonse, roi de Léon, meurt, au retour d'une campagne glorieuse, pendant laquelle il avoit fait plusieurs conquêtes importantes, & remporté sur les Maures une victoire complette. Par une suite de l'aversion qu'il conservoit toujours pour son fils, le roi de Castille, il le déclaroit, dans son testament, inhabile à lui succéder, & laissoit la couronne, par indivis, aux deux infantes Sanche & Douce, nées de son premier mariage avec Thérèse de Portugal, qu'il avoit répudiée. Ferdinand prévient tous les troubles par son autorité; assure à chacune des Infantes trente mille ducats de pension, & réunit pour toujours le royaume de Léon à celui de Castille.

Le DUCAT est une monnoie d'or, qui valoit autrefois 6 livres 4 sols, argent de France. Le double Ducat, ou Ducat à deux têtes valoit, sous le règne de Louis XIII, 10 livres, monnoie de France;

mais enſuite il fut mis un peu plus haut que la Piſtole d'Eſpagne. Il n'y a plus actuellement de Ducats d'or ; & on ſe ſert, pour les comptes, du Ducat d'argent, comme on fait, en France, de la Piſtole de 10 livres, qui n'eſt pas une eſpece courante.

Le Ducat de compte eſt de deux ſortes ; l'un appellé Ducat de Plata ou d'Argent ; & l'autre, Ducat de Vellon ou de Cuivre. Le premier vaut onze Réaux d'argent ; & le ſecond, onze Réaux de cuivre ; ce qui forme une différence d'environ la moitié. Le Réal d'argent s'eſtime 7 ſols 6 deniers ; & celui de cuivre, 5 ſols, monnoie de France.

Le Ducat de change vaut toujours un Maravedis de plus que le Ducat de compte : cette différence vient de l'uſage des banquiers qui ont jugé à propos de l'établir ainſi.

Le change avec les villes du Nord ſe fait par Ducats ; & avec l'Angleterre, par Piaſtres ou Piéces de huit.

[1231.]

Alphonſe porta une loi qui ordonnoit de rendre gratuitement la juſtice à ſes ſujets, & défendoit aux magiſtrats, ſous des peines très-ſéveres, de recevoir aucun préſent ; mais, en même tems, il leur aſſi-

gnoit, ſur les revenus publics, des gages conſidérables.

[1232.]

Aben-Zaën, Saraſin puiſſant dans le royaume de Valence, découvre que ſon Roi entretient une correſpondance avec la cour d'Aragon. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver le moyen d'envahir ſon thrône. Le roi d'Aragon donna des terres au Prince fugitif, qui, peu de tems après, embraſſa la Religion Chrétienne; le maria richement; &, lui ayant aſſuré une fortune conſidérable, il entreprit de joindre le royaume de Valence à celui d'Aragon; ce qu'il exécuta heureuſement.

[1233.]

Tandis que l'archevêque de Tolède, & l'évêque de Placencia, conduiſoient des ſiéges en Andalouſie, & y faiſoient les fonctions de généraux d'armée, l'infant Alphonſe de Caſtille pénetre avec ſix mille hommes juſqu'aux portes de Séville, & remporte, en moins d'une heure, une victoire complette ſur quarante mille Maures. Le roi de Séville, qui commandoit cette armée, s'étoit flaté que ſa ſeule préſence feroit fuir l'ennemi; & il attaqua bruſquement, & ſans ordre, des gens déterminés à vaincre ou à mourir.

Le

Le roi Ferdinand faisoit aussi la guerre en personne, & procuroit à ses sujets tous les avantages qu'ils auroient pu se promettre d'une paix profonde. Ce Prince visitoit souvent son royaume de Léon, afin d'y maintenir le bon ordre par sa présence. Il établit, dans toutes les provinces, des ADELANTADOS; dignité qui répond à celle de vice-rois. En tems de paix, ils administroient la justice; &, en tems de guerre, ils commandoient les troupes de la province confiée à leurs soins. Charles-Quint a ôté les fonctions, & les revenus attachés à ces charges, & le titre d'Adelantado ne donne aujourd'hui aucun pouvoir.

La charge d'AMIRANTE fut instituée en faveur de Raymond Boniface, le seul homme qui entendît alors la marine. Il n'est pas surprenant que les Espagnols ayent tardé si long-tems à équiper des flottes. Occupés, dans le centre de leur continent, à soutenir des guerres qui exigeoient toutes leurs forces, ils n'eurent besoin de vaisseaux, & ne penserent à s'en procurer, que lorsqu'ils attaquerent les villes maritimes.

Leurs forces de mer se réduisoient, à quelques bâtimens de charge, plus ou moins gros, à des galeres & à des barques de pêcheurs, que les villes voisines de la mer, ou de riches habitans, équi-

poient à leurs frais. Des médailles antiques présentent la figure d'un gros navire, de deux ponts & demi, à grand mât soutenu par ses cordages, équipé de ses échelles & de ses voiles, sur la proue duquel est une guérite qui, dans nos bâtimens, seroit sur la pouppe. On en trouve un autre qui ne paroît être que d'un pont & demi, & qui a quelque rapport avec nos tartanes. On distingue parfaitement un pavillon arboré au-dessus de son mât, & une branche qui semble être d'olivier, dépeinte au milieu de ce pavillon. Le revers d'une autre médaille donne l'idée de la manœuvre des petites galeres à un seul rang de cinq rames de chaque côté, au mât de laquelle est attachée une voile quarrée.

La forme des vaisseaux de la ville de Valence étoit différente. On voit une tour à plusieurs étages sur la pouppe d'un de ses bâtimens, & une pyramide sur la pouppe d'une de ses galeres. La tête de Mercure, ou son caducée, annonce que tous ces navires étoient entretenus pour le commerce.

La marine des Espagnols ne tarda pas à se rendre formidable; & la charge d'Amirante en devint plus importante. Elle paroît n'avoir été d'abord qu'une simple commission, puisqu'on en donnoit le titre à quiconque commandoit une flotte. Dans

la ſuite, le commandement ſouverain des armées navales fut confié à un ſeul. On lui attribua le ſeptieme de toutes les priſes, & de tous les vaiſſeaux qui faiſoient naufrage ſur les côtes du royaume ; & cette dignité pouvoit paſſer pour la premiere de l'Etat. Charles-Quint la réduiſit à un ſimple titre honorifique.

La charge d'ALFEREZ-MAYOR, ou de Grand-Enſeigne du Royaume, étoit déja fort ancienne. Les Princes Chrétiens l'avoient établie, à l'exemple des rois Maures de Cordouë. Ferdinand lui donna un nouvel éclat, en ajoûtant à l'office de porter l'étendard de Caſtille, devant le Roi, dans les combats, le droit de commander l'armée, quand le Monarque ne s'y trouvoit pas. La qualité de Chef des Chevaliers, ſoumettoit à cet officier toutes les affaires qui concernoient la chevalerie, & l'établiſſoit protecteur-né des femmes, des veuves & des orphelins. On ſçait que tout Chevalier juroit de prendre leur défenſe, envers & contre tous, & que c'étoit le point capital de la Chevalerie. La charge d'Alferez-Mayor ayant été réunie, en 1382, à celle de Connétable, ne fut plus qu'un titre ſans aucune fonction.

Le Grand-Maître de la maiſon du Roi, qu'on appella MAYORDOME-MAYOR, exerçoit auſſi des fonctions qui ont quel-

que rapport avec celle de Grand-Chambellan. Il jouissoit d'une prérogative bien honorable : c'étoit de confirmer tous les bienfaits qu'il plaisoit au Roi d'accorder ; &, sans cette espece d'attache, nulle grace ne pouvoit avoir son effet.

La charge de Grand ALGUAZIL est d'épée ; & les plus grands seigneurs du royaume se trouvent honorés d'en être revêtus. Il n'y en a point en France qui réponde parfaitement à celle-là, à moins qu'on n'y comprenne tout-à-la-fois les charges de Prévôt des Marchands, de Lieutenant de Police, & de Grand-Prévôt.

C'est ainsi que les grands officiers de la couronne étoient installés. On mettoit trois soupes dans une coupe de vin. Le Roi & le nouvel Officier s'invitoient, trois fois à en manger. Le Roi en prenoit enfin une; l'Officier, une autre ; & les assistans crioient trois fois : VIVE LE GRAND-MAÎTRE, ou L'AMIRANTE, &c. Aussi-tôt après cette cérémonie, le grand Officier prenoit toutes les marques de distinction attachées à sa dignité, comme d'avoir une banniere particuliere, son cri de guerre, ses armes, sa devise, &c.

[1234.]

L'Inquisition est reçue dans la Catalogne, & dans le royaume d'Aragon : elle dé-

pendoit alors de la juriſdiction des évêques.

[1234.]

Thibaut, comte de Champagne, prend poſſeſſion du royaume de Navarre, après la mort de ſon oncle, Sanche VI. (Voyez ci-deſſus, page 300.) On obſerve que, depuis Bermude III, en qui finit la poſtérité des anciens rois Goths, & qui mourut l'an 1037, l'Eſpagne n'eut point de Roi qui ne fût d'origine Françoiſe.

[1236.]

La ville de Cordouë ſe rend au roi de Caſtille, après avoir été ſous la puiſſance des Maures, pendant cinq cents vingt-cinq ans. On accorde aux habitans la liberté de ſe retirer où il leur plairoit. Mais, le Roi ſe rappellant que les Maures, après la priſe de Compoſtelle, avoient fait apporter les cloches de l'égliſe de S. Jacques ſur les épaules des Chrétiens pour être placées dans la grande moſquée de Cordouë, voulut uſer de repréſailles, & força les infideles à reporter ces cloches ſur leurs épaules, au même lieu d'où on les avoit tirées deux cents ſoixante ans auparavant.

Cette moſquée étoit, ſans contredit, le plus beau monument de toute l'Eſpagne : c'eſt aujourd'hui l'égliſe cathédrale. Elle a

ſix cents pieds de longueur ſur deux cents cinquante de largeur. Elle eſt ſoutenue par trois cents ſoixante-cinq colomnes de jaſpe & de marbre noir.

[1236.]

La priſe de Cordouë étoit ſi importante, que Ferdinand ajoûta à ſes autres qualités le titre de Roi de Cordouë & de Baëça, & obtint du pape la permiſſion de lever un ſubſide ſur le clergé de ſes Etats, ce qui étoit encore ſans exemple en Eſpagne.

[1237.]

Thibaut I, roi de Navarre, ordonne un Droit commun pour tous ſes Etats. Ce royaume ſéparé, depuis pluſieurs ſiécles, du reſte de l'Eſpagne, avoit ſes loix particulieres; & elles étoient preſqu'auſſi différentes, & auſſi nombreuſes que les villes.

[1237.]

Le roi d'Aragon s'occupoit uniquement du projet de faire paſſer ſur ſa tête la couronne de Valence. Il attaquoit les Maures, ſe trouvoit par-tout, & bravoit les dangers avec une ardeur qu'on taxoit de témérité. Souvent même il marchoit en aventurier, mais toujours avec un bonheur égal à ſon intrépidité. Il apprend que la forteresſe d'Enèſe eſt ménacée d'un ſiége.

Auſſi-tôt il part avec un camp volant de cavalerie, d'environ cent maîtres, faiſant conduire devant lui un convoi de vivres, & paſſe devant l'armée ennemie, qui n'oſe l'attaquer. Un gentilhomme Aragonnois, le voyant ſi peu accompagné, prit la liberté de lui demander où il alloit, & ce qu'il prétendoit faire? Le Roi répondit en riant: » Je vais ſéparer le ſon d'avec la farine; » voulant dire qu'il alloit reconnoître les braves d'avec les poltrons.

Peu de tems après, ce Prince revenoit à Burriana, avec dix-huit cavaliers. Un Officier, qui marchoit en avant, apperçoit un parti de cent trente cavaliers Saraſins; le charge avec quelques ſoldats ſeulement, & porte la peine de ſon imprudence. On preſſe le Roi de ſe retirer, pendant que ſon petit eſcadron ſoutiendra l'effort des ennemis: « Je mourrai & ne fuirai point, répond le Monarque intrépide. » Attendons-les: il arrivera de nous ce qu'il » plaira à Dieu d'ordonner. » Une contenance fiere & hardie tint d'abord les Saraſins en ſuſpens. Bientôt après, on les voit tourner bride, ſoit par la crainte d'une embuſcade, ſoit par la vue d'un ſecours qui parut fort à propos.

Les auteurs Eſpagnols font les plus belles deſcriptions du royaume de Valence, & ſur-tout de la capitale. Ils conviennent

qu'il n'y croît pas de bled ; mais on en tire abondamment par la Méditerranée & par l'Océan. Du reste, on y trouve tout ce qui peut rendre la vie non-seulement aisée, mais agréable & délicieuse. « Valence est » très-peuplée ; & les hommes y naissent » naturellement guerriers. Le ciel & la » terre concourent également à rendre son » climat un des plus charmans de l'Europe. » On n'y ressent point les rigueurs de l'hi- » ver ; & les chaleurs de l'été y sont tem- » pérées par les vents de mer. La fécondité » de ses campagnes, la somptuosité de ses » édifices, & la politesse de ses habitans, » ont fait dire que les étrangers y oublient » aisément leur patrie. Des arbres de toute » espece croissent dans ses jardins, parti- » culiérement les citroniers, les orangers » & les limoniers qu'on y plante en quin- » conce, & qui conservent une verdure per- » pétuelle que les frimats de l'hiver, & les » ardeurs de l'été ne flétrissent point. Les » murailles sont revêtues de ces arbres, en » forme de palissades que l'on dispose de » maniere qu'elles forment de grands cabi- » nets où les branches sont enlacées les » unes dans les autres, avec tant d'art, » que les rayons du soleil ne peuvent les » pénétrer, & qu'on y est à couvert de la » pluie. De ces branches diversement pliées » on compose de figures d'oiseaux, d'ani-

» maux, de toutes ſortes de vaſes, qu'on
» prendroit pour des ouvrages de marque-
» terie dans la ſaiſon des fleurs & des
» fruits... Le Guadalquivir paſſe à l'orient
» de la ville, & y eſt joint par un pont,
» d'où, ſe diviſant en pluſieurs ruiſſeaux,
» d'un côté il arröſe la campagne, & de
» l'autre il porte l'eau dans les places publi-
» ques, & juſques dans les maiſons des
» particuliers, par différens canaux. Dans
» le voiſinage de la mer, eſt un vaſte étang
» qui fournit une multitude prodigieuſe
» d'excellens poiſſons. Enfin rien ne man-
» que à cette contrée, pour être une des
» plus belles provinces de l'Europe.»

[1238.]

Le roi d'Aragon inveſtit Valence ; &, en attendant l'arrivée des troupes qu'on levoit dans ſes Etats, & celles qui lui venoient de France & d'Angleterre, il eut la hardieſſe de ſe préſenter, avec un corps de deux mille hommes, devant une ville qui comptoit plus de cinquante mille défenſeurs. Il ſçut tenir les aſſiégés en échec, & donner aux troupes le tems de venir le joindre. « Nul particulier ne lui en amena » de plus leſtes, & en plus grand nombre, » que Pierre Amel, archevêque de Nar- » bonne; & aucunes ne firent mieux leur » devoir.» L'armée des aſſiégeans ſe trouva

enfin composée d'environ soixante mille hommes.

[1238.]

On dit qu'au siége de Valence, on se servit d'une espece de bombes appellées Cohètes. Elles étoient « faites de quatre » parchemins, & pleines de matieres pro» pres à mettre le feu, quand la méche ve» noit à y prendre, & à les faire éclater » dans les endroits de la ville, où elles » étoient lancées. »

[1238.]

La reine d'Aragon, Yolande de Hongrie, s'étoit rendue au camp ; montoit à cheval, & accompagnoit souvent son époux, avec une intrépidité qui charmoit le Monarque, & donnoit de l'admiration aux troupes. Le Prince exposa mille fois sa vie, & ne reçut qu'un coup de flèche au front. Il en fut quitte pour l'ennui & le chagrin de se voir enfermé dans sa tente, pendant cinq jours.

[1238.]

Les assiégés réduits aux dernieres extrémités par la disette des vivres, & par les fatigues d'un siége opiniâtre, qui duroit depuis six mois, firent des propositions si avantageuses, que le roi d'Aragon ne balança point à les accepter. Tandis que les députés se rendoient au camp, pour con-

clure le traité, deux champions Maures, bien montés, & la lance en arrêt, vinrent jusqu'à la tente du Roi, & demanderent deux Chevaliers qui voulussent entrer en lice avec eux, pour défendre la gloire de la nation. Plusieurs guerriers se présenterent. D. Simon Tarassone, Aragonnois, & D. Pédre Clariana, Catalan, obtinrent la préférence. Au premier coup de lance, le Sarasin fit quitter l'arçon à Tarassone, & le renversa de cheval. Clariana répara l'honneur de la nation par la fierté avec laquelle il s'avança contre son adversaire. Au milieu de la course, le Maure eut peur, prit tout à coup la fuite, & se retira dans la ville.

Les principaux articles de la capitulation portoient que non-seulement Valence, mais encore toutes les places situées en-deçà du Xucar, seroient rendues au roi d'Aragon; &, à l'égard de celles qui sont au delà, il y auroit une trève pour huit ans; que ceux qui voudroient abandonner Valence se retireroient dans les villes de Dénia & de Cullera, où ils seroient sous la protection du Roi vainqueur; qu'ils pourroient sortir avec leurs équipages, leur argent, leurs meubles, & tout ce qui étoit de nature à être transporté, sans que personne les inquiétât; qu'on emploieroit à ce transport

cinq jours consécutifs, avant que de rendre la ville.

[1238.]

Cinquante mille Maures, tant hommes que femmes & enfans, sortirent de Valence, & traverserent le camp des Chrétiens, où l'armée formoit deux haies. Des colonies d'Aragonnois & de Catalans repeuplerent la nouvelle conquête : on leur distribua les terres que les Maures venoient d'abandonner ; & Valence devint, en peu de tems, plus belle & plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Le Roi donna des loix particulieres à ce nouveau peuple, & les fit écrire en Catalan, qu'un historien appelle la Langue Limousine : c'étoit la Romance dont on se servoit en France, depuis le neuvieme siécle, & qui avoit passé d'abord en Catalogne, & peu-à-peu dans presque tous les Etats du roi d'Aragon.

[1239.]

La plûpart des Princes Chrétiens envoient des ambassadeurs aux rois de Castille & d'Aragon, pour les féliciter sur le succès de leurs armes, & les exhorter à profiter de leurs avantages. Il est vrai que la domination Sarasine étoit ébranlée jusques dans ses fondemens, & qu'elle commençoit à se trouver sur le penchant de sa ruine ;

mais les deux Rois jugerent à propos d'accorder aux Maures la trève qu'ils demandoient, & dont ils avoient eux-mêmes un besoin pressant, afin de rafraîchir leurs troupes, de rétablir l'ordre dans leurs Etats, & de laisser respirer des peuples qui, depuis long-tems, supportoient les frais de la guerre.

Le roi de Castille profita de la trève, pour visiter tous ses Etats. Il jugeoit lui-même les procès, écoutoit les plaintes des foibles, & défendoit les petits contre l'oppression des grands. Son palais étoit toujours ouvert; & il suffisoit d'être du nombre de ses sujets, pour avoir un libre accès auprès de sa personne. Dans ses audiences ordinaires, chacun pouvoit passer dans son cabinet, & lui parler en particulier.

[1239.]

Mahomet Alhamar qui, de simple berger, ayant passé par tous les grades militaires, s'étoit élevé aux premieres dignités parmi les Maures, ajoûta la ville de Grenade aux autres places qu'il possédoit en souveraineté, & fonda une nouvelle monarchie qui a subsisté près de trois siécles, sous le nom de Royaume de Grenade. Ce Prince Maure apprend que D. Alvare de Castro, gouverneur de Martos, a quitté la ville, & qu'une bonne partie de la gar-

nison en est sortie. Il investit la place & dispose ses attaques. La gouvernante dépêche un courier au roi de Castille ; &, joignant le stratagême au courage, elle rassemble toutes les femmes ; leur distribue des armes avec des habits d'hommes ; les conduit sur la muraille, & affecte de les montrer aux ennemis. Sa contenance en impose & donne aux troupes le tems de venir la délivrer. Alhamar est contraint de lever honteusement le siége d'une ville qu'il comptoit emporter d'emblée.

[1240.]

Les habitans de Murcie secouent le joug d'Alhamar qu'ils haïssoient, & se choisissent un Roi. Cette démarche fut la source de la rivalité, ou plutôt de la haine qui dura, tant d'années, entre Grenade & Murcie, & qui fut si funeste à ces deux villes.

[1240.]

Etablissement de l'université de Salamanque, l'une des plus célèbres de l'Europe. Ferdinand y transféra celle qu'Alphonse son aïeul avoit fondée à Palence, & lui donna un nouvel éclat par ses soins & sa libéralité.

[1241.]

Hudiel, roi de Murcie, n'étant pas en état de résister à Alhamar, roi de Grenade, se met sous la protection de la couronne

de Caſtille, & livre toutes ſes places, à condition qu'on le maintiendra ſur le thrône, & qu'on lui laiſſera la moitié des revenus du royaume. On conſerve encore aujourd'hui les Actes de Souverain que Ferdinand fit alors à Murcie, en faveur de la Religion Chrétienne.

Deux années après, Alhamar inquiété par une faction puiſſante, qui menaçoit de le déthrôner, ſe rendit feudataire du roi de Caſtille, & s'obligea « de le ſuivre à la » guerre, de combattre ſous ſes ordres, » de ſe trouver aux Etats généraux du » royaume, de partager avec lui les tributs » qu'il levoit dans toute l'étendue de ſa do- » mination, pourvu qu'il en aſſurât la poſ- » ſeſſion paiſible à lui-même, à ſes enfans, » & à ſes ſucceſſeurs. »

[1242.]

Le cardinal Hugues, Dominicain, né à Barcelone, fameux par l'étendue de ſon génie, & ſa profonde érudition, entreprend de faire les Concordances de la Bible, & y réuſſit, à l'aide de cinq cents religieux de l'ordre de S. Dominique. Long-tems après, les Juifs & les Grecs imiterent ce travail, ſur leurs textes de l'Ecriture ſainte.

[1245.]

Rodrigue Ximenès, archevêque de To-

lède, meurt à Huerta, en revenant du concile de Lyon. On voit encore aujourd'hui son tombeau, avec une inscription latine, en deux especes de mauvais vers dont voici le sens :

LA NAVARRE EST MA MERE,
LA CASTILLE MA NOURRICE,
PARIS MON ÉCOLE,
TOLÈDE MA DEMEURE,
HUERTA MON SÉPULCRE,
LE CIEL MON REPOS.

Les Lettres, & particuliérement l'Histoire, lui doivent de la reconnoissance. Il a mêlé, dans ses Annales Espagnoles, des éloges, & même des fables qu'on voudroit excuser, en les attribuant à sa gratitude envers une monarchie où il avoit été comblé d'honneurs & de richesses.

[1247.]

Le roi de Castille avoit formé le grand projet d'achever la conquête de l'Espagne Sarasine, & de passer ensuite en Afrique, afin de punir les Maures, par de justes représailles, des maux qu'ils faisoient souffrir, depuis si long-tems, aux Espagnols. Dans ce dessein, il entreprend le siége de Séville, la capitale de l'Empire des rois de Maroc en Espagne, & l'une des plus belles villes qu'il y eut alors en Europe. On

y voyoit une tour de brique, « large de » soixante verges, & quatre fois plus » haute. »

On peut observer ici, que la verge est de trois pieds de Tolède, & que le pied est de onze pouces. Cette tour avoit donc cent soixante-cinq pieds de large, & six cents soixante de haut: elle étoit, par conséquent, plus haute de quatre-vingt-six pieds que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, dont la hauteur passe pour une chose des plus extraordinaires.

Séville est au milieu de vastes campagnes, aussi fertiles qu'elles sont agréables. Dès le tems même, dont nous parlons, elle se trouvoit environnée de forêts d'oliviers dont le produit étoit immense. « On » comptoit plus de cent mille, tant fermes » que moulins à huile, & magasins. Ce » nombre est excessif, & paroîtroit incroya- » ble, si nous n'avions pas d'autres garans » que les Maures, sur le rapport desquels » on ne peut guères compter. » Aujourd'hui cette ville est enrichie par le commerce des deux mers, & par l'arrivée des flottes qu'on y voit aborder, chaque année, depuis la découverte des Indes. « On y » compte plus de vingt-sept mille feux » divisés en vingt-huit paroisses ou quar- » tiers... La fabrique de l'église cathédrale » a trente mille ducats de rente: l'arche-

» vêque en a ſix vingt mille. Les canonicats,
» les dignités, & les autres prébendes, qui
» ſont en grand nombre, ont des revenus
» à proportion. » La cathédrale de Séville
eſt ſurnommée LA GRANDE; comme celle
de Tolède, LA RICHE; celle de Salamanque, LA FORTE; & celle de Léon,
LA BELLE.

[1247.]

D. Garcie Perez de Vargas, cavalier célèbre par ſa valeur, rencontra, lui ſecond, ſept Maures qu'il ſe mit en devoir d'attaquer. Son compagnon refuſa de tenter l'aventure, & ſe retira avec précipitation. Vargas ne crut pas devoir ſe meſurer ſeul contre ſept; mais il les attendit avec fierté, bien réſolu de les combattre s'ils venoient l'attaquer. On dit que, l'ayant reconnu, ils n'oſerent paſſer outre. Quand il leur eut donné le tems de ſe décider, il reprit, au petit pas, le chemin du camp. Il en étoit déja aſſez près, lorſqu'il s'apperçut qu'il avoit perdu l'agrafe qui fermoit ſon caſque. Il retourne ſur ſes pas, & va la chercher juſqu'au lieu où les cavaliers Saraſins paroiſſoient encore. Il la ramaſſe, & s'en revient avec la même gravité que la premiere fois.
» Cette bravoure Eſpagnole fut fort ap-
» plaudie; &, ce qui doit être du goût de
» toutes les nations, on ne put jamais le

» forcer à dire le nom du timide guerrier
» qui l'avoit abandonné dans le péril. »

Peu de tems après, un Eſpagnol reprocha au même D. Garcie de Vargas, que les armoiries qu'il portoit ſur ſon bouclier étoient empruntées d'une famille différente de la ſienne, & beaucoup plus illuſtre. Vargas diſſimula ſon reſſentiment; mais, à un aſſaut qui ſe donna au fauxbourg de Séville, il ſe battit ſi bien, & ſon bouclier reçut tant de coups, qu'il n'étoit plus reconnoiſſable. De retour au camp, il va trouver celui qui lui avoit fait un indigne reproche, & qui ne s'étoit pas fort expoſé pendant l'aſſaut: » Vous avez raiſon, lui dit-il, de vouloir » m'enlever les armes de ma maiſon; car » je les expoſe à de trop grands dangers: » elles ſeroient beaucoup mieux entre vos » mains. Comme vous êtes ſage, vous avez » plus de précaution à conſerver les vô» tres. » Celui-ci, tout confus, reconnut ſa faute; & une réconciliation ſincere ſuivit de près cette leçon.

[1248.]

Le roi de France, S. Louis, envoie à Tolède un grand nombre de reliques précieuſes, pour être placées dans l'égliſe cathédrale, où on les garde encore aujourd'hui, avec la Lettre de ce ſaint Roi,

écrite de ſa main, & qui porte en ſubſtance :
» Louis par la grace de Dieu, roi de France.
» A nos très-chers & amés en Jeſus-Chriſt,
» les chanoines & tout le clergé de l'égliſe
» de Tolède, ſalut & dilection. Ayant le
» deſſein d'enrichir votre égliſe d'un ex-
» cellent thréſor, en conſidération de notre
» très-cher & très-amé le vénérable D.
» Juan, archevêque de Tolède, qui nous
» a fait de très-humbles & de très-inſtan-
» tes prieres, nous vous envoyons avec plai-
» ſir quelques parties conſidérables des ſain-
» tes reliques que nous avons eues du thréſor
» de l'Empire de Conſtantinople, & tirées
» de nos ſacrés & précieux ſanctuaires. Ces
» reliques ſont une partie du bois de la croix
» de Notre-Seigneur... Nous prions donc
» votre charité, & nous vous demandons,
» au nom de Notre-Seigneur, que vous re-
» ceviez & gardiez, avec le reſpect qui
» eſt dû, ces ſuſdites ſaintes reliques : nous
» vous conjurons encore de vouloir bien
» vous ſouvenir de nous dans vos Meſſes
» & dans vos prieres. Donné à Etampes, au
» mois de Mai de l'année mil deux cens
» quarante-huit. »

[1248.]

Après ſeize mois d'un ſiége le plus célèbre qu'il y ait eu en Eſpagne, depuis celui de Nu-

mance, Séville, quoique toujours bien défendue, mais réduite par la famine aux dernieres extrémités, demanda enfin à capituler. Le traité fut long à conclure. Les Maures offrirent d'abord un tribut; ensuite le tiers, puis la moitié de la ville, & finirent par la céder toute entiere avec son territoire qui contenoit plusieurs places importantes. Cent mille habitans en sortirent, ou pour passer en Afrique, ou pour aller s'établir dans les villes de la domination Sarasine, & emporterent avec eux des richesses immenses. Le roi de Castille en fit une métropole, telle qu'elle étoit sous les rois Goths, & proposa de si grands priviléges à ceux qui viendroient s'y établir, qu'en peu de tems elle fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, & plus opulente qu'elle n'avoit été depuis cinq cents trente-quatre ans que les Maures s'en étoient rendus maîtres.

[1249.]

Le roi d'Aragon chasse les Maures de la province de Valence; & les Grands du royaume s'y opposent en vain. Le motif de leur résistance étoit de se conserver d'utiles cultivateurs des terres dont on avoit récompensé leurs services. Les Maures, plus adroits & plus laborieux que les naturels du pays, devoient occasionner par leur retraite une diminution considérable

dans le produit des terres; mais le Roi avoit intérêt de ne pas souffrir dans une province nouvellement conquise des esprits inquiets, legers, & toujours disposés à la révolte.

[1252.]

Ferdinand se disposoit à passer en Afrique, afin d'y combattre les Maures, tandis que le roi de France les attaquoit du côté de l'Egypte où il avoit pris Damiette. Son projet étoit de faire tomber, d'un même coup, cette puissance qui avoit été trop long-tems formidable aux Chrétiens. Mais la mort le prévint, après un règne d'environ trente-cinq ans, pendant lequel il augmenta ses Etats des deux tiers. Ce fut un Prince au-dessus de tout éloge, & qui ne peut-être mis en parallele qu'avec S. Louis, son cousin germain, tous deux grands Rois, grands guerriers, d'un zèle égal pour la religion, & pleins de fermeté à soutenir les droits de leur couronne. « Louis hazarda » plus que Ferdinand; & il y eut dans ses » entreprises quelque chose de plus héroï- » que. Mais Ferdinand gagna plus que » Louis; & sa conduite plus mesurée, plus » heureuse, eut des succès plus utiles & » plus durables. La sainteté du monarque » François fut plus éclatatante, mérita plu- » tôt les honneurs publics. Celle du roi

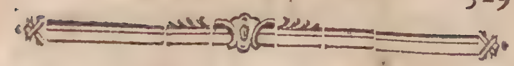
» de Castille, moins éprouvée par l'adver-
» sité, n'a eu le suffrage de l'Eglise qu'en
» 1671, & il n'est même encore permis
» qu'aux sujets d'Espagne d'en faire la fête,
» en vertu du bref de Clément X. »

On attribue à ce saint Roi l'établissement du conseil royal de Castille, avec une autorité souveraine, & sans appel, pour juger les procès qui s'élevent entre les Espagnols, & pour connoître, en dernier ressort, des plus importantes affaires.

La justice étoit administré par des juges établis dans chaque ville; & on pouvoit appeller de leur sentence au jugement du Roi. S. Ferdinand, accablé par la multitude des affaires, établit le conseil souverain de Castille, autant pour juger les appels des tribunaux inférieurs, que pour l'aider dans l'administration des affaires du gouvernement; ce qui exigeoit des membres de ce tribunal une connoissance profonde de la politique & de la jurisprudence. Aujourd'hui les affaires d'Etat ne sont plus de son ressort; mais il est toujours le dépositaire des loix fondamentales du royaume. La haute police de l'Etat, & l'exercice souverain de la justice contentieuse lui sont confiés. Le conseil de Castille est en Espagne ce que sont en France, le parlement, le grand-conseil, la chambre des comptes,

la cour des aides, & même le conseil-privé, en ce qu'on appelle « se pourvoir » par la voie de la requête civile. » Ce tribunal souverain est composé d'un président, de seize conseillers, d'un procureur général, & de quelques officiers subalternes. Il est divisé en quatres chambres qui partagent les affaires entr'elles. On doit remettre dans ses archives un exemplaire de tous les Livres qui s'impriment. Il pourvoit aux chaires des universités de Salamanque, de Valladolid & d'Alcala. Il examine les avocats, & nomme à toutes les places de la magistrature. Aucune charge n'est vénale en Espagne.





ALPHONSE X, LE SAGE.

[1252.]

ALPHONSE X, en montant ſur le thrône, fit un changement dans les monnoies, afin de remplir ſon épargne épuiſée par les longues guerres du feu Roi. Il lui en revint des ſommes conſidérables ; mais le déſordre ſe mit dans le commerce : les eſprits s'aigrirent, & les murmures éclaterent ouvertement. Le Roi fixa le prix des denrées; & le remède aigrit le mal. « Cette voie d'en» richir les Princes, dit Mariana, quoique » ſouvent miſe en uſage, a été rarement » heureuſe, & a preſque toujours eu des ſui» tes funeſtes à ceux-mêmes qui en ont » profité. »

Alphonſe fut ſurnommé le Sage, « au » ſens qu'on appelloit de ce nom les ſça» vans dans l'ancienne Grèce, & perſonne » ne l'a mieux mérité que lui ; mais il ne » fut rien moins que ſage de cette ſageſſe » qui convient aux Rois. » On l'accuſoit de donner à l'étude, le tems & l'application qu'il devoit aux affaires de ſon royaume. Il avoit cependant tout ce qu'il falloit pour être un grand philoſophe, un aſtronome

& un grand Roi. Il manquoit ſeulement de cette prudence politique, qui fait le Monarque accompli. D'ailleurs il entendoit bien la guerre, & l'avoit faite avec ſuccès, ſous le règne du Roi ſon pere, qui l'avoit ſouvent chargé d'entrepriſes importantes & périlleuſes. En approfondiſſant le caractere de ce Prince, on trouvera qu'un bizarre aſſemblage de bonnes & de mauvaiſes qualités lui attira la haine de la plus grande partie de ſes ſujets, & le fit échouer dans les entrepriſes qu'il forma contre les étrangers.

[1253.]

Alphonſe commence la guerre contre le roi d'Aragon, & ne tarde pas à faire les premieres démarches pour conclure la paix. Les deux Princes furent également dupes d'un Maure nommé Alazarach, homme de beaucoup d'eſprit, plein de qualités agréables, mais fourbe, intrigant, & capable des trahiſons les plus noires. Le roi de Caſtille lui demandant un jour s'il étoit chaſſeur? » Je ne ſçais point d'autre chaſſe que celle » des hommes, répondit-il; &, quand il » vous plaira, je chaſſerai pour vous pren- » dre les places du roi d'Aragon. » Ce Prince informé de la réponſe, réſolut d'employer la ruſe contre un traître qui avoit déja tenté de le perdre par une inſigne perfidie. Il gagne un confident d'Alazarach

pour lui persuader de vendre une grande provision de bled qu'il avoit faite, & qui étoit alors fort cher, & pour lui insinuer que, la tréve finie, il en obtiendroit aisément une autre, pendant laquelle il rempliroit ses magasins à bon marché. Le Maure donne dans le piége, vend son bled, ne ménage rien pour prolonger la suspension d'armes; mais ce fut inutilement. La trève expirée, il est pris au dépourvu, & se croit trop heureux d'en être quitte pour un bannissement perpétuel. Le roi d'Aragon s'empare des places qu'occupoit le rebelle, sur quoi il écrivit d'un style ironique au roi de Castille : « Je me suis adonné à la chasse; » & j'ai pris en huit jours seize châteaux. »

[1254.]

Le roi de Castille signala son zèle pour les sciences, en accordant des priviléges immenses à l'université de Salamanque. Il y fonda huit chaires & une autre de musique. Ce Prince ne négligeoit rien pour tirer son royaume de l'ignorance dans laquelle il étoit plongé; mais ses exemples & ses discours furent inutiles. « Les chevaliers de ce siécle auroient cru s'avilir, en » faisant autre chose que se battre & cour- » tiser les dames. »

[1256.]

Alphonſe avoit perdu, en Eſpagne, l'amour de ſes ſujets, & l'eſtime de ſes voiſins ; mais il jouiſſoit de la plus haute conſidération chez les étrangers qui le regardoient comme un génie ſupérieur, un ſçavant du premier ordre, un grand politique, & le plus éloquent, le plus adroit, le plus brave des Princes de l'Europe. Cette réputation lui mérita les ſuffrages de quelques Electeurs; & il fut élu Roi des Romains. Le mauvais état de ſes affaires ne lui permettant pas de quitter l'Eſpagne pour ſe rendre en Allemagne, il n'eut pas d'autre moyen de ſoutenir ſon parti dans l'Empire, que la foibleſſe de ſon compétiteur Richard, comte de Cornouailles, frere de Henri III, roi d'Angleterre.

[1259.]

On fixe, en Aragon, la valeur de la monnoie qui juſqu'alors n'avoit eu de prix que celui qu'il plaiſoit à chaque Roi d'y mettre, au commencement de ſon règne. Ces variations ſucceſſives avoient toujours occaſionné la ruine du commerce.

[1260.]

La langue eſpagnole, ou plutôt le caſ-

tillan, ſuccede au latin qui, de tout tems, avoit été d'uſage dans les Actes publics. Le titre le plus ancien qu'on ait en ce genre, eſt la charte du roi Alphonſe X, qui change l'ancien nom d'Arraſata, ville de Biſcaye, en celui de Mondragon. Le Prince vouloit perfectionner ſa langue naturelle ; mais il ouvrit en même tems la porte « à une igno-» rance profonde des lettres humaines, & » des autres ſciences que les eccléſiaſtiques, » auſſi-bien que les laïques, ne cultiverent » plus, par l'oubli de la langue latine. »

[1260.]

Le roi de Caſtille, qui poſſédoit ſupérieurement la phyſique & l'aſtronomie, obtient du Soudan d'Egypte des hommes verſés dans ces ſortes de ſciences, & leur procure des établiſſemens avantageux dans ſes Etats.

[1261.]

La famille des Mérins de Bucar venoit de s'élever ſur le thrône des Maures d'Afrique, après en avoir chaſſé celle des Almoades ; &, pour ſe diſtinguer par une entrepriſe éclatante, elle méditoit de porter la guerre en Eſpagne, d'y relever la gloire & l'empire des Maures, dont il n'exiſtoit plus que de foibles reſtes. Les rois de Grenade & de Murcie, les ſeuls Princes Ma-

hométans, qui fussent alors en Espagne ; secouent le joug de la Castille, & commencent la guerre avec les plus grands succès. Ils s'emparent d'une infinité de places ; &, tandis que les Espagnols sont menacés d'un nouveau déluge de Sarasins prêts à fondre sur eux, ils disputent aux rois de Castille, & sur-tout à celui d'Aragon, le droit de lever certains tributs ; demandent le rétablissement de quelques anciens priviléges ; refusent les secours nécessaires pour combattre un ennemi formidable, ne les accordent qu'à demi, & à la derniere extrémité.

[1262.]

D. Garcie Gomez, gouverneur de Xérès, defend cette ville avec tant de valeur & de prudence, que les assiégeans même s'intéressent à sa gloire & à sa conservation. Résolu de périr ou de conserver la place, il ne répondoit, que par des sorties vigoureuses, aux offres d'une capitulation honorable, qu'on ne se lassoit pas de lui faire. Dans la chaleur du combat, il se précipite du haut des murailles dans le fossé. Les Maures, oubliant que le brave Gomez est leur ennemi, volent à son secours, & le font panser avec tant de soin, qu'ils lui conservent la vie.

[1263.]

Alphonse entre dans l'Andalousie, pousse les Maures à son tour, & reprend ses places. Il avoit grossi son armée d'un nombre prodigieux de volontaires, en promettant d'exempter d'un impôt, appellé MARTINIÉGA, tous ceux qui serviroient à leurs frais dans cette guerre, & se rendroient, tous les ans, au camp du Roi, avec des armes & un cheval, pour y servir pendant trois mois.

[1266.]

Tandis que le roi de Castille portoit la désolation dans le royaume de Grenade, le roi d'Aragon faisoit la conquête du royaume de Murcie, qu'il remit entre les mains d'Alphonse, conformément aux anciens traités. Il sçut faciliter le succès de cette entreprise, par le moyen des émissaires qu'il s'étoit attachés parmi les Maures, afin d'aller solliciter les habitans à lui ouvrir leurs portes, & par le soin qu'il prenoit de conserver les maisons de campagne, & les meuriers qui fournissoient la nourriture des vers à soie, & qui font encore aujourd'hui la richesse de ce pays. Le roi de Grenade, le seul Prince Mahométan, qui restât sur le thrône en Espagne, obtint la paix, à condition de payer un tribut annuel de cinquante mille ducats.

[1266.]

Un Chevalier, nommé Lizana, offensé par le roi d'Aragon, a la témérité de le défier à un combat singulier. Le Prince assiége le Chevalier dans son château, & le fait périr avec sa garnison.

[1269.]

D. Ferdinand, fils aîné du roi de Castille, épouse Blanche de France, fille de S. Louis. Les nôces furent célébrées à Burgos, avec une magnificence dont on trouve peu d'exemples. Les rois de Castille & d'Aragon en faisoient les honneurs avec leurs familles. Philippe le Hardi, héritier présomptif de la couronne de France, avoit accompagné sa sœur; Edouard, fils aîné du roi d'Angleterre, gendre d'Alphonse; le roi de Grenade; plusieurs Princes du sang de France, honoroient la fête de leur présence; &, tandis que cette cour jeune & brillante se livroit aux divertissemens qu'on lui avoit préparés, les deux rois Espagnols s'occupoient d'entretiens fort sérieux, dans lesquels l'Aragonnois, moins docte que le Castillan, mais plus habile dans l'art de gouverner, lui donnoit des conseils bien capables de prévenir les malheurs qui ne tarderent pas à empoisonner ses jours. Alphonse sçut les écouter, & ne fut pas assez sage pour en profiter.

Tous

Tous les historiens conviennent qu'à l'occasion de ce mariage, on termina un différend qui pouvoit avoir de grandes suites, par le droit que S. Louis prétendoit sur la couronne de Castille, dont sa mere étoit héritiere; mais la plûpart se sont trompés, touchant le fondement de ce droit, qu'ils établissent sur l'aînesse de la reine Blanche, & qui est au moins très-douteux: l'opinion contraire mérite de prévaloir. Ce droit avoit une autre source. Il étoit fondé sur la succession de la cadette à l'aînée; & le mariage de celle-ci avec le roi de Léon, ayant été déclaré nul, Ferdinand III, qui en étoit issu, ne pouvoit pas succéder à sa mere Bérengere, au préjudice de Blanche, sa tante, reconnue, même par le testament du pere de ces deux Princesses, pour héritiere de ses Etats. Il est vrai que la possession, & une espece de coutume introduite en Espagne, en faveur des enfans nés de ces mariages contractés de bonne foi, sembloient assurer le droit de Ferdinand; mais S. Louis crut devoir étouffer une semence de guerres pour des successeurs ambitieux, & renoncer, en faveur de son gendre & de ses descendans, à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur la couronne de Castille. (Voyez ci-dessus, p. 293.)

[1268.]

Le roi d'Aragon ſe rend aux ſollicitations des ambaſſadeurs de l'empereur de Conſtantinople, & du grand Kan des Tartares. Malgré ſon grand âge, ſes infirmités, les repréſentations de ſa famille & de ſes ſujets, il forme le deſſein de paſſer dans la Terre-ſainte. « Si je meurs, diſoit-il, » j'aurai du moins la gloire d'avoir » ſacrifié un reſte de vie, qui finira bientôt, » aux intérêts & à l'honneur de la Religion.» Mais à peine ſe fut-il embarqué, qu'une furieuſe tempête diſperſa ſes vaiſſeaux, & jetta ſur les côtes de Marſeille le navire qui le portoit. De nouvelles réflexions lui firent abandonner ſon entrepriſe, & le ramenerent dans ſes Etats, tandis que Don Ferdinand Sanche d'Aragon abordoit heureuſement en Paleſtine, & menoit contre les Saraſins d'Egypte des troupes qui auroient combattu ceux d'Eſpagne, avec beaucoup plus d'avantages & de ſuccès.

[1270.]

D. Pedre & D. Sanche, fils du roi d'Aragon, ſe font une guerre ouverte, qui fut terminée par un crime horrible. D. Sanche aſſiégé dans Pomar, & réduit aux dernieres extrémités, fait prendre ſes armes à ſon écuyer. Pendant que celui-ci amuſoit les

ennemis dans une sortie où on le prenoit pour son maître, Sanche deguisé en berger échappoit, d'un autre côté de la ville. Il cherchoit à mettre sa personne en sûreté. Mais l'écuyer fut pris, & eut la foiblesse de découvrir le déguisement du Prince fugitif. On mit des gens en campagne. On trouva Sanche sur la rive du Cinga, qu'il ne pouvoit passer. Son frere le fit enfermer dans un sac, & jetter dans la riviere. Le roi d'Aragon avoue lui-même, dans ses Mémoires, qu'il sentit de la joie, à la nouvelle de cette mort. D. Sanche n'étoit cependant pas l'aggresseur, ni le plus coupable ; & sans doute que la joie du monarque fut troublée par l'horreur d'un crime qui ternissoit la réputation de celui de ses enfans qu'il aimoit de préférence à tous les autres, quoiqu'il n'en parût jamais le plus aimable.

[1270.]

Le prétexte du bien public, qui fut presque toujours celui des rebelles, fait lever dans la Castille l'étendard de la révolte. Le Roi ne modéroit en aucune occasion, son penchant pour la raillerie, & les mots piquans. Les Grands, peu dociles à l'autorité, & incapables de souffrir un mauvais traitement, étoient aigris par la dureté, l'inconstance, la fierté, l'avarice

& les profuſions du Monarque. L'infant D. Philippe, frere du Roi, irrité de ce qu'on ne payoit pas ſes penſions, ni celles de ſes partiſans, prend le parti des mécontens. Au riſque de livrer l'Eſpagne à ſes ennemis les plus dangereux & les plus implacables, on implore le ſecours des rois de Navarre, de Grenade & de Maroc. Alphonſe eſt aſſez heureux pour déconcerter ces projets. Il en fut redevable à Fernand Pérez dont on n'avoit pu corrompre la fidélité. Les Révoltés déſolent la Caſtille, en ſe retirant auprès du roi de Grenade; font avec lui un traité dans lequel ils ſe réſervent la liberté de ne point porter les armes contre leur patrie, &, par une autre contradiction de conduite, le ſuivent contre les Maures de Cadix & de Malaga, qui étoient ſous la protection de la Caſtille.

[1273.]

Le roi d'Aragon invite les Chevaliers Catalans à le ſuivre dans une expédition qu'il médite contre le royaume de Valence. Ils refuſent d'y prendre part: « Attendu que, » par leurs priviléges, ils n'étoient obligés » de combattre que pour leur patrie, & » dans leur patrie. »

[1274.]

Le roi de Caſtille, toujours occupé du

desir de porter la couronne impériale, malgré l'élection du comte de Hapsbourg, fait une tentative inutile auprès des Electeurs, & quitte ses Etats pour se rendre à Lyon où le pape tenoit un concile pour réformer la discipline de l'Eglise, renouveller la guerre contre les Sarasins, & travailler à la réunion de l'Eglise Grèque avec la Latine. Alphonse harangua le souverain pontife, avec une éloquence peu commune, & que l'éclat de la couronne relevoit encore. Grégoire X répondit en peu de mots, détermina le Prince à se désister d'une prétention ruineuse, dont il ne devoit recueillir jamais aucun fruit, & lui accorda la troisieme partie des dîxmes destinées à l'entretien des églises, pour lui faciliter les moyens de soutenir la guerre contre les Maures qui venoient tout récemment de la déclarer aux Chrétiens de l'Espagne. Ce fut la premiere origine du droit appellé LES TIERCES OU LE TIERS, que les rois de Castille ont continué de lever sur les revenus des églises.

[1275.]

Sanche d'Aragon, archevêque de Tolède, leve une armée, & la conduit contre les Maures qui ravageoient l'Andalousie. Séduit par l'ambition qu'on lui inspira de remporter seul une victoire qui devoit être

le salut de l'Etat, il livre le combat, sans attendre la jonction des troupes que conduisoit D. Lope de Haro; perd la bataille, & tombe au pouvoir des ennemis. Quelques officiers se disputent un prisonnier de cette importance, & se disposent à en venir aux mains. Le gouverneur de Malaga les met d'accord, en perçant l'archevêque de son épée: « Il ne faut pas, dit-il, que la » tête d'un chien soit la cause d'une division » entre d'honnêtes gens, au préjudice du » bien commun. »

[1275.]

D. Ferdinand, régent du royaume de Castille, pendant l'absence du Roi son pere, meurt à Villaréal où il avoit marqué le rendez vous général de l'armée qu'il alloit conduire dans l'Andalousie. Il laissoit de son mariage avec Blanche de France deux fils en bas-âge, Alphonse & Ferdinand, appellés De la Cerda, du nom donné à leur pere, à cause d'une espece de croix au dos, qu'il avoit apportée en naissant. D. Sanche, second fils d'Alphonse, prend la conduite des troupes, sauve l'Andalousie, flatte le peuple, gagne les Grands, & se porte ouvertement pour héritier de la couronne, au préjudice de ses neveux. Les Etats généraux de Castille prononcerent en faveur de la ligne collatérale, & décide-

rent que la représentation ne devoit pas l'emporter sur la succession immédiate, tandis que les Etats généraux d'Aragon, assemblés à Lérida, « déclaroient que le sceptre ne sortiroit jamais de la ligne directe, » pour passer à la collatérale, tant qu'il y » auroit des mâles de cette premiere ligne.»

On dit que S. Louis, en accordant sa fille à Ferdinand auquel il cédoit tous ses droits à la couronne de Castille, avoit expressément stipulé que les enfans issus de ce mariage succéderoient au thrône, préférablement à leurs oncles. Il est vrai que la représentation n'avoit pas lieu chez les Goths dont les loix seules étoient suivies en Espagne; mais elles n'avoient pu rien décider, par rapport à la couronne qui étoit alors élective. Il n'est pas moins vrai que D. Sanche ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à lui procurer un jugement favorable, de la part de la nation assemblée à Ségovie.

[1275.]

Isabelle de France, reine douairiere de Navarre, fatiguée des persécutions que les Grands lui faisoient éprouver, se réfugie auprès de Philippe le Hardi, avec sa fille unique, la princesse Jeanne qui porta la Navarre & la Champagne dans la maison

de France, par son mariage avec Philippe IV, le Bel, en 1281.

[1276.]

La révolte des Maures de Valence force le roi d'Aragon à marcher contre eux. Son grand âge, le mauvais état de sa santé, les prieres & les larmes des Grands du royaume le déterminent à confier le commandement des troupes à deux guerriers distingués. Son armée est défaite, & avec une perte si considérable, que, le mardi, jour auquel on livra cette bataille, passa depuis, parmi les Aragonnois, pour un jour fatal à la nation.

[1276.]

Le roi d'Aragon succombe au chagrin que lui cause la défaite de son armée. Sa maladie augmente. Il remet sa couronne à son successeur; prend l'habit de l'ordre de Citeaux, & fait vœu, s'il recouvre la santé, d'aller passer le reste de sa vie au monastere del Pueblo, où il choisit sa sépulture. Jacques le Conquérant meurt, après avoir réparé, autant qu'il étoit en lui, le désordre causé par son incontinence qui fut le seul de ses défauts, & qui lui causa de violens chagrins. Deux royaumes conquis; trente batailles où il se trouva en personne, &

dont il fortit victorieux, lui ont affuré le furnom de Conquérant. Plus de deux mille temples confacrés à Dieu ont été des monumens authentiques de fon refpect & de fon zèle pour la religion.

Pierre III, fon fils aîné, & fon fucceffeur, réduifit les rebelles de Valence avec plus de facilité qu'on ne l'efpéroit, & ne voulut prendre le nom de Roi, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à un pere qui lui laiffoit trois couronnes.

[1277.]

La reine de Caftille s'étoit oppofée à l'exhérédation de fes petits-fils; &, ne fe croyant pas même en fûreté dans une cour où D. Sanche faifoit la loi, elle fe retira auprès de fon frere, le roi d'Aragon, & lui confia les jeunes Princes de la Cerda. D. Sanche effrayé de cet évènement qui devoit le troubler dans la poffeffion d'un Etat, dont les héritiers légitimes n'étoient plus en fon pouvoir, déchargea fa colere fur D. Frédéric, fon oncle, & fur un feigneur de la plus haute naiffance, qui furent accufés d'avoir favorifé cette fuite. Le premier fut étranglé ou décapité à Burgos, fans égard à fa qualité de frere du Roi. Le fecond, Don Simon Ruiz de Haro, fut brûlé vif à Trévigno; &, par l'adreffe de Sanche, tout l'odieux de cette double exé-

cution retomba ſur Alphonſe qui l'avoit ordonnée.

[1279.]

S. Ferdinand avoit confié aux plus célébres juriſconſultes de ſon tems le ſoin de raſſembler & d'examiner les loix du royaume, pour en faire un nouveau Corps de Droit. Cet ouvrage demandoit un travail & des recherches immenſes, & ne parut que ſur la fin du règne d'Alphonſe, ſous le nom de LAS PARTIDAS, qu'il porte encore aujourd'hui. On y a ſuivi les loix Romaines, autant que celle des Goths; & la promulgation de ce Code a aſſuré le titre de Légiſlateur à Alphonſe X, qui avoit déja commencé à le mériter, en établiſſant le gouvernement civil, tel qu'il a ſubſiſté depuis ſon règne, en créant les grands officiers de la couronne, en diſtinguant les GRANDS des RICOS-HOMBRES, & en fixant le rang & les prérogatives de chaque ordre de l'Etat.

On donna le nom de Cités aux villes principales; & elles ſeules eurent le droit d'envoyer des députés aux Etats généraux du royaume, qui juſqu'alors n'avoient été compoſés que des deux premiers ordres de l'Etat, le Clergé & la Nobleſſe.

La juſtice étoit adminiſtrée par les Corrégidors, dans les cités; & par les Alcades

dans les villes, les bourgs & les villages. Les fonctions de ces officiers embrassent celles de lieutenant-civil, de lieutenant de police & de maire, & ne durent que trois ans, depuis une ordonnance rendue par Henri III, vers l'an 1400. Le Corrégidor ne doit pas être citoyen de la cité où il commande; mais les Régidors, officiers qui tiennent lieu d'échevins & de conseillers de ville, doivent être nés dans le lieu même, où ils exercent leurs fonctions.

La plûpart des grandes charges étoient déja établies, (Voyez ci-dessus, page 308.) Mais Alphonse X y attribua de nouvelles distinctions, en augmenta le nombre, & rendit si honorable celle de Grand-Maître de sa maison, qu'il n'hésita pas d'en revêtir son fils aîné.

Nous avons déja observé que les principaux de la nation furent désignés par les noms de *Magnates*, *Proceres*, *Optimates*, tandis qu'on ne fit usage que de la langue latine. Alphonse X ayant ordonné que tous les Actes publics fussent écrits en langue vulgaire ou castillanne, les premiers du royaume prirent alors le titre de GRANDS, qui répond au mot latin *Magnates*, & y ajoûterent celui de RICOS-HOMBRES: ces mots signifient HAUTS ET PUISSANS. Suivant les intentions d'Alphonse X, les RICOS-HOMBRES étoient des gentils-

hommes qualifiés, comme ſont aujourd'hui les Comtes, les Marquis, les Barons; & il y en avoit de deux eſpeces. Le Roi donnoit aux uns des vaſſaux, durant leur vie: il n'accordoit aux autres que la permiſſion de porter le titre de RICO-HOMBRE, ſans celui de DOM, qui étoit alors uniquement affecté au Roi, aux Infans, aux Princes du ſang, & aux Grands.

Il eſt certain que l'origine de la Grandeſſe remonte juſqu'à celle de la Monarchie. Les principaux ſeigneurs Goths firent valoir le droit qu'ils avoient d'élire les Rois, & ſe procurerent des priviléges immenſes, dont ils jouirent conſtamment juſqu'à l'invaſion des Saraſins. Alors ceux qui ſuivirent Pélage dans les montagnes des Aſturies ne lui déférerent le titre de Roi, qu'en ſe réſervant pour eux-mêmes les qualités de ceux qui avoient le droit d'élire le Souverain, avant la révolution. Dans la ſuite des tems, le nombre des Grands fut toujours très-limité, puiſqu'il ſe réduiſoit aux Princes du ſang, & à quelques maiſons puiſſantes. On n'en compte que vingt-neuf qui furent honorées de la Grandeſſe, depuis le règne d'Alphonſe X, juſqu'à celui de Charles V. Ces Maiſons ſont celles de LARA, de CASTRO, d'HENRIQUEZ, de MANRIQUE, de VELASCO, de GUZMAN, de TOLÈDE, de MENDOZE, de ZUNIGA

de PACHECO, de GIRON, de PONCE, de LÉON, de CORDOUE, d'AGUILAR, d'OSSORIO, de LACERDA, de PIMENTEL, d'AVALOS, d'ACUNHA, de la CUÉVA, de SANDOVAL, de CARDENAS, de HARO, de SYLVA, de BORGIA, de FIGUEROA, de BENAVENTÉ, d'ARAGON. Ce fut principalement sous les règnes de Jean II, de Henri IV, de Ferdinand & d'Isabelle, que les seigneurs Castillans parvinrent à cette dignité dont le plus beau de tous les priviléges qui y sont attachés est de se couvrir devant le Roi. Presque tous les Ducs ont partagé cet honneur avec les Grands ; mais les Marquis & les Comtes, qui ont conservé ce droit en Portugal, l'ont perdu en Espagne, à l'exception de quelques-uns qui en jouissent encore. Les titres de Marquis & de Comtes sont réels, & donnent une distinction particuliere au-dessus du reste de la Noblesse.

[1280.]

Le roi de France, Philippe le Hardi, prend hautement la défense des Princes de la Cerda, ses neveux ; mais D. Sanche fait avorter tous les projets d'accommodement ; & il parut que les rois de Castille & d'Aragon étoient de concert pour amuser le Monarque François, par des ambassades, des entre-

vues & des conférences. L'Aragonnois promit de ne point élargir les Infans qu'il tenoit renfermés dans le château de Tativa ; & le Castillan tourna toute sa politique à le mettre dans la nécessité de lui tenir parole.

[1281.]

Alphonse découvre enfin le danger où il s'est précipité, en donnant à son fils le titre de Régent du Royaume. Abandonné de ses freres, de ses enfans, & de la meilleure partie de ses sujets, il ne lui reste plus que Séville & Murcie. Alors on dit de lui, « Qu'en étudiant le ciel, il avoit perdu » la terre. » L'un ne fut pas la cause de l'autre ; mais il sçavoit mieux découvrir les secrets de la nature, que ceux de son Etat. Tandis qu'il composoit, avec deux sçavans Arabes, Haran & Ben-Saïd, les Tables astronomiques, appellées de son nom ALPHONSINES, ou ALFONSIENNES ; tandis qu'il donnoit à ses peuples une Histoire d'Espagne, écrite en castillan, & une infinité d'autres Ouvrages qui prouvoient l'étendue de ses connoissances, & sa profonde érudition, il laissoit agir les ressorts secrets, qu'un fils ambitieux, souple, & adroit, mettoit en mouvement, pour s'attirer peu à peu toute l'autorité, & se rendre maître du gouvernement.

On rapporte, d'après une tradition conſtante, que, ce Prince philoſophe s'entretetenant un jour des ouvrages du Créateur, ſur-tout de la compoſition du corps humain, il lui échappa de dire : « Si j'euſſe » été du conſeil de Dieu, quand il voulut » former le monde, bien des choſes au» roient été mieux ordonnées. » Il paroît qu'il ne faut attribuer ces paroles qu'à la vanité inconſidérée d'un eſprit follement enflé de ſes connoiſſances, & de la ſupériorité de ſes lumieres.

» C'eſt à une bouche ſçavante que ce » blaſphême étoit réſervé, » diſoit J. J. Rouſſeau, dans ſes Obſervations deſtinées à montrer le danger des ſciences. Les défenſeurs des Lettres ont eu recours à des interprétations favorables. L'hiſtorien Jean de Ferréras auroit pu terminer la controverſe, puiſqu'il dit : « Je tiens ce mot pour » un conte fait à plaiſir. »

[1282.]

D. Sanche pouſſe le deſir de régner juſqu'à dépouiller ouvertement ſon pere de ce qui lui reſtoit encore de pouvoir & d'autorité. Les Etats généraux, convoqués par l'Infant, s'aſſemblent à Valladolid. Alphonſe y eſt dépoſé ; & ſon frere D. Emmanuel prononce la ſentence qui le déclare déchu de la couronne, & dégage les peuples du

serment de fidélité. Pendant ce tems-là, le Roi tenoit les Etats à Tolède, mais avec si peu de monde, qu'il ne fut pas possible de rien entreprendre pour arrêter le torrent. D. Sanche revêtu de l'autorité souveraine, & proclamé Roi, se contente de porter le nom de Régent: « Sans doute, dit un historien, » pour augmenter l'empressement de ceux qui l'exhortoient à » prendre celui de Roi. »

[1282.]

Alphonse abandonné de toute sa famille, & de ses sujets, dépêcha vers le roi de Maroc, Aben-Joseph, pour lui demander un secours d'hommes & d'argent, & lui envoya sa couronne en gage des sommes qu'il lui demandoit. Le roi Maure vint en personne, avec une puissante armée; & le Castillan s'avança vers les confins de Grenade, pour s'aboucher avec lui. Le lieu de la conférence étoit de la domination Sarasine; & le Prince Maure en fit les honneurs. Il donna la premiere place à Alphonse qui s'excusa de la prendre. « Elle vous est » dûe, lui dit-il. La longue suite de Rois, » dont vous êtes issu, ne me permet pas » de m'asseoir au-dessus de vous. Au reste, » ne pensez pas que je fasse pour vous, » quand vous serez heureux, ce que je fais » dans votre malheur. Je suis Mahométan,

&

» & vous, Chrétien. Ma religion m'oblige
» d'être votre ennemi, je le redeviendrai,
» quand vous n'en aurez plus d'autre. L'in-
» digne procédé de votre fils m'unit au-
» jourd'hui avec vous, en faveur des droits
» communs de la nature. Je vous aiderai
» avec zèle à punir un fils ingrat, qui vous
» doit la vie, & qui vous ôte la couronne.»

Le résultat de la conférence fut un plan d'opérations, qui commença par le siége de Cordouë, qu'il fallut lever, après trois semaines d'attaques inutiles. La campagne se borna à quelques courses sur les terres de Castille, dont le soldat tira seul avantage, par le riche butin qu'il y fit. La séparation des deux Rois fut très-brusque. Alphonse crut devoir se défier qu'Aben-Joseph ne voulût se saisir de sa personne. Il se déroba secrettement, & se retira à Séville. Le roi Maure, offensé du soupçon, & du procédé, repassa la mer avec ses troupes. Il eut cependant la générosité de renvoyer à Séville mille cavaliers Espagnols, qui étoient, depuis quelque tems, à sa solde, & qui rendirent un très-grand service à Alphonse, en défaisant un corps de dix mille hommes des troupes de D. Sanche.

[1282.]

Alphonse voulut rendre son fils odieux, par une sentence d'exhérédation. Il la pro-

nonça lui-même, à Séville, en présence de tout le peuple, & avec des cérémonies qui firent la plus vive impression sur les assistans. Cette sentence se trouve dans les Annales de Surita. Alphonse y déclare Sanche « convaincu d'avoir conspiré contre » sa personne, d'avoir séduit les peuples, » excité la révolte, violé tous les droits » divins & humains, par le complot d'un » parricide inouï. Il le prive, non-seule- » ment de l'héritage de la couronne de Cas- » tille, mais de tous autres biens, dignités, » prérogatives & honneurs, comme sujet » rebelle & criminel de lèse-majesté au » premier chef, & lui donne sa malédic- » tion, comme à un enfant impie & dé- » naturé. »

D. Sanche apprit cette nouvelle, comme une chose indifférente, & ne changea ni de langage ni de conduite. Il parloit toujours du Roi son pere, avec respect & modération. Il renouvella son alliance avec le roi de Grenade; & la guerre continua.

[1282.]

Le roi d'Aragon ne pouvoit prendre aucune part dans tout ce qui se passoit en Castille. Il étoit lui-même occupé à mettre en usage de grandes vertus, & de grands crimes, pour satisfaire son ambition, en

quoi il imitoit D. Sanche, mais par des voies différentes.

Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France, avoit conquis la Sicile sur Mainfroi & sur Conradin, derniers Princes de la maison de Suabe. Il étoit véritablement François, dit un historien Espagnol, c'est-à-dire, « d'une nation propre à conquérir » des Empires, mais non pas à les conser- » ver. » Tout occupé du soin d'embellir Naples, capitale de ses Etats, il négligeoit le gouvernement des lieux où il n'étoit pas, & les avis qu'on lui donnoit sur les suites que cette négligence pouvoit avoir au milieu d'un peuple naturellement peu fidèle, & d'ailleurs trop opprimé. Pierre III, roi d'Aragon, épioit le moment de recouvrer la Sicile dont il prétendoit que Constance son épouse devoit hériter, en qualité de fille de Mainfroi. Jean Prochyte, esprit audacieux & déterminé, profita de la haine publique contre les François, pour se venger d'une injure personnelle, & signaler son attachement à ses anciens maîtres. Les Grands du pays entrerent aisément dans tous ses projets de révolte, de trahison & de cruauté. Le roi d'Aragon s'y prête avec d'autant plus de facilité, que lui seul devoit recueillir les fruits de cet affreux complot. Il équipe une flotte, & répond

au pape qui lui en fait demander la destination : « Je brûlerois ma chemise, si elle » sçavoit mon secret. » Charles en eut de l'inquiétude ; mais il ne crut pas qu'un Roi se permît de l'attaquer autrement qu'à force ouverte ; & il avoit plus de cent galeres, vingt gros vaisseaux, un nombre infini de barques, une belle infanterie, & dix mille chevaux avec lesquels il alloit porter la guerre en Orient. Il ne pensoit qu'à partir pour faire la conquête de Constantinople, lorsqu'il apprit qu'on venoit de lui enlever la Sicile.

Ce fut le dimanche même de Pâques, ou l'une des fêtes, selon quelques historiens, qu'éclata la sanglante catastrophe, appellée VÊPRES SICILIENNES ; ainsi nommée, parce qu'elle commença au son des cloches, qui appelloit le peuple à l'église, pour chanter Vêpres. En moins de deux heures, tous les François qui se trouverent en Sicile, furent impitoyablement massacrés. Un seul gentilhomme Provençal, Guillaume Porcellet, qui commandoit dans Catalafimia, fut épargné, en considération de sa probité universellement reconnue. Ce respect pour la vertu est d'autant plus admirable, que la fureur n'épargna pas même l'innocence. On chercha les enfans des François jusques dans le sein de leurs me-

res, pour les faire mourir avant qu'ils fussent nés.

Le roi d'Aragon attendoit avec sa flotte le dénouement de cette barbare intrigue. Il débarque, au milieu des acclamations du peuple : on le couronne à Palerme ; &, pour éviter la honte de perdre une conquête qu'il avoit faite avec si peu de gloire, il a recours à la ruse ; & un nouvel artifice supplée à la force qui lui manque. Alarmé des puissans secours que Philippe III, roi de France, envoyoit à Charles d'Anjou, son oncle, il fait offrir un cartel, sous prétexte « d'épargner le sang, par un combat » singulier, & de décider la querelle plus » justement, au péril de ceux qui préten» doient en profiter, qu'aux dépens de la » fortune & de la vie de tant de gens qui » n'y pouvoient que perdre. » L'ardeur françoise donna dans ce piége. On convint que les deux rivaux combattroient en champ clos, chacun avec cent hommes, & pour éviter toute surprise, on choisit la ville de Bourdeaux, qui appartenoit au roi d'Angleterre. En attendant, le premier jour de Juillet de l'année suivante, on suspendit tout acte d'hostilité ; & c'étoit précisément l'effet que le roi d'Aragon se promettoit de son défi captieux. Il trouva le tems d'affermir sa domination en Sicile, de

lever des troupes, d'armer des vaisseaux, & de mettre sa nouvelle conquête en état de défense.

[1283.]

Le roi de Maroc se laisse gagner, une seconde fois, par les sollicitations d'Alphonse, & lui amene un nouveau secours qui ne fut pas plus utile que le premier. Le roi de Castille, craignant de se rendre encore plus odieux à ses sujets, par cette démarche, déclara que son union avec le Miramolin avoit seulement pour objet de faire la guerre au roi de Grenade, qui favorisoit le parti des rebelles; mais cette déclaration ne fit qu'augmenter la haine publique. D'un autre côté, les Maures faisoient un crime à leur maître de combattre pour un Prince Chrétien; & on trouva par-tout beaucoup plus de résistance qu'on ne l'avoit imaginé. Le roi de Maroc abandonna celui de Castille, & ne lui laissa d'autre avantage que celui de n'avoir pas été opprimé d'abord.

[1283.]

Toute l'Europe attendoit avec impatience le jour destiné à un combat qui devoit décider du sort de la Sicile. Un nombre prodigieux d'étrangers remplissoit

la ville de Bourdeaux, mais leur curiofité fut trompée. Charles d'Anjou parut, avec cent cavaliers, fur le champ qu'on avoit préparé, & y paffa tout le jour affigné au combat; mais il attendit en vain le roi d'Aragon. Les hiftoriens Efpagnols excufent ce Prince « fur ce qu'il fut averti par le fénéchal de Bourdeaux de fe donner de » garde des embûches des François; que » le roi de France s'avançoit avec un puif- » fant corps d'armée, contre lequel il au- » roit à combattre avec fes cent cavaliers... » Ces hiftoriens ajoûtent que l'Aragon- » nois, qui s'étoit rendu à Bourdeaux, » avoit laiffé au fénéchal fon cafque, fon » bouclier, fa lance & fon épée, pour » faire foi qu'il s'étoit rendu au lieu du » combat, dans le tems marqué; après » quoi, il s'étoit retiré précipitamment en » Bifcaye, la plus proche frontiere d'Efpa- » gne. »

Ces mêmes hiftoriens conviennent que le roi d'Aragon « n'avoit point eu d'autre » intention, en faifant propofer ce com- » bat, que de gagner du tems pour affer- » mir fa domination en Sicile, & pour » amufer les François, DÉLICATS JUS- » QU'A LA SIMPLICITÉ SUR LE POINT » D'HONNEUR. » Comment accorder cette délicateffe avec les embûches dont ils

parlent, & le deſſein qu'ils prêtent au roi de France ? Quelques hiſtoriens François ont attribué, fort mal-à-propos, au défaut de courage le ſubterfuge du roi d'Aragon. C'étoit un Prince belliqueux, & dont la valeur éprouvée ne peut donner lieu à un tel reproche. « Il eſt blâmable, dit un écrivain judicieux, » de s'être ſervi d'une » ſupercherie ſi peu digne d'un Roi, pour » ſupplanter ſon ennemi ; mais Charles ne » l'eſt guères moins d'avoir donné ſi im- » prudemment, dans le piége que lui ten- » dit un Prince dont il avoit éprouvé la » mauvaiſe foi. Cette faute lui fit perdre la » Sicile qu'il auroit pu reconquerir, s'il » ne ſe fût point laiſſé ſéduire par l'appas » d'une fauſſe gloire, qui ne pouvoit rien » ajoûter à l'éclat de celle qu'il avoit ac- » quiſe en tant de combats, & par tant » de victoires. L'Aragonnois, au contraire, » en la mépriſant, eut l'avantage de com- » mettre un crime de moins, de recueil- » lit le fruit de ſa perfidie, de s'affermir » dans la poſſeſſion de la couronne con- » teſtée, & d'avoir mis ſon concurrent » hors d'état de la lui enlever. »

[1283.]

Le pape ſe rend enfin aux preſſantes

ſollicitations du roi de Caſtille. Il excommunie les partiſans de D. Sanche, met leurs terres en interdit, & preſſe les rois de France, d'Angleterre & de Portugal, de ſe réunir contre un fils rebelle, qui vouloit déthrôner ſon pere. L'Infant ne paroiſſoit pas effrayé des cenſures eccléſiaſtiques. Il menaçoit même de faire mourir les commiſſaires du ſaint ſiége; mais il ne tarda pas à craindre les ſuites d'une révolution qui ſe fit dans les eſprits. Don Juan, un des freres d'Alphonſe, pluſieurs Grands, & avec eux un bon nombre de troupes quitterent le parti rebelle pour ſe ranger à celui du devoir. Philippe le Bel, en ſa qualité de roi de Navarre, pourſuivoit, les armes à la main, le droit qu'il avoit ſur des terres envahies par la Caſtille, & portoit la terreur juſqu'aux portes de Tolède. Cependant on travailloit à menager la paix, & à réconcilier Alphonſe avec ſon fils; mais les confidens de Sanche étoient trop intéreſſés à entretenir la meſintelligence, pour ne pas ſacrifier à leur fortune la gloire du Prince, & le bien de l'Etat. Ils rompirent les négociations, en perſuadant que le Roi ne cherchoit qu'à ſurprendre ſon fils, à s'aſſurer de ſa perſonne, & à porter ſa vengeance auſſi loin qu'elle pourroit aller.

[1284.]

La mort d'Alphonſe délivra la Caſtille des nouveaux malheurs dont elle étoit menacée. Ce Monarque avoit fait un teſtament en faveur des deux Princes de la Cerda, ſes petits-fils, qu'il déclaroit ſucceſſivement héritiers de la Caſtille ; &, à leur défaut, il appelloit à la couronne Philippe III, roi de France, deſcendant des anciens rois de Caſtille, par la reine Blanche ſon aïeule.





SANCHE IV, LE BRAVE.

[1284.]

SANCHE avoit à combattre ſon frere D. Juan qui vouloit ſe mettre en poſſeſſion de l'Andalouſie, & le parti des Princes de la Cerda, ſes neveux, qui ſe trouvoit groſſi de tous les partiſans du Roi. Le Miramolin lui fit propoſer le choix ou de la paix, ou de la guerre. Il répondit : » Je tiens le gâteau d'une main, & le bâ-» ton de l'autre. » Cette réponſe fiere & inſultante lui attira un nouvel ennemi ; & ſes Etats devinrent le théatre d'une guerre ſanglante.

[1284.]

Le royaume d'Aragon étoit en proie aux troubles d'une confédération puiſſante, à laquelle on donna le nom d'UNION. Les Grands vouloient, à quelque prix que ce fût, « rétablir les anciennes bornes » données à la puiſſance royale, en faiſant » revivre les loix primitives de la nation, » qu'ils nommoient les Maximes fonda-» mentales de l'Etat. » Le Roi traînoit l'affaire en longueur ; & le Conſeil de l'Union

n'en montroit que plus d'opiniâtreté à ne rien relâcher des droits prétendus, dont le peuple aimoit à se flater. Le Prince représentoit que c'étoit prendre bien mal son tems, pour agiter ces sortes de questions propres à causer une guerre civile, tandis qu'il en avoit une étrangere à soutenir; mais cette circonstance étoit précisément celle qui déterminoit à presser plus vivement la conclusion de toutes ces disputes. On en vint aux dernieres menaces; & le Roi, forcé par la nécessité, accorda tout, pour soutenir avec honneur la guerre que les François venoient de lui déclarer. Sa postérité sentit long-tems la plaie faite à l'autorité royale par cette condescendance. L'UNION s'arrogea jusqu'au droit de choisir les officiers de la maison du Roi; & ce point seul fut, pendant plusieurs règnes, une semence de discorde qui produisit souvent des troubles dans l'Etat.

[1284.]

Le nouveau roi de Castille profita des premieres démonstrations extérieures de fidélité qu'on lui donna, pour exclure à jamais du thrône les Princes ses neveux qui avoient un grand nombre de partisans secrets. Il se fit reconnoître par les grands, le peuple & l'armée, pour seul légitime Roi de Castille. Aussi-tôt après, il convo-

que l'aſſemblée des Etats du royaume, & y fait déclarer l'infante Iſabelle, ſa fille, âgée de deux ans, ſon héritiere préſomptive, en cas qu'il n'eût point d'enfans mâles.

[1285.]

Sanche n'étant pas en état de riſquer une bataille contre les Maures, ſe contentoit de les harceler & de leur couper les vivres. Cette manœuvre réuſſit, & le roi de Maroc quitte l'Eſpagne avec précipitation. Un de ſes officiers lui demande pourquoi il n'attaque pas les Chrétiens, avant que de ſonger à la retraite : « Ne vous en » étonnez pas, répond le Prince Maure. » C'eſt moi qui le premier ai élevé ma fa» mille ſur le thrône, en mettant la cou» ronne ſur ma tête ; & j'ai affaire à un » ennemi qui compte plus de quarante » Rois pour aïeux. Environné de tant de » héros, il inſpire la terreur à mes trou» pes, & la valeur aux ſiennes. »

[1285.]

Philippe le Hardi attaque le roi d'Aragon, avec un armée de cent mille hommes, & une flotte de cent vingt voiles. Le monarque Aragonnois met toute ſon eſpérance à couper les vivres aux François. Il ſe propoſe d'attaquer lui-même un convoi

considérable. Surpris dans son embuscade, & blessé dangereusement au visage, déja un François avoit saisi la bride de son cheval; mais ce Prince coupe les rênes au-dessous de la main qui le tenoit, & se sauve heureusement, laissant une partie de sa cavalerie sur la place, & toute son infanterie qui étoit de deux mille hommes. La disette & les maladies firent périr plus de cinquante mille François, & sauverent les Etats du roi d'Aragon. Ce Prince mourut peu de tems après; & on lui donna le surnom de Grand, parce qu'on n'eut égard qu'au bonheur de ses armes. On a dit de lui, qu'il avoit eu plus de célébrité qu'il n'avoit mérité de louanges.

[1288.]

D. Lope de Haro, comblé d'honneurs, de charges & de biens, par Sanche qui lui étoit redevable de la couronne de Castille, encourt la disgrace de son maître, par sa mauvaise conduite. Le Roi ordonne, en plein conseil, de mettre garnison dans les châteaux de D. Lope. Celui-ci, qui étoit présent, se leve avec fureur, tire brusquement son épée; &, appellant le Roi Tyran, il court à lui pour le percer. Ceux qui environnoient le Prince ne lui en donnent pas le tems. Il est percé lui-même, & expie par une mort trop douce un crime

pour lequel les loix n'ont point d'aſſez rigoureux ſupplices.

[1288.]

D. Juan, frere du Roi, & gendre de D. Lope, s'étoit mis en devoir de défendre ſon beau-pere. Mais, le voyant mort, il s'échappa dans le tumulte, & alla chercher un aſyle dans la chambre de la Reine. Le Roi l'y pourſuivit l'épée à la main. La Princeſſe éperdue ſe précipite au milieu des coups, & l'Infant ne perdit que la liberté.

[1288.]

La famille de Haro ſe réunit avec celle de Lara, & ſe jette dans le parti des Princes de la Cerda. Sanche ſe réconcilie avec la France, afin de conjurer l'orage qui le menace, & ſigne un traité par lequel il s'oblige de céder « à l'aîné des La Cerda, » la Murcie, en titre de royaume feuda- » taire de la Caſtille; d'envoyer à Philippe » le Bel mille chevaux pour la guerre » d'Aragon, &, s'il eſt néceſſaire, de don- » ner paſſage ſur ſes terres aux troupes » Françoiſes. » Le nouveau roi d'Aragon, Alphonſe III, mécontent de ce traité, prend la réſolution de s'en venger. Il reçoit les transfuges Caſtillans, tire de priſon les Princes de la Cerda, pour les met-

tre à la tête d'une faction puissante. L'aîné est couronné roi de Castille & de Léon. Les grands & le peuple de ces deux royaumes sont partagés ; &, tandis que Sanche est aux prises avec ses sujets, Alphonse prend tous les moyens d'obtenir la paix du roi de France, & de se réconcilier avec le saint siége.

[1289.]

Les Castillans perdent une bataille contre les Aragonnois ; & on attribue cette défaite à la défection des Grands qui ne vouloient point être commandés par un Général dont ils ne pouvoient s'empêcher de louer l'expérience & les talens, mais qui leur étoit inférieur, du côté de la naissance.

[1289.]

Sanche forme le siége de Badajox, qui venoit de se déclarer pour les Princes de la Cerda. La ville se rend, à condition que les habitans auront la vie sauve. Le vainqueur les fait tous passer au fil de l'épée, malgré sa promesse.

Talavéra n'éprouva pas un sort beaucoup moins malheureux. Quatre cents citoyens des plus considérables furent écartelés aux portes de la ville. Ces exemples intimiderent les autres villes, & les empêcherent de se déclarer ouvertement. D'ailleurs Sanche

che eut l'habileté de prévenir la révolution, en parcourant ſes Etats, & en mettant de fortes garniſons dans les villes dont il ſoupçonnoit la fidélité.

[1291.]

La paix, conclue à Taraſcon entre les rois de France, de Naples & d'Aragon, alloit faire chanceler de nouveau la couronne ſur la tête du roi de Caſtille. Mais Alphonſe ne ſurvécut pas à la ſignature du traité; & la mort de ce Prince âgé de vingt-ſept ans replongea l'Europe dans le trouble d'où elle étoit ſur le point de ſortir. D. Jacques, roi de Sicile, qui hérita de ſon frere le royaume d'Aragon, fit la paix avec Sanche; & il ſe déclara contre les Princes de la Cerda.

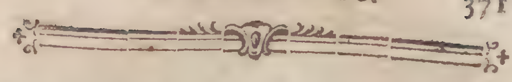
[1294.]

Les Maures d'Afrique aſſiégent Tariffe, ſous la conduite de D. Juan, qui s'étoit révolté de nouveau, contre ſon frere, le roi de Caſtille. D. Alphonſe de Guſman défendoit la place en héros. Son fils avoit été fait priſonnier dans une ſortie. Les Maures l'amenent au pied des murailles, & menacent le pere, s'il ne ſe rend pas auſſi-tôt, de le poignarder à ſes yeux. « J'en aurois » cent, répond Alphonſe, que je les im- » molerois à mon devoir. » A ces mots, il jette un poignard du côté des ennemis, &

ſe retire chez lui. A peine y eſt-il arrivé que de grands cris s'élevent ſur les remparts. Guſman accourt en hâte, demande la cauſe de cette alarme. On lui répond que ſon fils vient d'être impitoyablement égorgé au pied des murs, par l'ordre de l'infant D. Juan. « Je penſois que la ville étoit » priſe, » reprend Guſman, ſans s'émouvoir, & retourne auſſi-tôt chez lui, ſans donner le moindre ſigne de douleur. Les Maures ſont contraints de lever le ſiége. Guſman ſauva encore une fois Tariffe aſſiégée par le roi de Grenade, en 1297.

[1295.]

Sanche ſurvécut peu à cette belle action qu'il récompenſa d'abord par une Lettre, écrite de ſa main, & dont l'original ſe conſerve encore dans l'illuſtre maiſon de Médina-Sidonia, qui fait gloire de devoir ſon élevation à D. Alphonſe Guſman, ſurnommé le Bon. Le Roi y fait l'éloge du courage & de la fidélité, dont il compare la preuve à ce que l'antiquité propoſe de plus merveilleux; promet d'en conſerver, toute ſa vie, le ſouvenir, & de ne rien épargner pour récompenſer un ſervice important, rendu à l'Etat, & un rare exemple laiſſé à la poſtérité.



FERDINAND IV, L'AJOURNÉ.

[1295.]

LA minorité d'un jeune Roi de dix ans ; la tutelle & la régence entre les mains d'une femme ; le trouble & la division dans tous les ordres de l'Etat ; les prétentions des rois de France, d'Aragon, de Portugal, & de Grenade ; celles des princes de la Cerda & des deux infants Jean & Henri ; tout sembloit concourir à la ruine entiere de la Castille. La Reine-mere, Marie de Molina, eut le courage & l'habileté de conserver la couronne sur la tête de son fils. Sa premiere démarche lui gagne le cœur du peuple. Elle supprime un impôt très-onéreux sur les denrées, que l'on appelle SISA, & que le Roi son époux avoit établi. Contrainte de partager la Régence avec l'infant Henri, fils de Ferdinand III, & grand-oncle du Prince régnant, elle a l'habileté de ne céder à son concurrent, qu'un vain titre, & de se conserver la personne du Roi, avec l'autorité souveraine.

[1296.]

Le roi d'Aragon, l'aîné des La Cerda, &

l'infant D. Jean, oncle de Ferdinand, concluent un traité par lequel ils partageoient entr'eux tous les Etats du jeune Roi. Le premier devoit avoir la Murcie; la Castille étoit pour le second; le troisieme se réservoit l'Andalousie, Léon & la Galice. La base de ce traité étoit le défaut de légitimité, qu'on reprochoit hautement à Ferdinand IV, parce que le feu Roi, & son épouse, Marie de Molina, étoient parens du second au troisieme degré, & n'avoient pu obtenir de dispense, avant de contracter ce mariage dont on contestoit encore la validité, à cause de celui que Sanche avoit contracté, par procureur, avec Guillemette de Moncade, fille du vicomte de Béarn. La Régente obtint, dans la suite, en 1301, une bulle de légitimation, en faveur de tous ses enfans; ce qui ôta aux rebelles le prétexte qui autorisoit plus particulierement leur révolte.

[1296.]

Le roi de Portugal investit Valladolid où étoit Ferdinand avec la Reine-mere. L'habile Princesse gagne Jean de Lara, le plus inconstant des hommes, si l'on en juge par le nombre des partis qu'il laissa, qu'il reprit & qu'il abandonna plusieurs fois, selon les circonstances. Lara déclare nettement au roi de Portugal, qu'il ne souffrira

jamais qu'on assiége son légitime Souverain, & se jette aussi-tôt dans Valladolid, avec le corps de troupes qu'il commandoit. L'armée Portugaise, affoiblie par cette désertion, se retire; & l'infant D. Henri, qui la poursuivoit avec des forces supérieures, la laisse échapper, parce qu'il aimoit mieux prolonger la guerre.

Ce Prince vouloit engager la Reine-mere à épouser l'infant D. Pierre d'Aragon; mais cette Princesse en rejettoit la proposition, comme un moyen honteux de diminuer le nombre des ennemis de son fils. Sans qu'il y ait aucune loi expresse qui interdise le mariage aux Reines douairieres, l'usage a prévalu, au point que l'Histoire d'Espagne n'offre aucun exemple de Reines qui se soient remariées, même à des Rois & à des Souverains, encore moins à des seigneurs particuliers.

[1297.]

Le roi d'Aragon s'étoit engagé à priver son frere de la couronne de Sicile. En conséquence, il l'attaque avec une flotte nombreuse; remporte une victoire complette, &, sans en tirer aucun avantage, se rend dans ses Etats où, « quoique triomphant » & vainqueur, on lui sçut mauvais gré » d'avoir conspiré à la perte de son propre » frere, tandis qu'on le blâmoit à Rome, &

» à Naples, d'avoir laiſſé l'ouvrage imparfait. » On crut cependant qu'un retour d'affection l'emporta ſur les engagemens qu'il avoit contractés, & qu'il ſe perſuada d'en avoir fait aſſez pour dégager ſa parole.

[1298.]

La Régente de Caſtille, indignée de la conduite des officiers qu'elle mettoit à la tête des armées, & qui la trahiſſoient, afin de perpétuer les troubles, prend elle-même le commandement de ſon armée; s'empare d'Ampudia, rend inutiles tous les efforts du roi de Portugal, & revient triomphante, après une campagne auſſi heureuſe qu'elle pouvoit l'eſpérer.

[1299.]

On conclut le mariage du jeune roi Ferdinand avec Conſtance, infante de Portugal; & l'infante Béatrix de Caſtille eſt accordée au prince Alphonſe, héritier de la couronne de Portugal. Ce double mariage délivroit la Régente d'un ennemi adroit à profiter des circonſtances, pour aggrandir ſes Etats. Il fallut donner en dot à l'infante Béatrix trois villes conſidérables; & le roi de Portugal ne s'engagea qu'à envoyer trois cents cavaliers; ſecours trop foible pour qu'il pût être utile.

[1300.]

L'assemblée des Etats de Castille accorde des sommes considérables, avec lesquelles on se dispose à faire la guerre au roi de Grenade. L'infant D. Henri vient à bout d'obtenir le commandement de l'armée, destinée pour l'Andalousie; mais on exige de lui un serment solemnel de ne livrer aucune place aux Infidèles.

[1300.]

D. Jean de Lara, qui avoit repris le parti des Princes de la Cerda, est battu & fait prisonnier. La Régente lui rend la liberté, à condition de remettre entre les mains du Roi toutes les places dont on lui avoit confié le gouvernement, ou qui étoient en sa disposition. Lara jure de ne point porter les armes, pendant six ans, contre sa patrie. Ce trait de politique donnoit le plus grand ascendant sur toutes les factions qui s'étoient formées dans le royaume, & ne laissoit plus rien à craindre, dans la circonstance présente, que du côté de l'Aragon. La Navarre étoit paisible depuis sa réunion à la couronne de France; & Philippe le Bel sentoit les inconvéniens d'une guerre très-dispendieuse, dont le succès ne pouvoit être de quelqu'utilité. Il s'étoit contenté de rappeller tous ses droits sur des terres

conquises autrefois dans la Navarre par les Castillans ; & la Régente avoit eu l'adresse d'éluder toutes ces demandes.

[1301.]

La Régente assemble les Etats du royaume à Valladolid, y rend compte de son administration ; & les députés, transportés de reconnoissance & d'admiration, la proclament, tout d'une voix, MERE DE LA PATRIE.

[1301.]

On donne aux infans Henri & Jean le commandement des troupes destinées à chasser les Aragonnois du royaume de Murcie. Au lieu d'agir pour les intérêts de la Castille, les deux Princes font une Ligue offensive & défensive avec le roi d'Aragon, & lui cédent le pays d'où ils avoient ordre de le chasser.

[1302.]

La Reine-mere paroît de nouveau à la tête des armées, poursuit le roi d'Aragon, & ne manque de le faire prisonnier, que par la trahison de l'infant D. Henri. La Princesse se venge, en se liguant avec les rebelles d'Aragon, afin de rendre à leur Roi tous les maux dont il avoit accablé la Castille.

[1302.]

Une famine horrible désole la Castille, & lui enleve la quatrieme partie de ses habitans.

[1302.]

Dans un concile des évêques de la province de Tolède, tenu à Penafiel, on porta plusieurs canons qui font connoître les mœurs de ce tems-là. Le troisieme défend aux ecclésiastiques d'entretenir publiquement des femmes qu'ils ont épousées; & on leur donne le nom de Concubines. Le huitieme ordonne de payer à l'Eglise la dixme de tous les fruits que la terre produit d'elle-même ou par la culture. Un autre canon défend d'appeller en duel les évêques & les chanoines. La coutume d'enlever les biens des nouveaux convertis étoit générale en Europe, & portoit un préjudice considérable à l'Espagne, où près de la moitié des habitans professoient la loi de Moïse, ou l'Alcoran : en conséquence, un canon de ce concile défendoit aux Rois de confisquer les biens des Juifs & des Mahométans, qui recevoient le Baptême.

[1303.]

Une intrigue de cour écarte la Reine-mere du gouvernement, & l'éloigne de la personne de son fils. Cette Princesse prend

généreusement le parti de la retraite ; persuadée que des hommes intéressés, & ambitieux jusqu'à la fureur, ne seroient pas long-tems unis ; que le Roi auroit besoin d'elle, & ne tarderoit pas à la rechercher, sans qu'elle prît la peine de faire des avances. Elle devina juste. D. Jean de Lara étant devenu favori, excita la jalousie des autres, au point qu'ils proposerent à la Reine-mere de former un parti en sa faveur. Leurs offres furent réjettées avec indignation ; & ce qui met le comble à la gloire de Marie de Molina, c'est que, par sa conduite avec son fils, & sans s'écarter de son devoir, elle le ramena, reprit auprès de lui la place que tant de titres lui donnoient ; & tout le royaume applaudit à ce retour, par mille acclamations.

[1304.]

La Régente a enfin la gloire de conclure une paix générale, par la médiation du roi de Portugal. L'aîné des Princes de la Cerda fut le seul mécontent. Obligé de céder ses droits sur les couronnes de Castille & de Léon, en échange de quelques villes avec leurs dépendances, il quitta brusquement le lieu des conférences, pour aller, une seconde fois, chercher inutilement en France une ressource à sa mauvaise fortune. Quelques années après, la crainte de tout per-

dre le força d'accepter les conditions qu'on lui avoit offertes, quelque dures & honteuſes qu'elles paruſſent. On l'appella, dans la ſuite, D. Alphonſe le Deshérité. Son frere ſe montra plus traitable : il s'établit en Eſpagne, & y vécut d'une maniere conforme à ſon rang.

[1306.]

Le roi de Caſtille s'avance avec quinze mille hommes, contre un parti formé par Jean de Lara, & Diegue de Haro. Mais la déſertion ſe met dans ſes troupes; &, en fort peu de tems, elles ſe trouvent réduites à douze cents hommes. Cet exemple n'étoit pas nouveau. Les ſeigneurs particuliers, obligés de ſuivre le Roi avec leurs vaſſaux, étoient dans l'uſage de l'abandonner, lorſqu'il falloit combattre des Grands qu'ils craignoient, ou qu'ils avoient intérêt de ménager.

[1307.]

L'affaire des Templiers fait grand bruit en Eſpagne. Le roi d'Aragon ordonne d'arrêter tous ceux qui ſe trouvoient alors dans ſes Etats. Deux ans après, il les ſauve, par un édit, de la fureur du peuple qui vouloit les brûler, ſans autre forme de procès.

Le concile de Salamanque, aſſemblé

trois ans après, reconnut leur innocence, en mettant en ſûreté leur vie & leur réputation, & déclara cependant tous leurs biens confiſqués. Les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem, (aujourd'hui de Malthe,) demanderent qu'à l'exemple de la France & de l'Allemagne, on leur abandonnât les biens des Templiers; mais les rois Eſpagnols en prirent d'abord poſſeſſion, comme d'un ſecours qui leur étoit néceſſaire pour ſoutenir la guerre contre les Maures. Cependant tous les biens que les Templiers poſſédoient en Caſtille & en Portugal furent réunis, l'an 1312, aux ordres militaires de S. Jacques, de Calatrava, d'Alcantara & d'Avis.

[1308.]

Jean de Lara banni, par un décret, de la Caſtille qu'il menaçoit d'une nouvelle révolte, a l'inſolence d'écrire au Roi, en ces termes: « La Caſtille eſt plus ma » patrie que la vôtre, & aucune Puiſſance » n'eſt capable de m'en chaſſer. » Ferdinand marche contre ce rebelle, & l'aſſiége dans Torde-Humos. Mais toute ſon armée l'abandonne, au moment qu'il alloit prendre la place; & il eſt forcé de recevoir en grace un ſujet qui venoit de l'outrager.

[1309.]

Les rois de Caſtille & d'Aragon ſe liguent enſemble, afin de profiter des troubles qui agitent le royaume de Grenade. Ils le partagent entr'eux, de façon que les deux tiers devoient en revenir à Ferdinand. Mais le prince Maure, après avoir perdu deux batailles & la ville de Gibraltar, obtient la paix, du roi d'Aragon, en relâchant tous les Aragonnois qui étoient eſclaves dans ſes Etats, & la conclut avec le roi de Caſtille, à condition de payer cent mille écus d'or, & de lui céder la ville de Gibraltar, qui n'étoit pas alors ſituée où elle eſt aujourd'hui.

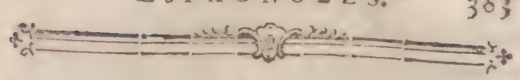
Lorſque le roi de Caſtille prit cette place, un vieil officier Saraſin lui avoit dit : « Ferdinand, votre glorieux biſaïeul » me chaſſa autrefois de Séville; Alphonſe, » votre aïeul, de Xérès; Sanche, votre » pere, de Tariffe : vous me chaſſez de » Gibraltar. Je m'en vais chercher en Afri- » que, dans ma derniere vieilleſſe, un re- » pos que perſonne ne troublera. »

[1312.]

La cour de Caſtille étant à Palence, un homme fut tué, au ſortir du palais, ſans qu'on ſçût qui étoit l'auteur du meurtre. » Deux freres, du nom de Carvajal, en fu-

» rent accusés, & mis dans les fers, quoi-
» qu'on n'eût pas de quoi les convaincre,
» & qu'ils persistassent à nier le fait. Le Roi
» naturellement porté à la clémence, mais
» que le premier feu de la colere rendoit
» intraitable & cruel, ordonna qu'ils fus-
» sent précipités du haut d'un rocher en
» bas. Ils protesterent de leur innocence:
» ils en appellerent à l'équité des loix.
» Mais, voyant qu'ils avoient affaire à un
» juge implacable, ils s'adresserent au Juge
» des Rois, & citerent Ferdinand à com-
» paroître, dans trente jours, à son tribu-
» nal. On méprisa ce discours qu'on re-
» gardoit comme un vain desir de ven-
» geance. L'évènement en fit juger autre-
» ment. Le Roi marchoit en Andalousie,
» lorsqu'au trentieme jour, depuis l'exécu-
» tion des deux freres, s'étant retiré après
» son dîner pour dormir, on le trouva mort.
» C'est de-là que ce Prince fut surnommé
» L'AJOURNÉ. »





ALPHONSE XI, LE VENGEUR.

[1312.]

ALPHONSE XI, fils & ſucceſſeur de Ferdinand IV, étoit âgé d'un an & vingt-ſix jours, lorſque, par les ſoins de ſon oncle D. Pédre, il fut reconnu Roi, ſelon la coutume. Toute la cérémonie conſiſtoit à élever les étendards royaux, à ſaluer le nouveau Roi par ſon nom, & à lui baiſer la main.

[1312.]

Quatre partis puiſſans ſe diſputent la régence de l'Etat, & la tutelle du jeune Roi; Marie de Molina, aïeule du Monarque; Conſtance de Portugal, ſa mere; l'infant D. Pédre, ſon oncle; & l'infant D. Juan, ſon grand oncle. Lara, ce rebelle ſi fameux ſous le règne précédent, alloit ſeul décider cette affaire importante; mais il échoua dans le projet qu'il avoit formé de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, » & de le vendre à celui des partis, qui le » payeroit le plus cher. »

[1313.]

Les Etats du royaume de Caſtille s'aſ-

ſemblent à Palence; les deux Reines s'y trouvent, chacune à la tête d'une armée. On les détermine à ſe retirer, afin de laiſſer une pleine liberté dans les ſuffrages. La mort de Conſtance facilite la déciſion. Don Juan eſt chargé des affaires intérieures du royaume; D. Pédre, du commandement des armées, avec l'adminiſtration de la guerre; & on laiſſe à Marie de Molina l'éducation du jeune Prince. Cette Princeſſe parut applaudir à ce partage. Mais, par l'aſcendant qu'elle ſçavoit prendre, & que ſon génie lui donnoit, elle gouverna encore, cette fois, comme elle avoit gouverné pendant la minorité de ſon fils. La jalouſie que D. Juan conçut de la haute réputation que D. Pédre acquit à la guerre, acheva de la rendre maîtreſſe abſolue des affaires; & elle eut encore la gloire de pacifier la Caſtille.

[1316.]

Le roi d'Aragon condamne à l'exil Ximénès Rada, juriſconſulte célèbre, accuſé de fomenter les procès injuſtes, & d'avoir ainſi contribué à la ruine d'un grand nombre de perſonnes.

[1317.]

Le roi d'Aragon fonde un nouvel ordre militaire, ſous la règle de Cîteaux, & ſoumis

mis à l'ordre de Calatrava, quoiqu'il dût toujours avoir un grand-maître particulier. Les chevaliers portoient une croix rouge sur un manteau blanc. On leur donna tous les biens que les Templiers possédoient autrefois dans le royaume de Valence; &, la principale maison de cet ordre étant à Montésa, on lui en donna le nom qu'il a toujours porté dans la suite.

[1319.]

Les deux infants de Castille marchoient contre le roi de Grenade, qui s'étoit ligué avec celui de Maroc. Les Maures tombent brusquement sur l'arriere-garde; & bientôt la confusion se met dans le reste de l'armée qui étoit épuisée de fatigues & de soif, sous un ciel brûlant, & dans une campagne aride. Le brave D. Pédre se trouvoit par-tout où il croyoit sa présence nécessaire, & ranimoit le courage de ses soldats, autant par son exemple que par ses discours, lorsque, l'haleine & la voix lui manquant tout-à-coup, il tombe sans mouvement & sans vie. Quelques momens après, D. Juan périt par le même accident. A cette nouvelle, l'armée Castillane forma d'elle-même divers pelotons, pour fuir avec moins de danger, à la faveur de la nuit qui s'approchoit. Les Maures prirent ce mouvement pour les dispositions d'une

attaque en bon ordre. Craignant de perdre le fruit du combat, ils se jetterent sur le bagage, & firent leur retraite. Les Castillans profiterent de cette faute, pour sauver les débris de leur défaite qu'ils appellerent LA JOURNÉE DES INFANTS.

[1319.]

Les Maures se disposoient à profiter des troubles que la mort des Infants venoit de causer dans la Castille. Déja ils y faisoient des progrès rapides, lorsque la division se mit parmi eux, à l'occasion d'une belle esclave que le roi de Grenade enleva au gouverneur d'Algézire, l'un des principaux officiers du roi de Maroc. Il en coûta la vie au Prince Maure, qui fut assassiné; & la Castille échappa aux dangers qui la menaçoient.

[1319.]

Un grand nombre de prétendans se disputoient la Régence du royaume de Castille; & la Reine, qui avoit éprouvé l'inconvénient d'un partage de cette nature, soutenoit que la puissance des deux Infants devoit se réunir en elle. La dispute fut terminée par une voie de fait, qui peint bien l'état déplorable, où en étoit alors le Gouvernement. D. Juan, surnommé le Borgne, fils de ce D. Juan qui venoit de

mourir ; D. Emmanuel, son cousin germain, & D. Alphonse de Molina, frere de la Reine, s'emparerent chacun d'une partie du royaume ; & s'y rendirent, en peu de tems, maîtres absolus. La Reine, qui n'avoit pu conjurer ce nouvel orage, mit tous ses soins à en calmer la violence, & mérita de nouveau le titre glorieux de MERE DE LA PATRIE.

[1319.]

Le roi d'Aragon, trop occupé de ses projets de conquête en Italie, pour prendre part aux affaires de la Castille, essuya un chagrin dont l'Histoire fournit peu d'exemples. D. Jacques, son fils aîné, déja reconnu pour son successeur, & sur le point d'épouser Eléonore de Castille, vient le trouver, d'un air empressé, & le conjure de lui permettre de renoncer à la couronne. » Il en appréhendoit le poids, disoit-il ; il » vouloit être libre : un genre de vie agi» tée d'autant de soins, que celle des Rois, » n'étoit pas de son goût. Il étoit enfin ré» solu d'en choisir un autre, & de renon» cer à la royauté, au mariage, & même » au monde. » Le Roi surpris n'épargne rien pour ramener son fils dont il connoissoit le caractere peu traitable. Conseils, remontrances, prieres, tout est inutile ; & l'Infant obtient, par des instances réitérées,

la permiſſion de renoncer ſolemnellement au thrône. Il entre auſſi-tôt dans l'ordre militaire de S. Jean de Jéruſalem ; d'autres diſent de Calatrava, d'où il eſt ſûr qu'il paſſa enſuite dans celui de Montéſa. On crut alors qu'il avoit été touché par l'exemple de Louis d'Anjou, ſon oncle, nouvellement canoniſé, ou du prince de Majorque, ſon couſin, qui avoit préféré à la couronne l'habit de l'ordre de S. François ; mais ſa conduite prouva qu'il avoit été guidé, moins par la dévotion que par le libertinage.

[1320.]

Une loi ſtable, & autoriſée de tous les ordres de l'Etat, unit les royaumes d'Aragon & de Valence, avec la principauté de Catalogne, de façon qu'on ne pourra plus les ſéparer, dans la ſuite, & qu'ils devront être poſſédés par un ſeul. C'étoit prévenir les inconvéniens des partages, & donner force de loi à une convention faite depuis quarante ans, & dans laquelle le domaine des couronnes étoit reconnu inaliénable.

[1322.]

La reine de Caſtille convoqua les Etats du royaume, dans l'eſpérance de le défendre contre la tyrannie des trois Princes qui avoient uſurpé la Régence. La mort l'en-

leve, & comble la meſure des maux auxquels cette grande Princeſſe alloit remédier.

Le légat que la Reine avoit demandé au pape, afin d'être ſoutenue par ſon autorité, aſſembla un concile à Valladolid, dans lequel on condamna l'uſage des épreuves dont on ſe ſervoit, depuis long-tems en Eſpagne, pour juſtifier les innocens de crimes qu'on leur imputoit. Ces ſortes d'épreuves étant à-peu-près les mêmes par-tout, on ne pourroit que répéter ici ce qu'on en a déja dit dans les Anecdotes Françoiſes, en obſervant que l'épreuve du duel étoit la plus commune, chez une nation toute guerriere, & parmi laquelle l'eſprit de chevalerie dominoit plus particuliérement.

[1325.]

Le roi de Caſtille avoit à peine atteint ſa quinzieme année, qu'il ſe fit déclarer majeur, pour mettre fin à l'anarchie qui continuoit depuis la mort de la Régente. Il prit en main les rênes du gouvernement, avec une fierté qui étonna les plus hardis, & choiſit pour miniſtres deux hommes généralement eſtimés, D. Garcie Laſſo de la Véga, & D. Alvare Ozorio, qui avoient donné des preuves de leurs talens ſous la Régence. Il leur aſſocia un Juif, nommé Joſeph, qui poſſédoit ſupérieurement le ſecret de trouver de l'argent.

[1325.]

Rien n'étoit plus important, ni plus pressé, que d'engager ou de forcer les trois Régens à reconnoître l'autorité légitime. Don Alphonse de Molina s'étoit déja rendu de bonne grace; mais les deux autres avoient cimenté de nouveau leur union, par le serment accoutumé, & paroissoient plus opposés que jamais au Gouvernement. Le jeune Roi, par un trait politique au-dessus de son âge, trouva le moyen de les séparer, & de s'attacher D. Emmanuel qu'il lui importoit sur-tout de gagner. Il lui fit espérer de voir sa fille sur le thrône de Castille, aussi-tôt qu'elle seroit en âge d'être mariée. Emmanuel, flaté de cet honneur, rentra dans le devoir, & remit sa fille entre les mains du Roi qui la regarda moins comme une épouse future, que comme un ôtage de la fidélité du pere.

Les Grands de Castille conservoient encore l'ancienne coutume de confirmer les traités qu'ils faisoient ensemble, & qui s'est long-tems observée parmi eux. On lisoit publiquement dans l'assemblée les articles de la confédération, tels qu'ils avoient été réglés: alors un des seigneurs prononçoit, au nom de tous les confédérés, ce serment dans lequel la religion servoit à autoriser

les cabales & les entreprises formées contre la fidélité dûe aux Souverains.

» Je jure par le Seigneur Dieu tout-puissant, & par la très-sainte Vierge sa mere, » que, tous en général, & chacun en particulier, nous observerons ponctuellement » & fidélement tous les articles dont nous » sommes convenus ensemble, tels qu'ils » sont exprimés dans le Mémoire dont on » vient de nous faire la lecture; que nous » agirons tous, à cet égard, sincérement » & de bonne foi; que nous ne nous séparerons jamais les uns des autres, pour » passer chez les ennemis, & que jamais, » en aucune maniere, nous ne contreviendrons à aucun des articles décidés & arrêtés. Le premier de nous, qui osera violer, avec connoissance, le moindre de » ces articles, que le Seigneur Dieu tout-puissant lui ôte la vie, & qu'après sa » mort, il lui fasse souffrir dans l'enfer les » plus affreux supplices! qu'à l'heure même, » les forces & la parole lui manquent! qu'au » jour d'une bataille, ses armes lui deviennent inutiles! qu'il ne puisse se servir de » ses éperons! que son cheval tombe » mort! que tous ses vassaux le trahissent! » que tout l'abandonne, lorsqu'il en aura » le plus de besoin! » Chacun des assistans disoit : « Ainsi soit-il. »

Quand ces sortes d'unions n'étoient

qu'entre deux confédérés, ils alloient communier, chacun avec la moitié de la même Hostie; &. après l'avoir reçue, ils prononçoient le même serment, & les mêmes imprécations, contre celui qui manqueroit à sa parole.

[1326.]

Alphonse entreprend de purger son royaume de tous les scélérats qui l'infestent, & de poursuivre avec la plus grande rigueur l'esprit d'intrigue, & de révolte, qui animoit les Castillans depuis la mort de Ferdinand III. Son inflexible sévérité lui fit donner le surnom de VENGEUR; mais il éprouva, plus d'une fois, que la crainte du châtiment n'est pas toujours un remède infaillible. La puissance des ministres servit de prétexte aux factions. Le Roi eut le malheur de ternir sa gloire, par une indigne trahison, & le nombre des rebelles parut s'accroître par les moyens même qu'on prenoit pour l'anéantir.

Alphonse, étant près de Tolède, fit arrêter toute une troupe de voleurs, à l'exception du chef qui trouva le moyen de se cacher dans le puits de sa maison. Après l'avoir fait inutilement chercher par-tout, comme on étoit assuré qu'il n'étoit pas sorti; on comprit qu'il ne pouvoit être ailleurs que dans le puits. Le Roi ordonna d'y des-

cendre; mais on préféra d'y jetter des pierres. On en fit tomber une ſi grande quantité, que l'eau du puits entra dans un ſouterrein où étoit le ſcélérat : en ayant même bientôt juſqu'à la bouche, il ſe mit à crier, & fit connoître qu'il étoit dans ce lieu. On l'en tira ſur le champ, & il fut exécuté avec ſes complices.

[1327.]

D. Juan indigné de ſe voir abandonné des deux Princes avec leſquels il avoit partagé la régence, pendant la minorité du Roi, ſe propoſoit de relever le parti de la maiſon de la Cerda, & de porter le flambeau de la guerre dans le ſein même de la Caſtille. Alphonſe n'étoit pas en état de s'y oppoſer par la force. Il eut recours à la ruſe, ou plutôt à l'artifice & à la perfidie. Il invite D. Juan à ſe rendre auprès de ſa perſonne, ſous prétexte de conférer enſemble ſur la guerre qu'il avoit contre les Maures, & lui propoſe en mariage ſa ſœur, l'infante Eléonore. Le malheureux D. Juan donne dans le piége qu'on lui tendoit : il eſt poignardé, le jour même de ſon arrivée, & dans un grand feſtin que le Roi lui donnoit. Cet aſſaſſinat fait horreur : toute la ville eſt en armes. Alphonſe, averti de la ſédition, marche droit à la place publique, fait dreſſer un thrône où il monte,

& s'écrie : « Citoyens, c'eſt par mes ordres
» que Juan vient d'être poignardé. Aucun
» de vous n'ignore ſes crimes : je l'ai ſa-
» crifié à votre bonheur ; je confiſque tous
» ſes biens, & je prépare le même ſort
» à ceux qui l'imiteront. » Ces paroles fiè-
res, & cette démarche hardie, rendent le
calme à la ville ; mais D. Emmanuel en
conçut de l'ombrage, & ne tarda pas à s'ap-
percevoir qu'on l'avoit trompé, quoique
d'une façon moins cruelle.

[1328.]

Le mariage du roi de Caſtille avec l'in-
fante de Portugal, eſt aux yeux de D. Em-
manuel un affront inſigne, dont il ſe venge
par une Ligue avec les rois de Maroc & de
Grenade. Sa fille Conſtance eſt enfermée
dans une fortereſſe. Il en conçoit tant de
dépit, que, renonçant à ſa patrie, il défie le
Roi à un combat ſingulier, & ne reſpire plus
que la guerre civile. Les ſéditions recom-
mencent dans pluſieurs villes : Alphonſe les
éteint dans des flots de ſang. Son premier
miniſtre eſt poignardé à Séria, pendant qu'il
entendoit la Meſſe dans l'égliſe du monaſ-
tere de S. François. On aſſiége ſa ſœur, l'in-
fante Eléonore, pour la forcer de livrer le
Juif Joſeph qu'on veut brûler vif. Les Grands
refuſent de prendre les armes, & d'aller au
ſecours de la Princeſſe, à moins que Don

Alvare Ozorio ne ſoit éloigné de la cour & du miniſtere. Le monarque ſubit, en frémiſſant, la loi de ſes ſujets. Ozorio ſe jette dans le parti de D. Emmanuel. Un officier, nommé Ramire Florez de Guſman, le ſuit avec un air de mécontent, & aſſaſſine le favori diſgracié, pour venger ſes propres injures, ou celles du Prince.

[1328.]

On intenta un procès juridique à la mémoire de D. Alvare Ozorio. Il fut accuſé de pluſieurs crimes dont perſonne ne le défendit; & ſes biens immenſes furent confiſqués au profit du Roi. Le Juif Joſeph n'échappa au ſupplice, que par le mépris qu'on avoit pour ſa naiſſance.

[1329.]

Les Etats généraux, aſſemblés à Madrid, accordent au Roi l'ALCAVALA, impôt conſidérable, en uſage parmi les Maures, & qui conſiſtoit dans le dixieme de la vente de tous les biens meubles & immeubles. On profita de la circonſtance, pour exiger que le Juif Joſeph rendît compte de ſon adminiſtration dans les finances, & que, dans la ſuite, celui qui en ſeroit chargé, ne s'appelleroit plus ALMOXARIFÉ, nom odieux, parce qu'il venoit des Arabes, mais porteroit le titre honorable de GRAND-

TRÉSORIER DU ROYAUME. On régla
» que cette charge importante ne pourroit
» plus être possédée que par un Chrétien ;
» que les Rois ne leveroient point de nou-
» velles taxes sur les peuples, sans le con-
» sentement des Etats ; qu'aucun seigneur
» ne pourroit posséder plus d'une charge
» à la cour & dans la maison du Roi, &
» qu'on ne donneroit point les bénéfices à
» des étrangers. »

[1329.]

La guerre dont les Maures menaçoient la Castille, engagea Alphonse XI à faire des démarches pour regagner D. Emmanuel. Il lui renvoya sa fille Constance, & lui rendit le gouvernement des frontieres de Murcie. C'étoit l'emploi le plus important qu'il y eût alors, à cause du voisinage des Maures. D. Emmanuel s'engagea avec ses partisans à faire une puissante diversion, & à ravager les terres des Infidèles ; mais il s'en tint aux apparences d'une réconciliation qu'il avoit jugé à propos de feindre, en attendant des circonstances plus favorables à l'exécution de ses desseins.

[1330.]

Alphonse marche en Andalousie, gagne une bataille, prend un nombre considérable de places ; & son grand projet de

l'expulsion des Maures se termine par leur accorder la paix. Deux raisons l'y engagerent. Ses alliés lui avoient presque tous manqué de parole, & il étoit alors éperdument amoureux de la fameuse Eléonore de Gusman, veuve de D. Juan de Vélasco, une des plus belles femmes de son tems, & la plus célèbre par son esprit, ses richesses, ses aventures, ses enfans & sa fin tragique.

[1330.]

Un écuyer Castillan est condamné à mort, pour avoir donné un démenti à un chevalier. Il est à présumer que la sévérité des loix de la chevalerie n'alloit pas jusques-là ; mais cet écuyer avoit eu quelque part dans les troubles excités sous la Régence, & le Roi ne pardonna à aucun de ceux qui avoient troublé la tranquillité publique, pendant sa minorité.

[1332.]

Alphonse, après la cérémonie de son sacre, reçut chevaliers un grand nombre de seigneurs qui se présenterent armés de toutes piéces. Cet appareil guerrier lui plut infiniment ; & il ordonna de ne plus conférer l'ordre de chevalerie, que de cette maniere qui, dans la suite, a passé en coutume.

[1332.]

Le roi de Castille institue un nouvel ordre de chevalerie, auquel il donne le nom DE LA BANDE, parce que la marque distinctive devoit être un ruban rouge, large de quatre doigts, passé en baudrier, de l'épaule droite au côté gauche. On ne recevoit dans cet ordre, que des gentils hommes, & les cadets des grandes maisons, qui avoient au moins dix ans de service dans les armées ou dans la maison du Roi. Le Monarque voulut en être le grand-maître, ce qui ranima le zèle & l'attachement de toute sa noblesse. Mais la négligence de ses successeurs laissa tomber cet ordre, au point qu'il n'en restoit plus de vestige, lorsque Philippe V lui rendit son premier éclat, vers 1712. Il vouloit sans doute imiter son aïeul Louis XIV, qui avoit institué, en 1693, l'ordre militaire de S. Louis, avec lequel celui de la Bande a beaucoup de ressemblance.

[1332.]

Les peuples de l'Alava, dans la Biscaye, qui avoient toujours conservé leur liberté, & qui se gouvernoient eux-mêmes, selon leurs loix, se réunissent à la Castille, & en reconnoissent le Roi pour leur Souverain. L'assemblée générale de cette nation se tint dans une plaine; & Alphonse y reçut le

ſerment de fidélité ſous un vieux chêne, ſelon l'ancienne coutume du pays.

[1333.]

Le roi de Grenade, ſecouru par celui de Maroc, prend Gibraltar que le gouverneur avoit mal pourvue de munitions, par avarice, & s'empare de Cabra dont le commandant lui ouvre les portes, par une infâme trahiſon. Alphonſe ne peut rien entreprendre, parce que la déſertion ſe met dans ſon armée. Les Maures poſtés en embuſcade, prennent un ſi grand nombre de ces déſerteurs, que chaque eſclave ne coûtoit plus qu'une piſtole.

[1333.]

D. Juan Emmanuel, Lara & Haro, levent de nouveau l'étendard de la révolte, & ſe diſpoſent à ravager la Caſtille. Alphonſe ſacrifie ſa gloire au bien de ſon Etat, & propoſe une trêve au roi de Grenade. Il y eut une entrevue pendant laquelle ils mangerent enſemble, ſe firent des préſens, conclurent une trêve de dix ans, & ſe donnerent des temoignages d'une amitié ſincere. « Des Maures ſéditieux, ſcandaliſés, » ou prenant prétexte de l'être, qu'un roi » Mahométan eût ſouillé la pureté de la » religion, (ainſi parloient les Infidèles,) » par un commerce ſi familier avec un

» Prince Chrétien, conſpirerent contre lui
» & l'aſſaſſinerent. »

[1334.]

Suivant une coutume introduite & ſuivie, depuis long-tems, parmi les rebelles, Jean de Lara dépêche au roi de Caſtille un chevalier, pour lui ſignifier qu'il renonce à la qualité de Caſtillan & de ſujet. Alphonſe fait couper les mains, les pieds & la tête à ce chevalier; & on n'en trouva plus, dans la ſuite, un ſeul qui fût aſſez téméraire pour ſe charger de ces ſortes de commiſſions devenues plus périlleuſes que jamais.

[1335.]

Les Caſtillans, vaincus ſur les bords de l'Ebre, par une armée de Navarrois que commandoit Gaſton II, comte de Foix, trouvent leur ſalut dans la valeur d'un de ces héros dont on ſe félicite de rencontrer le nom dans l'Hiſtoire. Le capitaine Ruydias de Gaona, habitant de Logronno, ſecondé de trois autres braves, ſoutint, à la tête d'un pont, tout l'effort de l'armée victorieuſe, & donna aux fuyards le loiſir de ſe reconnoître, & de ſe mettre en état de défenſe, en cas d'attaque. Gaona périt ſous les coups qu'on lui portoit de toute parts, & Gaſton, malgré ſa victoire, ne put ſe rendre maître de Logronno.

[1335.]

Le roi de Castille donna, à Valladolid, un célèbre carrousel où toute la noblesse du royaume fut invitée. Les chevaliers du nouvel ordre de la Bande en étoient les tenans, & se battirent contre tous ceux qui voulurent descendre dans la lice. Le Roi n'y parut qu'en simple chevalier, afin de laisser plus de liberté aux combattans. Les TENANS & les ASSAILLANS signalerent également leur adresse; & il ne fut pas possible de déterminer de quel côté se trouvoit l'avantage, ni à qui étoient dûs les prix magnifiques, préparés pour les vainqueurs. On observe que personne n'y fut blessé; & c'est peut-être la seule fois que ces dangereux combats n'ayent pas occasionné les accidens qui en étoient inséparables, malgré les précautions que l'on prenoit pour les prévenir.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déja dit de ces sortes de jeux dont les François furent les inventeurs, & dont le détail se trouve dans les Anecdotes Françoises, page 174 & suiv.

[1336.]

Pierre X, roi d'Aragon, commence son règne par dépouiller ses freres, & sa belle-mere Eléonore de Castille, de tout ce qui leur appartenoit. La Reine se défend en héroïne, & son courage auroit eu les plus

grands ſuccès, ſi le roi de Caſtille, ſon frere, trop occupé d'une guerre contre le Portugal, avoit pu la ſecourir. Mais une heureuſe négociation rétablit le calme dans la maiſon royale, & la bonne intelligence entre les cours de Caſtille & d'Aragon.

[1337.]

Geoffroi Ténoris, grand-amirante de Caſtille, vainqueur des Portugais dans un combat naval, revient avec ſa flotte. Alphonſe, à qui la nouvelle de la victoire venoit de rendre la ſanté, ſort de la ville pour aller recevoir l'Amirante, & le fait entrer dans Séville en triomphe.

[1338.]

Alphonſe aſſemble les Etats-généraux à Burgos, & y détermine la nobleſſe à lui remettre les forteresſes & les châteaux qui, depuis ſi long-tems, ſervoient à entretenir l'eſprit de révolte contre le Prince, à exercer la tyrannie ſur le peuple, & à ruiner les Grands, par les garniſons qu'ils y mettoient à leurs dépens.

On porta auſſi, dans cette aſſemblée, des loix ſomptuaires pour modérer le faſte qui commençoit à s'introduire parmi les Grands. Quoique ce ſiécle ne fût pas celui des arts & de l'induſtrie, une ſorte de luxe, très-diſpendieux, n'en régnoit pas moins

dans les meubles, les habits, les équipages & la table. La profusion suppléoit à la délicatesse; & les Grands se mettoient hors d'état de fournir aux dépenses que la guerre exigeoit.

[1339.]

D. Gonzale Martinez, ou Nugnez, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, informé qu'une intrigue de cour l'a rendu suspect, devient véritablement coupable, en se donnant aux Sarasins; mais il prit mal ses mesures: on l'arrêta, dans sa fuite; & on le condamna au feu.

[1339.]

Albohacen, roi de Maroc, se dispose à venger la mort de son fils qui venoit de périr en Espagne les armes à la main. Une troupe de Faquirs * se répand dans l'Afrique, & y publie la Gacie. (Voyez ci-dessus page 284.) « Quatre cens mille hommes » de pied, soixante & dix mille chevaux **

---

* Les Faquirs sont, parmi les Mahométans, des gens zélés pour l'alcoran, ou plutôt des especes de pénitens qui, sous les dehors imposans d'une vie extraordinairement dure & austere, cachent des mœurs corrompues & de monstrueuses débauches. Les Indiens du Mogol ont aussi leurs Faquirs dont on rapporte des choses incroyables dans les Relations des voyageurs.

** Il ne paroît pas qu'aux tems dont nous

» & cent mille femmes qui ſuivent leurs
» maris, paſſent le détroit, en cinq mois,
» ſur une flotte de deux cens ſoixante vaiſ-
» ſeaux, & de ſoixante & dix galeres. »

L'amiral de Caſtille n'avoit que trente galeres & quelques gros vaiſſeaux. Le peuple cria hautement que, par lâcheté, négligence ou trahiſon, il n'avoit pas fermé le paſſage aux infidèles. Le Roi même lui écrivit qu'à en croire le bruit public, « l'or d'Al-
» bohacen lui avoit engourdi les doigts. »
L'Amiral n'eut pas la force de mépriſer les bruits populaires. « Il préféra la gloire de
» paſſer pour un homme de cœur, à celle
» de montrer qu'il étoit homme de tête.
» Réſolu de combattre, il attaqua la flotte
» ennemie devant Algézire. Il y fut défait
» & y périt, laiſſant au Roi à chercher des
» reſſources à un mal qu'il s'étoit attiré. Al-
» phonſe en trouva dans ſon courage &
» dans une fermeté d'ame que nul péril ne
» déconcertoit.

---

parlons, on doive toujours entendre par mille chevaux, ce que nous entendons aujourd'hui, c'eſt-à-dire mille cavaliers. Les hommes-d'armes étoient connus en Eſpagne, comme en France; & chacun d'eux avoit avec lui quatre ou cinq hommes à ſa ſuite. Ainſi mille chevaux compoſoient une troupe de quatre à cinq mille hommes.

[1340.]

L'Eſpagne eſt ſauvée par une de ces victoires, qui paroîtroit fabuleuſe, ſi les monumens les plus authentiques n'en atteſtoient pas la vérité, & ſi la journée de Tours, en France, & celle de Murandal, en Eſpagne, n'avoient point appris ce que pouvoit un petit nombre de ſoldats Chrétiens, contre les troupes immenſes qui compoſoient les armées Saraſines. (Voyez ci-deſſus page 289.)

Les rois de Caſtille & de Portugal, à la tête de quarante mille hommes, oſent en attaquer quatre cens ſoixante & dix mille. Deux freres D. Gonſale & D. Garcie Laſſo, ſe jettent à la nage dans la Salado, petit fleuve qui ſépare les armées, & forcent le paſſage, malgré deux mille chevaux qui le diſputoient. Alphonſe ranime, par ces paroles, ſes braves Caſtillans: « Amis, je ſuis » votre Roi; vous allez connoître mon » courage, & moi le vôtre.» L'Hiſtoire n'a pas conſervé le détail des faits d'armes de cette journée. L'évènement montre que, du côté des Chrétiens, ils tinrent du merveilleux, & qu'ils feroient incroyables, s'ils étoient ſans exemples. Les Maures laiſſerent deux cens cinquante mille hommes ſur le champ de bataille, & un nombre prodigieux de priſonniers. L'armée Chrétienne n'avoit

perdu à la bataille de Tours, que quinze cents hommes, à celle de Murandal, encore moins : elle n'en perdit pas vingt-cinq à celle de la Salado.

Un ancien Réglement de l'église de Tolède ordonne de célébrer, tous les ans, le 30 d'Octobre, la mémoire de cette victoire ; & c'est pour cette église une fête qu'elle solemnise avec beaucoup de pompe & d'éclat.

[1340.]

Albohacen repassa en Afrique, la nuit même qui suivit le jour de sa défaite ; & les deux Rois vainqueurs, manquant des choses les plus nécessaires pour former des siéges, ne jugerent pas à propos d'en entreprendre. Il entrerent en triomphe dans Séville. « Toute la ville sortit au-devant » d'eux. On les appelloit Augustes, les » Libérateurs de la Patrie, les Défenseurs » de la Foi, l'Appui de la Religion, & les » Vainqueurs des Infidéles ! On jettoit des » fleurs & on brûloit des parfums sur leur » passage. Il y eut dans toute l'Espagne, & » dans le Portugal, des processions solem- » nelles, des feux de joie, & des illumina- » tions. » C'est ainsi que la joie publique se manifestoit, dès ce tems-là.

[1340.]

« On dit qu'une troupe de ces gens qu

» ne ſuivent les armées que pour butiner,
» ayant pris un détour, pour aller ſe jetter
» ſur le camp des Mahométans, le trou-
» verent ſi mal gardé, qu'ils le pillerent
» ſans réſiſtance; que leur bruit effraya les
» ennemis qui ſe crurent attaqués par-der-
» riere, & leur ôta ce qui leur reſtoit de
» valeur & de force pour combattre. On
» fit rendre une partie de ce butin, pour le
» diſtribuer à des gens qui l'avoient bien
» mieux mérité que ceux qui s'en étoient
» emparés. Mais quelques hiſtoriens ajoû-
» tent que diverſes bandes de ces derniers
» ſe retirerent, dans le tumulte, & ſe déro-
» berent aux perquiſitions qu'on faiſoit pour
» les découvrir, & qu'ayant gagné les Py-
» renées, ils apporterent tant d'or, de-çà
» les Monts, que ce métal y baiſſa d'environ
» la ſixieme partie. »

Il eſt certain que les Maures comptoient ſur la conquête de toute l'Eſpagne, & que, dans cette perſuaſion, ils y avoient tranſporté ce qu'ils poſſédoient de plus précieux. Les vainqueurs s'enrichirent de ces dépouilles; & l'or devint ſi commun, qu'il baiſſa tout-à-coup d'un ſixieme.

[1341.]

Le roi de Caſtille envoya au pape ſa propre banniere, ſon cheval de bataille, cent autres chevaux & vingt-quatre éten-

dards enlevés aux ennemis. Ce fut une fête à Avignon, lorſqu'on y reçut ces marques d'une victoire ſi importante. Le ſouverain pontife, Benoît XI prononça publiquement l'éloge des vainqueurs, & déféra au roi de Caſtille le titre de LIBÉRATEUR DE L'ESPAGNE. Ce Prince le méritoit d'autant mieux que, plus d'une fois, il avoit expoſé ſa vie dans la chaleur du combat.

[1341.]

Alphonſe avoit enrichi ſes ſoldats des dépouilles gagnées ſur les infidèles; & il ne s'étoit rien réſervé d'un butin ſi conſidérable. Les peuples étoient hors d'état de payer de nouveaux impôts. Tout l'argent avoit paſſé des mains de l'officier & du ſoldat dans celles des marchands. Ceux-ci ſe ſoumirent d'eux-mêmes à un tribut en uſage parmi les Maures, & qu'ils appelloient L'ALCAVALA. Il conſiſtoit à payer la vingtieme partie des marchandiſes de chaque négociant. On promit que cette taxe ne dureroit pas plus long-tems que le ſiége d'Algézire; qu'on alloit entreprendre, mais les hiſtoriens Eſpagnols obſervent que, » bien loin d'être abolie, elle fut augmen- » tée ſous le règne ſuivant, & donna lieu » à de nouveaux ſubſides, ſelon les beſoins » de l'Etat. »

[1342.]

Alphonſe deſiroit ſur-tout de ſe rendre maître d'Algézire, parce que cette place étoit une des clefs de l'Eſpagne, du côté de l'Afrique. Près de ſoixante mille hommes y étoient renfermés, avec des vivres & des munitions pour deux ans. Le ſiége n'en fut pas commencé avec moins d'ardeur, & par une armée dans laquelle on comptoit à peine dix mille hommes. La trahiſon & l'attentat furent les premieres armes que les aſſiégés employerent pour leur défenſe. » Nous ne ſerons jamais tranquilles, diſoient-» ils, tant que vivra le roi de Caſtille. » Ils mirent publiquement ſa tête à prix; propoſerent cet horrible parricide, comme un acte de religion, digne du zèle d'un Mahométan. Pluſieurs s'engagerent à le tenter; & Alphonſe fut trois fois ſur le point de périr ſous les coups de ces barbares fanatiques.

[1342.]

» Les Maures ſe ſervoient de canons qui » déſoloient le camp, & qui ruinoient tous » les travaux des aſſiégeans, avec un fra-» cas terrible, & une ſurpriſe encore plus » grande. C'eſt la premiere fois qu'il eſt fait » mention, dans notre Hiſtoire, de la pou-» dre & des canons, qui étoit alors une in-» vention nouvelle.

On fixe, en France, le premier usage de l'artillerie dans les combats, à la journée de Crecy, en 1346. Les Anglois y furent redevables de la victoire aux décharges de six piéces de canon, qu'ils firent tirer au plus fort de la mêlée. Ce ne fut qu'en 1356, qu'on se servit de l'artillerie dans les siéges. Les Anglois emporterent alors, en fort peu de tems, par le secours du canon, la ville & le château de Romorantin.

Si les historiens Espagnols ne se sont pas trompés, il doit paroître surprenant que les Chrétiens d'Espagne n'eussent, dans ce siége, ni l'usage ni même la connoissance de l'artillerie, & qu'au contraire les Maures s'en servissent déja. La poudre & les canons ayant été inventés par des Chrétiens, il étoit plus naturel que les Espagnols en eussent eu l'usage, & la connoissance, avant les Maures.

D'après ces époques fixées par les Histoires de France & d'Espagne, sur l'usage de l'artillerie, Bertholde Schwart, moine Allemand, originaire de Fribourg, à qui on en attribue l'invention, vers 1355, & selon d'autres, en 1380, ne peut que l'avoir perfectionnée.

[1343.]

Le petit nombre de troupes, la disette de vivres, & le défaut d'argent, réduisoient

le roi de Caſtille à l'impoſſibilité de continuer le ſiége d'Algézire. La France & l'Angleterre ſemblerent ſuſpendre leurs inimitiés, pour ſeçourir l'Eſpagne, de concert. Le comte de Foix, & Bernard ſon frere; les comtes de Derby & de Salisbury conduiſirent des troupes de François & d'Anglois, au ſecours des Caſtillans. Le roi de Navarre ſe rendit en perſonne devant Algézire, & avec une ſuite proportionnée à ſa dignité. Le roi de France, Philippe de Valois, malgré le beſoin qu'il avoit de toutes ſes finances, prêta cinquante mille écus d'or. Le pape accorda des décimes ſur le clergé, & l'indulgence des croiſades.

Ces troupes étrangeres ne ſervirent pas ſeulement à intimider les Mahométans, comme les hiſtoriens Eſpagnols affectent de le faire entendre. Il eſt certain que le ſiége en fut pouſſé plus vivement; que le comte de Foix, bleſſé ou malade, ſe retira à Séville, & qu'il y mourut; que le roi de Navarre ne paſſa pas Xérès, & que les fatigues de la campagne y terminerent ſes jours.

[1343.]

Alphonſe & Philippe de Valois reſſerrent leur alliance par un nouveau traité qui comprenoit leurs perſonnes, leurs états

& leurs ſucceſſeurs. Les Anglois en ſont indignés, & abandonnent le ſiége.

[1344.]

Après la défaite d'une armée qui venoit ſecourir Algézire, cette ville qui ſouffroit beaucoup de la diſette des vivres, ſe rendit aux conditions ſuivantes; 1° que le roi de Grenade ſeroit tributaire de Caſtille, comme il l'étoit auparavant; 2° que les habitans auroient la liberté de ſe tetirer où bon leur ſembleroit, & d'emporter avec eux tous leurs effets; 3° qu'il y auroit une trève de dix ans, entre les Maures & les Chrétiens. Alphonſe n'accorda la trève que malgré lui, & bien réſolu de la rompre, dès qu'il en trouveroit l'occaſion. Le mauvais état de ſes finances lui fit ſacrifier alors la gloire qu'il ſe promettoit de l'entiere expulſion des Saraſins; & ſa jeuneſſe lui donnoit lieu d'eſpérer qu'après la trève expirée, il auroit encore tout le tems néceſſaire à l'exécution de ce grand projet.

[1345.]

Le roi de Caſtille ne tarde pas à reprendre ſes premieres occupations pour aſſurer le repos de ſes peuples. Il purge la Caſtille des brigands qui l'infeſtoient: il donne aux loix une nouvelle force, & régle l'adminiſtration de la juſtice. Il réprime

la tyrannie des Grands, & les punit des usurpations injurieuses à sa couronne, que le besoin de leurs secours, pendant la guerre, l'avoit forcé de dissimuler. Toujours ferme, toujours actif, toujours appliqué, toujours sévère, & toujours généreux à propos, il travailloit à augmenter le bonheur de ses sujets, & la gloire de son règne.

[1346.]

Le royaume d'Aragon n'avoit pu fournir à la Castille, qu'un foible secours, étant trop occupé à soutenir une guerre étrangere, & à terminer des divisions intestines. Pierre IV, qui le gouvernoit alors, Prince injuste & cruel, ne s'occupoit que du soin de contenter ses desirs ambitieux. Souillé du sang d'un frere dont les qualités brillantes lui faisoient ombrage, & d'un beau-frere qu'il avoit dépouillé du royaume de Majorque, il s'étoit rendu odieux à ses sujets, au point qu'il courut, plus d'une fois, le risque d'être mis en piéces dans des séditions populaires. Il étoit fort laid, d'une petite taille, & d'un regard farouche; mais il suppléoit à ces défauts, par la précaution de ne se montrer que rarement en public, & toujours dans l'appareil de la royauté. Il ne dispensoit personne des cérémonies établies pour tenir dans le

respect ceux qui approchoient du thrône ; ce qui lui fit donner le surnom de GÉRÉMONIEUX.

[1346.]

Joseph Bulhagix, roi des Maures, acheve de bâtir le château & les murailles de la ville de Grenade. La dépense fut si considérable, que les Maures publioient qu'il avoit trouvé la pierre philosophale, ne pouvant croire ses revenus suffisans pour un si grand ouvrage. Cette tradition s'est conservée, pendant plusieurs siécles, parmi le peuple.

Il ne faudroit pas cependant conclure que le thrésor des rois de Grenade ne fût pas très-considérable, & que leurs sujets ne fussent pas surchargés d'impôts. Tous les particuliers payoient au Roi la septieme partie de leurs troupeaux & de leur récolte. Le Monarque étoit l'unique héritier d'un Maure qui mouroit sans enfans, & partageoit également avec les enfans la succession de leurs peres. On fixe à sept cents mille ducats le revenu que la ville & le royaume de Grenade produisoient, chaque année.

[1348.]

La peste, qui causoit tant de ravages dans les provinces du Levant, gagne l'Espa-

gne ; & il n'y eut pas une ſeule ville qui n'en reſſentît les effets. Dans celle de Saragoſſe, il mourut plus de cent perſonnes chaque jour, pendant le mois d'Octobre. Comme il ſuffiſoit de toucher un malade, pour être atteint de la contagion, ceux qui en étoient frapés demeuroient ſans ſecours ; & on laiſſoit les morts ſans ſépulture. C'eſt de cette peſte dont Pétrarque parle ſi ſouvent dans ſes Lettres. Il étoit alors en Italie où ce fléau avoit auſſi pénétré.

[1348.]

Louis, comte de Clermont, fils du prince D. Alphonſe de la Cerda, fait une entrée ſolemnelle à Avignon, & y reçoit les honneurs qu'on ne rendoit qu'aux têtes couronnées. Le pape lui avoit donné le titre de Roi des Canaries, avec le pouvoir de conquérir ces iſles, à condition de travailler à y établir la Religion Chrétienne.

Les iſles Canaries, ſi célèbres chez les anciens poëtes, ſous le nom d'Iſles Fortunées, ſont au nombre de ſept, dont la plus conſidérable eſt appellée la Grande-Canarie. Le comte de Clermont ne fit jamais la conquête de ces iſles. Les Baſques, réunis aux peuples de l'Andalouſie, équipe-

rent une flotte, à frais communs, & ſe contenterent d'un butin qui les dédommagea abondamment. Sous le règne de Henri III, roi de Caſtille, un François, nommé Jean de Bétancourt, fit la conquête des cinq petites iſles, & ne put s'emparer des deux grandes. Pierre de Barba, Eſpagnol, chaſſa les François de toutes ces iſles; s'en rendit maître, en fit hommage à ſon Roi, & les vendit, peu de tems après, à un homme fort riche, nommé Péraça. Celui-ci les donna à Herréra, ſon gendre, qui prit le titre de Roi des Canaries. Herréra vendit quatre de ces iſles à Ferdinand le Catholique, & n'en conſerva qu'une ſeule, avec la qualité de Comte de Gomera. Le roi Ferdinand envoya de tems en tems, des flottes aux Canaries. Elles en firent la conquête peu-à-peu, & les ſoumirent enfin toutes à la couronne de Caſtille.

[1349.]

Un fils du roi de Maroc venoit d'envahir ſur ſon pere le royaume de Fez, en Afrique, Gibraltar, Ronda, & tout ce qui étoit encore ſoumis en Eſpagne à la couronne de Maroc. Alphonſe profita de cet évènement, pour accélérer l'exécution du deſſein où il étoit de reprendre les armes

mes contre les Maures. Il se crut dispensé de tenir à l'usurpateur une parole donnée au Roi légitime ; & résolu, de commencer ses conquêtes par celle de Gibraltar, il convoque les Etats généraux à Alcala.

Les députés de la ville de Tolède disputerent à ceux de Burgos la préséance & l'honneur d'opiner les premiers ; prérogatives dont ils étoient en possession. On traita cette affaire avec chaleur. Les Grands se partagerent ; & il étoit dangereux de prononcer, dans un tems où l'on avoit besoin des deux partis, pour en obtenir de nouveaux subsides. Le Roi trouva un tempérament dont tout le monde fut satisfait. Il assigna, vis-à-vis de son thrône, une place extraordinaire aux députés de Tolède. Ceux de Burgos retinrent la préséance, & quand on prit les suffrages : » Tolède fera ce que je voudrai, dit Alphonse ; » & je le déclare en son nom. » Que Burgos parle. » Les Rois se sont depuis astreints à cette formalité.

[1350.]

On forme le siége de Gibraltar ; & on pousse les attaques avec une ardeur extraordinaire. La peste se met dans le camp. On représentoit au Roi le danger auquel

il expoſoit ſa perſonne, avec toute ſon armée. « Depuis quand, répondoit-il, la » conſtance ne peut-elle plus ſurmonter » tous les obſtacles? Où donc un ſoldat, » & un gentilhomme né pour la guerre, » peut-il finir plus glorieuſement ſes jours, » que dans un camp, & ſur une brèche? » Il fut cependant la victime de ſa fermeté, trop opiniâtre en cette circonſtance. Atteint lui-même de la contagion, il en mourut, le 20 de Mars, âgé de trente-huit ans. Les Maures, par reſpect pour les cendres de ce grand Roi, laiſſerent partir l'armée, ſans l'inquiéter dans ſa retraite.





PIERRE I, LE CRUEL.

[1350.]

LA mort d'Alphonſe XI plongea la Caſtille dans un abîme d'horreurs. La jalouſie & l'ambition des Grands la déchirerent par des brigues, des factions, des révoltes & des guerres ſanglantes. La férocité d'un Princé naturellement ſanguinaire y prodigua les arrêts de banniſſement, les exils & les ſentences de mort. Un hiſtorien François peint d'un ſeul trait les malheurs qu'éprouvoit alors toute l'Eſpagne, en diſant que « Pierre le Cruel » fut le Néron de la Caſtille; & Pierre le » Cérémonieux, le Tibère de l'Aragon. »

Pierre I ſortoit à peine de ſa quinzieme année, quand il parvint à la couronne. D. Juan d'Albuquerque, ſon gouverneur, ne travailloit qu'à devenir ſon favori; & la Reine-Mere, impatiente de ſe venger, ne ſoupiroit qu'après le moment de punir Eléonore de Guzman d'avoir été ſa rivale.

[1350.]

Pierre le Cérémonieux fait pendre par les pieds un légat du pape, pour avoir ex-

communié, à son insçu, quelques seigneurs Aragonnois.

On substitue, en Aragon, l'ère chrétienne à celle de César.

[1351.]

Eléonore de Guzman avoit du feu Roi sept fils vivans; la plûpart richement établis & assez puissans pour contrebalancer le parti de la Reine-mere. Elle se retira d'abord à Médina-Sidonia, place forte qui lui appartenoit; mais bientôt, cédant aux représentations de toute sa famille qui croyoit gagner le nouveau Roi, par une marque de confiance, elle alla se jetter à ses pieds, & s'abandonner à sa discrétion: c'étoit remettre une victime entre des mains qui cherchoient à l'immoler. Eléonore perdit la vie, à Talavéra, par ordre du Roi, & à la sollicitation de la Reine-mere, qui paya cher le fruit de sa vengeance. Depuis ce premier meurtre, Pierre le Cruel se montra toujours altéré du sang humain. Talavéra appartenoit à Eléonore: la Reine en eut la confiscation; & c'est par cette aventure qu'on a donné à cette ville le nom de TALAVÉRA DE LA REYNA.

[1351.]

Le roi d'Aragon témoigne la joie qu'il avoit de la naissance d'un fils, en lui don-

nant pour apanage la ſeigneurie de Gironne, avec le titre de Duc. Telle eſt l'origine de la coutume qui a été conſtamment ſuivie, dans la ſuite, de donner aux fils aînés des rois d'Aragon le duché de Gironne, en apanage, & de leur en faire porter le nom.

[1351.]

Les Etats généraux de la Caſtille s'oppoſent avec la derniere vigueur au deſſein que le Roi avoit formé de ſupprimer les BÉHÉTRIAS, ou VILLES LIBRES. Un grand nombre de villes de la Vieille-Caſtille conſervoient entr'elles une confédération dont l'origine ſe perdoit dans les tems les plus reculés, & à la faveur de laquelle il régnoit une égalité parfaite entre tous les citoyens. Ces ſortes de républiques ſe choiſſoient des chefs qui régloient avec une autorité preſque ſouveraine tout ce qui regardoit le bon ordre, & la police intérieure de chaque ville en particulier; & le choix tomboit communément ſur les Grands du royaume, que l'on jugeoit en état de maintenir les priviléges de la Confédération. On leur payoit de groſſes penſions: on les aidoit, pendant les guerres civiles; & ce motif devint alors un mobile puiſſant de l'obſtacle que la Nobleſſe oppoſoit aux volontés du Roi.

[1352.]

Alphonſe Coronel, chef des rebelles de l'Andalouſie, eſt forcé dans Aquilar, après quatre mois d'une vigoureuſe réſiſtance. Il entendoit la Meſſe, lorſqu'on lui annonça que l'armée royale entroit dans la ville. Il reſta, ſans s'émouvoir, juſqu'à la fin du Sacrifice, & eut encore le tems de ſe renfermer dans une tour. Il y fut forcé, pris, & condamné au dernier ſupplice, avec cinq autres ſeigneurs qui perdirent la tête ſur un échafaud.

[1352.]

Albuquerque ſe regardoit comme un favori qui n'a plus à craindre les revers ſi communs à la cour; &, abandonnant une politique peu conforme à ſon caractere naturellement droit & vertueux, il entreprit de corriger les vices d'un Prince qu'il avoit contribué à corrompre. Honteux de la condeſcendance avec laquelle il s'étoit prêté à la paſſion du jeune Roi, pour Marie de Padilla, il lui ménageoit, depuis quelque tems, une épouſe capable de l'en dégoûter, par des qualités ſupérieures. Mais il n'étoit plus tems de redreſſer un Prince qui faiſoit tout plier ſous lui : les efforts de la vertu furent inutiles. Albuquerque diſgracié, dépouillé de ſes biens, fugitif, empoiſonné, ne recueillit que le fruit de ſon

crime; & la voix publique l'accusa toujours d'avoir formé un mauvais Roi.

[1353.]

Blanche de Bourbon, Princesse digne de tous les éloges, arrive à Valladolid où elle devoit épouser le roi de Castille. Marie de Padilla n'omettoit rien de tout ce qu'elle croyoit capable de rompre cette alliance, espérant que, si elle pouvoit exclure Blanche du thrône, il ne lui seroit pas impossible d'y monter. Cependant le Roi céda aux persécutions de sa famille; & un reste de honte l'obligea de se rendre à Valladolid. On y fit, sans beaucoup de pompe, son mariage, « plus semblable à des funé» railles qu'à une nôce. » A peine la cérémonie étoit faite, qu'il part brusquement. A force de prieres & de négociations, on le détermine à revoir la Reine, mais ce fut pour la derniere fois; & depuis ce tems-là, « on eût dit qu'il eût oublié son » mariage, si les mauvais traitemens qu'il fit » à sa femme n'eussent montré qu'il s'en » souvenoit. » Toute l'Espagne, qui ne voyoit qu'avec admiration les qualités de la jeune Reine, attribuoit la conduite du Prince à un enchantement dont on accusoit les Juifs.

» Le bruit courut parmi le peuple qu'il » y avoit du sortilége, & que la Reine » ayant apporté de France, une riche

» écharpe à ſon mari, un magicien Juif
» l'avoit enchantée, à la ſollicitation de Pa-
» dilla; de ſorte que, quand le Roi avoit
» voulu ſe parer de cet ornement, il avoit
» cru, en le mettant, ſe ceindre d'un hor-
» rible ſerpent. Tout ridicule qu'étoit ce
» conte, il étoit encore moins vraiſembla-
» ble que ce qu'une malignité téméraire
» fit conjecturer à quelques-uns, que le
» Roi ſoupçonnoit la Reine d'une intrigue
» avec D. Frédéric, grand-maître de S. Jac-
» ques, ſon frere, qui étoit allé la rece-
» voir; & il eſt aſſez étonnant qu'une des
» grandes maiſons d'Eſpagne ait voulu de-
» voir ſon origine à une fable que toute
» l'Hiſtoire traite non-ſeulement de calom-
» nie noire, mais d'extravagance impu-
» dente. Un hiſtorien Eſpagnol inſinue
» adroitement l'origine de cette maiſon,
» iſſue en effet de D. Frédéric, & d'une
» Juive, nommée Palomba ou Colombe,
» laquelle paſſa pour n'être que nourrice
» de ſon propre fils, D. Henri, reconnu
» pour être la tige de l'illuſtre famille des
» Henriquez. »

[1353.]

L'archevêque de Tolède, Gilles d'Albornoz, ne voulant plus être le témoin des maux qui affligeoient ſa patrie, & auxquels il ne pouvoit apporter de remède, ni par

ſes conſeils, ni par ſes remontrances, prit le parti de ſe retirer à Avignon, auprès du pape Innocent IV, qui l'honoroit de toute ſa confiance, & qui le chargea de conquérir en Italie les Etats du ſaint ſiége, uſurpés par un multitude de petits tyrans.

L'Hiſtoire ajoûte qu'Albornoz, étant devenu cardinal, abdiqua ſon archevêché, ſelon la coutume de ce tems-là. Le fait eſt conſtant, quoiqu'il paroiſſe contraire à ce que nous voyons aujourd'hui. « Si l'on re-» cherche les cauſes de l'incompatibilité » d'un évêché avec le cardinalat, on peut » préſumer que les cardinaux devenant, » par leur promotion, ſujets immédiats, & » conſeillers des papes, ils étoient, en quel-» que ſorte, obligés de renoncer au ſerment » qu'ils avoient fait à d'autres Souverains. » De-là vient ſans doute, qu'un ſujet ne » peut recevoir le chapeau, ſans la per-» miſſion expreſſe de ſon Souverain qui » conſent, par cette permiſſion, que celui » qui eſt élevé au cardinalat prenne des » engagemens particuliers avec le pape » dont il devient, en quelque maniere, ſu-» jet, ſans ceſſer néanmoins d'être ſujet de » ſon premier Souverain. Actuellement en-» core, lorſqu'un prélat eſt promu au car-» dinalat, tous les bénéfices qu'il poſſede » ſont cenſés vacans; & il faut que le pape » lui permette de les conſerver, ſans qu'il

» ſoit beſoin cependant de lui donner de
» nouvelles bulles. »

[1353.]

Les freres naturels du Roi, le prince de la Cerda & la maiſon de Mendoze, ſe laiſſerent gagner par les parens de Padilla, & profiterent de leur faveur, en attendant l'occaſion de les détruire. Cette politique leur procura des emplois honorables, & les mit à couvert des cruautés d'un Roi qui n'avoit plus aucun ſentiment d'humanité. D. Garcie Laſſo de la Vega, un des premiers ſeigneurs de Caſtille, avoit déja été poignardé dans la chambre, & ſous les yeux du Roi. Jean de Prado, grand-maître de l'ordre de Calatrava, réfugié en Aragon, revient ſur la parole du Prince. Il eſt arrêté, dépoſé, & perd la tête ſur un échafaud. Leur crime étoit de ne pas applaudir à ceux de leur maître. Albuquerque évite un pareil ſort, en répondant ainſi à un ordre de venir rendre compte de l'adminiſtration des finances : « Je défie » à un combat ſingulier quiconque oſera » m'accuſer de malverſation ; je rendrai » mes comptes quand on voudra, pourvu » que ce ſoit ici, & ſous les yeux du Roi. » Il étoit alors en Portugal où il trouvoit un aſyle.

[1354.]

Le roi de Caſtille ſemble oublier Padilla, pour Jeanne de Caſtro, veuve de D. Diégue de Haro. Son nom, ſa beauté, ſes richeſſes ne la rendoient pas indigne d'être Reine & elle déclare au Roi; que, ne pouvant l'être, elle ſe croyoit de trop bonne maiſon, pour être ſa maîtreſſe. Le Monarque, déſeſpérant de la ſéduire, a recours à l'artifice. Il jure que ſon mariage avec Blanche de Bourbon eſt nul; qu'il n'y a jamais conſenti, & produit des témoins apoſtés. L'évêque d'Avila, & celui de Salamanque, ſont aſſez indignes de leur caractere, pour juger l'affaire en ſa faveur. L'ambition de Jeanne l'emporte ſur ſa vertu. Pierre l'épouſe publiquement, & la quitte, peu de jours après, la laiſſant groſſe d'un fils qu'on nomma Jean, & qui fut le jouet de la fortune. Jeanne de Caſtro cacha ſa honte, & ſon déſeſpoir, ſous un vain titre de Reine, qu'elle retint opiniâtrément, & qui ne lui fut donné, depuis cet évènement, que par ſes domeſtiques.

[1354.]

D. Ferdinand de Caſtro méditoit la vengeance de l'affront que ſa ſœur & ſa famille venoient de recevoir, lorſqu'il apprit qu'Albuquerque, & les freres du Roi,

tramoient une Ligue contre ce Prince. Il ne délibéra pas long-tems ſur le parti qu'il avoit à prendre ; & les mécontens ne tarderent pas à éclater, parce que Tolède, Cordouë, Jaën, Cuença, Talavéra, & quelques autres villes, parurent diſpoſées à ſe ſoulever. Les infants d'Aragon entrerent ouvertement dans la Ligue ; & les deux Reines douairieres de Caſtille & d'Aragon la favoriſoient ſous main.

Pierre n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes que les Ligués avoient priſes contre lui, qu'il réſolut la perte de l'infortunée Reine Blanche, parce qu'elle étoit l'occaſion innocente de ces complots. Il la fit conduire de ſa priſon d'Arévalo, au château de Tolède. Il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans cette ville. La Reine, en y arrivant, obtint de ſes gardes la liberté d'entrer dans l'égliſe cathédrale, pour y faire ſa priere. Elle s'échappe de leurs mains ; embraſſe l'autel, comme l'aſyle de ſon innocence, & réclame la protection des citoyens contre la fureur d'un époux qui en veut à ſes jours. La beauté, les larmes, la priſon, les malheurs de cette Princeſſe attendriſſent le peuple, & on prend les armes pour la défendre.

[1354.]

Le roi de Caſtille ſe met en campagne,

dans le dessein de grossir le nombre de ses troupes. Il est investi par celles des Confédérés; & la reine d'Aragon, sa tante, vient lui faire des propositions qui se réduisoient à « l'obliger de bannir pour toujours Padilla, de rappeller la Reine sa femme, & d'éloigner des charges les parens de sa maîtresse. On lui promettoit que, s'il vouloit donner à ses peuples cette satisfaction nécessaire à sa gloire & à leur repos, il trouveroit dans les Ligués toute la soumission qu'il pouvoit attendre de sujets fidèles & affectionnés; qu'autrement ils ne croyoient pas se pouvoir dispenser, en honneur, de prendre les armes, pour le bien commun du royaume. » L'ambassade fut mal reçue. Le Roi trouva le moyen d'échapper; & les Ligueurs ne s'apperçurent de son évasion, que lorsqu'il n'étoit plus tems de l'empêcher.

[1354.]

D. Juan d'Albuquerque meurt empoisonné, par un médecin que la cour avoit corrompu. Il ordonne, en mourant, de ne point enterrer son corps, que l'on n'eût rétabli la Reine, & chassé ceux qui troubloient l'Etat, comme on se l'étoit proposé; & les Ligueurs jurent l'exécution de ce testament.

[1354.]

Alboacen, fils du roi de Maroc, promet à une troupe de Chevaliers Castillans d'embrasser le Christianisme, s'ils veulent passer en Afrique, pour l'aider à déthrôner son pere. Les Chevaliers goûtent cette proposition ; & Alboacen, devenu maître de l'Empire, leur fait dire de se retirer, & de se croire trop heureux de n'être pas forcés eux-mêmes à professer l'alcoran.

[1355.]

Pierre le Cruel assemble ses Etats à Burgos, & en obtient sans peine tout l'argent dont il avoit besoin pour agir contre les Ligueurs, ce qui déconcerta leurs projets. Plusieurs d'entr'eux firent leur paix. Les autres se mirent à couvert ; & les deux Reines de Castille demeurerent exposées à toute la vengeance du Roi. Blanche de Bourbon fut envoyée à Siguença, dans une prison encore plus étroite que celle où on l'avoit retenue jusqu'alors ; & on punit ceux que la compassion lui avoit attachés, parmi lesquels on doit distinguer le fils d'un orfévre, âgé de dix-huit ans.

La négligence des historiens nous a dérobé le nom de ce héros de la tendresse filiale. Il apprend que son pere, âgé de quatre-vingts ans, est du nombre des vingt-

deux bourgeois déſignés pour payer de leur ſang la révolte de Tolède. Il s'offre à mourir en la place de ſon pere ; & le Roi accepte froidement l'échange, ſans être touché de cet exemple d'une piété digne d'un ſiécle plus heureux.

[1356.]

La Reine-mere, aſſiégée & trahie dans la ville de Toro, demande, pour toute grace, qu'on épargne la vie de ſes malheureux partiſans. Son fils barbare en fait mettre pluſieurs en piéces à ſa vue, & la couvre de leur ſang. A ce ſpectacle affreux, elle tombe évanouie. On la renvoie en Portugal, auprès du Roi, ſon frere, qui la fit, dit-on, empoiſonner pour punir ſa conduite, encore auſſi ſcandaleuſe qu'elle l'avoit été en Caſtille.

D. Henri de Tranſtamare, l'aîné des freres naturels du roi de Caſtille, ſe retire en France, eſpérant qu'il s'y formeroit un parti en faveur de Blanche de Bourbon ; &, pour en profiter lui-même, il s'attache au ſervice du roi Jean. Il ne ſe trompa que ſur le tems, comme nous le dirons ci-après.

[1356.]

La Caſtille ne fut pas plutôt délivrée des maux occaſionnés par la Ligue, qu'elle devint le théatre d'une guerre qui mit toute

l'Eſpagne en combuſtion, & intéreſſa une grande partie de l'Europe. Elle dura huit ans, & ne fut qu'un combat preſque continuel, dont les détails ne laiſſent rien de net, que l'évènement, ou tout au plus quelques circonſtances ſans ordre & ſans ſuite. Voici quelle en fut l'occaſion. Le roi de Caſtille voyoit la pêche du thon, lorſqu'une flotte Catalane attaqua bruſquement deux galeres Génoiſes, & les prit à la vue du Monarque. Il en fit demander ſatisfaction; mais l'ambaſſadeur parla d'un ton ſi impérieux, que le roi d'Aragon, très-jaloux de la gloire du diadême, crut devoir refuſer tout ce qu'il y avoit d'exceſſif dans la demande. La guerre commença auſſi-tôt; & la ſituation des affaires des deux monarchies lui donna toute l'horreur des guerres civiles. Le roi d'Aragon attira dans ſon parti les mécontens de Caſtille; & il fut redevable de preſque tous ſes ſuccès à ce trait de politique.

[1357.]

Les Maures d'Eſpagne n'étoient plus en état de ſe faire craindre. Reſſerrés dans le royaume de Grenade, ils ſe croyoient trop heureux, en payant l'ancien tribut, de ſe trouver à l'abri de toute inſulte. Le roi de Caſtille traita avec eux, & en tira un corps de cavalerie. Auſſi-tôt le roi d'Aragon

fit

fit un ſemblable traité avec ceux d'Afrique. Le pape n'épargna rien pour empêcher ces alliances avec une nation qui avoit ſçu profiter d'une circonſtance bien moins favorable, pour ſubjuguer toute l'Eſpagne. Mais la haine que les deux Rois ſe portoient mutuellement ne les rendoit pas délicats ſur le choix des moyens de la ſatisfaire.

[1358.]

Toute l'Eſpagne Chrétienne étoit alors partagée en quatre royaumes, & gouvernée par les quatre plus méchans hommes de l'Europe. Pierre I, le Cruel, étoit le fléau de la Caſtille; comme Pierre IV, le Cérémonieux, l'étoit de l'Aragon, quoiqu'avec moins de violence. Pierre I, le Juſticier, ne ſe rendoit pas coupable de tant d'horreurs en Portugal; mais ſa molleſſe, ſon luxe, ſon avarice & ſon exceſſive ſévérité, lui attirerent la haine de ſes ſujets. Charles II, le Mauvais, ne ſembloit né que pour le malheur de la France, ſa patrie, & de la Navarre, ſon royaume.

[1358.]

Le roi d'Aragon, preſſé vivement par les Caſtillans, propoſe à ſon adverſaire, ſous prétexte d'épargner le ſang Eſpagnol, de ſe battre à outrance, ſeul à ſeul, dix con-

tre dix, vingt contre vingt, ou cent contre cent, à ſon choix. Le roi de Caſtille ſe moque de ce cartel; mais une tempête qui fit périr ſa flotte renverſa ſon projet de conquérir le royaume de Valence, & de percer lui-même le cœur de ſon ennemi.

[1360.]

Un clerc ſe préſente devant le roi de Caſtille, & lui annonce, de la part de S. Dominique, qu'il ſera poignardé de la main du comte Henri de Tranſtamare. Le Prince répond froidement au prophète: « Il » faut que vous alliez rendre compte de » votre miſſion à S. Dominique, » & le fait jetter auſſi-tôt dans un bûcher ardent.

[1360.]

Le roi de Caſtille alloit attaquer la ville de Najara, où Tranſtamare s'étoit retiré, après la perte d'une bataille. Il trouva un jeune enfant qui pleuroit la mort d'un oncle tué dans le combat. Cette rencontre lui parut de mauvais augure; & il eut la ſuperſtition de n'oſer attaquer une place dont la priſe auroit pu terminer la guerre à ſon avantage.

[1361.

Un traité de paix, qui ne fut pas de lon-

gue durée, laisse un peu respirer le roi d'Aragon, pendant que son ennemi continue de faire la guerre contre les Maures du royaume de Grenade. Le comte de Transtamare passe, une seconde fois, en France, d'où on espéroit toujours que la Reine Blanche verroit enfin arriver des défenseurs. On en fixoit même assez publiquement l'époque au premier traité qu'il y auroit entre l'Angleterre & la France. Le roi de Castille prit ce tems pour faire périr l'infortunée Blanche de Bourbon, soit par un nouvel accès de fureur contre cette Princesse, soit afin d'exécuter avec moins d'obstacle les desseins qu'il avoit formés pour la fortune de ses enfans naturels. On sçait qu'elle mourut par son ordre, &, sans doute de poison que lui donna un médecin ; ce qui paroît plus vraisemblable que le détail romanesque dans lequel est entré un historien de Bertrand du Guesclin, & qui n'est fondé que sur les bruits populaires de ce tems-là. « Toute l'Espa-
» gne frémit d'horreur à la nouvelle de
» cette fin tragique d'une Reine âgée de
» vingt-deux ans, du plus auguste sang du
» monde, & en qui une si haute naissance
» étoit accompagnée de toutes les qualités
» personnelles qui attirent, même aux par-
» ticuliers, l'amour & la vénération publi-
» que. On plaint les malheureux ; mais on

» les oublie. Blanche laiſſa en France &
» en Eſpagne un deſir de la venger, qui
» ne s'y éteignit que dans le ſang de ſon
» meurtrier. »

L'Hiſtoire ſe refuſe au détail des cruautés que Pierre I exerça pendant ſon règne. A peine a-t-elle pu nous laiſſer le nom des têtes illuſtres qu'il fit tomber. La Reine douairiere d'Aragon ſa tante, Jeanne & Iſabelle de Lara ſes parentes, Jean de la Cerda, le dernier de cette illuſtre & malheureuſe maiſon, le cadet des infants d'Aragon, & le grand-maître de S. Jacques, furent immolés ſous les yeux de ce Prince. Une bataille perdue coûta la vie à deux freres du comte de Tranſtamare, l'un âgé de dix-huit ans, & l'autre de quatorze : tout leur crime étoit d'être les freres du vainqueur. Quatre galeres Aragonnoiſes, priſes par les Caſtillans, arrivent au port de Séville. Tous les vaincus ſont impitoyablement maſſacrés avec leur chef. Le Juif Samuel Lévi, grand thréſorier du royaume, devient ſuſpect : on lui donne la queſtion, d'une maniere ſi cruelle, qu'il expire au milieu des tourmens. Le Roi profita ſeul des biens immenſes que ce malheureux avoit accumulés dans l'eſpace de dix ans.

[1362.]

Le roi de Grenade commença la guerre

avec des ſuccès qui lui faiſoient eſpérer de conclure bientôt une paix honorable. Le deſir de l'obtenir l'engagea à traiter les priſonniers, avec toute l'honnêteté poſſible, & à renvoyer ſans rançon le grand-maître de Calatrava. On regarda cette conduite, comme un effet de la foibleſſe & de la timidité du vainqueur. On leva de nouvelles troupes. La fortune changea tout d'un coup. La crainte de perdre une couronne uſurpée, depuis peu de tems, détermina le roi de Grenade, ſur la foi d'un ſauf-conduit, à ſe rendre à la cour de Caſtille, avec ſes thréſors, & une ſuite nombreuſe. On lui donna d'abord quelqu'eſpérance; mais bientôt il fut arrêté dans un feſtin, chargé de fers, & conduit ſur un âne, hors de la ville, avec trente-ſept de ſes principaux officiers. Là, cette troupe infortunée périt par la main du bourreau. On dit que le cruel Pierre en ſervit lui-même au roi Saraſin, & lui parla ainſi, en le frapant : « Tiens, infâme, reçois » le prix de la paix que tu m'as forcé de » faire avec le roi d'Aragon ; meurs de » ma main. »... C'eſt toi, répondit le prince Maure, » qui te couvres d'infamie : je cher- » che un aſyle chez toi, & j'expire ſous tes » coups. »

[1362.]

Le roi de Caſtille pleura la mort d'un fils

qu'il avoit eu de Padilla, avec un ſentiment de tendreſſe dont on ne le croyoit pas ſuſceptible. Cette perte penſa même lui couter la vie; &, dans la crainte de n'y pas ſurvivre, il fit un teſtament « par lequel il appel-
» loit à la couronne les trois filles de Pa-
» dilla, ſuivant l'ordre de leur naiſſance,
» &, à leur défaut, Jean qu'il avoit eu de la
» Caſtro. » Cette derniere diſpoſition ne frayoit-elle pas le chemin du thrône au comte de Tranſtamare? & ne faiſoit-elle pas entendre que ſa naiſſance n'étoit pas un titre d'excluſion? Pierre le Cruel ajoûtoit, dans ſon teſtament, dont on voit encore aujourd'hui l'autographe, qu'il vouloit être enterré, revêtu de l'habit de S. François.

Une peſte horrible déſole la Caſtille & l'Aragon.

[1363.]

Les rois de Caſtille & de Navarre étoient tombés, en même tems, ſur l'Aragon où l'on ſe repoſoit ſur la foi des traités. Le comte de Tranſtamare, arrivé de France, avec trois mille chevaux, raſſemble ſes amis, & change la face des affaires. On parle de paix; & le public la croyoit conclue. Mais Pierre le Cruel mettoit au traité, pour conditions ſecrettes, deux crimes qui firent d'abord horreur au roi d'Aragon. On exigeoit qu'il trempât ſes mains dans le ſang

de ſon frere, l'infant D. Ferdinand d'Aragon, & dans celui de Tranſtamare. Ces deux Princes, quoique combattans enſemble pour la même cauſe, étoient rivaux, & parloient publiquement de leurs prétentions ſur le thrône de Caſtille, qu'ils faiſoient même déja valoir autant qu'ils le pouvoient. Cependant les raiſons d'intérêt l'emporterent; & la mort de l'Infant & du Comte fut réſolue. Le premier périt à Caſtelon, près de Buriana; & le ſecond fut averti du danger qui le menaçoit, par D. Ramire d'Arèllano qu'on avoit chargé d'exécuter cette trahiſon. S'il eſt vrai, comme le diſent quelques hiſtoriens, que le Comte entra dans le complot qui fit périr l'Infant, « l'action du roi d'Aragon fut une » double perfidie qui en augmente la noir» ceur; & le Comte ne méritoit pas de » trouver un homme aſſez généreux pour » lui ſauver la vie, en réſiſtant à la volonté » de deux Rois conjurés à ſa perte. »

[1365.]

La guerre continuoit toujours entre la Caſtille & l'Aragon. Le comte de Tranſtamare trouva enfin l'occaſion, qu'il attendoit depuis long-tems, de tirer un puiſſant ſecours de la France. Charles V, ſon ami, venoit de monter ſur le thrône, & mettoit

un intérêt vif à venger le ſang de Blanche de Bourbon. Il donna de l'argent, &, ce qui valoit encore mieux, Bertrand du Gueſclin qu'il chargea de traiter avec LES COMPAGNIES, afin de les conduire en Eſpagne; ce qui fut exécuté, moyennant deux cens mille francs que Charles V leur donna.

Depuis que la France & l'Angleterre étoient en paix, grand nombre de ſoldats François, Anglois, Allemands, Gaſcons, Bretons, Flamands & Navarrois, qui étoient congédiés, ne ſçachant où aller, vivoient de pillage, & ne reconnoiſſoient plus de domination que celles des capitaines qu'ils s'étoient choiſis. Leurs brigandages les faiſoient nommer PILLARDS. Ils s'appelloient eux-mêmes LES GRANDES COMPAGNIES, & LES COMPAGNIES BLANCHES. Le peuple leur donnoit les noms de TARD-VENUS, MARCADIERS, ou MALANDRINS. Bertrand du Gueſclin ſe rendit à leur camp, & leur dit: « Nous en » avons fait aſſez, vous & moi, pour dam» ner nos ames; & vous pouvez même vous » vanter d'avoir fait pis que moi. Faiſons » honneur à Dieu, & le diable laiſſons. » Il leur offre deux cens mille francs, & les détermine à le ſuivre en Caſtille où ils mirent ſur le thrône Henri de Tranſtamare, après en avoir chaſſé Pierre le Cruel.

[1365.]

Le ſeigneur d'Albret, accouru de France au ſecours du roi de Caſtille, par oppoſition au comte de Foix qui tenoit pour l'Aragon, repréſenta que les Compagnies ne faiſoient la guerre que pour s'enrichir, & qu'il ſeroit aiſé de les débaucher à force d'argent. Il offrit même de ſe charger de cette négociation, & répondoit du ſuccès. Pierre ne goûta point ce conſeil, quoiqu'il eût beaucoup d'argent, & qu'il ne lui reſtât plus que fort peu de troupes.

[1366.]

L'armée Françoiſe, composée d'environ trente mille hommes, joignit celles des princes Eſpagnols; & on entra ſur les terres de Caſtille. En moins de vingt-cinq jours, le comte de Tranſtamare ſe vit le maître de la moitié du royaume. Calahorra fut la premiere ville qui lui ouvrit ſes portes. Il y entra comme en triomphe, & on le preſſa de prendre le nom de Roi. Il s'en défendit avec cet air de modeſtie qui engage à redoubler d'effort pour perſuader; & du Gueſclin, prenant la parole, en vint aiſément à bout. A peine eut-il parlé, qu'on entendit crier de toutes parts: CASTILLE POUR LE ROI HENRI! VIVE LE ROI HENRI! On leva l'étendard royal, & on rendit hommage

au nouveau monarque. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de répandre ses bienfaits, en quoi il suivit son inclination, autant que les régles de la politique. Les députés de Burgos l'inviterent à venir chez eux prendre solemnellement la couronne; & il la reçut, aux acclamations du peuple, dans l'église du monastere de Las Huelgas. La révolution fut entiere; & il n'en coûta de sang, que celui dont Pierre le Cruel se souilloit encore dans sa fuite.

[1366.]

Pierre le Cruel, abandonné de tout le monde, se retira d'abord en Portugal où on lui refusa l'asyle qu'il demandoit, en lui donnant cependant pour sa personne & pour sa suite toutes les sûretés qu'il pouvoit desirer. Il alla s'embarquer à la Corogne, avec D. Ferdinand de Castro, son ami fidèle, & trois de ses enfans, emportant avec lui de grandes sommes d'argent, & prit terre à Bayonne, dans le dessein d'implorer le secours du célèbre prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne & les autres provinces que la France avoit cédées à l'Angleterre, par le traité de Bretigny.

Henri se croyant en état de soutenir la guerre, sans le secours des étrangers, les congédie, après les avoir récompensés ma-

gnifiquement, & ne retient auprès de sa personne, que quinze cens chevaux, avec Bertrand du Guesclin, & quelques seigneurs François. L'évènement prouva qu'il s'étoit trop hâté de renvoyer les COMPAGNIES.

[1366.]

La ville de Burgos fut bien récompensée du zèle qu'elle avoit montré pour le nouveau Roi; & une somme considérable fut assignée à l'église cathédrale, pour être distribuée aux chanoines qui assisteroient à l'office divin : c'est ce qu'on appelle, dans les chapitres, distributions manuelles, & qui n'avoient pas lieu, avant cette gratification.

Dominique, évêque de cette ville, avoit été élu d'une maniere dont on ne trouve qu'un exemple à-peu-près semblable dans l'Histoire de France. Après la mort de son prédécesseur, le chapitre se trouva divisé en deux partis qui ne purent s'accorder. Après bien des contestations, on convint, tout d'une voix, de s'en rapporter au choix que feroit le chanoine Dominique dont on estimoit la droiture, la prudence & la vertu. Dominique se nomma lui-même; & tous les chanoines, applaudissant à sa nomination, le reçurent avec joie pour leur évêque.

[1367.]

Le prince de Galles, attendri à la vue d'un Roi fugitif, & déthrôné par ses sujets, piqué de l'honneur de le rétablir, & peut-être aussi du desir de détruire l'ouvrage des François, invite le roi de Castille à venir le joindre à Bordeaux, & le reçoit avec beaucoup de magnificence. Il prit l'avis de son Conseil, avant que de contracter aucun engagement; &, comme on lui représentoit qu'il ne devoit pas accorder sa protection à un si méchant homme que l'on regardoit comme l'horreur du genre humain : « Il est » Roi; il est malheureux, s'écria-t-il : il faut » le défendre. Il est mauvais Roi : l'adver-» sité est une bonne école pour le corriger. » C'est à Dieu de connoître de ses crimes, » & à nous de l'aider dans son malheur. » Il fait ses préparatifs, assemble ses troupes, & passe en Castille.

[1367.]

Henri de Transtamare, informé que les Anglois sont dans la Navarre, marche à leur rencontre. Du Guesclin, qui n'eut jamais peur, conseille d'éviter le combat, de fatiguer l'ennemi par des marches & des contre-marches; de l'affamer en lui coupant les vivres, & de l'amuser dans un pays dont

l'air ne lui convenoit pas. Les Castillans, au contraire, prirent, en cette occasion, le génie françois. Impatiens de combattre, ils demandoient hautement qu'on en vînt aux mains. La bataille se donna près de Najare & de Navarette; & les écrivains Espagnols avouent que si, D. Tello avoit imité Bertrand du Guesclin, la victoire étoit à Henri. Ce Prince eut le bonheur d'échapper aux vainqueurs; mais du Guesclin fut pris, & Pierre le Cruel remonta sur le thrône, par une révolution plus rapide encore que celle qui l'en avoit renversé.

[1367.]

Pierre I ne tarde pas à se brouiller avec le prince de Galles, & ne veut remplir aucune des conditions du traité conclu à Bayonne, l'un desquels étoit d'épargner le sang de ses sujets. Mais le premier acte de son autorité qu'il venoit de recouvrer, fut de faire dresser, dans toutes les villes, des échafauds sur lesquels ruisseloit, chaque jour, le sang des malheureuses victimes de sa vengeance.

[1367.]

On dit que le prince de Galles « fut tenté » d'enlever les Etats du Castillan, pour se » venger des injures qu'il en reçut; mais » sa grandeur d'ame & son équité pri-

» rent le deſſus. Il s'en retourna avec une
» armée conſidérablement diminuée & avec
» une maladie qui le fit languir le reſte de
» ſes jours. »

[1367.]

Urraque d'Oſorio, riche veuve, & d'une grande qualité, eſt condamnée à être brûlée vive, parce que ſon fils, Alphonſe de Guſman, ſuivoit Tranſtamare dans ſa fuite. Une fille, nommée Iſabelle Davalos, attachée à cette dame, « craignant que, quand
» ſa maîtreſſe, agitée par la douleur, vien-
» droit à tomber, ſa robe ne ſe détachât,
» & ne préſentât Urraque d'Oſorio dans un
» état indécent, entra avec elle dans le bû-
» cher, & tint ſa robe juſqu'au moment où
» les flammes etoufferent cette généreuſe
» domeſtique. »

[1368.]

Henri de Tranſtamare avoit eu le bonheur d'arriver en France où le Roi & les Princes du ſang s'empreſſerent de contribuer à ſon rétabliſſement. Il eut bientôt une nouvelle armée qui groſſiſſoit, chaque jour, par les Eſpagnols qui venoient le joindre, & lui jurer une fidélité à toute épreuve. Henri marche avec tant de diligence, que le roi d'Aragon n'a pas le tems de s'oppoſer à ſon paſſage, comme il le

vouloit. Arrivé ſur le bord de l'Ebre, il demande s'il eſt en Caſtille? On lui répond qu'il y entre. Auſſi-tôt il deſcend de cheval, ſe met à genoux, fait une croix ſur la ſable, & jure de ne ſortir jamais du pays, qu'après y avoir accompli ſa deſtinée, ou par ſa mort, ou par ſon rétabliſſement ſur le thrône. Cette action inſpire aux troupes une nouvelle ardeur de le ſuivre. Burgos lui ouvre ſes portes; & cet exemple eſt ſuivi par un grand nombre de villes. Mais cette révolution ne fut pas auſſi rapide que les deux précédentes, parce que Pierre le Cruel ſe défendoit mieux, & que le roi de Grenade lui avoit fournit trente-ſix mille hommes.

» Il eſt faux que ce malheureux Roi » acheta l'amitié du Mahométan, par une » apoſtaſie honteuſe; qu'il ſe fit circoncire » en ſecret; qu'il épouſa une Princeſſe » Maure, & qu'il fit profeſſion de l'alco- » ran. Ce conte ſe détruit par lui-même, & » montre quel choix de Mémoires ont fait » certains vieux Romanciers qui tiennent » néanmoins encore le rang d'hiſtoriens au- » près du vulgaire, parce qu'ils rapportent » quelque choſe de vrai. Pierre fut cruel & » injuſte; mais il n'eut point d'autre liaiſon » avec les Mahométans, que celle qu'avoient » eue avant lui, dans les néceſſités preſſan- » ſantes, beaucoup d'autres Rois Eſpagnols.»

[1369.]

Bertrand du Guesclin, mis en liberté par le Prince de Galles, venoit, à grandes journées, avec six cents chevaliers François, tous de son choix, & distingués par leur bravoure. Il joint Henri, au moment qu'il alloit paroître à la vue de l'armée ennemie; & cette rencontre est regardée comme un heureux augure. On en vient aux mains. Les Maures sont culbutés du premier choc: ce n'est plus un combat, mais une déroute générale. Pierre se renferme dans Montiel. Henri l'investit aussitôt, & fait environner la place d'un mur de terre, le long duquel il dispose toutes ses troupes. La ville manquoit d'eau; &, Pierre jugeant qu'il ne devoit pas espérer de quartier, sort, lui douzieme, pendant la nuit, pour forcer ou surprendre un poste, & s'échapper. Le Begue de Villaine, officier François, découvre sa marche; le met dans la nécessité de se rendre, & l'emmene dans sa tente, avec ceux qui l'accompagnoient. Henri paroît, une heure après, demandant, avec des paroles injurieuses, où il étoit? » Pierre n'attendit pas qu'on le découvrît; » & répondant à la fierté, & aux injures de » son adversaire, avec une fierté égale, & » des paroles encore plus piquantes, il » fut frapé par son rival d'un coup de

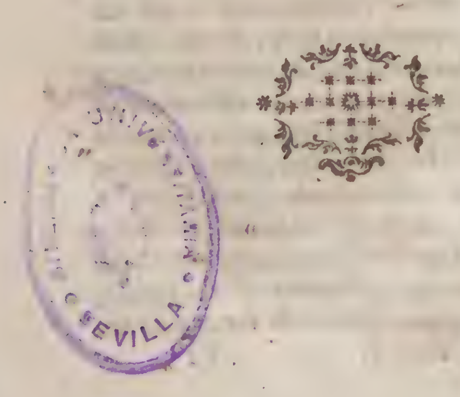
» poignard

» poignard au visage. D. Pierre blessé, & » couvert de sang, se jette avec fureur sur » D. Henri. Tous deux, ils se prirent au » corps, & tomberent l'un & l'autre. Henri » se trouva sous son ennemi qui se mettoit » en devoir de se saisir d'une dague, pour » le percer, si le vicomte de Rocabertin » n'eût pris, par le pied, le plus foible, & ne » l'eût fait tourner sur l'autre. Henri ne » perdit point de tems, &, profitant de son » avantage, tira une petite épée qu'il por- » toit, &, lui en donnant au travers du » corps, le laissa mort sur le carreau. » En lui finit la branche légitime des Rois issus de Raimond de Bourgogne. Une tige bâtarde lui succéda, & eut la gloire de jetter le fondement de la monarchie d'Espagne, par l'union des royaumes de Castille & d'Aragon.

C'est ainsi que ce fait est rapporté par Froissard, auteur contemporain « qui dit » la vérité, quand il la sçait, & qui assure » avoir été bien informé de celle-là. » Cette catastrophe est rapportée différemment par quelques écrivains Espagnols; mais la narration de Froissard doit passer au moins pour la plus vraisemblable, quand elle ne seroit pas la plus vraie. « Que Pierre se soit » adressé à Du Guesclin, pour se sauver, par » son entremise, des mains de D. Henri, » pour l'engager à ruiner la fortune de son



» ami, son propre ouvrage, les desseins
» de la France ; que ce Prince ait pu se
» persuader qu'il en viendroit à bout par
» des promesses ; que Du Guesclin ait dé-
» claré cette proposition à Henri, & que
» ces deux braves guerriers soient conve-
» nus de le trahir, & de l'attirer dans la
» tente du général François, afin que le
» roi Espagnol l'y assassinât à son aise,
» comme le disent ces écrivains, c'est de
» quoi on auroit droit de douter, quand
» d'autres ne diroient pas le contraire, sur
» tant de circonstances incroyables, par rap-
» port à l'état des choses, aux intérêts &
» aux caracteres des personnes dont il s'agit.
» A plus forte raison, le doit-on tenir pour
» absolument faux ; vu le témoignage op-
» posé d'un historien du même tems, sans
» soupçon de partialité, & qui positive-
» ment assure être bien informé du fait. »





HENRI II, TRANSTAMARE.

[1369.]

TOUTE la Castille reconnut, une seconde fois, Henri, & lui prêta le serment de fidélité, sans entrer en discussion de son droit à la couronne; mais plusieurs prétendirent en avoir un beaucoup plus légitime que le sien. Ferdinand IV, roi de Portugal, en qualité d'arriere-petit-fils de Sanche IV, avoit déja pris le titre de Roi de Castille, & s'étoit emparé de plusieurs villes. Jean, duc de Lancastre, Edmond, comte de Cambridge, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, avoient épousé, l'un Constance, & l'autre Isabelle, fille naturelle de Pierre le Cruel, & se proposoient de faire valoir les droits de ces deux Princesses sur la couronne de Castille. Les rois d'Aragon, de Navarre, & de Grenade, se proposoient des projets de confédération dont les suites auroient été funestes à Henri, si la défiance qu'ils avoient les uns des autres n'eût pas servi d'obstacle à leur union. Le nouveau roi de Castille mit tout en œuvre pour s'affermir sur un thrône qui chanceloit par tant d'endroits; & ses succès

à conserver ce qu'on peut appeller » le fruit » de son crime, en effacerent dans l'esprit » des hommes, d'autant plus aisément la » tache, qu'il n'y employa que ses ver- » tus. »

[1370.]

Henri donne à Du Guesclin la charge de connétable de Castille, plusieurs places importantes avec leurs territoires, & cent mille écus d'or. Il récompense, à proportion, mais en Roi magnifique, les officiers, & les soldats François, à qui il devoit la couronne. Ses sujets n'eurent pas lieu de porter envie aux étrangers. Il possédoit l'art de donner à propos, & payoit d'honneurs ceux dont il ne pouvoit augmenter les richesses.

L'embarras où l'on étoit de trouver assez d'argent, pour fournir à ces dépenses, détermina à faire battre deux nouvelles especes de monnoie altérée, & d'un aloi plus bas, auxquelles on donna le nom de CRUSADES & de RÉALES. Les historiens n'en marquent ni le prix, ni le poids, ni le titre; ce qui empêche d'en déterminer la valeur. Cet expédient qui produisit alors des sommes très-considérables, & remplit les coffres du Roi, ne tarda pas à causer de grands maux au peuple, & devint préjudiciable à l'Etat.

La crusade portoit l'empreinte d'une croix, ce qui lui a fait donner ce nom. Sa valeur étoit de quatre sols, monnoie de France.

On distingue deux especes de réales; celles d'argent, & celles de vellon, ou de cuivre. On dit une réale ou un réal, & des réales ou des réaux.

La réale d'argent vaut, à-peu-près, sept sols six deniers de France; & celles de cuivre, cinq sols.

Dans le commerce, où tous les calculs se font par maravedis, la réale d'argent vaut trente-quatre maravedis d'argent; & celle de cuivre vaut trente-quatre maravedis de cuivre, qui n'en valent que dix-huit d'argent. Ainsi la proportion de la réale d'argent à celle de cuivre est de dix-huit à trente deux. (Voyez ci-dessus, page 281.)

On distingue encore les demi-réales; les réales simples, dont on vient de parler; les réales doubles, ou de deux; les réales de quatre, & les réales de huit, qui sont les piastres.

Le rapport de la réale d'argent avec la piastre d'argent n'a pas été toujours la même. On le changea, en 1687: il fallut alors dix réales d'argent pour une piastre. Le rapport a été remis sur l'ancien pied.

Les réaux de huit sont du poids de vingt-

deux deniers huit grains, & tiennent de fin onze deniers deux grains, à la réserve de ceux qu'on frapa, dans le royaume d'Aragon, en 1611, qui ne pesent que vingt-un deniers deux grains, & ne prennent de fin, que dix deniers vingt-deux grains.

En 1673, les réaux de vingt-un deniers huit grains eurent cours en France, d'abord pour cinquante-huit sols, ensuite pour soixante, & enfin n'ont plus été reçus qu'au marc, dans les hôtels de monnoie, suivant le prix courant.

On porte aux Indes orientales quantité de réaux de huit; mais ils n'y sont pas d'une égale valeur. Les Indiens les divisent en trois classes qui sont, la réale vieille, la réale seconde, & la réale nouvelle. La vieille n'a point de chapelet autour : la seconde a les grains du chapelet fort gros, & les branches de la croix se terminent en tête de cloux: la nouvelle a les grains petits, & la croix potencée. On donne deux cens quinze roupies un quart, pour cent réales vieilles; deux cens douze un quart, pour cent secondes, & deux cens huit un quart, pour cent nouvelles.

[1371.]

La forteresse de Carmone donnoit de grandes inquiétudes. Les enfans, les thré-

ſors, & les plus zélés partiſans de Pierre le Cruel y étoient renfermés. Les Portugais, qui faiſoit la guerre au roi de Caſtille, eſpéroient beaucoup de la conſervation de cette place importante. Henri l'attaqua lui-même, & ne s'en rendit le maître, qu'après un ſiége long, fatiguant, meurtrier, pendant lequel il courut le plus grand danger. Un jour que la chaleur étoit exceſſive, les aſſiégeans s'apperçurent qu'on gardoit le camp, avec plus de négligence que de coutume: ils ſortirent bruſquement & pénétrerent juſqu'à la tente du roi de Caſtille. Malgré le déſordre & la ſurpriſe, Henri ſe défendit ſi bien, avec ce qu'il trouva de monde autour de lui, qu'il donna le tems de venir à ſon ſecours. Les aſſiégés regagnerent leurs murs, avec perte; & les Caſtillans leur ôterent la facilité de tenter une nouvelle ſortie.

[1371.]

Les Etats de Caſtile ordonnent aux Maures, & aux Juifs, de porter une marque ſur leurs habits, afin qu'on pût les reconnoître & les diſtinguer des Chrétiens.

[1371.]

Le roi de Caſtille, impatient de donner à la France des preuves de ſa gratitude, envoya ſa flotte contre celle d'Angleterre, qui venoit arrêter les conquêtes de Ber-

trand du Gueſclin, en Xaintonge, & dans les provinces voiſines. Les deux armées navales ſe rencontrerent à la vue de la Rochelle; & le combat fut un des plus mémorables de ce tems-là: ceux des vaiſſeaux Anglois, qu'on ne coula pas à fond, furent menés en Caſtille, avec un grand nombre de priſonniers, & tout l'argent que le roi d'Angleterre envoyoit pour le payement des troupes qu'il avoit en France.

L'année ſuivante, un pareil ſecours facilita aux François la priſe de la Rochelle.

[1372.]

Henri met le roi de Portugal dans la néceſſité de lui demander la paix, & l'accorde en vainqueur. Une des conditions principales étoit que Ferdinand I renonceroit à l'alliance d'Angleterre, embraſſeroit celle de France, & fourniroit une flotte pour le ſervice de cette couronne, toutes les fois que le roi de Caſtille l'exigeroit.

[1373.]

„Le duc de Lancaſtre promet à Henri de quitter le titre de Roi de Caſtille, qu'il avoit pris, (voyez ci-deſſus, page 451,) & de renoncer à tous les droits que lui donnoit ſon épouſe, s'il vouloit ſe détacher de l'alliance des François. Le Monarque lui répond: « J'aimerois mieux perdre ma

» couronne, que de pareils alliés, » indépendamment de l'amitié & des services rendus.

Le traité, qui unissoit Henri II à Charles V, est un des plus sacrés, & des plus solemnels qu'on trouve dans l'Histoire. Ces deux Princes s'étoient alliés « de Roi à » Roi, de Royaume à Royaume, de Famille à Famille; & l'un ne pouvoit faire » de paix avec l'Angleterre, que du consentement de l'autre. »

[1374.]

La comtesse d'Alençon, Marie de la Cerda, fait demander au roi de Castille la Biscaye, & d'autres grandes terres qui lui appartenoient, en sa qualité d'unique héritiere de la maison de Lara. La demande étoit juste. Henri ne vouloit pas offenser les princes de la maison royale de France; & il avoit le plus grand intérêt à se conserver une province considérable, dont il venoit d'investir l'aîné de ses fils. Il se tira d'embarras fort adroitement, par cette réponse: « Qu'il n'étoit pas de la politique » de mettre en des mains étrangeres un » pays tel que la Biscaye, & que sa situation rendoit nécessaire au repos de la Castille qui avoit été si souvent troublée, » lors même que cette province étoit pos-

» sédée par des Espagnols naturels ; que ;
» loin de chercher à frustrer la comtesse
» d'Alençon de cet héritage, il s'offroit
» d'en donner l'investiture à celui des en-
» fans dont elle voudroit fixer le séjour
» en Espagne ; qu'il se feroit un plaisir de
» le naturaliser Castillan, & de le voir éle-
» ver à sa cour. » On applaudit, en France,
à la réponse du roi de Castille : son adresse
eut tout le succès qu'il en pouvoit espérer;
& les biens de la maison de Lara sont res-
tés réunis à sa couronne.

[1376.]

Un Chevalier Aragonnois accuse la
Castille d'avoir suscité la guerre que le
roi de Majorque venoit de faire à l'Ara-
gon ; &, pour prouver la vérité de son
accusation, il appelle en duel un Cheva-
lier Castillan. Pierre le Cérémonieux ap-
prouve le combat, & promet d'en être le
témoin. Henri de Transtamare fait dire
qu'il assurera le champ de bataille, avec
une armée de cinquante mille hommes.
Le roi d'Aragon oblige aussi-tôt son Che-
valier à rétracter son défi, & son accusa-
tion.

[1378.]

Charles le Mauvais, roi de Navarre ;

trompé par le gouverneur de Logrono, dont il tentoit la fidélité, envoie quelques troupes qu'il avoit promis de mener lui-même. On le reçoit dans la ville : on en ferme les portes ; & on fait main-basse sur quiconque refuse de rendre les armes. Le jeune Henriquez, qui portoit l'étendard royal, se défend lui seul contre une troupe assez nombreuse, &, ne voyant plus d'autre moyen d'échapper, se précipite dans l'Ebre, & se sauve à la nage, avec son étendard.

[1379.]

Henri II, âgé de quarante-six ans, meurt, non pas d'un poison préparé par les Maures, mais d'une goutte remontée ; fruit de son excessive incontinence. Il laissa à son fils, qui lui succédoit, les avis les plus sages, & répara par son testament le tort que ses libéralités avoient fait aux domaines attachés à sa couronne. Il déclara que les héritiers collatéraux seroient exclus de la succession aux terres aliénées du domaine royal, & qu'elles ne pourroient passer qu'aux enfans, & aux petits-enfans qui descendroient en ligne directe. Ce Prince voulut être inhumé, revêtu d'un habit de l'ordre de S. Dominique, & c'est depuis ce tems-là que les rois d'Espagne ont

communément choisi leurs confesseurs parmi les religieux de cet ordre.

Le corps de Henri II, ceux de son fils, & de son petit-fils, qui lui ont succédé, reposent encore aujourd'hui avec ceux des trois Reines, leurs épouses, dans une chapelle bâtie par Henri II, & que Charle-Quint a fait rebâtir dans l'église cathédrale de Tolède. Les six corps sont placés dans six tombeaux différens, sur lesquels on a élevé des mausolées d'un ouvrage curieux. Trente-six chapelains, richement dotés, célèbrent, tous les jours, l'office divin dans cette chapelle.





JEAN I.

[1379.]

LA ville de Burgos, voulant donner au nouveau Roi une preuve de sa fidélité, fournit elle-même aux frais du couronnement; & la fête fut terminée par une cérémonie brillante. Le Monarque donna l'ordre de Chevalerie à cent jeunes seigneurs de la premiere noblesse du royaume, qui s'étoient distingués pendant les dernieres guerres.

La Castille s'applaudissoit d'avoir un Roi de vingt & un ans, qui avoit beaucoup de ressemblance avec son prédécesseur, excepté qu'il parloit peu, & gardoit davantage cette gravité propre de sa nation, dont son pere s'étoit relâché, en conservant les manieres qu'il avoit prises à la cour de France. Il étoit encore plus réglé dans ses mœurs, & mettoit plus de réserve dans sa vie particuliere.

[1379.]

Le premier soin du nouveau roi de Castille fut de suivre un des derniers avis qu'il avoit reçus de son pere, en renou-

vellant l'alliance faite avec Charles V, roi de France. Afin de la cimenter davantage, il euvoie une flotte sur les côtes de Bretagne, dont le Duc s'étoit ligué avec l'Angleterre. L'amirante de Castille, D. Fernand Sanchez de Touar, après avoir couru les côtes de Bretagne, mena sa flotte jusques dans la Tamise; fit trembler Londres, & revint chargé de butin.

[1379.]

Les Juifs se gouvernoient en Espagne, selon leurs loix, y étoient fort opulens, & jouissoient des plus beaux priviléges. Ils en abuserent, en faisant mourir Joseph Pico, qui avoit la charge de grand-thrésorier de la couronne, ou de surintendant des finances. On les punit, en leur ôtant la jurisdiction qu'ils exerçoient pour juger les différends, & les procès qui s'élevoient parmi eux.

[1381.]

L'Angleterre & le Portugal s'unissent ensemble pour conquérir & partager la Castille. Jean I prévient l'orage, en fondant sur le Portugal. Il envoie défier au combat les Anglois qui attendoient à Lisbonne les chevaux nécessaires, pour monter leur cavalerie. Le roi de Portugal ne répond au défi, qu'en mettant aux fers le hérault d'armes. Le cartel étoit conçu en

ces termes : « J'ai appris qu'Edmond de
» Cambridge, arrivé en Portugal, à la
» place du duc de Lancaſtre, ſon frere, avoit
» amené avec lui un grand nombre de bra-
» ves, & des troupes aguerries. S'ils s'ap-
» puient tant ſur la juſtice de leur cauſe,
» & s'ils comptent ſur la valeur de leurs ſol-
» dats, ils n'ont qu'à ſe diſpoſer au com-
» bat : j'irai leur livrer bataille, dès que je
» me ſerai rendu maître d'Almoïda ; mais,
» pour leur épargner la moitié du chemin,
» je marcherai deux journées au-devant
» d'eux, parce que je mets ma confiance
» en la bonté de ma cauſe, & en la pro-
» tection du Ciel, qui favoriſe toujours la
» juſtice. »

[1381.]

Les Etats d'Aragon décident que les ſu-
jets, ou les vaſſaux, ne pourront plus avoir
action contre leurs ſeigneurs ; « réſervant
» à Dieu le ſoin de punir les Grands qui
» ſe rendroient coupables d'injuſtice. »

Ce royaume ne prenoit aucune part aux
affaires de l'Eſpagne, parce que toutes ſes
forces étoient occupées à conſerver la Sar-
daigne, à s'aſſurer de Majorque, à enlever
l'iſle de Corſe aux Génois, & à tenter la
conquête de Sicile.

[1382.]

Le roi de Caſtille, voulant donner un

nouvel éclat à ses armées, & augmenter les titres d'honneur qui attachoient la Noblesse à son service, suit l'exemple de la France, en créant deux maréchaux de Castille, pour commander les troupes sous le Connétable, en qualité de ses Lieutenans généraux. D. Ferdinand Alvarez de Tolède, & D. Pierre Ruiz Sarmiento furent honorés les premiers de cette dignité.

[1382.]

La paix se conclut, au moment où les Castillans & les Portugais alloient en venir à une bataille qui paroissoit devoir être décisive & favorable aux premiers. On stipula que la flotte de Castille rameneroit les Anglois dans leur patrie.

Les écrivains Espagnols ne parlent point du secours que la France envoya au roi de Castille; mais Froissard dit que « Charles VI donna congé à tous les guerriers, » qui voudroient aller en Castille, de s'assembler pour y passer, en leur avançant » même l'argent nécessaire pour faire le » voyage; qu'il en vint un grand nombre » de Bretagne, de Picardie, de l'isle de » France, de Beauce, d'Anjou, du Maine, » du Blésois, du Berry, & qu'ils passerent » par l'Aragon. »

[1383.]

Le roi de Castille entreprend de réunir à la

sa couronne celle de Portugal, dont il venoit d'épouser l'héritiere. La lenteur de ses délibérations déconcerte ce projet, & donne aux Portugais le tems de faire éclater leur antipathie contre les Castillans.

[1384.]

La peste désole l'armée Castillane, qui assiégeoit Lisbonne. « Il n'étoit pas rare » qu'en un seul jour elle enlevât plus de » deux cents hommes. » Tous les grands officiers périssent du mal contagieux, & LA PATIENCE CASTILLANE est obligée de céder. Elle étoit alors passée en proverbe ; tant elle avoit déja donné de preuves d'une supériorité qui alloit jusqu'à l'héroïsme !

[1384.]

Toutes les forces de l'Aragon étoient occupées à défendre la Sardaigne, contre une femme. Léonore d'Arboréa, veuve de Brancaléon Doria, leve une armée, & continue seule une guerre qui épuisoit depuis long-tems l'Aragon d'hommes & d'argent ; ce qui avoit fait nommer la Sardaigne, le Tombeau des Catalans & des Aragonnois. Léonore eut d'abord de grands succès qui furent suivis de plusieurs revers, quoiqu'elle combattît toujours avec beaucoup de courage ; mais elle eut la gloire de conclure, en 1387, une paix honorable, & de con-

ſerver à ſes deſcendans la principauté d'Arboréa.

[1385.]

Quarante mille Caſtillans ſont battus par dix mille Portugais, à la célèbre journée d'Aljubarotta. « On ne reconnut point alors » le phlegme, la ſageſſe & la patience des » Caſtillans. Ils ſe comporterent, comme » firent les François aux batailles de Crécy, » de Poitiers & d'Azincourt. » Ils ſe croyoient ſi aſſurés de la victoire, qu'ils détacherent un corps de cavalerie pour couper les ennemis dans leur retraite. Ils négligerent l'avantage du terrein. Fatigués par une longue marche, & par des chaleurs exceſſives, ils attaquerent en déſordre une armée repoſée, & avantageuſement poſtée. « Jean de Rie, vieux ſeigneur François, âgé de ſoixante-dix ans, ambaſſa» deur de France en Caſtille, augurant mal » de cette préſomption, parla, ſur ce ſujet, » au Roi, avec un zèle & une prudence, » qui a rendu, dans l'Hiſtoire Caſtillane, ſa » mémoire & ſon nom immortels... Je ſuis » étranger, dit-il; & il me convient peu de » donner des conſeils. Mais, puiſque vous » m'ordonnez de parler, je dirai mon avis » avec liberté... J'ai blanchi dans les guer» res de France, qui eſt une aſſez bonne » école du métier; & j'ai appris que les

» grands capitaines comptent pour beau-
» coup l'avantage du lieu où se donnent les
» batailles rangées ; & que l'adresse de le
» ménager est un coup de maître en cet
» art. Je sçais ce que d'habiles gens ont dit
» ici, avant moi, & que les Portugais ont
» moins de troupes que nous : je veux,
» comme on a ajoûté, qu'ils soient moins
» habiles, & moins braves. Dans la situation
» où ils sont, à quoi nous servira le grand
» nombre, sinon à nous embarrasser ? &
» l'avantage du terrein, qui met l'ordre, la
» sûreté & l'union dans leur armée, ne
» peut-il pas rendre inutiles d'autres avan-
» tages dont nous nous flattons ? Par cette
» raison, je suis d'avis que nous ne nous
» avancions point pour combattre. Si les
» ennemis viennent à nous, nous aurons le
» champ favorable, & nous nous prévau-
» drons du nombre. S'ils ne viennent pas,
» employons la nuit, trop proche pour
» commencer un combat, à donner aux
» soldats un repos & un rafraichissement
» dont ils ont besoin. Ils n'ont pas mangé
» de tout le jour, & sont fatigués d'avoir
» été si long-tems sous les armes. Les Por-
» tugais ne nous peuvent échapper, si nous
» avons la patience d'attendre, ou qu'ils
» s'approchent pour nous combattre, ou
» que la disette de vivres, dont ils ne sont
» pas bien pourvus, les oblige de faire

» quelque mouvement qui nous donne
» avantage ſur eux ; voilà mon ſentiment ;
» je ſuivrai le vôtre ; & vous ne courrez
» point de péril que je ne le partage avec
» vous. Mais j'oſe vous prédire que, ſi vous
» vous déterminez au combat, vous courez
» à une défaite, & que nous ne ſortirons
» point de cette affaire avec honneur. »

Il périt en combattant comme un jeune guerrier, après s'être oppoſé au combat, en capitaine prudent & expérimenté.

[1386.]

Les Anglois reviennent en Eſpagne, ſous la conduite du duc de Lancaſtre ; & le roi de Caſtille, ayant épuiſé toutes ſes reſſources pour lever des troupes, donna un édit par lequel il accordoit la nobleſſe à tous ceux qui ſerviroient dans cette guerre, à leurs dépens, avec un chéval & des armes, l'eſpace de deux mois : ce tems lui ſuffiſoit pour attendre le ſecours que la France lui envoyoit ſous le commandement de Louis, duc de Bourbon, oncle de Charles VI, & qui conſiſtoit en deux mille lances, avec cent mille florins, pour le payement de ces troupes.

[1387.]

Le roi de Caſtille, inſtruit par l'adverſité, ſe contente de mettre ſes places en état

de défenſe, & d'obſerver les mouvemens de ſes ennemis, ſans riſquer aucune action déciſive. Cette conduite lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. La méſintelligence ſe mit entre les Anglois & les Portugais. La diſette & les maladies acheverent de ruiner leur armée; ce qui facilita la concluſion de pluſieurs traités avantageux aux Caſtillans.

Les Anglois rendirent toutes les places qu'ils occupoient dans la Gallice. Le duc & la ducheſſe de Lancaſtre renoncerent au nom & aux armes de Caſtille, en faveur du mariage de la princeſſe Catherine, leur fille, avec Henri, fils aîné du roi Jean, auquel on donna le titre de Prince des Aſturies, que les aînés de Caſtille ont toujours porté depuis, à l'imitation des Anglois qui donnent le titre de Prince de Galles à l'héritier préſomptif de la couronne d'Angleterre.

Le duc de Lancaſtre envoya au roi de Caſtille une riche couronne d'or qu'il diſoit s'être préparée pour lui-même, mais qu'il donnoit volontiers, en abandonnant ſes droits ſur le royaume. Il ne négligea rien pour engager ce monarque à rompre ſon alliance avec la France, & à ſe liguer contre elle avec l'Angleterre. Mais les promeſſes & les menaces furent inutiles; & le Roi ſe tira heureuſement d'un piége que

le Duc lui tendoit, à cette occaſion, en lui demandant une entrevue.

[1387.]

La mort de Charles le Mauvais rendit à la Navarre ſon ancien luſtre. Les rois de France, de Caſtille & d'Angleterre remirent les villes qu'ils avoient ſaiſies, & les ſommes d'argent qui leur étoient dûes. Ainſi Charles III le Noble rentra, par ſes vertus qui le rendoient aimable, dans la poſſeſſion de ſes biens que les vices & les crimes de Charles II, ſon pere, l'avoient mis en danger de perdre.

Cinq jours après, le roi d'Aragon termina un règne de cinquante & un ans, qui fut « mémorable par de grandes uſurpa» tions, de grands crimes & de grands » malheurs. » Jean I, ſon fils, qui lui ſuccéda, Prince qui avoit un goût décidé pour la muſique, les feſtins, la danſe & la poëſie, démentit la douceur de ſon caractere, par une conduite barbare, à l'égard de la Reine douairiere, ſa belle-mere, Sybille Fortia. Sur la ſeule dépoſition d'un Juif, « on la déclara convaincue d'avoir » enſorcelé le feu Roi, & maléficié celui » qui régnoit. Elle alloit être brûlée vive. » Ses amis, déchirés par une queſtion » cruelle, avoient déja péri dans les flam-

» mes ; mais, à la priere du pape d'Avi-
» gnon, on lui fit grace. »

[1388.]

L'argent étoit si rare en Castille, qu'il fallut recourir à un impôt, par forme d'emprunt, pour payer six cents mille livres au duc de Lancastre. On diminua cette somme sur les impôts ordinaires, & le Roi réforma sa maison.

[1388.]

Le roi d'Aragon envoya en France une solemnelle ambassade, pour demander au Roi, des poëtes, & des faiseurs de chansons, si connus sous le nom de TROUBADOURS. Leur arrivée donne à toute la cour un air de gaieté, qu'on n'y connoissoit pas encore. Les fêtes en devinrent plus variées, plus piquantes, plus multipliées ; & les mœurs austeres de la nation en furent offensées. Les Grands souffroient avec impatience, que le Roi abandonnât le soin du gouvernement, pour se livrer aux plaisirs. Ils s'assemblerent, afin de rédiger par écrit les sujets de plaintes, & les adresserent en forme de remontrances. Le Prince les reçut d'abord avec mépris ; mais, voyant qu'on en venoit aux menaces & aux projets de révolte, il prévint l'orage, en réformant sa cour. Les Grands rentrerent dans le devoir, & se firent un

point d'honneur de donner à leur Roi, de nouvelles marques d'une inviolable fidélité.

» Les Aragonnois, très-jaloux de leur li-
» berté, ne manquoient pas de donner de
» l'exercice à leurs Rois, pour peu qu'ils les
» sentissent foibles. Le feu Roi, esprit im-
» périeux, ferme, dur, ne connoissant
» guères d'autre loi que son intérêt, avoit
» presqu'aboli leurs franchises. Sur la fin
» de sa vie néanmoins, ayant trop d'affai-
» res à la fois, il eut des condescendances
» qui rappellerent la mémoire des tems où
» l'on s'opposoit aux Rois. Ils commen-
» çoient à n'être plus si souples. Les vas-
» saux immédiats des Grands s'étoient
» plaints à ce Prince, que leurs seigneurs
» exerçoient un empire sur eux, qui alloit
» jusqu'à la tyrannie; qu'ils l'étendoient jus-
» ques sur leurs vies, comme s'ils eussent
» été Souverains; qu'ils prétendoient avoir
» ce droit, & qu'on ne pouvoit appeller
» de leurs sentences même au Roi. Ils de-
» mandoient qu'on modérât cette puissance
» si absolue, & qu'il leur fût permis d'im-
» plorer, en cas d'oppression, la justice du
» Prince. Les Grands s'étoient opposés à
» cette requête; & le Roi, n'ayant pas jugé
» à propos de les irriter, les avoit laissés
» dans leur possession. Par-là, devenus
» plus hardis, ils avoient porté leur cen-

» ſure, comme avoient ſouvent fait leurs
» ancêtres, juſqu'à entreprendre de réfor-
» mer la maiſon de leur Souverain, & à
» en chaſſer ceux qui leur déplaiſoient.
» Pïerre IV les avoit réprimés; & ils avoient
» ſenti que ce Prince, jaloux de ſon auto-
» rité, n'étoit pas d'humeur à recevoir la
» loi de ſes ſujets. Jean I, ſon fils & ſon
» ſucceſſeur, n'avoit pas la même force, &
» ils s'en étoient apperçus d'abord; mais
» leur zèle pour le bien public, & leur af-
» fection pour ſa perſonne ne ſe démentit ja-
» mais. On réprima, plus d'une fois, des
» révoltes en Sardaigne, dans l'iſle de Corſe,
» en d'autres lieux; & ce Prince put au
» moins ſe glorifier de n'avoir rien perdu,
» tandis qu'il fut ſur le thrône, de ce que
» ſes peres avoient ajoûté aux Etats d'Ara-
» gon. »

[1390.]

Les Etats généraux de Caſtille ſont convoqués à Guadalajara. Cette aſſemblée eſt fameuſe par la multitude & l'importance des affaires qu'on y traita, & par les ſages réglemens qu'on y fit pour tous les ordres du royaume.

Le Roi s'étoit laiſſé perſuader que les Portugais le reconnoîtroient ſans peine pour leur Souverain, s'il renonçoit à la couronne de Caſtille, & s'il vouloit ſe

contenter de celle de Portugal. On le trompoit ; & l'Hiſtoire obſerve que « les Portugais accoutumés à des Rois familiers, & » faciles à ſe communiquer, avoient été » d'abord rebutés de la gravité Caſtillane, » où ce Prince avoit été élevé, & que ſon » concurrent, au contraire, avoit tiré un » grand avantage de ſes manieres populai- » res. » Jean I ſe faiſoit un point d'honneur de mettre dans ſa maiſon la couronne de Portugal : en conſéquence, il propoſe d'abdiquer celle de Caſtille, en faveur de ſon fils aîné, le prince des Aſturies, & de ne ſe réſerver que l'Andalouſie, pour la défendre contre les Maures. L'aſſemblée ſe récria contre cette propoſition, & déclara » qu'elle ne conſentiroit jamais qu'un Roi » propre à bien gouverner, & en âge de » gouverner long-tems, cédât ſa place à » un enfant dont la minorité troubleroit » l'Etat. » Ce zèle libre, mais obligeant, ne pouvoit déplaire au Monarque, & ſa docilité prévint la tache qu'un entêtement plus opiniâtre auroit faite à ſa gloire.

On accorda une amniſtie générale à ceux qui avoient pris ouvertement le parti des Portugais, ou qui s'étoient joints aux troupes du duc de Lancaſtre, & on défendit à tous les ſujets de Caſtille de prendre la ſolde d'aucun Prince étranger.

Le réglement pour la milice du royaume

portoit qu'on entretiendroit toujours, même en tems de paix, quatre mille hommes d'armes, quinze cents chevaux-legers, & mille archers; ce qui formoit un corps de cavalerie d'environ trente mille hommes. On devoit les tenir toujours en haleine, par une exacte discipline, & dans les places que l'on croiroit avoir besoin de garnison. Avant ce réglement, on licentioit les troupes, dès qu'une guerre étoit terminée. Celles que l'on conservoit, en cas de besoin, & qu'il falloit payer bien cher, se dispersoient dans les campagnes où les soldats désapprenoient leur métier, & causoient souvent de grands maux par leurs brigandages.

On soumit toutes les justices particulieres à la justice royale; ce qui occasionna de grands murmures parmi la Noblesse, & empêcha qu'on ne lui ôtât le privilége de lever à son profit le dixieme des revenus ecclésiastiques; mais on défendit aux bénéficiers, nommés par les patrons laïques, de donner plus d'un repas, par an, aux collateurs: c'étoit remédier à un abus étrange & général. Les patrons laïques alloient s'établir avec leurs enfans, leurs amis, & leurs domestiques, dans la maison d'un bénéficier; mangeoient les revenus du bénéfice, & mettoient l'Ecclésiastique par eux nommé hors d'état d'en acquitter les char-

ges. « Les ſeigneurs de la Vieille-Caſtille
» avoient uſurpé les dixmes & le revenu
» des égliſes, & n'en donnoient à des prê-
» tres gagés pour faire le Service divin, que
» ce qu'ils n'en pouvoient retenir. »

On écrivit au pape, pour remédier à un autre abus, auquel on attribuoit l'ignorance où vivoient les eccléſiaſtiques Eſpagnols. Les papes s'étoient mis en poſſeſſion de donner les bénéfices à des étrangers, qui ne réſidoient point. Ils recevoient les revenus, & les charges n'étoient pas acquittées. Les Eſpagnols, ne pouvant eſpérer de parvenir à ces bénéfices, négligeoient les ſciences devenues inutiles à leur établiſſement.

Le Roi termina l'aſſemblée des Etats généraux, en déclarant qu'il ne vouloit tirer de ſes peuples que l'argent néceſſaire à l'entretien de ſa maiſon.

[1390.]

Le roi de Grenade envoie un ambaſſadeur à la cour de Caſtille, avec des préſens magnifiques pour le roi & ſes miniſtres. Il demandoit une prorogation de la trève entre les deux couronnes, avant même qu'elle ne fût expirée. Le traité fut ſigné non-ſeulement par les deux Rois, mais encore par les deux Princes qui devoient hériter de leurs Etats. Le royaume de Grenade recueilloit ſeul en Eſpagne les fruits

d'une longue paix. Il etoit devenu floriſſant par le commerce, l'induſtrie & l'abondance.

[1390.]

L'archevêque de Tolède, Dom Pédre Tenorio fait bâtir, à ſes frais, ſur le Tage, un très-beau pont qu'on a toujours appellé, dans la ſuite, le Pont-de-l'Archevêque.

[1390.]

Etabliſſement d'un nouvel ordre de chevalerie, appellé du Saint-Eſprit. Les marques en étoient un collier d'or, auquel pendoit une colombe, du même métal, entourée de rayons. Cet ordre ne tarda pas à tomber dans l'oubli; mais on en conſerve encore aujourd'hui les ſtatuts & les réglemens qui ne tendoient qu'à ranimer la valeur de la jeune Nobleſſe.

[1390.]

Le roi de Caſtille alloit en Andalouſie où ſa préſence étoit néceſſaire, & s'arrêta dans la ville d'Alcala, pour y voir monter, à des Farfanes, eſpece de milice Africaine, des chevaux dreſſés au manége. Ayant voulu pouſſer celui qu'il montoit, dans un champ labouré, & inégal, le cheval fit un faux pas, &, en tombant, porta le Roi ſi rudement par terre, que ce Prince expira ſur la place, à l'âge de trente-trois ans, & au moment où tout lui promettoit un règne heureux.



HENRI III, LE VALÉTUDINAIRE.

[1390.]

UN Prince en bas âge, & d'un tempérament infirme, qui lui fit donner le surnom de Valétudinaire, replongea la Castille dans les maux que cause la minorité, & donna lieu à la jalousie qui a duré si longtems entre les Castillans & les Portugais. L'archevêque de Tolède, qui étoit à la tête des affaires, reconnut d'abord le jeune Henri pour son Souverain, & ensuite ordonna de déployer l'étendard royal, de proclamer le nouveau Roi dans la Jonte des Grands, & dans toutes les Places publiques. C'étoit la coutume en Espagne de commencer par proclamer le Roi dans l'assemblée des Grands, que l'on convoquoit en forme de Jonte. Ils y rendoient leur hommage, en baisant la main de leur Souverain, & lui prêtoient le serment de fidélité. Après cette premiere cérémonie, qui étoit essentielle, la proclamation se faisoit d'abord dans toutes les places publiques, & les rues de la ville où se trouvoit alors le Roi, & ensuite dans les autres villes du royaume.

[1391.]

Les habitans de Séville & de Cordouë, excités par les discours séditieux d'un fanatique, se jettent sur les Juifs, pillent leurs maisons, mettent le feu à leurs synagogues, & font main-basse sur tous ceux qui veulent s'opposer à cette fureur. L'année suivante, le cinquieme jour de Juin, une semblable conspiration éclata dans la plûpart des villes d'Espagne; & les malheureux Juifs y souffrirent tout ce qu'on peut attendre d'une populace mutinée.

[1393.]

Le jeune Roi, qui étoit d'une prudence au-dessus de son âge, se détermine à finir les maux inséparables d'une minorité, & à prévenir les suites des divisions que causoit un trop grand nombre de Régens. Il convoque les Grands de son royaume, & leur déclare qu'il veut gouverner lui-même, quoiqu'il s'en fallût de deux mois qu'il n'eût quatorze ans accomplis. L'assemblée applaudit à cette résolution : chacun se flattoit de gagner les bonnes graces du Prince, & d'écarter les rivaux qui pouvoient faire ombrage.

[1393.]

Les Régens avoient dissipé les finances; & le Roi se trouvoit si pauvre, qu'un jour,

après une longue chaſſe, il ne trouva point à dîner. Il en demanda la raiſon. On lui répondit qu'il étoit ſans argent & ſans crédit. » Allez, dit-il : vendez mon manteau, & m'a» chetez de quoi dîner. » L'Hiſtoire ajoûte qu'on ne lui ſervit « qu'un mauvais morceau » de bélier, & quelques cailles qu'il avoit » priſes. Mais on l'aſſura, en même tems, » qu'il y avoit un grand ſouper chez l'ar» chevêque de Tolède ; que les Grands y » étoient conviés, & qu'ils ſe donnoient, » tous les jours, les uns aux autres, de ſem» blables repas. » Dès que la nuit fut venue, le Prince ſe déguiſa, & alla vérifier luimême ce qu'on lui avoit dit. Le lendemain, il fit venir au palais tous les convives ; &, s'adreſſant à l'archevêque, il lui demanda combien il avoit vu de Rois en Caſtille ? » J'en ai vu trois, répondit le prélat ; votre » ayeul, votre pere, & vous.... » Et moi, » qui ſuis bien plus jeune que vous, » répliqua le Roi, » j'en ai vu vingt. Vous êtes » tous des Rois, & je ſuis pauvre : il eſt » tems que je règne ſeul. » Il ajoûta, après avoir donné le ſignal à des ſoldats diſpoſés exprès : « Vous mourrez tous ; je dois à » ma conſervation, & à mon peuple, le ſa» crifice de tant de tyrans. » Les Grands effrayés implorerent ſa clémence : « Je » conſens, leur dit-il, à vous laiſſer la vie » & vos biens, mais à condition que vous

» me

» me reſtituerez ce qui m'appartient. » Aucun d'eux n'obtint la liberté, qu'après la reſtitution des ſommes dont il fut jugé redevable.

Les revenus du Roi conſiſtoient alors en vingt-huit millions de Maravedis; encore étoient-ils engagés, pour la plûpart. Il n'eſt pas poſſible d'évaluer préciſément cette ſomme, ſur le pied de nos monnoies actuelles; « mais on ne croit pas ſe tromper de » beaucoup, en la fixant à huit ou neuf » millions de nos eſpeces d'aujourd'hui. »

[1393.]

Dom Bernard de Cabréra, s'appercevant que le roi d'Aragon mettoit trop de lenteur dans les préparatifs du ſecours qu'il deſtinoit à ſon frere, le roi de Sicile, & prévoyant qu'il arriveroit trop tard, vend ſes biens, leve, à ſes dépens, des troupes qu'il raſſemble de toutes parts, & met à la voile. Il aborde à Catane où les rebelles, maîtres de la ville, aſſiégeoient la Cour qui s'étoit réfugiée dans la fortereſſe. Cabréra délivre le roi, la reine & les princes de Sicile; aſſiége avec eux la ville qui les avoit aſſiégés; rétablit leurs affaires; venge la gloire de ſa nation, & laiſſe à la poſtérité un rare exemple de la grandeur d'ame dont un Eſpagnol pouvoit être capable.

[1394.]

Dom Martin-Yvan Barbuda, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, trompé par un hermite visionnaire, nommé Jean Sago, se persuade qu'il est destiné à chasser les Maures de l'Espagne, & qu'il peut les attaquer impunément. Il envoie défier le roi de Grenade à un combat singulier, ou de vingt, de trente, de cent Chrétiens, contre le double de Maures. On se moque du défi. Barbuda se présente avec six mille Chevaliers qui se croyoient invulnérables, sur la parole de l'imposteur. Attaqués & enveloppés par les Maures, ils périssent tous avec leur faux-prophète. Le roi de Castille, qui étoit menacé d'une guerre civile, se hâta de désavouer Barbuda; & la trève ne fut pas rompue.

Les Maures rendirent le corps du grand-maître d'Alcantara; & on mit sur son tombeau cette épitaphe que lui-même avoit faite :

HIC SITUS EST MARTINUS-YVANIUS; IN OMNI PERICULO EXPERTI TIMORIS ANIMO.

» Ci gît Martin-Yvan, qui ne craignit » jamais aucun danger. »

On en parloit un jour à Charles-Quint. » Ce fanfaron, dit-il, n'avoit jamais mou- » ché une chandelle avec les doigts. »

[1396.]

Les Portugais ſurprennent la ville de Badajox, au mépris de la trève. Les Caſtillans portent le ravage dans le Portugal, livrent aux flammes pluſieurs villes. Vainqueurs dans un combat naval, ils jettent à la mer quatre cents priſonniers de guerre. C'eſt ainſi que ces deux peuples cimentoient leur haine mutuelle, ſous le prétexte de venger des inſultes, ou d'uſer de repréſailles.

[1400.]

Une peſte horrible ravage toute l'Eſpagne, & fait périr en Caſtille la ſixieme partie des habitans. La perte fut ſi grande, & ſi difficile à réparer, que le Roi « donna » ſur le champ un décret qui, contre l'an» cien uſage & les loix du royaume, per» mettoit aux veuves de paſſer à de nou» celles nôces, dans l'année du deuil. »

[1400.]

On place dans la grande tour de la cathédrale de Séville une horloge qui ſonnoit les heures. C'eſt la premiere qui ait paru en Eſpagne. Elle piqua la curioſité du Roi, de la Cour, & du Peuple qui ſe rendit en foule à Séville. Mais la fête fut troublée par un orage épouvantable, qui ſur-

vint tout-à-coup, & la foudre écraſa un grand nombre de perſonnes. Le peuple ne manqua pas d'en tirer le plus mauvais préſage.

[1401.]

Un chevalier de l'ordre de la Bande, nommé Martin Bozo, meurt âgé de cent vingt ans. Il avoit fait cent campagnes, & s'étoit trouvé à un nombre prodigieux de ſiéges & de batailles.

[1401.]

La Caſtille ravagée par de longues guerres, & dépeuplée par la peſte, ſe trouvoit dans un état ſi déplorable, qu'il fallut ſupprimer juſqu'à un impôt très-leger, appellé MONETA, afin d'engager les artiſans à ne pas déſerter les villes, & les cultivateurs à ne pas abandonner les terres. Henri III n'impoſoit des tributs, que dans la néceſſité, & toujours avec beaucoup de modération. Il avoit coutume de dire : « Je crains » plus les malédictions de mon peuple, que » les armes de mes ennemis. »

[1402.]

Le fameux Tamerlan envoie des ambaſſadeurs, & de riches préſens, au roi de Caſtille. Ce Prince avoit recherché l'alliance d'un conquérant qui étonnoit l'uni-

vers par la grandeur de ſes exploits. D'ailleurs il aimoit à être inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans les cours étrangeres. & dans les pays les plus éloignés. Les relations qu'il entrenoit au-dehors le rendoient plus reſpectable aux yeux de ſes ſujets, & lui paroiſſoient propres à remplacer ce que ſes infirmités lui faiſoient perdre du côté de la majeſté.

[1403.]

Preſque toutes les rivieres de l'Eſpagne, enflées par des pluies abondantes, ſe débordent, & cauſent mille ravages. Séville courut riſque d'être ſubmergée, l'eau s'étant élevée au-deſſus des murailles. Le gouverneur fit murer les portes, & reſſerrer les eaux, par des digues, dans une partie de la ville.

[1404.]

Jeanne d'Aragon, après la mort du comte de Foix, ſon époux, dont elle n'avoit pas eu d'enfans, quitte la France, & ſe retire dans ſa patrie, après avoir cédé, pour une penſion de trois mille florins, tous ſes droits ſur la couronne d'Aragon. Elle étoit la niéce & la plus prochaine héritiere du roi régnant; mais le ſort des armes n'avoit pas été favorable à ſes prétentions.

[1404.]

Les Juifs, qui recevoient le Baptême, devenoient exempts des impôts & des taxes qu'ils avoient coutume de payer. Presque tous ceux qui se trouvoient dans l'évêché de Palence, touchés par les prédications de S. Vincent Ferrier, embrasserent la Religion Chrétienne; & les revenus de l'évêque en furent diminués si considérablement, que le Roi lui assigna une somme à prendre, tous les ans, sur le thrésor royal, & en fit expédier un Acte qui se conserve encore dans les archives de cet évêché.

Ce saint missionnaire, natif de Valence, & de l'ordre des Freres Prêcheurs, convertit à la Foi Chrétienne, dans l'Espagne seule, plus de huit mille Maures, & plus de trente-cinq mille Juifs. C'étoit véritablement, & sans exagération, l'homme de son siécle, le plus puissant en œuvres & en paroles. Presque toutes les contrées de l'Europe recueillirent alors les fruits de ses travaux apostoliques. Il revint en France, en 1416; &, après avoir parcouru la Bretagne, il y termina sa vie. Son corps repose à Vannes, où on lui rend un culte que le tems n'a point affoibli.

[1405.]

On défend aux Juifs de prêter à usure,

& on leur enjoint de porter sur l'épaule droite un morceau d'étoffe redoublée, large de trois doigts.

Trois ans après, on fit contre les Maures un réglement semblable, en leur ordonnant de porter sur l'épaule un morceau de drap bleu, en forme de croissant.

Il y avoit déja vingt-cinq ans que les concubines étoient obligées de porter à leurs coëffures, ou au voile dont elles se servoient, une agrafe de drap rouge, large de trois doigts.

[1406.]

Le roi de Grenade, apprenant que la santé de Henri III dépérissoit chaque jour, crut trouver une circonstance favorable pour déclarer la guerre à la Castille. « Ce » Prince fond sur l'Andalousie, avec une » armée de trente mille hommes. Il est » vainqueur & vaincu dans une même » journée. Après avoir remporté une vic- » toire sur le maréchal de Herréra, il se vit » attaqué par une nouvelle armée com- » mandée par Manrique. Ses soldats fuyent, » après une molle résistance, & laissent le » champ de bataille aux Castillans. Ces suc- » cès animent la nation, & la déterminent » à faire les plus grands efforts pour la con- » quête de Grenade. » Ce fut dans cette

conjoncture que le roi de Castille mourut, à l'âge de vingt-sept ans. Il tenoit les Etats à Tolède, où il avoit proposé de composer l'armée de dix mille lances, de quatre mille chevaux-legers, & de cinquante mille hommes d'infanterie. La Castille seule étoit encore alors en état de fournir cent mille combattans, ce que peut-être on ne trouveroit qu'à peine aujourd'hui dans toute l'Espagne. On projettoit encore d'équiper cinquante vaisseaux, & trente galeres; d'avoir six gros CANONS que les historiens appellent des LOMBARDS, & cent piéces de campagne. C'est la premiere fois que l'artillerie est comprise dans les préparatifs de guerre.





JEAN II.

[1406.]

L'AGE du nouveau Roi, qui n'avoit pas vingt-deux mois, & la crainte de retomber dans les malheurs d'une longue minorité, inspirerent aux Grands le dessein de déférer la couronne à D. Ferdinand, au préjudice de son neveu. Ce Prince étoit frere de Henri III, & avoit déja donné des preuves de son habileté dans l'art de gouverner. Le connétable d'Avalos fut chargé de l'engager à suivre l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, & à préférer le bien public à l'ordre de la succession. Ferdinand répondit : « Si l'on me juge capable » de gouverner l'Etat, on doit croire que » le nom de Roi n'augmentera pas ma ca- » pacité, & que je ne gouvernerai pas » moins bien, sous le nom de Régent, que » sous celui de Roi. Il faut s'en tenir aux » loix, & suivre les dispositions du testa- » ment de mon frere. D'ailleurs je n'ai pas » assez d'ambition pour acquérir un royaume » par une injustice. »

Les Grands ne se rebuterent pas ; &, dans l'assemblée des Etats, le connétable

demanda brusquement à D. Ferdinand : » Qui voulez-vous que nous proclamions » Roi ? » ... Qui donc ? sinon le fils du Roi » mon frere ? » repondit l'Infant avec indignation. A ces mots, l'assemblée s'écria : » Castille pour le roi Jean second ! »

[1407.]

La Régence fut confiée à la Reine-mere, & à D. Ferdinand qui, pour éviter toute espece de contestation, proposa lui-même de partager les provinces de la monarchie, dans lesquelles chacun, de son côté, exerceroit une autorité indépendante. La Galice, le royaume de Léon, la Biscaye & la Vieille-Castille échurent à la Reine : l'Infant eut sous ses ordres la Nouvelle-Castille, la Murcie & l'Andalousie, qui étoient plus exposées aux incursions des Maures.

[1407.]

Les Maures de Grenade attaquent la Castille. Le Régent va solemnellement prendre l'épée de S. Ferdinand, qu'on garde à Séville, avec beaucoup de soin & de respect. Les Rois s'en servoient quelquefois dans les entreprises difficiles & périlleuses, surtout contre les Maures. Alors ils alloient la recevoir en cérémonie, & la rendoient de même, lorsque la campagne étoit terminée.

[1410.]

Le roi de Grenade envoie cent mille hommes au ſecours d'Antequéra que les Caſtillans aſſiégeoient avec quelques gros canons qui tiroient jour & nuit, « & ne » faiſoient pas grand effet; car, en ce tems- » là, on n'avoit point encore de canonniers » qui ſçuſſent pointer l'artillerie. » Le régent de Caſtille, qui n'avoit pas avec lui vingt mille hommes, préſenta la bataille aux Maures, & fut redevable de la victoire au courage & à l'habileté de l'évêque de Palence. « Ce prélat, voyant l'ennemi prêt » à attaquer ſon poſte, en ſortit bruſque- » ment; fondit ſur lui, le pouſſa avec vi- » gueur, l'enfonça & le culbuta, ſans que » les Grenadins, qui étoient mal-diſciplinés » & peu aguerris, puſſent ſe rallier... Les » Caſtillans n'eurent que la peine de les » maſſacrer, & de les prendre. Le vain- » queur fut ſurnommé l'Infant d'Antequéra, » à l'exemple des Romains, & par une » coutume aſſez généralement établie en » Eſpagne d'ajoûter au nom des généraux » vainqueurs celui du lieu où ils ont triom- » phé. »

Les Etats généraux avoient accordé, pour les frais de cette guerre, cent cinquante mille ducats, « à condition que l'on tien- » droit des regiſtres fidèles, & exacts, où

» l'on marqueroit la recette & la dépenſe ;
» afin de s'aſſurer de la bonne foi de ceux
» qui avoient le maniement des finances. »

[1410.]

Martin I, roi d'Aragon, moins occupé du ſoin de ſe déſigner un ſucceſſeur, que du deſir de conſerver les foibles reſtes d'une vie mourante, n'eut que le tems de répondre un OUI aux députés des Etats, qui lui demanderent ſi ſon intention n'étoit pas que le procès de la ſucceſſion à ſa couronne ſe décidât par la juſtice, ſans y employer la force des armes ? Ce Prince fut le dernier de la maiſon des comtes de Barcelone, qui, depuis plus de ſix cents ans, poſſédoit la Catalogne, & avoit gouverné l'Aragon, pendant deux cents treize ans. La maiſon de Bourgogne-Caſtille lui ſuccéda.

Le royaume alloit être déchiré par de puiſſantes factions ; mais la ſageſſe des Aragonnois remédia ſi promptement aux maux que faiſoient craindre trois concurrens, qu'une ſi grande affaire ſe termina avec une tranquillité qu'on ne croyoit pas pouvoir eſpérer. Les Catalans oublierent leurs anciennes inimitiés pour ſe réunir aux Aragonnois, en faveur de la cauſe commune ; & il fut ordonné, « 1° que tous les ſujets du
» royaume prendroient les armes contre
» ceux des prétendans à la couronne, qui ne

» ſoumettroient pas leurs droits à un exa-
» men juridique : quiconque auroit recours
» à la force, étoit déclaré traître, rebelle &
» ennemi de la patrie ; 2°. que chacun des
» prétendans ſe tiendroit aſſez écarté, pour
» ne pouvoir troubler ceux que le corps de
» la Nobleſſe établiroit juges ; 3° que le
» tems préſent ſeroit regardé comme un
» interrègne, durant lequel on examine-
» roit mûrement, & à loiſir, les droits des
» prétendans à la royauté, & que quicon-
» que mettroit obſtacle à la liberté des ſuf-
» frages ſeroit déclaré ennemi de l'Etat. »
L'interrègne dura deux ans.

Les prétendans étoient au nombre de ſept ; cinq Princes & deux Princeſſes. Trois des Princes deſcendoient de la Maiſon Royale, en ligne maſculine, ſçavoir Alphonſe, duc de Gandie, petit-fils de Jacques, dix-ſeptieme roi d'Aragon ; Jacques, comte d'Urgel, arriere-petit-fils d'Alphonſe, dix-huitieme roi d'Aragon ; Frédéric, comte de Luna, petit-fils légitimé du dernier Roi. Les deux autres Princes prétendoient à la couronne, par leurs meres ; Ferdinand, infant de Caſtille, par la reine Eléonore qui étoit ſœur aînée des deux derniers rois d'Aragon ; Louis d'Anjou, duc de Calabre, & comte de Guiſe, par Yolande, fille unique de Jean, vingtieme & pénultieme roi d'Aragon. La concurrence ne ſe ſoutint qu'en-

» cideroient absolument, & sans appel ni
» révision ; 2° que l'élection des juges se
» feroit, dans l'espace de vingt jours, par
» les trois parlemens, & que, si celui du
» royaume de Valence n'y mettoit pas la
» diligence nécessaire, il y seroit pourvu
» par les deux autres ; 3° que les neuf
» électeurs commenceroient l'examen, le
» vingt-neuf du mois de Mars, & le fini-
» roient, dans l'espace de deux mois. » On
leur permettoit cependant d'ajoûter encore
deux autres mois au terme prescrit.

Avant que de commencer leurs séances,
ils devoient prononcer en public ce serment :
» Nous jurons à Dieu, & nous promet-
» tons à notre patrie, que nous allons
» procéder avec toute la diligence possi-
» ble, selon Dieu, & selon notre cons-
» cience, à la connoissance & à la décla-
» ration de celui qui est le légitime Roi &
» Seigneur des royaumes d'Aragon, de
» Valence, & de la principauté de Cata-
» logne. Nous prenons Jesus-Christ à té-
» moin, que nous n'avons aucune aver-
» sion, ni aucune inclination particuliere.
» Nous jurons aussi que nous ne révélerons
» à personne le suffrage que nous aurons
» porté, ni celui de nos collegues, avant
» que la déclaration ait été publiée. »

La ville de Caspé, qui est sur l'Ebre,
entre

entre Alcaniz & Tortose, fut choisie pour être le séjour des électeurs; & on leur en attribua la seigneurie & la jurisdiction, pendant tout le tems que dureroit leur commission. Les Prétendans ne pouvoient pas approcher de cette ville, plus près que de quatre lieues, & avoir à leur suite plus de vingt hommes armés. Leurs agens, ou envoyés, devoient avoir audience, à mesure qu'il se présenteroient, & ne pas amener avec eux plus de soixante hommes de cheval, & cinquante de pied; les uns & les autres sans armes.

[1412.]

Il étoit décidé que « celui des Prétendans, » qui auroit pour lui les neuf suffrages, ou » au moins six, parmi lesquels il y en » auroit un de chaque nation, seroit sur » le champ reconnu pour Roi légitime, » par le consentement unanime des trois » parlemens, & par la soumission pacifi- » que de tous les sujets des deux royau- » mes, & de la principauté. »

On dressa des Lettres de convocation, dans lesquelles on indiquoit tout ce dont on étoit convenu; & on leur donna la forme de placard, au haut duquel étoit cette adresse :

AU FILS AÎNÉ DE L'ILLUSTRISSIME ROI *LOUIS DE NAPLES.*

AUX ILLUSTRES, *FERDINAND*, INFANT DE CASTILLE, ET *ALPHONSE*, DUC DE GANDIE.

AUX EXCELLENTS, *FRÉDÉRIC*, COMTE DE LUNA, ET *JACQUES*, COMTE D'URGEL.

La réponſe du premier fut une excluſion donnée à quatre des électeurs, tant en ſon nom, qu'en celui de la ducheſſe d'Anjou, ſa mere ; & les ambaſſadeurs François ſe retirerent, après avoir répandu une proteſtation, en forme de Manifeſte, dans laquelle ils établiſſoient le droit de la reine de Naples & du duc de Calabre.

Le comte d'Urgel répondit en maître qui ſçauroit bientôt ſe faire obéir, en venant forcer ceux qui prétendoient être ſes juges à le reconnoître pour le ſeul qui eût un droit inconteſtable à la couronne. Une bataille perdue lui fit changer de langage.

L'infant de Caſtille continuoit la guerre contre le roi de Grenade ; ſe montroit digne du thrône, par ſes ſuccès ſur les Maures, & ſoutenoit ſon droit avec autant de prudence que de fermeté.

La cauſe du jeune comte de Luna étoit la plus abandonnée. Les juges ordonnerent que les trois parlemens prendroient ſoin de ſa défenſe ; & auſſi-tôt trois gentilshommes,

avec six jurisconsultes, furent chargés de faire valoir les prétentions du jeune Prince.

[1412.]

Les électeurs, au jugement desquels une grande monarchie avoit confié la fortune de ses Princes, & le sort de ses peuples, étoient, de la part des Aragonnois, Dominique Ram, évêque d'Huesca; François Aranda, gentilhomme qui avoit eu part à la confiance des deux derniers Rois, & s'étoit retiré dans une Chartreuse où il avoit pris l'habit parmi ceux qu'on y appelle DONNÉS ou OBLATS; & Bérenger de Bardaxin, homme de condition, grand jurisconsulte, excellent citoyen, qui étoit l'auteur du projet que l'on exécutoit pour rendre la paix à la patrie, & lui donner un Souverain. Le royaume de Valence avoit choisi l'illustre Vincent Ferrier, Dominicain, dont la sainteté a mérité le suffrage de l'Eglise; Boniface Ferrier, frere de Vincent, prieur de la Chartreuse de Porta Céli; & Ginez Rabaza, jurisconsulte, auquel on substitua Pierre Bertrand, canoniste très-renommé, parce que, voulant se dispenser d'une commission qui lui parut dangereuse, il feignit un égarement d'esprit. La Catalogne avoit fait tomber son choix sur Pierre Sagarriga, archevêque de Tarragone, qui avoit extrêmement contribué à faire adopter

le projet dont on ſuivoit alors l'exécution : ſes adjoints étoient Guillaume de Valſéca, & Bernard de Gualbès, deux juriſconſultes également recommandables par leurs qualités perſonnelles.

On eſt ſurpris qu'une affaire ſi délicate & ſi importante ait été confiée à des hommes dont tout le mérite conſiſtoit dans une grande réputation de vertu & de probité ; » mais un peu de réflexion fait bientôt ſentir » que ce choix fut un chef d'œuvre de ſa- » geſſe, de la part de ceux qui le ſuggére- » rent. Il falloit ſauver l'Etat, en finiſſant » inceſſamment l'interrègne. La voie d'un » jugement autoriſé des trois nations étoit » la plus courte & la plus ſûre ; mais deux » grands obſtacles s'oppoſoient au ſuccès » de ce projet ; la mutuelle jalouſie des » Grands qui ſe diſputeroient l'honneur de » juger une ſi belle cauſe ; & l'indocilité » des peuples qui refuſeroient d'acquieſcer » à un jugement qu'ils croiroient être l'ou- » vrage de l'ambition ou de la partialité » des Grands. L'unique moyen de lever » ces deux obſtacles fut de nommer, pour » électeurs, des perſonnes qui, d'un côté, » étoient ſans rivaux, & qui, de l'autre, » par l'idée qu'on avoit conçue de la ſain- » teté & de l'intégrité de leurs mœurs, ca- » noniſoient, en quelque ſorte par avance, » aux yeux du peuple la déclaration qu'ils

» alloient faire du Prince auquel on devoit
» obéir. »

[1412.]

Les neuf électeurs se rendirent à Caspé. Trois commandans veilloient à la garde de cette place où l'on avoit mis une nombreuse garnison; & les étrangers y trouvoient un spectacle assez singulier. « Aux
» approches, & à la premiere entrée, ils
» se voyoient investis de soldats; le bruit
» des tambours, le cri des sentinelles, les
» corps-de-gardes redoublés, tout sembloit
» leur annoncer la guerre. En avançant, ils
» trouvoient des ambassadeurs désarmés,
» qui n'étoient environnés que de jurisconsultes & d'avocats; &, lorsqu'ils étoient
» parvenus à la citadelle, ils y appercevoient neuf Souverains, dont deux étoient
» Ecclésiastiques, trois Moines, & quatre
» Docteurs, en robe de palais. »

[1412.]

Les électeurs commencerent, au mois de Mai, leurs audiences publiques & secrettes. Alors les avocats des Prétendans plaiderent leur cause; &, pendant trente jours, il leur fut permis de prouver, d'attaquer, de repliquer, de contredire. « Lorsqu'ils eurent dit & produit tout ce qu'ils
» jugerent à propos, les électeurs s'enfer-

» merent dans la citadelle de Caſpé, ſous
» le ſerment de n'en point ſortir que le Roi
» ne fût déclaré. Quant aux diſcours qu'ils
» eurent entr'eux, avant que de s'enfermer,
» & après qu'ils ſe furent enfermés ; s'ils de-
» meurerent long-tems en ſuſpens ; s'il y
» eut diverſité d'opinions ; ſi le jugement
» fut unanime, ou ſeulement à la pluralité
» des ſuffrages, je n'en ai rien appris ; &
» perſonne n'en a pu rien découvrir, (dit
» Laurent Valle, hiſtorien contemporain.)
» Ils ont eux-mêmes déclaré, dans la ſuite,
» qu'ils avoient été parfaitement d'accord.
» Peut-être la choſe ſe paſſa-t-elle comme
» ils l'ont dit : peut-être auſſi ont-ils cru
» que l'honneur les engageoit réciproque-
» ment à un ſecret inviolable. »

[1412.]

Les notaires des trois parlemens furent mandés, le vingt-cinq de Juin, avec ſix témoins qui devoient les accompagner. Ils trouverent ſur le bureau les ſuffrages des électeurs, & dreſſerent l'Acte de la déclaration qui devoit être faite le vingt-huit. Quoique le ſecret de la nomination du Roi fût ſçu de vingt-une perſonnes, il ne tranſpira point au dehors ; &, au jour fixé, on en fit la publication avec le plus grand appareil. S. Vincent Ferrier prononça un diſcours qu'il termina en proclamant l'Infant,

Ferdinand de Caſtille, Roi d'Aragon, de Valence, & Comte de Barcelone. Au nom de l'Infant, l'aſſemblée cria : « Vive » Ferdinand! Vive le Roi! » & on dépêcha par-tout des couriers, pour annoncer une déciſion auſſi intéreſſante que la forme en étoit nouvelle.

Le nouveau Monarque donna d'abord ſon attention aux affaires de la Caſtille dont il étoit Régent, & nomma deux évêques, avec quatre ſeigneurs, pour aſſiſter, en ſa place, aux conſeils, afin de ne pas laiſſer toute l'autorité entre les mains de la Reine-mere. Il ſe rendit en Aragon, vers la fin de Juillet, & ne tarda pas à juſtifier le choix des neuf électeurs. Il fit publier une amniſtie pour tous ceux qui avoient pris parti, dans les derniers troubles, & convoqua les Etats généraux, dans leſquels, après avoir juré la conſervation des priviléges, des libertés & des coutumes du royaume, il reçut le ſerment de fidélité de tous les Etats. Le duc de Gandie, qui avoit été un de ſes compétiteurs, fut le premier qui lui baiſa la main, & qui s'avoua ſon vaſſal, pour le comté de Ribagorce, qui relevoit de la couronne.

Le comte d'Urgel cherchoit les moyens de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance d'un Prince qu'il regardoit comme l'uſurpateur d'un thrône qui lui appartenoit. Ferdinand l'aſ-

ſiégea bruſquement dans Balaguer, où, l'ayant forcé, il le condamna à une priſon perpétuelle.

[1412.]

Les Caſtillans, ſenſibles à l'honneur d'avoir donné un roi à l'Aragon, lui firent préſent de cent mille écus d'or: la Reine y joignit une couronne très-riche; cette Princeſſe applaudiſſoit à un événement qui devoit la rendre maîtreſſe abſolue du gouvernement & des thréſors de la Caſtille. La plûpart des officiers Caſtillans s'étoient fait un devoir de conduire juſques ſur ſon thrône un Prince qui avoit été leur général, & ſous les ordres duquel ils avoient acquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures.

[1414.]

On porta, dans toute l'Eſpagne, des loix très-ſéveres contre les Juifs, par leſquelles on défendoit leurs Livres du Talmud: on ordonnoit des peines rigoureuſes pour les blaſphêmes qu'ils oſeroient proférer contre la Religion Chrétienne. Ils ne pouvoient poſſéder aucune charge de judicature, ni aucun emploi important: on les bornoit à n'avoir qu'une ſeule ſynagogue dans chaque ville. Il ne leur étoit plus permis d'exercer la médecine, ni d'avoir des Chrétiens pour domeſtiques. Il étoit preſ-

crit aux hommes de porter ſur la poitrine, & aux femmes ſur le front, une marque rouge ou jaune qui les diſtinguât, & d'aſſiſter, trois fois l'an, à une inſtruction publique qu'on devoit leur faire dans chaque ville. Les Juifs, qui recevroient le Baptême, pourroient ſeuls hériter des biens de leurs parens.

[1415.]

Le roi d'Aragon défend à D. Juan, ſon ſecond fils, d'accepter la couronne que les Siciliens lui offroient; & le jeune Prince, toujours ſoumis aux volontés de ſon pere, l'avertiſſoit fidélement de tout ce qui ſe paſſoit à cet égard. Il quitta la Sicile dont il étoit gouverneur, afin d'ôter juſqu'à l'eſpérance de détacher cette monarchie de celle d'Aragon; & les Siciliens n'oſerent pas pouſſer plus loin cette affaire.

[1416.]

L'Eſpagne ſe promettoit un avenir heureux, de l'intelligence qui régnoit entre la Caſtille & l'Aragon, & qui venoit d'être cimentée par le mariage du prince de Gironne avec l'aînée des infantes de Caſtille, par celui du roi de Caſtille avec l'aînée des infantes d'Aragon, & par une promeſſe de ne point marier l'infante Catherine, ſeconde ſœur du roi D. Juan, qu'à un des Princes,

enfans de Ferdinand. La mort du roi d'Aragon renversa toutes ces espérances, & ouvrit la porte à des divisions qui mirent les deux royaumes sur le penchant d'une ruine prochaine.

[1417.]

On renouvelle, pour deux ans, la trève avec le roi de Grenade, à condition que ce Prince rendra, chaque année, la liberté à cent esclaves Chrétiens.

[1418.]

Catherine de Lancastre, reine douairiere de Castille, n'avoit pensé qu'à se préparer un long règne, sous le nom de son fils qu'elle élevoit, dans la retraite & dans l'éloignement des affaires. A quatorze ans, il ne connoissoit encore personne hors de sa maison, & ne sçavoit que tourner assez passablement des vers. Mais la Reine, qui aimoit passionnément la bonne chere, trouva, dans un excès de table, la fin d'une vie trop délicieuse pour durer long-tems.

[1418.]

Jean II est déclaré majeur; &, pour suppléer à son défaut d'expérience & d'éducation, les Etats réglent que « toutes les Lettres & toutes les Expéditions royales seront contre-signées par deux conseillers de la Jonte » ou du Conseil d'Etat.

[1419.]

D. Alvare de Lune, qu'une naissance équivoque, une enfance obscure, & une jeunesse orageuse, n'empêcherent pas d'être le favori du jeune Roi, entreprit de jouer un rôle plus brillant que celui de complaisant, & de régner sous le nom & sous l'autorité de son maître. Il le determina aisément à déclarer qu'il se chargeoit, sans réserve, du gouvernement de son royaume. Tous les ordres de l'état, assemblés à Madrid, applaudirent à cette déclaration, parce qu'on ne put en démêler le ressort secret; & D. Alvare ne tarda pas à montrer des talens qui l'auroient fait passer pour un ministre fort habile & fort heureux, si son maître lui avoit été plus constamment fidèle. La haine publique le conduisit sur un échafaud où il perdit la tête, en 1453.

[1420.]

Les infans d'Aragon, D. Juan & D. Henri donnent commencement aux factions, & aux guerres civiles, qui déchirerent la Castille pendant près de soixante ans. Leur qualité de premiers, & de seuls Princes du sang, inspiroient aux Grands le desir de mériter leurs bonnes graces, & la foiblesse du monarque sembloit les inviter à usurper le gouvernement de l'Etat. D. Henri eut la

hardieſſe de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, D. Alvare de Lune eut le bonheur de rendre la liberté à ſon maître ; & l'épée de connétable fut la récompenſe de ce ſervice.

[1421.]

D. Diégue d'Anaya, archevêque de Séville, fonde un collége à Salamanque, ſur le modèle de celui de Bologne, qu'il avoit vu, dans ſon voyage d'Italie, & aſſigne des revenus conſidérables pour l'entretien d'un grand nombre de jeunes Eſpagnols. Les Grands ne tarderent pas à imiter cet exemple de libéralité ; & bientôt la plûpart des villes, un peu conſidérables, eurent le même avantage que Salamanque pour l'inſtruction de la jeuneſſe.

[1422.]

La ville de Tolède étoit gouvernée par une eſpece de ſénat compoſé de trois gentilshommes & de trois bourgeois, qu'on choiſiſſoit, tous les ans ; & ils étoient chargés de rendre la juſtice avec deux Alcaïdes & l'Alguazil major, dont les fonctions ont quelque rapport avec celles de nos maires & de nos lieutenans de police. Tous les gentilshommes avoient cependant la liberté de ſe trouver aux aſſemblées de ville, & le droit d'y donner leurs ſuffrages, ce

qui dégénéroit en abus. On crut y remédier, en établissant seize Régidors (échevins ou sénateurs) dont huit seroient gentilshommes; & les huit autres bourgeois. On les rendit perpétuels; & ces dignités, qui n'étoient que de simples commissions, devinrent des charges vénales.

[1423.]

On publie une trève de vingt-neuf ans, entre la Castille & le Portugal, avec cette condition expresse, qu'elle ne pourroit être rompue, que la guerre n'eût été déclarée par des héraults, dix-huit mois auparavant. On fit, à cette occasion, de grandes réjouissances, c'est-à-dire des prieres publiques, & des processions, des festins, des joûtes & des tournois.

[1423.]

Alphonse V, roi d'Aragon, ne s'occupoit qu'à conserver & augmenter ses possessions en Italie. Maître de la Sardaigne, de la Sicile de Majorque, & de l'isle de Corse, il se brouille avec la fameuse Jeanne ou Jeannelle, reine de Naples, qui l'avoit adopté, & lui fait la guerre, tandis que l'Aragon est menacé par les Castillans.

[1426. [

Les Etats de Castille veulent réduire la garde du Roi à cent hommes d'armes, au

lieu de mille qui la composoient auparavant. Ils ordonnent « que les libéralités faites par » Sa Majesté, avant que d'avoir atteint la » vingt cinquieme année de son âge, seroient » nulles, à moins qu'elles ne fussent confir- » mées alors par de nouvelles donations, » & proposent de réformer la dépense de la cour. Le Roi se hâta de rompre cette assemblée dont il auroit dû se défier, puisque la convocation avoit été sollicitée par les infans d'Aragon.

[1427.]

Le roi de Castille consent à la proposition de nommer des arbitres pour décider s'il doit conserver, auprès de sa personne, ou en éloigner D. Alvare de Lune : « On » vit alors des sujets condamner judiciai- » rement leur Souverain à se défaire de » son ministre, pour donner toute sa con- » fiance à ses ennemis les plus déclarés. »

[1428.]

La Castille est désolée par des troupes de brigands & d'assassins. Un cri général s'éleve en faveur de D. Alvare. Les Princes & les Grands supplient le Roi de le rappeller à sa cour. Le favori revient triomphant, & se venge des auteurs de son exil, en les éloignant des affaires. Il détermine le Roi à se faire prêter un nouveau serment de fidélité. Les évêques & les grands s'engagent,

par un vœu ſolemnel, à faire, nuds pieds, le voyage de Jéruſalem, s'ils venoient à prendre les armes contre leur Souverain.

[1429.]

Le roi d'Aragon ſe déclare le chef du parti que ſes freres avoient en Caſtille. On leve des troupes; & on alloit en venir aux mains, lorſque les deux reines de Caſtille & d'Aragon, à l'exemple des Sabines, ſe placerent entre leurs freres & leurs maris. Elles empêcherent qu'on n'en vînt à une bataille; mais elles ne purent obtenir la paix. On convint, peu de tems après, d'une trève de cinq ans.

[1431.]

Le roi de Caſtille entre dans le royaume de Grenade, avec une armée de cinquante mille hommes. D. Alvare, ſon favori, vouloit occuper la nobleſſe Caſtillane & ſignaler ſon miniſtere. Les Maures, après la perte d'une grande bataille, ſe tiennent renfermés dans leur capitale; & le roi de Caſtille leur accorde une trève, au lieu de profiter de la victoire pour anéantir leur Empire.

On prétendit alors que le favori, à l'exemple de tous les Grands, regardoit Grenade, comme un aſyle, en cas d'infortune, & que le roi Maure avoit ſçu le gagner par un préſent de douze mulets char-

gés de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or.

[1434.]

D. Diégue de Castille, fils de Pierre le Cruel, est élargi, après soixante-cinq ans de prison. C'est le seul exemple que l'Histoire fournisse en ce genre.

[1435.]

Les pluies continuelles, & le débordement des rivieres, causerent dans toute l'Espagne un déluge qui commença le 28 d'Octobre, & continua, sans interruption, jusqu'au 25 de Mars. On fut obligé de se nourrir avec du bled grillé.

[1436.]

Après de longues conférences, la paix entre la Castille, la Navarre & l'Aragon, fut enfin conclue aux conditions suivantes: » 1° Que Blanche, fille aînée du roi de Na- » varre, épouseroit Henri, prince des As- » turies, fils aîné du roi de Castille; 2° que » la jeune Princesse auroit pour sa dot trois » villes, & toutes les prétentions de son » pere sur le marquisat de Villéna; 3° que » si Blanche n'avoit point d'enfans de ce » mariage, les terres qui composoient sa » dot seroient reversibles au domaine de » Castille, & on indemniseroit le roi de » Navarre par une pension de dix mille flo-

» rins; 4° qu'à commencer au jour de la » publication de la paix, la reine de Navarre, & le Prince son fils, auroient, en survivance l'un de l'autre, une pension viagere de dix mille florins, sur le domaine » royal de Castille; 5° que le roi de Castille » payeroit à l'infant D. Henri d'Aragon » cinquante mille florins & une pension viagere de cinq mille; 6° qu'on restitueroit » les places, qui auroient été prises dans la » derniere guerre, sur les frontieres des deux » royaumes. » Il en coûta beaucoup au roi de Castille, pour réparer les torts que son oncle lui avoit faits, pendant sa minorité, en donnant des apanages à cinq Princes; mais il lui étoit redevable de la couronne; & le favori, D. Alvare, crut ne pas acheter trop cher l'éloignement de ses rivaux. D'ailleurs il étoit essentiel au bien de l'Etat d'ôter aux infans d'Aragon tout prétexte de reparoître à la cour de Castille: ce traité n'empêcha cependant pas de nouveaux troubles.

[1437.]

L'hiver fut excessif en Espagne, tant par l'abondance des neiges que par la durée d'une gelée continuelle. Sept bûcherons, chargés d'aller couper du bois pour la cour de Castille, furent saisis par le froid, & moururent sur la place.

[1439.]

Il se forme en Castille une nouvelle Ligue contre le favori dont on demande à haute voix l'éloignement. Le Roi trouva d'abord un secours inopiné, qui le mit en état de s'opposer aux premieres violences des conjurés. Un aventurier Castillan, nommé Villandras, qui, de simple soldat étoit devenu capitaine, sortoit de France où il avoit servi Charles VII, contre les Anglois. Il offre ses services au roi de Castille, avec ceux de quatre mille hommes déterminés à le suivre par-tout. La proposition est acceptée : le capitaine est fait comte de Ribadéo, & la petite armée en impose d'abord aux séditieux. Mais l'esprit de révolte s'étoit répandu dans tout le royaume. Les Grands qui étoient le plus attachés au Roi l'abandonnerent : les infans d'Aragon entrent en Castille, s'emparent du gouvernement, chassent le favori, & se font restituer leurs apanages. D. Alvare leve des troupes : on livre des combats ; on attaque des places ; & le Roi fut pendant une année entiere, le spectateur d'une guerre qui se faisoit dans son royaume, & dont il devint la victime.

[1441.]

Les princes d'Aragon forment le siége de Médina, où le roi de Castille s'étoit ré-

ſugié; & Henri, prince des Aſturies, ſe rendit, avec la Reine ſa mere, au camp des conjurés qui abuſoient de ſa jeuneſſe, pour juſtifier leur révolte aux yeux du peuple. La ville fut priſe par trahiſon. Le monarque ne craignant rien pour ſa perſonne, parut ſur la place avec ſa garde qui crioit : » C'eſt le Roi ! c'eſt le Roi ! » Les ſeigneurs confédérés s'avancerent, &, mettant un genou en terre, vinrent baiſer la main du Roi, qu'ils reconduiſirent au château, où les princes Aragonnois le dépouillerent de toute ſon autorité, en affectant la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe. Jamais le Roi n'avoit été mieux ſervi, ni environné d'une cour ſi nombreuſe & ſi brillante. On vouloit tromper le peuple, en déguiſant une captivité réelle, ſous les dehors de l'empreſſement & de l'obéiſſance que les ſujets doivent à leur Souverain.

[1441.]

Il n'étoit pas poſſible de tirer les ſciences, & les belles-lettres, de la barbarie où des guerres continuelles les retenoient enſevelies. Un poëte de Cordouë, nommé Juan de Mana, étoit cependant alors également célébre par une érudition profonde, & par un talent marqué pour la poëſie. « Il compoſa un grand nombre d'ouvrages en vers » eſpagnols. Comme la langue caſtillane

» n'étoit pas encore dans sa perfection, la
» mesure & la cadence des vers de Mana
» sont grossieres; mais les pensées ne lais-
» sent pas d'en être fines & ingénieuses. »

Le prince de Viane, Charles, fils de Blanche reine de Navarre, aimoit passionnément les lettres, & les cultivoit avec succès. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ses ouvrages, parmi lesquels on distingue une Traduction Espagnole des Morales d'Aristote, une Histoire abrégée des rois de Navarre, quelques morceaux de Poësie, & des chansons fort ingénieuses qu'il avoit coutume de chanter en jouant de la guitarre.

[1442.]

La reine de Castille, le jeune prince des Asturies, & deux seigneurs Castillans sont choisis pour examiner les griefs qu'on produisoit contre D. Alvare de Lune, & portent une sentence par laquelle ils le condamnent « à six ans d'exil, ou plutôt de prison,
» dans un de ses châteaux, qui lui étoit dé-
» signé. Défenses lui sont faites d'écrire au
» Roi sur aucune affaire d'Etat; &, s'il en
» étoit besoin pour ses affaires particulieres;
» les Lettres devoient d'abord être rendues
» à la Reine & au Prince qui en pren-
» droient communication, avant que de les
» rendre. On lui ordonne enfin, pour gage
» de son obéissance, de remettre au Roi,

» dans l'espace de trente jours, entre les
» mains des sequestres nommés, toutes les
» places fortes, qui lui appartenoient dans
» le royaume, & de donner son fils en
» ôtage. »

Le prince des Asturies ne suivoit que les avis de Pachéco, espece de confident ou de favori, que D. Alvare lui avoit donné, & qui vouloit achever de perdre ce ministre, pour prendre sa place dans l'administration de l'Etat.

[1443.]

Le roi d'Aragon, Alphonse V, fait son entrée à Naples; & ce fut une espece de triomphe à la maniere des anciens Romains. Il refusa de porter une couronne sur sa tête, disant qu'il falloit « laisser cet honneur aux
» saints, à la protection desquels il étoit re-
» devable de la conquête du royaume de
» Naples. » Mais il trouva, sur un carreau placé à ses pieds, six autres couronnes qui marquoient sa souveraineté sur les royaumes d'Aragon, de Sicile, de Valence, de Majorque, de Sardaigne & de Corse. Toute la cérémonie fut un mêlange bizarre de sacré & de profane, qui se ressentoit fort du mauvais goût de ce tems-là.

» L'archevêque, le clergé & les reliques
» des saints, s'y trouverent avec des maf-
» carades qui représentoient les douze Cé-

» ſars, la fortune, la ſageſſe, la bravoure
» & les autres qualités du Prince. On enten-
» doit, d'un côté, des cantiques ſacrés, &
» de l'autre, les dames de la premiere qua-
» lité, placées ſur des théâtres qu'on avoit
» élevés exprès, chantoient à l'honneur du
» nouveau Roi, les vers les plus galans,
» qu'elles accompagnoient de danſes. On
» alloit à la principale égliſe rendre graces à
» Dieu; & on rendoit au Monarque des
» honneurs presque divins, en répandant
» des fleurs ſur ſon paſſage, & faiſant brû-
» ler ſur des autels, dreſſés de diſtance en
» diſtance, les parfums les plus exquis. »

[1444.]

Les ſujets fidèles gémiſſoient de voir leur Roi ſous la tutelle des Princes Aragonnois. L'infant de Caſtille fut, ſans aucun mérite de ſa part, le libérateur de ſon pere, comme il en avoit été le perſécuteur, ſans mauvaiſe volonté. Enlevé de la cour par ſon favori, que D. Alvare avoit trouvé le moyen de gagner, à force d'argent & de promeſſes, il ſe rendit à Avila, où les troupes qui lui arrivoient chaque jour, le mirent bientôt en état de tenir la campagne. Le Roi trompa la vigilance de ſes eſpions, & vint ſe réfugier dans le camp de ſon fils. La guerre civile recommença. On prit des villes : on livra des batailles. Les Royaliſtes prévalu-

rent; &, l'infant D. Henri étant mort de ses blessures, la famille royale d'Aragon, qui, à la mort de Ferdinand I, étoit composée de cinq Princes & de deux Princesses, se trouva réduite au roi Alphonse V, & au roi de Navarre.

[1445.]

D. Alvare de Lune, se croyant à l'abri de nouveaux revers, fit souffrir à ses rivaux les mêmes peines qu'ils lui avoient imposées lorsqu'ils étoient les plus forts. Tous furent condamnés à la prison ou à l'exil; & leurs biens confisqués servirent à augmenter sa fortune, & à récompenser ses créatures. Les états d'Aragon députerent au roi de Castille, pour l'assurer qu'ils n'entroient point dans la querelle de leurs Princes, & désavouer les auteurs des troubles qu'on excitoit dans son royaume.

[1445.]

Les rebelles de Castille reprennent les armes, & perdent la bataille d'Olmédo, qui ne dura pas un quart d'heure, & ne leur coûta que trente-sept hommes tués, & deux cens prisonniers. Les suites en furent très-importantes. La guerre civile s'alluma avec violence en Navarre. Le roi d'Aragon s'en tint à de simples promesses d'aller venger sa famille. La Castille recouvra son ancienne

tranquillité ; & D. Alvare devenu maître du gouvernement ſans concurrence & ſans obſtacle, ne tarda pas à montrer combien ſon pouvoir étoit abſolu, en faiſant épouſer à ſon Roi une princeſſe de Portugal.

Alphonſe prenoit fort peu de part aux affaires d'Eſpagne, & laiſſoit la diſpoſition entiere de ſon royaume d'Aragon au roi de Navarre, qui en étoit l'héritier. « La guerre » & l'amour, deux paſſions qui avoient par- » tagé toute ſa vie, le fixerent en Italie, » où il trouva juſqu'à ſa mort, & des en- » nemis qui l'occuperent, & une maîtreſſe » qui le captiva... Tous les ans, il promet- » toit de ſe rendre en Eſpagne, & ne man- » quoit pas de trouver des raiſons ou des pré- » textes pour s'en diſpenſer... Voici la Let- » tre qu'il écrivit, à cette occaſion, aux grands » de Caſtille, qui étoient priſonniers ou » proſcrits.... Illuſtres amis : mon couſin l'a- » mirante m'a inſtruit des outrages que vous » ſouffrez. Je ne puis vous dire combien j'y » ſuis ſenſible : aſſurez-vous que j'irai bien- » tôt en perſonne, & avec toutes les for- » ces de mes royaumes, travailler à votre » liberté, & au rétabliſſement des affaires » de Caſtille. J'eſpere, avec la grace de » Dieu, vous faire ſentir, par des effets, » que vous avez en moi un défenſeur qui » ne craint ni la dépenſe ni les dangers. »

[1447.]

L'infante Isabelle de Portugal arrive en Castille, au moment qu'on s'y attendoit le moins; & le Roi docile envers son ministre, jusqu'à le faire l'arbitre de ses inclinations, épouse l'infante, pour acquitter la parole que son favori en avoit donnée, à son insçu.

Deux ans après, on vit Pachéco, favori du prince des Asturies, conclure un traité avec la cour, à l'insçu du Prince, & le lui faire signer.

C'est ainsi que ces deux favoris gouvernoient leurs maîtres. Ils servirent cependant bien l'Etat, dans cette occasion. Le traité termina la guerre civile & le mariage donna naissance à la célèbre Isabelle qui rendit à l'Espagne son ancien éclat.

[1449.]

Les Maures profitoient des troubles de la Castille, & ravageoient l'Andalousie. Ils gagnerent deux batailles, & emmenerent à Grenade, dans l'espace de quatre ans, plus de deux cens mille esclaves Chrétiens.

[1452.]

D. Alvare comptoit sur le crédit de la nouvelle Reine, qui lui étoit uniquement redevable du thrône où elle étoit montée. Mais, assez fiere pour ne vouloir pas dépen-

dre d'un ſujet, Iſabelle étoit pour le favori une ennemie d'autant plus dangereuſe qu'elle affectoit moins de le paroître. Après avoir entretenu la jalouſie des Grands & appuyé les plaintes de ceux qui ſe croyoient maltraités, elle ſe plaignit à ſon tour, & profita ſi bien d'un moment favorable, qu'elle détermina le Roi à ſe défaire d'un homme qui exerçoit un empire abſolu ſur ſes volontés. D. Alvare « étoit maître des thréſors de » l'Etat. Il avoit à lui des places très-fortes : » les officiers de guerre étoient à ſa dévotion. » Les commandans & les gouverneurs, preſ- » que tous ſes créatures, avoient pris l'habi- » tude de lui obéir ſans attendre les ordres » du Roi. Le Roi tout ſeul n'avoit ni aſſez de » fermeté, ni aſſez de crédit pour le faire ar- » rêter. La Reine ſe chargea du complot & » de ſon exécution. »

[1453.]

On prévient le roi de Caſtille, ſur les meſures priſes contre ſon favori, parce qu'il falloit un ordre pour le faire arrêter. La néceſſité de cette confidence penſa faire échouer le projet. « Le Roi eut peur ; &, ſe défiant » lui-même de ſon autorité, il appelle Al- » vare, & lui dit : Il eſt à propos, & pour » vous & pour moi, que vous vous reti- » riez. Le mécontentement eſt général, & » la révolte prête à éclater : mon parti eſt

» pris de former un conſeil qui ſera com-
» poſé des grands du royaume, ſi vous
» m'aimez, & ſi vous aimez l'Etat, dérobez-
» vous au plutôt à la haine publique, qui,
» de vous rejaillit ſur moi. » Alvare répond
inſolemment qu'il n'obéira pas, & qu'il
ſçaura punir les auteurs de ſemblables con-
ſeils. Peu de jours après, il poignarde un
ſecrétaire qui avoit part à la confiance du
Roi ; c'étoit le Vendredi-ſaint : circonſtance
qui rendit encore l'attentat plus odieux. Ce-
pendant le Monarque rétracta deux fois l'or-
dre d'arrêter le coupable. Celui-ci ſoutint
un ſiége dans ſon palais, & ne ſe rendit que
ſur un billet ſigné du Roi qui lui promettoit
de n'attenter, ni à ſa vie, ni à ſon honneur,
ni à ſes biens. On lui donna des juges ; « &,
» comme il ne manqua ni d'accuſateurs ni
» de crimes, il fut bientôt condamné à avoir
» le tête tranchée, comme criminel de léſe-
» majeſté ; convaincu d'empoiſonnement,
» de maléfice, d'injuſtice, de révolte & de
» péculat. » On le conduiſit dans la place
publique de Valladolid ; il monta ſur l'écha-
faud, d'un air noble & tranquille ; appella
un jeune homme qui lui étoit fort attaché,
& dit, en lui remettant ſon chaperon & ſon
anneau : « Tenez, mon fils, voici les der-
» niers préſens que vous recevrez de moi. »
En même tems, il apperçut l'écuyer du
prince des Aſturies, & l'appellant par ſon

nom : « Dites au prince, lui cria-t-il, qu'il
» récompenſe un peu mieux ſes ſerviteurs,
» que le Roi ne récompenſe les ſiens. »
Auſſi-tôt il ſe mit à genoux, & reçut le coup
de la mort, avec beaucoup d'intrépidité. Sa
tête fut miſe ſur un poteau ; « & ſon corps
» demeura, trois jours, expoſé, avec un baſ-
» ſin à ſes pieds, dans lequel les paſſans
» jettoient quelqu'aumône pour fournir aux
» frais de l'inhumation d'un homme qui,
» trois mois auparavant, faiſoit trembler
» toute l'Eſpagne. »

On accordoit aux criminels condamnés à
mort tous les Sacremens de l'Egliſe ; & on
les conduiſoit au ſupplice, montés ſur une
mule, & précédés par un crieur public qui
annonçoit, à haute voix, leurs crimes & leur
condamnation. Au milieu de l'échafaud étoit
placé une eſpece d'oratoire couvert d'un ta-
pis ſur lequel on plaçoit un crucifix entre
deux cierges allumés.

La ſentence de D. Alvare de Lune étoit
conçue en ces termes : « Voici la punition à
» laquelle le Roi notre ſouverain ſeigneur
» condamne ce cruel tyran, pour s'être
» rendu maître, par un aveugle orgueil &
» une folle témérité, de la maiſon, de la
» cour & du palais de notre dit ſeigneur
» Roi, en uſurpant audacieuſement une
» place qui ne lui appartenoit pas, & dont
» il étoit indigne ; pour avoir inſolemment

» abusé de son autorité, au mépris de la
» Majesté royale, & du Roi qui lui tenoit
» la place de Dieu sur la terre ; pour avoir
» altéré & corrompu la justice, dissipé les
» finances, ruiné le domaine de la cou-
» ronne, accablé le peuple d'impôts, dé-
» tourné les revenus de l'Etat à son profit ;
» pour tous les crimes, forfaits, maléfices,
» concussions, violences, cruautés, ty-
» rannies dont il est atteint & convaincu,
» il est condamné à avoir la tête tranchée,
» afin que la justice de Dieu & du Roi
» soit satisfaite, & qu'il soit, dans la suite,
» un exemple capable de tenir en respect
» les favoris ambitieux. Que celui qui l'imi-
» tera soit puni du même supplice. »

[1454.]

On avoit confisqué, au profit du Roi, tous les biens de D. Alvare de Lune, mais sa femme eut la hardiesse de s'enfermer dans le château d'Escalona, où étoient ses thrésors. Le Roi fut obligé d'aller l'assiéger en personne, & de signer une capitulation, par laquelle il accordoit à la veuve la moitié de tout ce qui se trouveroit dans la place.

[1454.]

Le roi de Castille se proposoit de faire oublier à ses sujets les maux qu'ils souf-

froient depuis long-tems; de rétablir l'ordre dans les finances, & de se former une garde de huit mille hommes, toujours prêts à marcher au premier signal, soit pour éteindre les révoltes domestiques, soit pour repousser les attaques étrangeres. Mais la mort le surprit au milieu de ces projets; & la Castille, qui sembloit ne pouvoir que gagner à un changement de maître, y perdit cependant beaucoup.

[1454.]

Le noir a toujours été la couleur qui marquoit le deuil parmi les Espagnols, suivant l'usage qu'ils avoient emprunté des Romains. On trouva fort étrange que l'ambassadeur de Venise parût aux obséques de Jean II, en habit d'écarlate. Cette circonstance alloit devenir une affaire sérieuse, lorsqu'un accident fixa toute l'attention de l'assemblée. La pompe funébre consistoit particuliérement à élever au milieu de l'église un catafalque ou mausolée, qu'on ornoit magnifiquement, & qu'on chargeoit d'un nombre prodigieux de lampes ardentes. Le feu prit au mausolée, & le consuma presqu'entièrement.

HENRI IV, L'IMPUISSANT.

[1454.]

ON ne recueillera point ici les Anecdotes particulieres de la cour de Henri IV : ce seroit donner une Chronique aussi scandaleuse que la scène qui révolta tous les esprits, & qui causa un chagrin mortel au roi Jean II. Il suffira de répéter avec tous les historiens, que « Henri, la » reine son épouse, Jeanne de Portugal, » ses favoris, ses ministres, & la plûpart » des Grands, regardoient, comme de vains » noms, l'équité, la candeur, la décence » & la religion. La nation, formée sur les » exemples funestes qu'on lui donnoit, de- » vint la plus corrompue & la plus dépra- » vée de l'univers. Le mépris des loix & » de l'autorité royale, l'infraction des droits » sacrés de la nature & des gens, la mol- » lesse & le libertinage, les perfidies & » les trahisons, les assassinats & les guerres » civiles, les vices les plus honteux, & » les scènes les plus scandaleuses éclate- » rent pendant un règne de vingt ans, & » plongerent la Castille dans un abîme de » maux. »

Henri étoit né avec de grandes qualités que la flaterie & la mauvaise éducation changerent en de fortes passions qui le rendirent esclave de tous ceux qui l'aiderent à les satisfaire. Il n'étoit encore que Prince des Asturies, lorsqu'il obtint ou surprit une sentence de divorce, sans en avoir prévenu le Roi son pere, & sans autres formalités que la déposition des deux époux qui assurerent avec serment, que jamais le mariage n'avoit été consommé entr'eux. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince avoit épousé Blanche, infante de Navarre; & il y en avoit presqu'autant que la voix publique l'accusoit d'impuissance, parce que ses débauches, l'indiscrétion de ses favoris, & celle de ses maitresses divulguoient un secret deshonorant que la Princesse cachoit avec soin. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'après de nouvelles procédures, Henri fut déclaré libre de son premier engagement, & capable d'en contracter un second.

[1454.]

Le premier soin du nouveau monarque fut de renouveller l'alliance avec la France. Charles VII, affermi sur son thrône, renonça à un article des anciens traités, par lequel les Anglois ne pouvoient passer en

Castille, ni les Castillans en Angleterre, sans la permission des François.

[1455.]

La paix se conclut avec la Navarre & l'Aragon. On rend la liberté, les biens & les dignités à ceux qui en avoient été dépouillés sous le règne précédent. On conserve les charges & les appointemens aux officiers du feu Roi; on invite les Grands à paroître à la cour: tout annonce qu'une intelligence parfaite va réunir les différens ordres de l'Etat; &, afin de les occuper par un intérêt commun, on propose d'attaquer les Maures de Grenade, avec toutes les forces du royaume.

C'étoit ainsi que Jean Pachéco, marquis de Villéna, travailloit à réaliser ses vues de fortune & d'ambition. Instruit par l'exemple de D. Alvare de Lune, & craignant un retour semblable, il mit pour base à son ministere l'artifice & la dissimulation. « L'indolence voluptueuse du Prince » & des courtisans l'assuroient d'un crédit » absolu, que le Roi même ne seroit pas » tenté de lui disputer. Il falloit s'assurer » des Grands que leur éloignement de la » cour ne rendoit que plus redoutables. » Pour les gagner, ou du moins pour être » informé de tout ce qu'ils pourroient en- » treprendre, il engagea son frere à s'unir

» étroitement avec eux. Il se déclaroit lui-
» même, de tems en tems, pour les sei-
» gneurs, contre les favoris; &, soutenant
» ou trahissant, tantôt un parti, tantôt l'au-
» tre, il eut l'adresse de se maintenir sur les
» ruines de tous les deux; assez ingrat pour
» sacrifier à son ambition l'honneur & les
» intérêts de son maître, assez heureux
» pour ne point faire naufrage dans la tem-
» pête qu'il excita lui-même en Castille. »

[1455.]

Henri IV, impatient de signaler les commencemens de son règne, ajoûte à ses armes deux branches de grenadiers, passées en sautoir, pour annoncer à toute l'Europe son projet de conquérir le royaume de Grenade; obtient de ses sujets des fonds extraordinaires pour les frais de la campagne; rassemble, en moins d'un mois, une armée de cinquante mille hommes; fait une irruption dans le territoire de Grenade, portant par-tout le fer & le feu; ne prend pas même de quoi dédommager la Castille des frais de la guerre; perd la confiance du soldat, qui le taxe de lâcheté; révolte les Grands, qui conspirent contre sa personne, & rentre triomphant dans Séville où il célèbre ses nôces avec l'infante de Portugal, âgée de dix-huit ans, & l'une des plus belles personnes de son siécle. Jean-

Bernard, archevêque de Tours, & ambaſſadeur de France, fit la cérémonie du mariage. Il y eut des fêtes magnifiques, pendant un mois ; & chaque ſeigneur inventoit un ſpectacle nouveau, pour faire ſa cour & montrer ſa valeur, ou ſon adreſſe.

On ne ſe contenta pas des joûtes, des tournois, des carrouſels, & de tous les autres exercices d'une galanterie guerriere, dans laquelle les Caſtillans ont toujours excellé ; on imagina de donner à la Reine le ſpectacle d'une guerre, ſans danger & ſans horreur. Les troupes furent partagées en deux armées qui formerent deux camps ; eurent de fréquentes eſcarmouches, l'une contre l'autre ; ſe livrerent de petits combats, & en vinrent enfin à une bataille rangée. Chaque ſoldat n'étoit armé que d'un eſpece de fleuret, ou d'un bâton arrondi par le bout. L'Eſpagne, toute guerriere, ne connoiſſoit point alors d'autres fêtes, ni d'autres divertiſſemens.

[1455.]

D. Jean, roi d'Aragon, deshérite ſon fils, le prince de Viane, D. Carlos, ſi célèbre par ſes malheurs. L'infante Blanche, ſœur de D. Carlos, & qui avoit été répudiée par le prince des Aſturies, (Voyez ci-deſſus, page 527,) fut auſſi deshéritée, parce qu'elle ſoutenoit les droits de ſon

frere, & les siens propres sur la couronne de Navarre. C'est ainsi que D. Jean disposoit d'un royaume qui ne lui appartenoit pas.

En épousant Blanche de Navarre, il n'avoit acquis aucun droit sur le royaume de son épouse, suivant cette clause du contrat de mariage, traduite littéralement d'après un manuscrit autenthique conservé dans le château de Lérins : « Que, si la reine Blanche meurt sans enfans, l'Infant son époux abandonnera réellement, & de fait, la possession du royaume qui ne lui appartenoit pas ; &, s'il y a des enfans, l'aîné sera successeur immédiat à la couronne, sans que son pere y ait aucun droit, si ce n'est en vertu de son mariage, & tant qu'il durera. »

Dans le testament de cette Princesse, dont l'original se conserve à Pampelune, après avoir confirmé le droit immédiat de D. Carlos à sa succession, elle l'exhorte « à ne point prendre le titre de Roi, ni la possession du royaume, que son pere ne lui ait auparavant donné sa bénédiction, son agrément & son consentement. » Le Roi regarda ces expressions comme une disposition testamentaire qui lui donnoit l'usufruit de la Navarre. La modération du fils, trop respectueux pour demander la couronne à son pere, y ajoûta une espece de droit fondé sur la possession ; & D. Jean dé-

clara qu'il garderoit la couronne à titre d'usufruit. Les Navarrois attaquerent les prétentions du Roi, en faisant voir, » 1° qu'une possession de la couronne, en » survivance, étoit nulle, de droit, parce » qu'elle étoit contraire à une loi fonda- » mentale de l'Etat, qui établissoit la suc- » cession immédiate des enfans du pro- » priétaire, à l'exclusion de tous autres; » 2° que les clauses, soit matrimoniales, » soit testamentaires, qui regardoient la » succession royale, ne pouvoient avoir » de force, qu'autant qu'elles avoient été » acceptées & jurées par les Etats du » royaume; 3° qu'en supposant même ce » consentement, le Roi étoit déchu de » ce privilége, par son second mariage, » puisque, suivant la coutume de Na- » varre, de deux personnes mariées, le » survivant usufruitier jouit des biens de » sa partie défunte, par usufruit, tant qu'il » demeure en viduité, & perd son droit, » dès qu'il se remarie; 4° qu'une posses- » sion usurpée, ou tolérée, ne peut jamais » fonder un droit légitime. »

On ne manqua pas de répondre à des objections si fortes; &, le parti vainqueur ayant mis le sceau de son autorité à ces réponses, « les Historiens eux-mêmes se so n » laissés surprendre, en regardant, comme » piéces originales, ce que l'intérêt & la

» passion avoient grossiérement altéré. »
Quand on lit l'Histoire la plus récente du royaume de Navarre, on est tenté de croire que Garibaï, en Espagne, & André Javin, en France, ont travaillé d'imagination sur cette matiere.

D. Carlos s'étoit adressé au roi d'Aragon, dès le commencement de ses disgraces, & l'avoit prié d'être l'arbitre entre son pere & lui. Les lenteurs qu'il éprouvoit, de la part de son oncle, le déterminerent à lui écrire en ces termes :

» Sérénissime Prince, très-excellent, très-haut
» & très-puissant Roi, mon Seigneur
» & mon Oncle ;

» Depuis la Lettre que j'écrivis à Votre
» Altesse Royale, par vos hérauts-d'armes,
» j'ai différé de l'instruire de ce qui me tou-
» che, parce que j'attendois toujours la fin
» de mes disgraces, & ma parfaite récon-
» ciliation avec le Roi, mon redoutable
» seigneur & pere. Dieu sçait les attentions
» que j'ai eues, & les efforts que j'ai faits
» pour mériter cette faveur. . . Mes propo-
» sitions ne devoient pas, ce semble, être
» rejettées par un pere, ni même par un
» maître, puisqu'elles se sont toujours ré-
» duites à de très-humbles supplications,
» que je faisois au Roi, de vouloir bien me
» regarder comme son fils, me traiter en

» pere, & me donner lieu de le servir
» comme je l'avois toujours désiré : seule-
» ment je lui demandois en grace de ne
» point s'abandonner aux suggestions de
» personnes mal-intentionnées, qui travail-
» lent à ma perte, & à la ruine de ce pau-
» vre royaume, qui lui a toujours obéi avec
» tant de zèle & de fidélité. Par la miséri-
» corde de Dieu, les difficultés s'applanis-
» soient; & je me flatois déja d'avoir ob-
» tenu une paix si desirée, lorsque le comte
» de Foix, & ma sœur, l'infante Eléonore
» son épouse, sont arrivés à Barcelone.
» J'aurois dû espérer que leur présence hâ-
» teroit mon bonheur : ce sont eux, au
» contraire, qui ont rompu toutes les voies
» de conciliation, & qui nous ont replon-
» gés dans un si profond abîme de maux
» & de scandales, que je n'ose plus en es-
» pérer une issue favorable, à moins que la
» bonté de Dieu, & l'autorité que vous
» avez sur nous, ne nous en retire. Je
» craindrois d'ennuyer Votre Majesté
» Royale, si je lui exposois en détail
» les procédés que le Comte a eus, &
» qu'il a encore à mon égard : vous con-
» noîtrez, par le détail qu'on vous en fera,
» ses attentats sur les droits de votre cou-
» ronne. François de Balbastro, mon se-
» crétaire, vous informera pleinement de
» tout ce que je pourrois vous en dire : je

» me suis déterminé à le députer vers Vo-
» tre Altesse, ne me trouvant pas en situa-
» tion de lui envoyer une solemnelle am-
» bassade. Je supplie Votre Majesté de l'en-
» tendre, d'ajoûter foi à ce qu'il lui dira de
» ma part, & d'employer l'autorité royale
» pour casser & annuller des Actes si desho-
» norans. Empêchez qu'on ne me pousse
» aux dernieres extrémités, & disposez de
» de moi, comme de celui qui se fera tou-
» jours un devoir de vous respecter, de
» vous servir comme son seigneur & son
» pere. Fasse le Seigneur-Dieu que votre
» gloire soit immortelle, & votre vie per-
» pétuelle. De la ville de Poitiers, le vingt-
» huitieme du mois de Mai, l'année mil
» quatre cents cinquante-six.

» Votre très-humble & obéissant neveu
» LE PRINCE DE NAVARRE,
» Duc de Nemours & de
» Gandie. »

D. Carlos se rendoit alors à la cour de France, où il trouva une compassion d'autant moins équivoque que Charles VII n'étoit rien moins que disposé à approuver les révoltes d'un fils contre son pere. Après dix ans de désobéissance, le dauphin, (Louis XI,) venoit tout récemment de se retirer dans les Etats du duc de Bourgogne.

Le roi d'Aragon écrivit au Prince de se

rendre inceſſamment auprès de ſa perſonne, & le reçut avec une amitié encore plus fondée ſur l'eſtime que ſur les liens du ſang. Il prit ſes intérêts à cœur ; mais le roi de Navarre n'en fut que plus outré & plus inflexible.

Le prince de Navarre avoit l'eſprit fort orné. Il étoit connu & eſtimé, parmi les ſçavans, par des ouvrages qu'il avoit compoſés dans des tems plus tranquilles. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'Alphonſe qui aimoit les gens de lettres, & qui en avoit raſſemblé un grand nombre de toutes les nations. Il les entretenoit honorablement dans ſon palais, & paſſoit avec eux tout le tems que ſes occupations guerrieres & politiques lui laiſſoient de libre. « Ce fut au » milieu d'eux, & ſur une eſpece de Par» naſſe, dit un auteur Eſpagnol, qu'il ac» cueillit ſon neveu. Ils eurent enſuite des » entretiens particuliers, où le Roi fit au » Prince des reproches ſur ce qu'il avoit » pris les armes, en lui repréſentant que, » dans un pere, tout eſt reſpectable, juſ» qu'aux torts qui doivent être diſſimulés.» D. Carlos rejetta cette faute ſur ſa bellemere, qui prétendit s'emparer du thrône, & ſur la révolte générale des eſprits, qui fit courir aux armes, pour fermer l'entrée du royaume à une étrangere, dont les

loix défendoit de reconnoître l'autorité.
» Mais, ſeigneur, ajoûta-t-il, j'ai un crime
» originel que la priſon n'a pu effacer: je
» jouirois tranquillement de la Navarre; on
» me trouveroit digne d'une couronne, ſi
» l'ordre de la naiſſance ne me faiſoit pas
» l'héritier de celles que vous poſſédez. La
» Reine ne me pardonne pas un droit d'aî-
» neſſe, qui peut un jour rendre ſon fils mon
» ſujet. On me déclare indigne de la ſucceſ-
» ſion de ma mere, afin que je ne puiſſe
» prétendre à la vôtre; & l'on tranſporte
» à ma ſœur le royaume de Navarre, pour
» faire tomber plus ſûrement à mon frere
» celui d'Aragon. »

[1457.]

Le roi de Navarre aſſemble les Etats généraux à Eſtella, & y fait déclarer ſon fils, rebelle, contumace & déchu de tous ſes droits de ſucceſſion. Les partiſans du Prince s'aſſemblent auſſi-tôt à Pampelune, y reconnoiſſent D. Carlos pour Roi, le proclament, & lui prêtent, quoiqu'abſent, le ſerment de fidélité. Cette démarche fit reprendre les armes, parce qu'on l'attribuoit au deſir paſſionné, que le jeune Prince avoit de monter ſur le thrône.

C'eſt ainſi qu'en ont parlé les écrivains antérieurs au nouvel hiſtorien de Navarre, qui a répandu un grand jour ſur cette par-

tie de ſon ouvrage, par la découverte des Lettres de D. Carlos. Il écrivit en ces termes, (de Naples, le vingt-huit d'Avril,) à D. Jean de Beaumont, ſon chancelier. « J'ai » appris, depuis quelques jours, que vous » m'avez proclamé Roi, & je ne puis vous » exprimer le déſeſpoir où cette nouvelle » m'a jetté. Quelle raiſon, quel motif a » pu vous déterminer à une entrepriſe qui » nous replonge dans un abîme de maux? » Mon unique deſir, je vous l'avois mar» qué en vous quittant, & le but que je » me propoſois dans un ſi pénible voyage » étoit de faire ma Paix & la vôtre, par » l'entremiſe du roi d'Aragon, mon ſei» gneur & mon oncle. Le ſoin de ma » gloire, vos intérêts & votre devoir » n'auroient-ils pas dû vous faire entrer » dans mes vues? Qu'avez-vous fait par » une déclaration ſi à contre-tems? Vous » avez décrié la cauſe que vous défendez: » vous avez terni ma réputation dans le » monde; vous avez éloigné la fin de nos » malheurs; vous m'avez expoſé à la juſte » indignation du Roi, mon oncle, dont la » protection fait toute ma reſſource; vous » avez mis en danger la vie du connéta» ble, & celle des autres ôtages qui ſont » à la merci de mon pere; enfin vous avez » aliéné de moi & de vous l'eſprit de bien » des perſonnes qui étoient dans nos inté-

» rêts. Je vous ordonne & je vous con-
» jure, par la fidélité que vous me devez,
» par l'amour que vous avez pour ma per-
» ſonne, par le zèle que vous avez tou-
» jours montré pour mon honneur & pour
» mon ſervice, d'empêcher qu'on ne me
» donne, dans la ſuite, un titre qu'il ne me
» convient pas de diſputer à mon pere,
» & qui d'ailleurs n'ajoûte rien à mes droits.
» J'ai bien conçu que les procédés indi-
» gnes qu'on a tenus contre moi, dans l'aſ-
» ſemblée d'Eſtella, vous avoient déterminé
» à une eſpece de repréſailles; mais c'étoit
» à vous d'attendre mes ordres, pour les
» exécuter en ſujets obéiſſans. Je vous en-
» verrai bientôt des perſonnes affidées,
» avec des inſtructions ſurtout ce qu'il
» convient de faire. Le roi d'Aragon, mon
» ſeigneur & mon oncle, fera partir, en
» même tems, des ambaſſadeurs. Je me
» flate que leur ſageſſe, & votre concert
» avec eux, nous rétabliront dans notre
» premiere tranquillité. Mais j'ai voulu vous
» inſtruire, par avance, du chagrin que m'a
» cauſé votre zèle précipité, & vous aver-
» tir que, ſi vous perſévérez dans votre ré-
» ſolution, vous encourrez mon indigna-
» tion & mon reſſentiment. »

[1458.]

Alphonſe VI, roi d'Aragon, le héros de

ſon ſiécle, meurt, au moment qu'il alloit terminer heureuſement l'affaire de ſon neveu D. Carlos. Ce jeune Prince, plus malheureux qu'il ne l'avoit encore été, donna alors « l'exemple du déſintéreſſement le » plus noble, en refuſant un ſceptre que » preſque tous les peuples du royaume de » Naples lui déféroient; » &, craignant que ſa préſence ne donnât quelques ombrages, ou n'inſpirât des eſpérances ſéditieuſes, il quitta Naples, & ſe refugia en Sicile. Réſolu de ſauver ſa vertu & ſes amis, à quelque prix que ce fût, il ſe livre à la merci de ſon pere qui venoit d'hériter du royaume d'Aragon. Séduit par les apparences trompeuſes d'une tendreſſe paternelle, il ſe rend à Majorque, y eſt reçu, plutôt en priſonnier d'Etat qu'en héritier préſomptif de la couronne, & ſe voit expoſé à de nouvelles tempêtes, lorſqu'il ſe flatoit d'arriver au port.

[1459.]

Le roi de Caſtille ne ceſſoit pas d'épuiſer ſes finances, par des libéralités qui alloient juſqu'à la profuſion. Diégue Arias, ſon grand-thréſorier, vint lui repréſenter la néceſſité d'une réforme parmi les officiers du palais, dont le nombre s'augmentoit chaque jour, & ſur-tout dans les gratifications extraordinaires qu'il leur accordoit.

Le Monarque le congédia avec cette réponse : « Si j'étois Arias, je songerois plus » à épargner qu'à donner. » Ce Prince disoit sans cesse : « Un Roi doit donner aux » uns, parce qu'ils sont bons ; & aux autres, pour qu'ils le deviennent... L'unique avantage des richesses, c'est de pouvoir en faire part aux autres. » Il avoit encore d'autres maximes, également dignes des plus grands Princes, mais dont il abusoit pour autoriser une prodigalité qui se répandoit sur des favoris, ou plutôt des mignons, gens nouveaux, pour la plûpart, & sans autre mérite que celui d'être revêtus des premieres dignités du royaume.

D. Bertrand de la Cuéva, qui, de simple gentilhomme étoit devenu Majordome, ou Grand-Maître de la Maison du Roi, & l'ordonnateur de toutes les fêtes, en donna une dont le détail pourra servir à connoître le goût de ce siécle. « A un retour de » chasse, il parut en champ clos, avec la » livrée & les chiffres de la Reine sur ses » armes, précédé de ses écuyers déguisés » en sauvages, & chargés de publier qu'ils » ne permettoient le passage à aucun cavalier qui meneroit une dame, à moins » qu'il ne promît de joûter six fois avec » leur maître, ou de laisser à la barriere le » gantelet de la main droite. La galanterie » étoit un peu forte. Le Roi, bien loin d'y

» trouver à redire, fit placer toutes les da-
» mes de la cour, & se plaça lui-même
» avec la Reine dans une espece de gale-
» rie qu'on avoit pratiquée des deux côtés
» de l'arène où les combattans devoient
» faire assaut. Ils se présenterent en grand
» nombre : D. Bertrand les reçut l'un
» après l'autre, & l'emporta sur tous.
» Quelques-uns sortirent seulement du
» combat, avec un égal avantage, trois
» fois vaincus, & trois fois vainqueurs. Ceux-
» là se rangeoient, le long de la barriere,
» sous une espece d'arc, d'où pendoient
« les lettres de l'alphabet, en caracteres d'or.
» Pour prix de leur adresse, il en prenoient
» qu'ils attachoient au fer de leur lance ; &
» c'étoit celle qui commençoit le nom de
» la dame au service de laquelle ils étoient
» dévoués.

» Au sortir de la joûte, D. Bertrand con-
» duisit toute la cour dans un jardin où il
» donna un festin dont la délicatesse &
» la magnificence surpasserent tout ce qu'on
» avoit vu jusqu'alors en ce genre. Le roi
» de Castille, transporté de joie, accabloit
» son favori de louanges & de caresses, &,
» pour immortaliser une action dont il ne
» sentoit pas l'indécence & le ridicule, il
» résolut d'établir un monument qui en per-
» pétuât le souvenir. Ce monument sub-
» siste encore : c'est le fameux monastere de

» S. Jérôme DEL PASSO, (du Pas,) dans
» le voisinage de Madrid, qui fut ainsi
» nommé, parce qu'on le fit bâtir dans
» l'endroit même, où D. Bertrand avoit
» défendu UN PAS, en l'honneur de la
» Reine, contre tous les cavaliers Castil-
» lans. »

[1461.]

Le prince de Viane, D. Carlos, « que
» la haine de son pere, les persécutions de
» sa belle-mere, & l'amour des peuples
» ont rendu si célèbre dans l'Histoire d'Espa-
» gne, » se reproche publiquement à la
mort, & désavoue avec les marques de la
douleur la plus sincere l'emportement qui
lui avoit fait prendre les armes contre son
pere. « Il en demanda pardon, en présence
» de toute sa cour qu'il voulut rendre té-
» moin de son repentir, parce qu'elle avoit
» été complice de sa désobéissance. » Il fit
son testament qui ne contenoit que trois
articles. 1° Il instituoit, pour son héritiere
au royaume de Navarre, la princesse Blan-
che, sa sœur, conformément aux disposi-
tions du Roi son aïeul, & de la Reine
sa mere. 2° Il léguoit au Roi, son pere,
mille florins qui lui devoient être payés
par la Princesse son héritiere. 3° Il dispo-
soit de tous ses biens libres, par portions
égales, en faveur de ses enfans naturels,
qu'il

qu'il déclara être au nombre de trois, & dont le plus jeune n'avoit que deux ans. La mort de D. Carlos parut à tout le monde avoir été préparée dans le dernier repas qu'il fit avec la reine d'Aragon, sa belle-mere.

[1462.]

Jeanne, reine d'Aragon, se rend en Catalogne, avec Ferdinand son fils, & déconcerte les projets des habitans de Barcelone, en se présentant aux portes de leur ville, avec une intrépidité au-dessus de son sexe. « Le peuple qui, deux heures auparavant, lui donnoit les plus horribles malédictions, l'appellant tout haut la Meurtriere de D. Carlos, respecta le courage avec lequel elle bravoit sa fureur. » Elle se rendit d'abord à la sale du conseil, où elle présenta son fils aux députés des trois ordres, lui fit prêter le serment accoutumé, & déclara qu'en qualité de tutrice du Prince, elle se chargeoit du gouvernement de la Catalogne. Elle conclut, peu de tems après, la paix avec la Castille, par l'adresse qu'elle avoit eue de mettre dans ses intérêts presque tous les ministres de ce royaume.

[1462.]

Blanche est sacrifiée à l'ambition de sa sœur cadette, la comtesse de Foix, qui s'em-

gageoit au Roi, ſon pere, de lui abandonner, tant qu'il vivroit, le pouvoir ſouverain dans la Navarre. On enleve l'Infante pour la remettre entre les mains du comte & de la comteſſe de Foix. Péralta, un des plus grands ſeigneurs de Navarre, ſe charge de la conduire en France, & la mene dabord dans un château qui lui appartenoit à Roncevaux : « Chevalier, lui » dit-elle, ayez compaſſion de la plus mal- » heureuſe Princeſſe qui fut jamais dans le » monde ; ſouvenez-vous des bienfaits que » vous avez reçus du Roi mon aïeul, & » de la Reine ma mere. Vous pouvez au- » jourd'hui vous acquitter envers moi de » tout ce que vous leur devez : un tems » viendra que mon pere lui-même vous » ſçaura gré de m'avoir accordé la grace » que je vous demande. Je n'exige pas que » vous me rendiez la liberté ; gardez-moi » dans ce château : j'y demeurerai toute » ma vie ; mais ne prenez point ſur vous » la honte de m'avoir mené dans un exil » où l'on abrégera mes jours, comme on » a abrégé ceux de mon frere. » Péralta ne ſe laiſſa point fléchir ; mais l'Infante ſçut tromper ſa vigilance, en laiſſant à Roncevaux une proteſtation contre la violence qu'on lui faiſoit. Elle déclare, dans cet Ecrit daté du vingt-trois Avril, « qu'ayant appris » qu'on veut la mettre entre les mains du

» roi de France ou du comte de Foix, pour » tirer d'elle une renonciation forcée à la » couronne de Navarre, en faveur de l'in» fante Eléonore, comtesse de Foix, ou » de l'infant Ferdinand d'Aragon, elle » désavoue, par avance, les Actes qui pour» roient paroître, dans la suite, sous son nom, » & même avec sa signature. Elle proteste, » en particulier, de nullité contre toute re» nonciation qu'elle auroit faite en faveur » de sa sœur Eléonore, des enfans de sa » sœur, ou de toute autre personne, si ce » n'est que ce ne fût en faveur du roi de » Castille, ou du comte d'Armagnac.» Ce dernier étoit du sang de Navarre, par sa mere. Arrivée à S. Jean-Pied-de-Port, elle expédia une procuration pour traiter de sa liberté, par tous les moyens possibles, & pour conclure même, s'il étoit besoin, son mariage avec tel Roi ou tel Prince qu'on jugeroit à propos. Enfin elle fait une cession ou donation de la Navarre, & de tous les Etats qui lui appartenoient, à D. Henri, roi de Castille «parce que personne n'est plus » en état que ce Prince de la délivrer de » la tyrannie où elle va être exposée, de » venger sa mort, & d'enlever à ses meur» triers le fruit de leur crime.» Cet Acte est daté du dernier jour d'Avril, mil quatre cents soixante-deux; &, depuis ce jour, l'infante Blanche ne donna plus aucun signe

de vie. On la renferma dans le château d'Ortez, où l'on prétend qu'elle fut d'abord empoiſonnée, mais qu'on eut ſoin de cacher ſa mort précipitée, pour ne pas augmenter les ſoupçons, déja trop répandus, que la mort de ſon frere avoit eu le même principe.

[1462.]

La reine de Caſtille accoucha d'une Princeſſe qui fut nommée Jeanne, du nom de ſa mere, & ſurnommée LA BERTRANÉE, à cauſe de D. Bertrand de la Cuéva, qu'on ſoupçonnoit d'en être le pere. Le Roi n'omit rien pour que cet évènement eût la plus grande ſolemnité; & les fêtes que les Grands donnerent tour-à-tour, durerent juſqu'à l'aſſemblée des Etats, où la Princeſſe, qui n'avoit que deux mois, fut apportée dans ſon berceau, & reconnue pour héritiere de la couronne. L'infant Alphonſe & l'infante Iſabelle furent les premiers à lui prêter ſerment, avec les mêmes ſeigneurs qui, dans la ſuite, lorſqu'ils eurent beſoin d'un prétexte pour ſe révolter, firent un crime au Roi d'avoir reconnu Jeanne pour ſa fille.

[1462.]

La reine de Caſtille court riſque de perdre la vie, par un accident ſingulier.

» Comme elle se reposoit dans sa cham-
» bre, l'après-midi, un rayon de soleil se
» dardant sur elle, à travers la convexité
» d'une vitre, mît le feu à ses cheveux qui
» étoient d'un blond ardent, & parfumés
» d'essences. Le saisissement la fit accoucher,
» sur le champ, d'un garçon dont elle étoit
» grosse de trois mois. La violence de cet
» accouchement, le chagrin de perdre un
» fils, la crainte de n'en plus avoir, &
» le danger qu'elle courut d'être brûlée
» vive, ce qui seroit arrivé, si ses femmes
» ne l'avoient secourue promptement, firent
» sur elle une impression qui la mit à l'ex-
» trémité. »

[1462.]

Les Catalans travailloient à s'établir en République, & proposoient au roi de France, Louis XI, de le reconnoître pour leur protecteur, s'il vouloit les secourir. Le roi d'Aragon para le coup, en détachant Louis XI du parti des Révoltés. Les deux Monarques eurent une entrevue à Sauveterre en Béarn : D. Jean qui n'avoit pas le tems de négocier, & qui se croyoit trop heureux d'obtenir de Louis un prompt secours contre les Catalans, s'obligea de payer douze cents mille écus à son nouvel allié, pour l'indemniser des frais qu'il auroit à faire. Il donna les comtés de Rous-

ſillon & de Cerdagne en engagement, juſqu'à ce que l'obligation fût acquittée ; & la perception des revenus devoit tenir lieu d'intérêts, ſans rien diminuer du capital.

[1463.]

Les Catalans, abandonnés de la France, ont recours à la Caſtille, & continuent de combattre contre l'Aragon. On convient enfin de choiſir Louis XI pour arbitre. Ce Prince étoit à Bayonne où il rendit ſa ſentence arbitrale, en préſence des ambaſſadeurs des parties intéreſſées. « Il ne fut » pas peu ſurpris de voir les deux miniſtres » de Caſtille, l'archevêque de Tolède, & » le marquis de Villéna, lui parler plus for- » tement en faveur de l'Aragonnois, que » les miniſtres même d'Aragon. Charmé » de trouver des traîtres ſi accrédités en Caſ- » tille, il ſe les attacha par de fortes pen- » ſions, eſpérant s'en ſervir au beſoin. »

[1463.]

Le roi de Caſtille a une entrevue avec le roi de France. La plûpart des hiſtoriens Eſpagnols ont fait de longues deſcriptions de cette conférence. Mariana ſe contente de traduire en ſa langue le récit de Philippe de Commines, « Cet hiſtorien Fran- » çois, dit-il, eſt ſi célèbre, qu'on peut le » comparer avec les plus illuſtres hiſtoriens

» de l'antiquité. » Nous insérons ici le récit même de Commines, & dans son ancienne naïveté.

» Grand folie est à deux Princes, qui sont » comme égaux en puissance, de s'entre-» voir, sinon qu'ils fussent en grande jeu-» nesse, qui est le tems qu'ils n'ont d'autres » pensées qu'à leurs plaisirs. Mais depuis que » l'envie leur est venue d'accroître les uns » sur les autres, encore qu'ils n'y eût nuls » périls de personnes, ce qui est quasi im-» possible, si accroît leur malveillance & » leur envie : par quoi vaudroit mieux » qu'ils pacifiassent leurs différends, par » sages & bons serviteurs, comme j'ai » dit plus au long en ces Mémoires : mais » encore veux-je dire quelques expérien-» ces que j'ai vues & sçues de mon tems. » Peu d'années après que notre Roi, » (Louis XI,) fut couronné, & avant le » Bien public, (la guerre de 1465, qui fut » appellée du Bien public,) se fit une vue » du roi de France & du roi de Castille, » qui sont les plus alliés Princes qui soient » en la Chrétienté : car ils sont alliés de » roi à roi, & de royaume à royaume, & » d'homme à homme, & obligés, sur gran-» des malédictions, de les bien garder. A » cette vue vint le roi Henri de Castille, » bien accompagné jusqu'à Fontarabie, & » le Roi étoit à Saint-Jean-de-Luz, qui est

» à quatre lieues : chacun étoit aux confins
» de son royaume. Je n'y étois pas, mais
» le Roi m'en a conté, & monseigneur du
» Lau. Aussi m'en a été dit en Castille, par
» aucuns seigneurs, qui étoient avec le roi
» de Castille : & y étoit le grand-maître de
» l'ordre de Saint-Jacques (Pachéco, alors
» marquis de Villéna, qui fut depuis grand-
» maître de l'ordre de Saint-Jacques,) &
» l'archevêque de Tolède, (D. Alphonse
» de Carillo,) les plus grands de Castille,
» pour lors : aussi y étoit le comte de Lé-
» desme, (Bertrand de la Cuéva, comte
» de Lédesma,) son mignon, en grand
» triomphe, & toute sa garde qui étoit de
» trois cents chevaux de Maures de Gre-
» nade, dont il y en avoit plusieurs Né-
» grins. Vrai est que le roi Henri valoit
» peu de sa personne ; & donnoit tout son
» héritage, & se le laissoit prendre, à qui le
» vouloit, ou le pouvoit prendre.

» Notre Roi étoit aussi fort accompagné,
» comme avez vu qu'il en avoit bien de
» coutume ; &, par spécial, sa garde étoit
» belle. A cette vue se trouva la reine d'Ara-
» gon, pour quelque différend qu'elle avoit
» avec le roi de Castille... De ce diffé-
» rend le Roi fut le juge. »

» Pour continuer ce propos, que la vue
» des grands Princes n'est point nécessaire ;
» ces deux-ci n'avoient jamais eu différend,

» ne rien à départir, & se virent, une fois
» ou deux seulement, sur le bord de la ri-
» viere, qui départ les deux royaumes,
» à l'endroit d'un petit château appellé
» Heurtebise : & passa le roi de Castille, du
» côté de deçà. Ils n'arrêterent guères,
» sinon autant qu'il plaisoit à ce grand-maî-
» tre de Saint-Jacques, & à cet archevê-
» que de Tolède. Par quoi le Roi chercha
» leur accointance ; & vindrent devers lui
» à Saint-Jean-de-Luz : & prit grande in-
» telligence & amitié avec eux, & peu
» estima leur Roi. La plûpart des gens des
» deux Rois étoient logés à Bayonne, qui
» d'entrée se battirent très-bien, quelque al-
» liance qu'il y eût, aussi sont-ce langues
» différentes. Le comte de Lédesme passa
» la riviere, en un bateau, dont la voile
» étoit de drap d'or : & avoit des brode-
» quins fort chargés de pierreries, & vint
» vers le Roi ; toutesfois il n'étoit pas vrai
» Comte, mais avoit largement biens, &
» depuis je le vois duc d'Albourg, (d'Al-
» buquerque,) & tenir grande terre en
» Castille : aussi se dressoient mocqueries
» entre ces deux nations si alliées. Le roi
» de Castille étoit laid, & ses habillemens
» déplaisans aux François qui s'en mocque-
» rent. Notre Roi s'habilloit fort court, &
» si mal, que pis ne pouvoit ; & un mau-
» vais chapeau, différent des autres, & une

» image de plomb dessus. Les Castillans
» s'en mocquoient, disoient que c'étoit par
» chicheté : en effet, ainsi se départit cette
» assemblée pleine de mocquerie & de pi-
» que ; & oncques depuis, ces deux rois ne
» s'entr'aimerent : & se dresserent de grands
» brouillis entre les serviteurs du roi de
» Castille, qui ont duré jusqu'à sa mort :
» & l'ai vu le plus pauvre Roi abandonné
» de ses serviteurs que je vey jamais. La
» reine d'Aragon se doulut de la sentence
» que le Roi donna au profit du roi de Cas-
» tille : elle en eut le Roi en grande hayne,
» le roi d'Aragon aussi. »

Il s'en falloit bien que cette sentence fût au profit de la Castille : elle étoit toute à l'avantage du roi d'Aragon ; mais le mécontentement dont parle Commines étoit un jeu concerté pour tromper plus sûrement Henri sur l'exécution d'un traité que Louis XI ne se piqua point d'honneur de garantir. Il n'étoit pas pressé de voir finir les démêlés entre les rois Espagnols.

[1464.]

L'archevêque de Tolède, & le marquis de Villéna, exclus du conseil & éloignés de la cour, d'une maniere insultante, se vengent, en se liguant avec les seigneurs mécontens, qui étoient en grand nombre, & qui n'attendoient qu'une occasion favo-

table pour s'élever contre le Gouvernement. Après plusieurs assemblées secrettes, les conjurés convinrent, à la pluralité des suffrages, « qu'on commenceroit par se rendre maître des personnes de l'infant Alphonse, frere du Roi, & de l'infante Isabelle, sa sœur ; que l'Infant seroit déclaré Prince des Asturies, & héritier du thrône, sans faire aucune mention de la princesse Jeanne, dont la naissance devoit être ensevelie dans un éternel oubli ; qu'après avoir assuré la succession légitime dans la Maison Royale, on travailleroit à la réforme de l'Etat, &, en particulier, de la Cour ; on demanderoit l'éloignement du favori, Bertrand de la Cuéva, avec la restitution des dignités & des richesses que le Roi avoit prodiguées à des sujets sans mérite ; enfin on prendroit des mesures pour la conquête de Grenade. » Le roi d'Aragon signa ce plan de confédération, avec la Reine son épouse, & son fils Ferdinand. Villéna se chargea d'affoiblir le parti de son maître, en lui débauchant ceux qui lui étoient encore attachés, & employa cette fourberie pour attirer D. Alphonse de Fonséca, archevêque de Séville, que les conjurés désespéroient de pouvoir jamais gagner. » Il fit sçavoir au Roi, dans le dernier secret, que Fonséca, son premier ministre,

» image de plomb dessus. Les Castillans
» s'en mocquoient, disoient que c'étoit par
» chicheté : en effet, ainsi se départit cette
» assemblée pleine de mocquerie & de pi-
» que ; & oncques depuis, ces deux rois ne
» s'entr'aimerent : & se dresserent de grands
» brouillis entre les serviteurs du roi de
» Castille, qui ont duré jusqu'à sa mort :
» & l'ai vu le plus pauvre Roi abandonné
» de ses serviteurs que je vey jamais. La
» reine d'Aragon se doulut de la sentence
» que le Roi donna au profit du roi de Cas-
» tille : elle en eut le Roi en grande hayne,
» le roi d'Aragon aussi. »

Il s'en falloit bien que cette sentence fût au profit de la Castille : elle étoit toute à l'avantage du roi d'Aragon ; mais le mécontentement dont parle Commines étoit un jeu concerté pour tromper plus sûrement Henri sur l'exécution d'un traité que Louis XI ne se piqua point d'honneur de garantir. Il n'étoit pas pressé de voir finir les démêlés entre les rois Espagnols.

[1464.]

L'archevêque de Tolède, & le marquis de Villéna, exclus du conseil & éloignés de la cour, d'une maniere insultante, se vengent, en se liguant avec les seigneurs mécontens, qui étoient en grand nombre, & qui n'attendoient qu'une occasion favo-

ſtable pour s'élever contre le Gouvernement. Après pluſieurs aſſemblées ſecrettes, les conjurés convinrent, à la pluralité des ſuffrages, « qu'on commenceroit par ſe rendre maître des perſonnes de l'infant Alphonſe, frere du Roi, & de l'infante Iſabelle, ſa ſœur; que l'Infant ſeroit déclaré Prince des Aſturies, & héritier du thrône, ſans faire aucune mention de la princeſſe Jeanne, dont la naiſſance devoit être enſevelie dans un éternel oubli; qu'après avoir aſſuré la ſucceſſion légitime dans la Maiſon Royale, on travailleroit à la réforme de l'Etat, &, en particulier, de la Cour; on demanderoit l'éloignement du favori, Bertrand de la Cuéva, avec la reſtitution des dignités & des richeſſes que le Roi avoit prodiguées à des ſujets ſans mérite; enfin on prendroit des meſures pour la conquête de Grenade. » Le roi d'Aragon ſigna ce plan de confédération, avec la Reine ſon épouſe, & ſon fils Ferdinand. Villéna ſe chargea d'affoiblir le parti de ſon maître, en lui débauchant ceux qui lui étoient encore attachés, & employa cette fourberie pour attirer D. Alphonſe de Fonſéca, archevêque de Séville, que les conjurés déſeſpéroient de pouvoir jamais gagner. » Il fit ſçavoir au Roi, dans le dernier ſecret, que Fonſéca, ſon premier miniſtre,

» le trahiſſoit, & qu'il étoit de la conſpi-
» ration avec deux ou trois autres perſon-
» nes, qui, comme lui, étoient convenus de
» ſervir la Ligue, en paroiſſant attachés à
» leur devoir; qu'il lui conſeilloit de les
» faire arrêter, & ſur-tout de s'aſſurer de
» la perſonne du Prélat. Le Roi, ſans au-
» tre examen, donna des ordres en con-
» ſéquence. En même tems, Villéna, qui
» jouoit un double jeu, fit avertir l'arche-
» vêque de ſe tenir ſur ſes gardes, & lui
» donna des preuves qu'on devoit attenter
» à ſa liberté. » L'artifice réuſſit; &, après
une ſi noire trahiſon, le perfide parut à la
cour, avec un air de confiance, qui le juſti-
fia dans l'eſprit du Roi.

» Si les Grands avoient ſuivi le premier
» projet qu'on leur préſentat & qui étoit
» de s'adreſſer au roi de Portugal pour être
» appuyés dans leurs prétentions contre le
» nouveau miniſtre, il eſt certain, dit un
» écrivain judicieux, que les plaintes, &
» les manifeſtes qu'ils mirent au jour, n'au-
» roient point intéreſſé l'honneur de leur
» Souveraine qui étoit la ſœur du Roi de
» Portugal. Le prétendu commerce de
» cette Princeſſe avec le comte de Lédeſma
» auroit été regardé comme une galanterie
» ſans conſéquence, & l'on ſe feroit bien
» donné de garde d'attaquer la naiſſance de
» ſa fille. Ce fut donc le caprice, l'incli-

» nation, ou l'intérêt des Grands, qui dé-
» cida, pour les ſiécles à venir, de la ré-
» putation de la Reine, & du ſort de la
» princeſſe des Aſturies. »

[1464.]

Après avoir inutilement épuiſé l'artifice pour ſe ſaiſir des Princes, & même de la perſonne du Roi, les conjurés ſe déciderent à une guerre ouverte. Ils compoſerent une eſpece de Manifeſte, qui contenoit quatre chefs de plaintes, & en formerent une Lettre inſolente au Roi, qu'ils firent ſigner aux habitans de Burgos, afin que cette démarche parût autoriſée des trois-états. On ſe plaignoit, « 1° que les
» Maures, ſous les yeux du Roi, & ſous
» la protection de ſes miniſtres, faiſoient
» une profeſſion publique de leur religion,
» & commettoient impunément les plus
» grands crimes; 2° que les charges de
» judicature ſe donnoient, à prix d'ar-
» gent, aux plus indignes ſujets, qui ven-
» doient à leur tour la juſtice, & qui
» ruinoient le peuple par leurs concuſ-
» ſions; 3° qu'en inſtituant le comte de
» Lédeſma, grand-maître de S. Jacques,
» on dépouilloit l'infant Alphonſe d'un bien
» qui lui appartenoit; 4° que Jeanne, fille
» de la Reine, étant née d'un adultere,
» n'avoit pu être reconnue héritiere du

» royaume, qu'en faiſant violence à la li-
» berté des ſuffrages, & aux loix fonda-
» mentales de la monarchie. »

L'avis du conſeil fut que, ſans donner le tems aux factieux de ſe fortifier, il falloit marcher à eux, leur livrer bataille, & les diſſiper; mais le Roi aima mieux conférer avec le marquis de Villéna, qui, profitant toujours de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon maître, lui fit ſigner deux articles, après avoir obtenu, pour préliminaire du traité, qu'on remît l'infant D. Alphonſe entre les mains des conjurés. Par le premier article, le roi de Caſtille s'obligeoit à « reconnoître ſon frere pour
» héritier de la couronne, & à lui faire
» prêter le ſerment, en cette qualité, moyen-
» nant une ridicule promeſſe de mariage
» entre le jeune Alphonſe qui n'avoit
» qu'onze ans, & la prétendue princeſſe des
» Aſturies, qui n'en avoit pas encore trois.
» C'étoit faire un aveu bien précis de ſon
» impuiſſance, de l'infidélité de la Reine,
» & de l'illégitimité de la Princeſſe : auſſi
» les Grands s'en prévalurent-ils, dans la
» ſuite en faveur d'Iſabelle. »

Par le ſecond article, le Roi conſentoit qu'on nommât quatre commiſſaires, & un ſur-arbitre, pour régler, à la pluralité des voix, les affaires de l'Etat; &, en attendant leur déciſion, il s'engageoit à vivre, en ſim-

ple particulier, dans la ville d'Almédo. Mais, trahi par les arbitres même qu'il avoit choisis, il fut contraint de revenir à son conseil, & de prendre les armes.

[1465.]

Les Navarrois & les Catalans continuoient de combattre contre le roi d'Aragon. Une victoire que ce Prince remporta donnoit le dernier coup à la rebellion, sans une ruse fort singuliere de D. Bertrand d'Armendarez. Ce capitaine, après avoir vu tailler en piéces une partie des troupes qu'il commandoit, se retira du côté de Cervéra qu'on assiégeoit, & qu'il étoit important de secourir. Il fit halte, à quelque distance du champ de bataille, y recueillit la plus grande partie des fuyards, mit à couvert le convoi qui étoit destiné pour la ville assiégée, & eut la hardiesse d'y marcher en vainqueur. L'officier, qui étoit resté pour commander au blocus de la place, se retire à son approche; & Armendarez, en y faisant entrer des troupes & des vivres, trouva dans la défaite le même avantage qu'on se proposoit de tirer de la victoire.

[1465.]

Les Ligueurs Castillans, rassemblés à Avila, ne songerent qu'à consommer leur attentat, par une scène aussi horrible qu'ex-

travagante. Un mercredi, cinquieme de Juin, on choisit, hors des murs d'Avila, un lieu commode, dans une plaine très-vaste. On y éleva un théatre immense, sur lequel on plaça un simulacre de D. Henri, assis sur un thrône, & revêtu de longs voiles de deuil, comme un Roi criminel. Il avoit la couronne en tête, le sceptre en main, & l'épée au côté. L'infant D. Alphonse, frere de D. Henri, l'archevêque de Tolède, le marquis de Villéna, le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, les comtes de Bénavente, de Placentia, & quantité d'autres seigneurs, se rangerent autour de la statue, tandis qu'un peuple innombrable accouroit pour être témoin de cette affreuse momerie.

» Un hérault lut à haute voix la sentence » qu'on avoit rendue contre D. Henri. C'é» toit un Acte en forme, qui lui imputoit » des crimes exécrables, & qui contenoit » quatre chefs principaux. Au premier, la » sentence déclaroit Henri déchu de la di» gnité royale: aussi-tôt l'archevêque de To» lède, s'approchant de l'effigie, lui ôta la » couronne: au second, le comte de Pla» centia lui enleva l'épée, parce que, sur » cet article, le Roi méritoit, suivant la sen» tence, de perdre l'administration de la » justice. A la lecture du troisieme chef, » au sujet duquel on le condamnoit à quit-

» ter

» ter le gouvernement, le comte de Béna-
» venté lui ôta le ſceptre qui en eſt le ſym-
» bole. Enfin, au quatrieme grief, pour le-
» quel on le jugeoit indigne du thrône,
» D. Diégo Lopez de Stuniga, frere du
» comte de Placentia, renverſa le ſimula-
» cre de ſon ſiége, en prononçant des pa-
» roles abominables. »

» Pour achever le dernier acte, qui étoit
» le but qu'on ſe propoſoit, les Conjurés
» environnent le jeune Alphonſe, le levent
» ſur leurs épaules, & le déclarent Roi de
» Caſtille, au ſon des trompettes, enſei-
» gnes déployées. Le peuple ne manqua
» pas de crier : CASTILLE! CASTILLE!
» POUR LE ROI D. ALPHONSE! Pen-
» dant que les ſeigneurs venoient, l'un après
» l'autre, lui baiſer la main, & le recon-
» noître avec les cérémonies accoutumées,
» ce Prince, qui n'avoit que douze ans,
» diſtribua pluſieurs graces, d'un bien qui
» ne lui appartenoit pas; ou plutôt il au-
» toriſa la déprédation des Confédérés qui
» ſe payoient par leurs mains, aux dépens
» d'un royaume uſurpé. » On obſerve que,
préciſément un ſiécle auparavant, la même
choſe, à-peu-près, étoit arrivée en Caſ-
tille. (Voyez ci-deſſus, page 442.) Diégo
Henriquez, auteur d'une Chronique de ſon
tems, fait, à ce ſujet, une autre obſervation;
c'eſt que « les quatre ſeigneurs qui porte-

» rent leurs mains ſacriléges ſur l'effigie
» royale, étoient tous étrangers à la Caſ-
» tille. »

[1465.]

Les Ligueurs ſe tromperent ſur les ſuites qu'ils ſe promettoient de leur attentat. Le ſpectacle d'un Roi traité avec tant d'outrages, réveilla la fidélité qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs. Quantité de Grands accoururent au ſecours du Roi légitime; & bientôt il ſe vit à la tête d'une armée de cent mille hommes. Il n'en falloit pas tant pour écraſer la Ligue; & Villéna, qui l'appréhendoit, propoſa un accommodement. On convint d'une trève de cinq mois, pendant laquelle on négocieroit la paix. Henri ſigna le traité, congédia ſon armée qu'il paya avec ſa profuſion accoutumée, & replongea ſon royaume dans les horreurs de la guerre civile.

[1465.]

La Ligue fut décréditée dans l'eſprit du peuple, par une inſulte qu'elle reçut à Simancas. Tous les domeſtiques s'aviſerent un jour d'imiter la comédie de l'effigie déthrônée, & fabriquerent une repréſentation de l'archevêque de Tolède, en habits pontificaux. Après l'avoir jugée, condamnée, traînée par les rues, ils la por-

terent hors de la ville, la brûlerent aux yeux des Confédérés, qui tenoient la place investie, & crierent de toutes leurs forces : « Ainsi périsse le perfide, le traître, » le nouvel Opas! » Ils faisoient allusion à l'évêque Opas qui avoit abusé des bienfaits du roi D. Rodrigue, pour introduire les Maures en Espagne. (Voyez ci-dessus, page 127.)

[1465.]

Le comte de Foix voulant profiter de la guerre civile, entre en Castille, surprend Calahorra, & met le siége devant Alfaro. Les habitans repoussent les attaques, avec beaucoup de courage : les femmes se mettent de la partie, font des prodiges de valeur, & sauvent la ville, en donnant au secours, qu'on leur envoyoit, le tems d'arriver.

Les habitans de Calahorra, animés par cet exemple, se soulevent contre la garnison Françoise, la passent au fil de l'épée, & rentrent sous l'obéissance du roi de Castille.

Un auteur contemporain rapporte, à cette occasion, que D. Henri, voyant le comte & la comtesse de Foix se comporter comme héritiers de la Navarre, jugea que sa premiere épouse Doña Blanche étoit morte, & affecta de se remarier,

en face d'églife, avec la reine Jeanne de Portugal. Les Ligueurs & les Royaliftes en firent des plaifanteries, difant que ce renouvellement de mariage feroit auffi ftérile que l'avoient été le premier & le fecond.

[1466.]

Les campagnes étoient infeftées par une multitude de brigands, à la folde des plus grands feigneurs, parce qu'ils leur fervoient de troupes, quand ils en avoient befoin; & les villes ne tiroient que difficilement les vivres néceffaires. Afin de prévenir la difette, elles prirent le parti de s'affocier, & de lever, à frais communs, des compagnies bourgeoifes. Telle eft l'origine des affociations qui ont fubfifté depuis, fous le nom de faintes Hermandades, & qui ont purgé l'Efpagne d'un grand nombre de brigands.

[1467.]

L'infant D. Alphonfe, à peine âgé de quatorze ans, étoit bien éloigné de regarder les Ligueurs comme fes amis. Leurs crimes lui faifoient horreur; & il avoit tenté, plus d'une fois, de s'échapper de leurs mains, & d'aller trouver le Roi. Un d'eux ofa lui dire : « Nous nous fommes facrifiés pour vous élever fur le thrône; nous » ne doutons point que vous n'ayez affez de

» courage pour vous y maintenir jusqu'à la » mort. Mais, s'il vous arrivoit de témoi» gner un lâche repentir, vous pouvez » être assuré de périr par le poison. » La mort de ce Prince, arrivée l'année suivante, ne mit pas fin aux maux de sa patrie. On lui demandoit un jour la confiscation des biens du gouverneur de Tolède, & on le menaçoit, en cas de refus, de quitter son service : « Eh! bien, répondit-il, faites » ce qu'il vous plaira ; mais je ne souscrirai » jamais à une injustice. » Il ne craignit pas cependant de combattre contre son frere, qui étoit son Roi légitime.

[1467.]

Le comte de Haro envoya au Roi sept cents cavaliers, & grand nombre de fantassins, sous la conduite de D. Pédre de Vélasco, son fils, mais à condition d'obtenir les dixmes des côtes de la Biscaye, qu'on nommoit les Dixmes de Mer. On assure que Vélasco dit à D. Henri : « Sire, » je suis chargé par mon pere, d'amener » ce secours à Votre Altesse, & de la prier » de vouloir bien signer cet écrit, (c'étoit » l'acte de donation des dixmes de mer,) » faute de quoi, il me laisse le maître de » faire de ces troupes tout ce que bon me » semblera. » Le Roi étoit trop accoutumé à ces sortes de trafics, pour ne pas s'y prêter.

[1467.]

D. Bertrand de la Cuéva, devenu duc d'Alburquerque, conduisoit l'armée royale. L'archevêque de Séville, qui l'aimoit, lui envoya un hérault d'armes pour l'avertir que quarante cavaliers du parti des Ligueurs avoient juré de le chercher dans tous les rangs pour le tuer. En conséquence, il le prioit de se déguiser le jour du combat. Le Duc répondit au hérault : « Dites à » votre maître que je le remercie, mais » que je ne combats jamais déguisé ; » & le conduisant aussi-tôt dans sa tente : « Re- » marquez ces armes, lui dit-il ; voilà cel- » les dont je serai revêtu. Ne manquez pas » de les bien désigner aux quarante cava- » liers. »

On en vint aux mains. Le Duc fut heureusement secouru par le marquis de Santillanne, son beau-pere. La nuit sépara les combattans : chacun s'attribua la victoire, & l'incendie de la guerre civile devint universel.

[1468.]

Un médecin Juif, qui passoit pour un fameux astrologue, entreprit de guérir le roi d'Aragon, aveugle depuis long-tems. Mariana décrit ainsi cette opération : Ayant examiné la situation du ciel, & l'aspect des

aſtres, il prit une aiguille, & fit tomber de l'œil droit du Roi une cataracte; ce qui lui rendit tout-à-coup la vue. Le médecin refuſoit de faire la même épreuve ſur l'œil gauche, aſſurant que l'aſpect des aſtres ne lui promettoit pas un ſuccès également heureux; que Sa Majeſté devoit être contente d'avoir recouvré la vue, & de pouvoir ſe ſervir d'un œil. Pourquoi, diſoit-il, vouloir entreprendre, ſans néceſſité, une opération qui eſt au-deſſus des forces humaines? Les plus ſages approuvoient ſes raiſons. Mais, comme le Roi le preſſoit d'achever ce qu'il avoit ſi bien commencé, le médecin, ne pouvant plus réſiſter aux ſollicitations du Prince, entreprit la même cure, le 10 d'Octobre. Il le guérit de la même maniere, & cette opération paſſa alors pour un miracle.

[1468.]

Les Ligueurs, déconcertés par la mort précipitée de leur phantôme de Roi, ne penſerent qu'à s'en forger un autre, parce que leur ſûreté dépendoit de leur rebellion. Ils offrirent la couronne à l'infante Iſabelle qui, par une conſéquence néceſſaire de leurs principes & de leurs démarches, devenoit reine de Caſtille. La Princeſſe répondit, avec autant de prudence que de

grandeur d'ame, « qu'elle étoit obligée aux
» Confédérés de leur bonne volonté, mais
» que la nature, la justice, les loix, l'exem-
» ple d'Alphonse, ne lui permettoient pas
» de déthrôner un frere; qu'elle seroit con-
» tente de régner après lui, &, en atten-
» dant d'être déclarée Princesse des Astu-
» ries; qu'elle ne prenoit point ce dernier
» parti, par le desir d'une couronne, mais
» par la crainte unique de voir tomber le
» sceptre de ses peres en des mains indi-
» gnes de le porter. » Ce tempérament ac-
complissoit les vœux des Ligueurs qui sou-
piroient après la paix, & dont la politique
étoit de régner toujours, en balançant les
intérêts du frere & de la sœur. On réduisit
les propositions de paix à quatre articles;
1° que l'infante Isabelle fût déclarée hé-
ritiere de Castille, & Princesse des Asturies,
à condition qu'elle ne pourroit se marier,
que du consentement de son frere; 2° que
le Roi fît divorce avec la Reine, & la ren-
voyât en Portugal, aussi-bien que sa fille
Jeanne; 3° qu'on publiât une amnistie gé-
nérale pour les Confédérés, & qu'on les
rétablit dans leurs biens; 4° que D. Henri
fût, à ce prix, reconnu de nouveau pour
Roi de Castille. Ce Prince signa, en pleu-
rant, un traité dans lequel on le sacrifioit
comme pere, comme époux, & comme
roi.

[1468.]

L'aſſemblée, dont on étoit convenu, ſe tint à Guiſando, le 19 de Septembre. Le roi de Caſtille s'y rendit avec ſa cour, & à la tête du treize cents cavaliers : l'infante Iſabelle n'en avoit à ſa ſuite, que douze cents. On commença par relever tous les ſeigneurs du ferment de fidélité qu'ils avoient prêté autrefois à l'infante Jeanne. Auſſi-tôt après, Iſabelle reconnut ſon frere pour Roi, & D. Henri déclara, ſa ſœur, Princeſſe des Aſturies, héritiere de Caſtille, & lui fit rendre les hommages accoutumés. Ce fut-là le fondement de la réunion de Caſtille & d'Aragon. Les deux cours s'étant réunies, on expédia dans toutes les villes une lettre circulaire, conçue en ces termes :

» D. Henri, par la grace de Dieu, roi » de Caſtille, de Léon, &c : Au conſeil, » magiſtrats, commiſſaires, lieutenans de » police, chevaliers, écuyers, officiers, » nos bons ſujets de la ville de... ſalut & » grace. Vous ſçavez trop les diviſions, » les troubles, les ſcandales arrivés dans » mes royaumes, depuis quatre années, » & les maux incroyables qu'en ont ſouf» fert mes ſujets & mes états. Vous n'igno» rez pas quels ont été mes deſirs & mes » efforts pour procurer une paix qui n'a-

» voit pu encore être conclue, juſqu'à ce
» qu'enfin la très-illuſtre princeſſe Donna
» Iſabelle, ma très-chere & bien-aimée
» ſœur, a eu une entrevue avec moi, aux
» environs de Cadahalſo, où je tenois ma
» cour. Là ſe ſont trouvés... dans cette
» entrevue ladite Princeſſe, ma ſœur, m'a
» reconnu pour ſon Roi, & Souverain na-
» turel de ces royaumes; & elle m'a rendu
» l'obéiſſance & le reſpect qu'elle me de-
» voit, jurant de me regarder, me ſuivre
» & me ſervir, le reſte de ma vie, comme
» ſon Roi & ſon Seigneur. Pareillement leſ-
» dits Prélats & Grands, en général, &
» chacun d'eux en particulier, m'ont re-
» connu pour leur Roi & leur Souverain
» naturel, promettant de m'obéir & de
» me regarder comme tel, le reſte de mes
» jours, & non autre, quel qu'il puiſſe être,
» &, en cette qualité, de me ſervir & de me
» ſuivre loyalement & véritablement,
» comme bons & fidèles vaſſaux & ſujets;
» ſur quoi ils ont fait ſerment ſolemnel &
» hommage public.

» Senſible, de mon côté, au bien de la
» paix, & de la concorde, pour éviter tout
» ſujet de diviſion, pour ſatisfaire aux liens
» du ſang & de la tendreſſe, qui m'attachent
» & qui m'ont toujours attaché à la Prin-
» ceſſe ma ſœur, & parce que, grace au
» ciel, elle eſt en âge de ſe marier, & d'a-

» voir lignage, de maniere que mes royau-
» mes ne demeurent pas SANS SUCCES-
» SEURS DE NOTRE RACE, » (ces paroles sont remarquables dans un Acte si authentique, & de la part de D. Henri qui n'avoua jamais que Jeanne ne fût pas sa fille;)
» j'ai résolu de la choisir & recevoir, &
» je l'ai choisie & reçue comme Princesse, &
» comme mon héritiere présomptive. Par-
» tant je l'ai nommée, intitulée & décla-
» rée, par serment, & l'ai fait recevoir,
» nommer & reconnoître de même, non-
» seulement par les susdits prélats & sei-
» gneurs présens, mais par tous mes autres
» sujets, dans la personne des députés des
» villes & cités, en qualité de Princesse
» héritiere de mes Etats, & Reine après
» ma mort. . . .

» J'ai voulu vous notifier tout ceci, parce
» qu'il est juste que vous le sçachiez, pour
» en rendre graces à Notre-Seigneur, au-
» quel il a plu d'accorder la paix à nos
» Etats. C'est pourquoi je vous ordonne
» de rappeller votre ancienne fidélité qui
» m'est dûe comme à votre Roi, de vous
» soumettre à mon obéissance, & de me
» reconnoître avec serment, comme votre
» Souverain.

» A la priere desdits Prélats & Grands,
» j'ai fait expédier des Lettres d'amnistie. . .
» par lesquelles, & aux mêmes conditions

» de vous ſoumettre, dans le terme preſ-
» crit, je vous pardonne à tous, & à cha-
» cun de cette ville, Grands, Chevaliers,
» & autres habitans d'icelle, tous les cri-
» mes paſſés, depuis le plus conſidérable
» juſqu'au moindre incluſivement... »

» Et moi, la princeſſe Donna Iſabelle,
» héritiere préſomptive deſdits royaumes,
» après la mort du très-haut & très-puiſ-
» ſant Roi, mon ſeigneur & frere ; je vous
» demande & ordonne que, pour ſon ſer-
» vice & le mien, vous exécutiez ſans dé-
» lai tout ce que Son Alteſſe vous preſcrit
» par cette Lettre, vous aſſurant qu'ainſi
» vous me ferez plaiſir & me rendrez ſer-
» vice, & que je me tiendrois fort offen-
» ſée du contraire ; de façon que j'em-
» ployerois tous mes ſoins pour l'exécution
» des peines encourues par les contreve-
» nans. Donné à Caſaruvias, le 25 de Sep-
» tembre l'an de Notre-Seigneur 1468.
» MOI LE ROI. MOI LA PRINCESSE. »

[1468.]

Le roi d'Aragon ne penſoit qu'à profi-
ter des circonſtances pour exécuter ſon
projet de faire marier Ferdinand, ſon fils,
avec Iſabelle de Caſtille. La reine Jeanne
Henrîquez, ſon épouſe, le deſiroit plus
ardemment encore ; mais elle mourut, le
13 de Février, dans des convulſions hor-

tibles, & répétant plusieurs fois ces paroles : « Ferdinand mon fils, que tu coûtes » cher à ta mere ! » Quelques historiens ajoûtent que les remords de sa conscience lui arracherent, en présence du Roi, l'aveu des crimes dont elle s'étoit souillée, en sacrifiant D. Carlos, & Donna Blanche. (Voyez ci-dessus, pages 544, & 545,) & que ce Prince en fut si saisi d'horreur, qu'il ne la revit plus. C'étoit une héroïne dans la politique & dans la guerre. Elle étoit l'ame du gouvernement : on l'avoit vue gagner une bataille, & commander plusieurs fois les armées.

[1469.]

L'infante Isabelle avoit juré de ne prendre un époux, que de l'aveu du Roi, son frere. Mais, ayant découvert le secret de la cour, qui étoit de la marier de façon à lui faire perdre la couronne de Castille, elle déclara qu'elle vouloit s'en tenir, sur son choix, au suffrage du plus grand nombre des seigneurs. Son intérêt s'accordoit avec l'inclination qu'elle avoit pour D. Ferdinand d'Aragon, qui portoit déja le titre de Roi de Sicile ; & ses partisans crurent qu'il falloit précipiter les évènemens, passer par-dessus les formalités ordinaires, tromper le Roi qui les vouloit tromper eux-mêmes, & conclure, malgré lui, le

mariage de sa sœur avec D. Ferdinand. Isabelle prit, pour la forme, le suffrage des Grands de son parti, & donna son consentement en faveur du roi de Sicile. Le contrat fut dressé, en dix huit articles qu'on peut réduire à trois principaux, & sur lesquels on fut bientôt d'accord. 1° Les deux époux s'engageoient à respecter, à servir & à reconnoître D. Henri comme Roi, tant qu'il vivroit. C'étoit un point nécessaire pour ne pas trop aigrir un Prince dont on prenoit la succession, malgré lui. 2° D. Ferdinand s'obligeoit à ne rien entreprendre sur les droits d'Isabelle, lorsqu'elle seroit devenue Reine, à ne pas toucher aux loix & aux priviléges des Castillans; 3° à ne rien faire sans la participation d'Isabelle, & à la nommer avec lui dans les Actes publics, tant pour la Castille que pour l'Aragon. La Princesse fut, dans la suite, fort jalouse de ces droits, & les maintint constamment. Six mois se passerent en incertitudes & en alarmes, depuis la signature du contrat jusqu'à la célébration du mariage.

Ferdinand n'avoit alors que dix-sept ans, c'est-à-dire onze mois & trois jours moins que l'infante Isabelle. Un historien François, dont la critique & les découvertes anecdotes sont fort suspectes, n'a pas craint de donner à l'Infante le ridicule

d'avoir recherché pour époux un Prince. dont elle auroit pu être la mere. «Le roi de » Castille, surnommé l'Impuissant, avoit, » dit-il, une sœur, appellée Isabelle, âgée » de trente-deux ans passés, sans avoir été » mariée. Sa beauté qui n'avoit été que » médiocre, & commençoit à se passer, » étoit tellement obscurcie par l'éclat de la » reine de Castille, sa belle-sœur, & de » l'infante Jeanne sa niéce, qu'elle n'osoit » presque paroître à la cour... Elle avoit » deux fois l'âge du prince Ferdinand; & » néanmoins elle offrit de l'épouser... & » l'épousa sans dispense, quoiqu'ils fussent » proches parens.» (Varillas, Hist. de Louis XI, Liv. VIII.) Il est cependant certain que l'infante Isabelle fut mariée, en mil quatre cent soixante-neuf, & qu'elle n'avoit alors que dix-huit ans, étant née au mois d'Avril de l'année mil quatre cent cinquante-un, & que, l'année suivante, au mois de Mars, la reine d'Aragon mit au monde D. Ferdinand, & que dès-lors on les regarda comme destinés l'un à l'autre, sans qu'on pût prévoir que leur mariage réuniroit un jour les couronnes de Castille, d'Aragon, de Valence, de Sicile & de Sardaigne.

[1469.]

D. Ferdinand se rendit à Valladolid,

accompagné ſeulement de quatre cavaliers; & ſe mêla dans la foule des courtiſans, voulant, par galanterie, paroître aux yeux d'Iſabelle, ſans en être reconnu, afin de lui ménager une ſurpriſe agréable. La Princeſſe le cherchoit des yeux, avec une ſorte d'impatience. Cardenas le montra, en diſant ces paroles eſpagnoles: ESSE ES, qui ont le ſon de la lettre *S*, & qui ſignifient LE VOICI. Elle répondit vivement: » Hé bien! je veux que la lettre *S* ſoit » déſormais le fond de tes armes; » de-là vient que la maiſon de Cardenas a toujours porté ce ſymbole dans ſes armoiries.

[1469.]

Ferdinand & Iſabelle, également ſatisfaits de leur premiere entrevue, ne ſe diſſimulerent pas les ſuites que devoit avoir leur démarche qui, au fond, étoit un peu romaneſque. La cérémonie du mariage ſe fit le 18 d'Octobre, & les fêtes ne furent pas plus brillantes que celles d'un ſimple particulier. « Car, outre qu'on ne » vouloit pas aigrir D. Henri, en triom» phant trop publiquement de lui, au mi» lieu de ſes Etats, les nouveaux époux » manquoient d'argent, au point qu'il fal» lut emprunter les ſommes néceſſaires au » mariage de ceux qui devoient un jour » gouverner de ſi vaſtes royaumes dans

» l'ancien

» l'ancien & le nouveau monde. » On avoit eu d'abord quelque difficulté ſur l'article de la parenté ; mais l'archevêque de Tolède, qui s'étoit mis à la tête de toute cette affaire, la leva ſur le champ, en diſant qu'il avoit une diſpenſe du pape. Celle qui fut donnée, dans la ſuite, en 1472, par Sixte IV, dit expreſſément que le mariage avoit été fait ſans diſpenſe.

[1469.]

Pachéco, marquis de Villéna, devenu auſſi zélé Royaliſte qu'il avoit été ardent Ligueur, & plus maître que jamais à la cour de Caſtille, apprit au Roi la nouvelle du mariage de l'infante Iſabelle, & ne chercha qu'à augmenter le dépit qu'il en conçut. Ce miniſtre avoit le plus grand intérêt à ſe déclarer contre ce mariage, parce que ſon marquiſat de Villéna avoit autrefois appartenu à D. Juan, pere de Ferdinand, & que celui-ci auroit pu s'en emparer. Tandis que D. Henri craignoit tout de l'union de ſa ſœur avec le roi de Sicile, ces deux époux étoient contraints de vivre d'emprunt, n'avoient que quatre ou cinq villes dans leurs intérêts, ne pouvoient ſoutenir leur dignité, & voyoient leur parti ſe décréditer chaque jour, par la diſette d'argent. Ils ne ſçavoient où en prendre, dans un tems auquel il falloit le

répandre à pleines mains, pour se faire des créatures, & pour affermir ceux qui étoient dans leurs intérêts. D. Juan, après les profusions qu'il avoit faites, pour acheter des partisans à son fils, ne lui donnoit plus que des leçons de politique, & d'excellens avis.

[1470.]

La Castille n'étoit plus, à proprement parler, qu'un composé de petits tyrans qui paroissoient l'un après l'autre sur la scène. On peut en juger par cette aventure. Le Roi avoit entrepris de réconcilier D. Pédre de Cordouë, comte de Cabra, avec D. Alphonse d'Aquilar. Le succès de cette négociation fut que celui-ci invita les deux fils du Comte à un repas, & les mit en prison. Le Roi leur fit rendre la liberté; & l'aîné, qui étoit maréchal de Castille, demanda la permission de se venger par le duel; ce qui lui fut refusé. Piqué de ce juste refus, il se retira à Grenade; obtint du roi Maure un champ clos pour se battre, & envoya un cartel rempli d'injures à d'Aquilar. Il l'attendit à la barriere du champ, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, suivant la coutume; &, son ennemi ne paroissant point, il en attacha l'effigie à la queue de son cheval, & la traina dans les rues de Grenade, la face contre terre, en

criant : « Voici le traître Alphonse d'Aqui-
» lar, qui a été assez lâche pour refuser le
» cartel ! » Le Maréchal ayant été déclaré
vainqueur par le roi de Grenade, envoya
aux grands d'Espagne des estampes qui
représentoient cette comédie.

[1470.]

D. Carillo, archevêque de Tolède, prit
le ton trop décisif, en traitant de quelque
affaire avec Ferdinand. « Sçachez, lui dit
ce Prince, » que je n'entends pas qu'on
» me gouverne : ni vous, ni personne, ne
» devez l'imaginer. Je sçais trop ce qu'il
» en a coûté à plusieurs rois de Castille. »
Ces paroles piquerent l'archevêque, & lui
firent dire un jour : « Je pourrai bien don-
» ner à Isabelle un retour d'intrigue, comme
» j'en ai donné un à D. Henri. » Le vieux
roi d'Aragon, alarmé sur les suites que pou-
voit avoir cette conduite, dépêcha au plu-
tôt un homme de confiance, pour ordon-
ner, de sa part, à Ferdinand de regarder
l'archevêque de Tolède, comme un pere,
& lui faire entendre qu'étant arrivé dans
un royaume étranger, sans appui, sans
argent, sans amis, il lui étoit très-impor-
tant de ménager un homme fier, dissi-
mulé, sensible au moindre dédain, jaloux
de son autorité, & capable de porter la

vengeance aux derniers excès. Le Prince regagna D. Carillo. Mais, comme il n'étoit pas né pour plier, encore moins pour obéir, il finit par se brouiller avec lui.

[1470.]

L'infante Isabelle accoucha d'une fille, le 2 d'Octobre. « Une marque assez singuliere de la fermeté & de la façon de » penser de cette Princesse, c'est que, durant les douleurs de l'enfantement, elle » se fit voiler le visage, pour n'y laisser » paroître aucune marque de foiblesse; ce » qu'elle pratiqua toujours depuis. »

[1470.]

On renouvelle, en faveur de l'infante Jeanne, la même cérémonie qui s'étoit faite, l'année précédente, (Voyez ci-dessus, page 569,) en faveur de l'infante Isabelle. Il s'agissoit de marier la premiere au frere de Louis XI, roi de France, & de la déclarer Princesse des Asturies. Elle fut rétablie dans tous ses droits, & Isabelle fut deshéritée solemnellement. Plusieurs Grands, qui paroissoient attachés à Donna Jeanne, s'excuserent de lui prêter serment, sous prétexte qu'il étoit inutile de le réitérer. Par cette ruse, ils se ménageoient une ressource auprès d'Isabelle dont ils embrasserent bientôt après

le parti. Le roi de Castille reçut, à cette occasion, la Lettre suivante, de la part de sa sœur & de D. Ferdinand.

» Très-haut & très-puissant Roi & Sei-
» gneur, Votre Altesse n'a pas oublié qu'au
» mois d'Octobre de l'année derniere,
» nous lui envoyâmes trois députés, pour
» lui notifier notre mariage, & les motifs
» qui nous avoient déterminés à le célé-
» brer, sans attendre vos ordres, & pour
» vous assurer que nous n'avons agi de la
» sorte, que par égard à votre service;
» vous conjurant de ne pas nous en sçavoir
» mauvais gré, & vous offrant notre obéis-
» sance & nos services, avec tout le res-
» pect & toute la soumission possible...
» Nous prions Votre Seigneurie d'assembler
» les députés des villes, afin qu'ils jugent
» souverainement de vos raisons & des
» nôtres... Enfin nous conjurons Votre
» Altesse de ne pas nous refuser cette jus-
» tice que vous devez à vous-même & à
» vos Etats; justice, au reste, si naturelle,
» qu'après vous l'avoir demandée, plusieurs
» fois en particulier, nous croyons de-
» voir vous sommer, en public, de nous
» la rendre à la face de toute l'Europe,
» afin qu'en cas de refus de votre part, &
» d'effort de la nôtre pour soutenir l'équité
» de notre cause, nous soyons dégagés, aux
» yeux de tout le monde, de ce que nous

» devons à Dieu & aux hommes. Quoi
» qu'il en soit, la derniere grace que nous
» supplions Votre Seigneurie de nous ac-
» corder, c'est au moins une réponse pré-
» cise & prompte. »

Elle ne tarda pas à venir, & telle qu'on l'attendoit, c'est-à-dire, peu favorable, & ne laissant plus d'espérance que dans la force des armes : foible ressource pour les deux partis. Le roi d'Aragon étoit en guerre avec la France, & la continuoit toujours contre les Catalans. Le roi de Castille n'étoit, pour ainsi dire, que le premier parmi des égaux, mutins & indépendans. « Les Grands, » qui pouvoient se saisir de quelque place, » ne manquoient pas de s'en emparer, sans » se mettre en peine des meurtres, des bri- » gandages, & des crimes affreux qui étoient » les suites ou le principe de ces petites » guerres civiles. » Pachéco s'imaginoit qu'en livrant le royaume à une déprédation générale, il viendroit plus sûrement à bout de ruiner le parti de Ferdinand, que par une guerre ouverte.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins fréquentes que les usurpations. Aussitôt que deux seigneurs étoient en dispute, chacun levoit, de son côté, le plus de troupes qu'il pouvoit ; & la querelle se vuidoit par les armes, à la maniere des Princes souverains. Le Roi interposoit en vain son

autorité : il falloit encore qu'il s'abaissât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

[1471.]

Le roi de Castille s'adresse au pape, pour faire rentrer dans le devoir l'archevêque de Tolède, & en obtient un Bref, par lequel on commandoit au prélat de rentrer dans l'obéissance du Roi, faute de quoi, on nommoit, pour commissaires, quatre chanoines de Tolède, avec ordre de lui faire son procès dans les formes. L'archevêque s'excusa sur ce qu'il avoit prêté le serment à Isabelle, par ordre du Roi, enleva trois des commissaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le Roi lui avoit enlevés à son tour. Cette affaire en resta-là.

[1471.]

Les Hermendades, ou les compagnies bourgeoises, faisoient leur devoir, autant qu'elles le pouvoient; mais leurs fonctions déplaisoient à Pachéco, & il disoit hautement : « Cela s'appelle soumettre la no-
» blesse à la roture. »

[1473.]

Un concile provincial, tenu à Tolède, porte les décrets suivans. « 1° Les évêques
» ne paroîtront jamais en public, qu'en

» rochet & en camail. 2° Les prêtres cé-
» lébreront la Messe, au moins trois ou
» quatre fois l'année. 3° Les ecclésiastiques
» ne s'attacheront au service, & ne rece-
» vront ni gages, ni pensions, d'aucun sei-
» gneur particulier, mais seulement du Roi.
» 4° Les cures, & les bénéfices, qu'on ap-
» pelle Dignités, dans les cathédrales &
» les collégiales, ne seront donnés qu'à
» des prêtres qui sçachent la grammaire. »

Le dernier décret suffit pour peindre ce siécle d'ignorance. Les lettres n'étoient cependant pas absolument négligées. Ferdinand de Pulgar vivoit alors, & s'est fait un nom par ses ouvrages. On dit même qu'il avoit un talent rare pour la poësie. Il donna, en vers castillans, une Satyre très-piquante, en forme d'Eglogue, dans laquelle il déploroit la foiblesse & la timidité de Don Henri, l'avarice & la jalousie des ministres, les cabales & les révoltes des grands, la corruption des mœurs, le liberitnage de la cour, & les maux qui affligeoient la nation.

Afin de réformer les abus que l'ignorance du clergé avoit introduits, & dont le moindre étoit de porter les armes & d'aller à la guerre, on commença, cette année, par assigner, dans toutes les églises cathédrales, deux prébendes, l'une à un théologien, & l'autre à un canoniste, qui seroient chargés

de donner des leçons publiques. L'évêque & le chapitre devoient choisir conjointement ces deux chanoines. Il est cependant bon d'observer que les évêques étoient incomparablement plus instruits que leurs ecclésiastiques, parmi lesquels on en trouvoit à peine quelques-uns qui sçussent le latin.

[1473.]

La cour de Castille vouloit opposer un parti à celui de Ferdinand & d'Isabelle. Après avoir inutilement négocié le mariage de Jeanne avec un des Princes de la maison de France, & de celle de Portugal, on jetta enfin les yeux sur l'infant D. Henri, duc de Ségorbe, & cousin de D. Ferdinand. On se promettoit de diviser l'Aragon, par cette intrigue. La trame en fut si finement ourdie, que les plus intéressés furent long-tems trompés, & se virent au moment d'en être les victimes; mais la seule présence de l'Infant renversa tous les projets, en laissant appercevoir qu'on avoit fait un mauvais choix. Il affectoit des airs de Roi, à l'égard de ceux de qui il dépendoit de le couronner, & qui ne vouloient un maître que pour le gouverner lui même, & commander en sa place. D. Henri avoit présenté sa main à baiser aux seigneurs qui étoient venus à sa rencontre : ils s'en trouverent choqués; & l'un d'eux, lui pre-

nant la main, avec un ſourire moqueur, lui dit, en le regardant : « En vérité, Monſeigneur, vous avez là une belle main. » Cette raillerie ſanglante jetta ſur l'Infant un ridicule qu'il ne put effacer. On l'amuſa par des délais & des prétextes qui l'obligerent à ſe retirer, n'emportant avec lui que le titre d'INFANT FORTUNÉ, qu'on lui donna par ironie, & qu'on lui conſerva pendant toute ſa vie.

[1474.]

Une intrigue de cour réconcilie le roi de Caſtille avec ſa ſœur Donna Iſabelle. L'entrevue ſe fit à Ségovie, & avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henri voulut que ſa ſœur parût en public, & la promena par la ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. L'habile Princeſſe engagea le Roi à ſouhaiter de voir D. Ferdinand ; & il eût été difficile d'ajoûter quelque choſe à la réception qu'on lui fit. Afin de donner au peuple une marque non ſuſpecte d'une parfaite réconciliation, D. Henri ſe montra, par la ville, avec Ferdinand & Iſabelle, & ſe rendit avec eux à un grand feſtin qui devoit être ſuivi de réjouiſſances publiques. Au milieu de la fête, le Roi ſe plaignit d'une douleur de côté, ſi violente, qu'il fut contraint de ſe retirer. Les ſuites de cette douleur fu-

rent attribuées à un poiſon lent; &, tandis que les deux partis s'accuſoient mutuellement d'avoir empoiſonné le Roi, Iſabelle n'oublioit rien pour déterminer ſon frere à la déclarer héritiere de ſa couronne. Don Henri ſe contentoit de répondre qu'il ſongeroit à ce qu'il devoit à ſa fille & à ſa ſœur. Après avoir langui, pendant près d'une année, il mourut, en recommandant à ſes officiers les intérêts de Jeanne qu'il reconnoiſſoit pour ſa fille, & qu'il déclaroit ſon héritiere. Il étoit devenu ſi maigre, qu'on ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'embaumer. Le cardinal d'Eſpagne lui fit cette épitaphe : « Pierre de Mendoza, cardinal de » la ſainte Egliſe Romaine, a conſacré ce » monument à ſon Bienfaiteur, très-haut » & illuſtre Seigneur D. Henri, qua- » trieme du nom, Roi de Caſtille & de » Léon, Prince très-clément, & ſon Sei- » gneur très-débonnaire. L'humanité, la » clémence, & la magnificence, ont pleuré » la mort de ce Roi. »





FERDINAND, V ET ISABELLE, *dits* LES CATHOLIQUES.

[1474.]

L'ESPAGNE Chrétienne ſe trouva partagée entre la ſœur & la fille du dernier Roi. L'une ſe fit reconnoître à Madrid, & proclamer à Eſcalona ; l'autre, à Ségovie où elle étoit reſtée, afin d'obtenir d'André de Cabréra les thréſors de la couronne, renfermés dans la citadelle, ou l'Alcazar de cette ville. Iſabelle obtint ce ſervice, le plus eſſentiel qu'on pût lui rendre alors, & le récompenſa par le don de la coupe d'or dans laquelle elle but, le jour de ſa proclamation, qui étoit le 13 de Décembre. Elle y ajoûta d'autres graces plus flateuſes, & donna un décret qui obligeoit, à perpétuité, ſes ſucceſſeurs, à faire préſent, chaque année, aux deſcendans de Cabréra, de la coupe d'or dans laquelle ils boiroient, le 13 de Décembre.

[1475.]

Ferdinand étoit alors occupé à tenir les Etats du royaume d'Aragon. Preſſé de ſe rendre en Caſtille, il ſubſtitue en ſa place,

à la tête de cette assemblée, l'Infante sa sœur, & la charge de pourvoir aux moyens de soutenir la guerre contre la France. Arrivé à Ségovie, il trouva les esprits fort échauffés sur un article qui mit la division entre lui & son épouse, aussi-bien qu'entre les Castillans & les Aragonnois. Il s'agissoit de décider « à qui appartenoit en propre la » succession du royaume, & conséquemment de déterminer les limites du gouvernement entre le Roi & la Reine. »

Les Aragonnois prétendoient que, Henri IV n'ayant pas laissé d'enfant mâle, sa couronne revenoit à D. Juan, roi d'Aragon, & conséquemment à D. Ferdinand son fils, petit-fils de Jean I, roi de Castille. Ils apportoient en preuve les inconvéniens qui résulteroient de la condescendance à remettre le gouvernement d'un royaume entre les mains d'une femme, & de l'indécence qu'il y auroit à ne laisser au Roi que la qualité d'époux de la Reine. Enfin on faisoit valoir, autant qu'il étoit possible, la Loi Salique, par laquelle les femmes sont exclues de la succession à la couronne de France.

Les Castillans répondoient par l'exemple de deux reines de Naples, nommées Jeannes, dont les maris s'étoient bien contentés de la qualité unique d'époux de la Reine. Ils réfutoient la proposition d'imiter

la coutume de France, en disant « que,
» sans sortir de Castille & de Léon, Donna
» Isabelle étoit la cinquieme femme qui fût
» montée sur le thrône, par droit d'héri-
» tage; qu'après tout, rien n'étoit plus na-
» turel, ni moins sujet aux inconvéniens,
» que la succession directe des enfans au
» droit des peres; qu'ainsi, D. Ferdinand
» ne fondant les siens que sur le troisieme
» degré, & son épouse étant d'ailleurs
» très-capable, par son esprit supérieur, de
» gouverner les peuples, fussent-ils encore
» plus nombreux," il étoit juste de s'en te-
» nir à la coutume d'Espagne, & de dé-
» férer à la Reine seule le titre & les apa-
» nages de la royauté. »

C'est ainsi qu'on disputoit sur les préro-gatives & la propriété d'un thrône dont la possession n'étoit rien moins que tranquille, & dont il falloit d'abord écarter la princesse Jeanne, rivale d'autant plus à craindre qu'elle avoit dans son parti plus de la moitié du royaume, & qu'elle touchoit au moment d'être soutenue par toutes les forces du Portugal.

» On peut dire que les Aragonnois & les
» Castillans outroient également leurs pré-
» tentions; car, la question étant double,
» & roulant sur la propriété & sur le gou-
» vernement du royaume de Castille & de
» Léon, il est évident que ces deux Etats

» devoient appartenir en propre, plutôt
» à Isabelle qu'à Ferdinand, suivant la cou-
» tume d'Espagne, qui rend les femmes ha-
» biles à succéder au thrône. Quant à la
» forme du gouvernement, il est certain
» que, suivant l'usage même des Espagnols,
» lorsque la femme devenoit Reine, par
» droit de succession, le gouvernement étoit
» toujours entre les mains de l'époux de-
» venu Roi ; » & c'est ce que le vice-
chancelier d'Aragon, Alphonse de Ca-
valléria, fit extrêmement valoir dans cette
contestation, mais presqu'inutilement. Les
seigneurs Castillans n'étoient pas fâchés de
mettre un frein à l'autorité du Roi, afin de
gouverner sous le nom de la Reine.

L'avis des Castillans prévalut ; & la divi-
sion seroit devenue funeste, sans l'adresse
d'Isabelle qui sçut ramener son époux, en
lui disant : « Il est inutile de remuer une
» question si odieuse. Doit-il y avoir de la
» différence entre deux personnes unies par
» la conformité de sentimens & de tendresse
» mutuelle ? Quelle que soit la décision de
» la cour, vous êtes mon époux ; &, sur
» ce titre seul, vous êtes roi de Castille :
» rien ne s'y fera que par vos ordres ; & le
» sceptre, s'il plaît à la Providence, passera
» de nos mains dans celles de vos enfans &
» des miens. Après tout, le croirez-vous ?
» Il est heureux, même pour vous, que les

» choſes ſe ſoient ainſi paſſées. Vous ſçavez
» qu'il a plû au Ciel de ne nous donner
» juſqu'à préſent d'autre ſucceſſeur, qu'une
» fille ; & il peut arriver qu'après nous, il
» paroiſſe quelqu'héritier collatéral, qui,
» ſur votre exemple, & ſous prétexte que
» les femmes ſont peu propres à gouver-
» ner des Etats, ôteroit à votre fille Iſabelle
» la couronne que nous lui réſervons. Que
» deviendroit alors notre race ? Quant au
» gouvernement du royaume, conſidérez
» que l'Infante épouſera un Prince étranger,
» qui ne manqueroit pas de s'approprier
» tout, & de diſtribuer aux étrangers les
» dignités & les charges ; d'où il arriveroit
» que la Caſtille paſſeroit inſenſiblement
» dans d'autres mains que celles de vos
» deſcendans : choſe qui ſeroit également
» contraire à notre conſcience, au ſervice
» de Dieu, & au bien de nos ſucceſſeurs.
» Ne trouvez donc pas mauvais qu'on ait
» prétendu remédier à des inconvéniens ſi
» conſidérables. »

La déciſion de cette affaire fut remiſe au cardinal d'Eſpagne, & à l'archevêque de Tolède ; & voici le jugement qu'ils prononcerent :

» Dans les Actes publics, & ſur les Mon-
» noies, on mettra conjointement les noms
» de Ferdinand & d'Iſabelle ; & celui du
» Roi ſera mis avant celui de la Reine. A
» l'égard

» l'égard des armes, celles de Castille & de
» Léon auront la droite sur celles d'Aragon.
» Les gouverneurs des villes & châteaux,
» & les thrésoriers des finances feront hom-
» mage à la Reine qui les nommera, (c'é-
» toit-là le point le plus important & le
» plus disputé.) Les provisions pour les
» évêchés, & les autres bénéfices, se don-
» neront au nom de tous les deux; mais la
» Reine choisira elle-même les sujets qui
» lui paroîtront les plus dignes & les plus
» capables. Quant à la justice, ils la ren-
» dront ensemble, lorsqu'ils se trouveront
» en même lieu. S'ils sont en lieux différens,
» chacun l'administrera en son nom; & le
» même ordre se gardera pour l'élection
» des Corrégidors. »

Cet Acte fut ratifié & publié à Ségovie, le 15 de Février. Isabelle montra toujours, dans la suite, la plus grande fermeté à conserver les droits qu'elle avoit sur les royaumes de Castille & de Léon, & ne permit jamais à Ferdinand de franchir les bornes qui lui avoient été prescrites en cette occasion; ce qui a donné lieu de juger qu'elle agissoit de concert avec les Grands qui s'opposoient aux prétentions de son époux.

[1475.]

L'archevêque de Tolède, choqué de ce

qu'on ne lui avoit pas donné un appartement au palais de Ségovie, & de ce qu'il n'avoit pas la principale influence dans les affaires, quitte le parti d'Isabelle, & crie hautement contre l'ingratitude du Roi & de la Reine qu'il accusoit de payer d'indifférence le service qu'il leur avoit rendu, en les plaçant sur le trône : « J'apprendrai aux Rois, » disoit-il, ce que c'est que de choquer les » archevêques de Tolède ; & je veux forcer Isabelle à reprendre la quenouille que » je lui ai fait quitter. »

[1475.]

Les partisans de la princesse Jeanne déterminent le roi de Portugal à tenter la fortune pour unir la Castille à sa couronne. Il commença par envoyer aux rois Ferdinand & Isabelle une sommation dans laquelle il déclaroit qu'étant sur le point d'épouser sa niéce qu'il appelloit Reine de Castille & de Léon, il leur prescrivoit de quitter un royaume qu'ils usurpoient injustement. Il ajoûtoit qu'ils pouvoient soumettre leurs droits à un examen juridique, mais en se retirant, & qu'à ce prix il épargneroit le sang que leur obstination l'obligeroit à répandre. Les Rois, car c'est ainsi qu'on les nomme dans l'Histoire, donnerent une réponse aussi modérée que la sommation étoit fiere. Leur projet étoit de

gagner du tems pour hâter leurs préparatifs de guerre, & se mettre en état de défense. Les Castillans étoient partagés de sentimens sur cette guerre. « Les uns, & c'étoit le » petit nombre des personnes qui aimoient » la paix, gémissoient à la vue des malheurs » qu'entraînent les divisions dans les Etats. » D'autres, amateurs des choses nouvelles, » se réjouissoient, dans l'espérance de s'en- » richir pendant tous ces troubles. Plusieurs, » chargés de dettes & de crimes, espéroient » trouver dans le tumulte des armes leur » salut, & l'impunité. Quelques-uns de ceux » qui suivoient la cour, n'étoient pas fâ- » chés qu'on eût besoin de leurs services, » afin de les faire valoir un jour, & de » donner la loi à leurs maîtres. Le grand » nombre leur étoit attaché, mais à condi- » tion de les voir heureux ; faute de quoi, » chacun se proposoit de suivre le parti pour » lequel la fortune se déclareroit. » Ces dispositions n'étoient pas favorables au projet des deux partis, qui étoit de traîner la guerre en longueur, & de gagner du tems pour s'attacher un plus grand nombre de partisans. Afin de se conserver ceux qu'ils avoient déja, & d'en acquérir de nouveaux, les Rois partagerent entr'eux le gouvernement des villes sur lesquelles ils pouvoient compter. Ferdinand se chargea de veiller

ſur la Vieille-Caſtille, le royaume de Léon, & les pays voiſins. Iſabelle avoit pour ſa part Tolède, l'Andaloufie & Murcie. Bientôt ils ſont attaqués par une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, & lui en opposent une de quarante mille. On s'obſerve de part & d'autre : on perd & on prend des villes ; on cherche & on évite les occaſions de combattre : on épuiſe les finances ; &, tandis que le roi de Portugal ne ſçait plus comment pourvoir aux frais de la guerre, Ferdinand obtient des Etats généraux de prendre, par forme d'emprunt, la moitié de l'argenterie de toutes les égliſes, à condition qu'il s'obligeroit, par ſerment, de la rendre, ou ſa valeur, dès que le royaume ſeroit tranquille ; ce qu'il exécuta fidèlement dans la ſuite.

[1475.]

La Chevalerie n'avoit jamais été plus en vigueur, que dans ce ſiécle ; & la guerre ſe faiſant alors en Caſtille, plutôt par les courſes des partis que par les formes ordinaires, il ſeroit difficile d'imaginer combien il y eut d'actions de valeur ſingulieres & ſurprenantes. On en peut juger par une eſpece de vœu que faiſoient les braves chevaliers, « 1° d'attendre chacun quatre che-
» valiers, ſans tourner le dos ; 2° de com-

» battre contre trois ; 3° de les prendre
» vifs, s'ils n'étoient que deux ; 4° de tuer
» ou prendre un chevalier ennemi, lorſ-
» qu'il ſeroit ſeul. » Le ſymbole de leur
chevalerie étoit des queues de renard attachées à leurs lances.

Ce fut par une ſuite de ce même eſprit de chevalerie, que Ferdinand rangea ſon armée en bataille, à la vue de Toro dont le roi de Portugal aſſiégeoit le château. Il envoya déclarer à ce Prince qu'il étoit prêt de combattre. Celui-ci répondit qu'il ne l'étoit pas, & qu'il demandoit au moins trente jours, pour raſſembler ſes troupes ; qu'au reſte, une ſemblable propoſition, entre des Rois devoit être précédée d'un cartel & d'un délai de quarante jours. Ferdinand aſſura que cette loi avoit été obſervée, mais qu'il accorderoit volontiers les trente jours demandés, pourvu qu'on défrayât ſes troupes pendant cet eſpace de tems. Le lendemain, Ferdinand envoya un nouveau défi, dans les formes, & propoſa de deux choſes l'une ; « la premiere, de ſortir de Toro,
» & d'accepter la bataille ; auquel cas, pour
» ſatisfaire à la coutume, qui diſpenſe les
» Rois attachés à quelque ſiége, de répon-
» dre à un défi, Ferdinand conſentoit de re-
» mettre le château de Toro à la garde d'un
» chevalier Portugais, avec garantie de le
» rendre après la bataille. La ſeconde choſe,

» dont on ſommoit le roi de Portugal, étoit
» que, s'il trouvoit ſon armée trop infé-
» rieure pour la mener au combat, il vînt
» ſe battre avec lui, ſeul à ſeul, pour épar-
» gner le ſang de leurs ſujets, & pour dé-
» cider la querelle plus ſûrement, par la
» mort de l'un ou de l'autre. » La réponſe
fut qu'on alloit raſſembler les troupes, &
ſe préſenter en bataille; qu'on accepteroit
auſſi très-volontiers le combat ſingulier,
pourvu que le champ clos fût bien aſſuré.
Ferdinand envoya le cartel du combat ſeul
à ſeul, & propoſa, pour la ſûreté du champ,
de choiſir deux Grands de Caſtille, & deux
Grands de Portugal, qui auroient chacun
cent lances, & qui feroient ſpectateurs &
garans du combat, pourvu qu'il ne fût re-
tardé que de trois jours après le défi. Le roi
de Portugal accepta le cartel, mais à con-
dition que Donna Iſabelle & Donna Jeanne
fuſſent remiſes entre les mains des quatre
Grands qu'on devoit choiſir. Ferdinand al-
légua l'inégalité des ôtages, offrit toute au-
tre ſorte de ſûretés; & ces défis n'eurent
point d'autre effet que de ſervir d'entretien
aux peuples.

[1476.]

D. Ferdinand, à la tête de trois mille
Caſtillans, préſente la bataille au roi de
Portugal, qui n'avoit pas plus de trois mille

cinq cens hommes. Il eſt aſſez ſingulier de voir deux Princes ſe diſputer une couronne avec une poignée de ſoldats. L'armée Caſtillane étoit à jeun, fatiguée d'une longue marche; & la nuit s'approchoit. Ces circonſtances tenoient Ferdinand dans l'irréſolution. Pluſieurs de ſes officiers étoient d'avis de ne pas engager le combat. Un chevalier, nommé Louis de Tovar, s'écria : » Qu'attendez-vous, Seigneur? Il faut aujourd'hui combattre, ou ceſſer d'être » Roi. » A ces mots, l'armée ſe range preſque d'elle-même en bataille. Les deux chefs haranguent leurs troupes, ſuivant la coutume de ce tems-là. Les deux nations rivales ſe battirent, pêle-mêle, pendant trois heures; firent des prodiges de valeur, & s'attribuerent également l'honneur de la victoire. Il eſt certain que cette action termina la guerre, & rendit Ferdinand paiſible poſſeſſeur de la Caſtille. Vaincu à l'aîle droite, & vainqueur au centre & à l'aîle gauche, il demeura, lui troiſieme, dans ſon poſte, tandis que ſes troupes, diſperſées çà & là, pilloient le camp ennemi.

[1476.]

A la bataille de Toro, dont on vient de parler ci-deſſus, l'archevêque de Tolède, malgré ſon grand âge, ſe précipitoit dans les plus grands périls, & n'abandonna ja-

mais D. Juan, prince de Portugal, qu'il étoit venu joindre avec quatre cens chevaux. Le cardinal de Mendoza, que les Castillans soupçonnoient d'avoir voulu éluder la bataille, se trouvoit par-tout, en criant : « Traîtres ! voici le Cardinal ! » & payoit de sa personne, comme le plus hardi chevalier.

Edouard d'Almeyda, qui portoit l'étendard royal de Portugal, eut les mains coupées, en le défendant. Il le saisit ensuite avec les bras & les dents, jusqu'à ce que, percé de coups, il tomba mort sur la place. L'étendard fut mis en piéces, à force d'être disputé ; &, à son défaut, on suspendit les armes du brave D'Almeyda, dans la cathédrale de Tolède, où on les voit encore.

Plusieurs historiens observent que le roi de Portugal commit une faute essentielle, en pénétrant dans la Castille, du côté de Placentia ; au lieu qu'en faisant une irruption dans l'Andalousie, où il étoit assuré de plusieurs villes, il auroit pu engager la fortune à se déclarer pour lui. Mais il comptoit trop sur la Ligue, & les Ligueurs avoient trop compté sur lui ; de maniere que, ne trouvant, ni les uns, ni les autres, ce qu'ils attendoient, le mécontentement mutuel commença par ôter la confiance, & ne tarda pas à ruiner un parti qui s'affoiblissoit chaque

jour. Le roi de Portugal avoit espéré de grands secours de troupes & d'argent; & les seigneurs ligués s'excusoient tous sur la nécessité de défendre leurs villes, & faisoient beaucoup valoir les peines qu'ils se donnoient pour lui procurer un royaume.

[1476.]

D. Ferdinand arrive en Biscaye où les François assiégeoient Fontarabie. Il menoit avec lui l'évêque de Pampelune. « Les » Biscayens, qui ne souffroient point d'é- » vêques chez eux, prierent D. Ferdinand » de le renvoyer. On dit qu'il eut cette » condescendance, & que le peuple » s'occupa, plusieurs jours, à racler la terre » des chemins par où le prélat avoit passé, » & qu'après avoir ramassé la poussiere » par monceaux, ils la jetterent à la mer, » en la chargeant d'imprécations. »

[1476.]

La mort du grand-maître de l'ordre de S. Jacques alloit occasionner une contestation qui seroit devenue funeste à la tranquillité qu'on rétablissoit heureusement dans la Castille. Isabelle prévint, par son adresse & par son activité, toutes les suites qu'on en craignoit. Elle détermina les treize commandeurs, à qui appartenoit le droit d'élire le grand-maître, à céder au roi Ferdinand

l'adminiſtration de la grande-maîtriſe. Ce fut un coup d'état, puiſqu'on profita de cette circonſtance pour tenir en bride cet ordre trop puiſſant, & pour attacher déſormais à la perſonne du Roi l'importante charge de grand-maître de l'ordre de S. Jacques : tentative heureuſe, qui entraîna de même les grandes-maîtriſes des ordres d'Alcantara & de Calatrava. « C'eſt ainſi que le » Roi & la Reine commencerent, par la » ſoupleſſe, à s'élever à ce haut point de » grandeur & de puiſſance où ils parvin- » rent ſi rapidement. »

[1477.]

Un décret, porté pour l'adminiſtration de la juſtice, condamne ceux qui exigeront des plaideurs plus qu'il ne leur appartient par les ordonnances, à rendre ſept fois autant qu'ils auront pris.

[1477.]

Le roi de Grenade répondit à ceux qui venoient lui demander le tribut ordinaire : » Dites à vos maîtres que les rois de Gre- » nade rendoient véritablement hommage » à ceux de Caſtille, par quelques piéces » d'or, mais que nous ne battons plus de » cette monnoie. Voilà, dit-il en montrant une lance, » la monnoie dont nous vous » payerons dorénavant. » Il fallut ſouffrir

la fierté de cette réponſe, s'accommoder au tems, & attendre des circonſtances plus favorables. Il étoit bien plus important d'étouffer les ſemences de diviſion, qui renaiſſoient ſans ceſſe parmi les Grands, jaloux de s'élever, les uns aux dépens des autres, ſur les débris de l'Etat. Iſabelle mettoit toute ſon habileté à perſuader aux chefs des partis oppoſés de livrer leurs places pour entrer en négociation, & pour faciliter l'accommodement. Par ce ſtratagême, on les calmoit, en les déſarmant, & on facilitoit le moyen de rentrer dans les domaines aliénés de la couronne; ce qui formoit un revenu d'environ quinze millions de notre monnoie.

[1478.]

On pourſuit les voleurs & les brigands qui, depuis ſi long-tems, déſoloient la Caſtille. On peut juger de leur nombre, par ce qui ſe paſſa dans Séville. Plus de quinze cents y furent exécutés; & quatre mille obtinrent leur grace, à condition qu'ils ſortiroient de cette ville où ils ſe trouvoient alors.

[1478.]

On imprime à Valence une Traduction Eſpagnole de toute la Bible. C'eſt l'ancienne Verſion dont parlent preſque tous les ſçavans Critiques des Editions de la Bible.

[1479.]

Le marquis de Villéna, fils du fameux Pachéco, mécontent de ce qu'on n'exécutoit pas les promesses qu'on lui avoit faites, reprend les armes, & remporte sur les troupes du Roi deux victoires qui lui coûterent des prisonniers dont on fit pendre six, pour servir d'exemple. Un des officiers du Marquis usa de représailles. Parmi les six qu'il avoit condamnés au supplice, & que le sort avoit désignés, se trouvoit un soldat marié, dont le frere, encore garçon, étoit aussi du nombre des prisonniers. Celui-ci, que le sort avoit épargné, voyant son frere sur le point de subir la peine de mort, s'offrit à mourir en sa place, afin de le rendre à sa famille qui avoit besoin de lui. Les larmes, la tendresse & la contestation héroïque de ces deux freres ne purent obtenir que la liberté de l'aîné. On accepta les offres du cadet, & on eut la brutalité de le faire mourir.

[1479.]

D. Juan, roi d'Aragon, venoit de mourir, âgé de quatre-vingt-deux ans; mauvais pere, mari crédule, vieillard débauché, roi malheureux, brave dans la guerre, politique dans le cabinet, heureux seulement d'avoir un fils tel que Ferdinand le

Catholique. Il lui laiſſa, par ſon teſtament, l'Aragon & la Sicile, avec cette clauſe, peu conforme aux loix de ſon royaume, que les deſcendans de ſon fils, même du côté des femmes, lui ſuccéderoient, en cas qu'il n'eût point de poſtérité maſculine. On l'inhuma ſans pompe ; encore fallut-il engager les meubles de la couronne, pour fournir aux frais des funérailles.

Ferdinand, preſſé par ſes nouveaux ſujets d'aller prendre poſſeſſion du royaume qu'il venoit d'hériter, régla, de concert avec Iſabelle, les titres qu'ils devoient ſe donner. Celui de ROIS D'ESPAGNE flatoit leur ambition ; mais la crainte de déplaire au Portugal & à la Navarre fit céder la vanité à la politique ; & ils ſe bornerent à ceux-ci : « D. Ferdinand & Donna » Iſabelle, par la grace de Dieu, Roi & » Reine de Caſtille, de Léon, d'Ara- » gon, de Sicile, de Tolède, de Va- » lence, de Galice, de Majorque, de » Séville, de Sardaigne, de Corſe, de » Cordouë, de Murcie, de Jaën, des » Algarves, d'Algéſire, de Gibraltar ; » Comtes de Barcelone, Seigneurs de » Biſcaye & de Molina, Ducs d'Athènes » & de Néopatrie, Comtes de Rouſſillon » & de Cerdagne, Marquis d'Oreſtagni » & de Gocian. »

[1479.]

Tandis que Ferdinand ſe mettoit en poſſeſſion de ſon nouveau royaume, Iſabelle concluoit un traité fort étrange avec le Portugal, & dans lequel on ſtipuloit « que le
» roi de Caſtille quitteroit le titre de Roi de
» Portugal, (qu'il n'avoit pris que par re-
» préſailles,) &, réciproquement, que ce-
» lui de Portugal ne prendroit plus le titre
» de Roi de Caſtille; que Donna Jeanne
» quitteroit auſſi le nom de Reine & d'In-
» fante; que, quand le prince D. Juan de
» Caſtille, nouvellement né, ſeroit âgé de
» quatorze ans, il épouſeroit cette même
» Donna Jeanne, & que l'on conſigneroit
» vingt mille florins d'arrhes; que, ſi le
» petit Prince mouroit avant que Donna
» Jeanne eût atteint ſa vingtieme année,
» (elle en avoit déja dix-huit,) elle auroit
» pour époux le premier Prince qui naîtroit
» en Caſtille, au défaut de l'infant Don
» Juan; que, s'il n'y avoit pas d'autre Infant
» en Caſtille, on nommeroit quatre arbi-
» tres, deux pour le Portugal, & deux
» pour la Caſtille, afin de déterminer ce
» qu'on feroit de Donna Jeanne; que, ſi
» D. Juan refuſoit, dans la ſuite, le ma-
» riage projetté, Donna Jeanne ſeroit maî-
» treſſe de ſon ſort, & qu'en ce cas, on

» lui donneroit cent mille ducats de dé-
» dommagement, à condition de laisser à
» D. Juan la liberté de faire tel autre choix
» qu'il lui plairoit; que Donna Jeanne seroit
» remise entre les mains de Béatrix, du-
» chesse de Viseu, jusqu'au cinq du mois
» de Novembre prochain, (on étoit alors au
» vingt-quatre de Septembre,) jour qu'on
» lui marquoit pour choisir, ou du mariage
» en question, ou du couvent; que Donna
» Isabelle, fille aînée des rois de Castille,
» épouseroit D. Alphonse, fils aîné du prince
» de Portugal, héritier présomptif de la cou-
» ronne; que l'on céderoit aux rois de
» Portugal la liberté de la navigation & des
» conquêtes sur les côtes d'Afrique; qu'en-
» fin on remettroit au château de Mora
» trois ôtages, à sçavoir Donna Jeanne,
» le petit-fils du roi de Portugal, & l'in-
» fante Isabelle de Castille, & que le roi
» de Portugal donneroit quatre autres pla-
» ces en garantie. »

Donna Jeanne sentit d'abord toute l'indi-
gnité de ces conditions qui la rendoient
également la fable de toute l'Europe, soit
qu'elle acceptât un mariage arbitraire &
presqu'impossible, soit qu'elle choisît un
des cinq couvents de Sainte-Claire, qu'on
avoit eu la précaution de lui marquer. Elle
ne balança pas à quitter la pompe & les

noms de PRINCESSE EXCELLENTE, & de REINE, pour le titre de NONAIN JEANNE, que Ferdinand & Iſabelle eurent la cruauté de lui donner, par une amère dériſion, tandis qu'ils jouiſſoient des Etats dont ils l'avoient dépouillée. Elle prit le voile dans le monaſtere des Clariſtes de Conimbre, & y fit profeſſion, au mois de Novembre de l'année ſuivante, en préſence de pluſieurs Grands de Caſtille, que Ferdinand & Iſabelle ne manquerent pas d'envoyer. Ce ſacrifice, quoique néceſſaire en apparence, a paru volontaire en effet à ceux qui ont vu la princeſſe Jeanne le ratifier, pendant une longue ſuite d'années, par un extrême dégoût du monde, & par de grandes vertus.

[1480.]

Les Etats généraux de Caſtille, aſſemblés à Tolède, imputent à la foibleſſe de Henri IV tous les maux qui venoient d'affliger l'Eſpagne; révoquent toutes les gratifications imprudentes qu'il avoit accordées, ce qui augmente les revenus de la couronne d'un million, (quinze de notre monnoie;) reconnoiſſent l'infant D. Juan, encore au berceau, comme héritier préſomptif, & lui rendent hommage; donnent aux rois Ferdinand & Iſabelle le titre de

de LIBÉRATEURS, & n'omettent rien de tout ce qui peut contribuer à affermir & augmenter l'autorité royale.

[1480.]

On procure l'exécution de la loi qui prescrivoit aux Juifs & aux Maures d'habiter des quartiers séparés des Chrétiens ; de ne porter sur leurs habits ni or ni argent, & d'y mettre la marque jaune qui servoit à les distinguer.

[1480.]

Alphonse Lugo, le plus grand seigneur de Galice, perd la tête sur un échafaud, pour avoir assassiné un notaire. Une offre de quarante mille pistoles ne put obtenir la grace du criminel.

[1480.]

Rien ne résistoit à l'activité de Ferdinand & d'Isabelle ; & le bon ordre, rétabli dans leurs Etats, valut au moins toutes les victoires qu'ils remporterent au dehors. Livrés l'une & l'autre aux soins du gouvernement, jusqu'à passer les nuits ; &, succombant sous le poids des affaires, ils érigent cinq conseils auxquels ils assisterent toujours réguliérement. Dans le premier, ils travailloient aux affaires étrangeres, avec leurs principaux ministres. Le second étoit composé

d'évêques & de conſeillers chargés d'expédier les affaires intérieures de la monarchie de Caſtille. On rendoit la juſtice dans le troiſieme : on traitoit dans le quatrieme tout ce qui concernoit le royaume d'Aragon, & les autres Etats de D. Ferdinand. Le cinquieme étoit établi pour les ſaintes Hermandades. Ce plan fut ſuivi, dans la ſuite, par Charles-Quint.

[1480.]

Etabliſſement de l'Inquiſition dans le royaume de Caſtille, tel qu'il exiſtoit déja dans celui d'Aragon. Le premier tribunal fut érigé à Séville, parce que le Judaïſme & le Mahométiſme avoient jetté de plus profondes racines en Andalouſie, que dans aucune autre province d'Eſpagne. On commença d'abord par offrir la grace & le pardon à tous les apoſtats qui viendroient d'eux-mêmes ſe préſenter devant le grand Inquiſiteur ; & on dit qu'il y eut juſqu'à dix-ſept mille perſonnes, tant hommes que femmes, de tout âge & de toutes conditions, qui, gagnés par cette eſpérance, demanderent & obtinrent leur grace. On les appelloit LES CHRÉTIENS DE GRACE ; & ce nom leur eſt toujours reſté.

On nommoit AUTO-DA-FÉ les exécutions publiques, ordonnées par ce tribunal ; & les peines qu'il infligeoit étoient celles

du feu, d'une prison perpétuelle, d'une tache d'infamie qui flétrissoit toute la famille du coupable, & de porter publiquement, pendant toute la vie, un SAN-BENÎTO, c'est-à-dire une espece de scapulaire d'un jaune tanné, sur lequel étoit appliquée une croix rouge en sautoir. Dans le premier Auto-da-Fé, en 1481, on brûla vives sept personnes; on en compta bientôt jusqu'à deux mille: un plus grand nombre prit la fuite, & plus de vingt mille Juifs passerent en Afrique.

[1481.]

Ferdinand & Isabelle se regardoient comme les fondateurs de la monarchie universelle d'Espagne; en rapprochoient les membres épars, & préparoient secrettement leur grande entreprise sur le royaume de Grenade. Le roi Maure les prévint, & commença les hostilités, en surprenant la ville de Zahara. On s'en plaignit, comme d'une rupture de la trêve récemment renouvellée. Il se justifia, en alléguant la coutume des deux nations qui, de tout tems, distinguoient subtilement les surprises d'avec les siéges dans les formes, & les brigandages d'avec les guerres réglées. Sur ce principe, il fait d'autres tentatives, & insulte plusieurs places importantes. Il est vrai que, par une coutume assez bizarre, & qui, depuis plu-

ſieurs ſiécles, tenoit lieu de loi militaire entre les Eſpagnols & les Maures, on ſe permettoit réciproquement, pendant les trèves, les attaques ou les irruptions qui n'avoient point l'air de ſiége ou de guerre. Cette loi avoit toujours été regardée comme avantageuſe, en ce qu'elle mettoit les deux nations dans la néceſſité d'être toujours en garde l'une contre l'autre. Le conſeil de Caſtille en jugea différemment, par complaiſance pour Iſabelle qui étoit plus impatiente que Ferdinand de précipiter l'entrepriſe, & plus intéreſſée que lui à réunir le royaume de Grenade à ſa couronne de Caſtille.

[1481.]

Les Eſpagnols, non moins ſuperſtitieux alors que les Maures, prétendirent qu'un vieillard avoit prédit le ſuccès de la révolution prochaine, en criant dans les rues de Grenade : « Les débris de Zahara vont retomber ſur nous ! Notre fin approche ! Puiſſé-je être faux-prophète ! »

[1482.]

Le marquis de Cadix, aſſiégé dans Alhama, & preſſé vivement par les Maures, ne pouvoit être ſecouru que par Henri de Guſman, duc de Médina-Sidonia, & n'oſoit pas l'eſpérer, à cauſe de plu-

ſieurs démêlés qui, depuis long-tems, diviſoient leurs familles. Mais le Duc, ſacrifiant à l'amour de la patrie des reſſentimens perſonnels, avoit déja fait arborer l'étendard royal à Séville, capitale de la province qu'il gouvernoit. Il parut bientôt à la tête de cinq mille chevaux, & de quarante mille hommes d'infanterie, avec leſquels il fit lever le ſiége, ſans être obligé de livrer aucun combat. Les aſſiégés ſortirent de la ville, & allerent au-devant de leurs libérateurs. Le Duc & le Marquis s'embraſſerent avec des larmes de joie, & ſe jurerent, pour jamais, une amitié ſincere.

Les armées étoient encore compoſées principalement des milices que les villes, les bourgs & les villages avoient coutume de fournir à leurs dépens. Le ſignal ordinaire, pour les raſſembler, étoit d'arborer l'étendard royal dans la ville capitale de chaque province : alors chacun ſe rangeoit ſous ſa banniere, & ſervoit juſqu'à ce qu'il fût las de la guerre, ou qu'il eût épuiſé ſes proviſions. Les ſoldats, n'étant pas à la ſolde du Prince, ſe retiroient aſſez précipitamment chez eux, à moins qu'ils ne fuſſent retenus par l'honneur, ou par l'eſpérance d'un butin conſidérable.

[1482.]

Le pape accorde aux rois de Caſtille le

pouvoir de nommer à toutes les prélatures & à tous les bénéfices eccléſiaſtiques de leurs royaumes. L'élection des évêques étoit de la plus grande antiquité en Eſpagne, comme dans tout le reſte du monde Chrétien; mais elle s'y trouvoit réſervée, avant ce Concordat, aux ſeuls chanoines des égliſes cathédrales. Ils devoient s'aſſembler, auſſi-tôt après la mort de leur évêque, & lui choiſir un ſucceſſeur, dans un tems limité; lequel étant expiré, ils perdoient le droit de ſuffrages, & le pape ſeul acqueroit celui de nommer. Les chanoines, obligés de prendre l'agrément du Souverain, ſuivoient ſa volonté, au point qu'elle influoit ſeule ſur leurs ſuffrages, & que tous les évêques étoient de ſon choix.

[1482.]

Une révolution ſoudaine, arrivée dans le royaume de Grenade, en prépare la chute, & facilite aux Chrétiens l'exécution de leurs projets. Soit par une ſuite de leur inconſtance naturelle, ſoit par politique ou par déſeſpoir, les Maures profitent de l'abſence de leur roi Albohacen, pour placer ſur ſon thrône ſon fils Mahomet Boabdil ou Abdala, ſurnommé depuis le PETIT-ROI. Pluſieurs villes garderent la fidélité qu'elles devoient au roi déthrôné; & les Maures, diviſés entr'eux, donnerent une preuve

assez singuliere de leur fierté. Aucun des deux partis ne voulut demander du secours aux Chrétiens; les traita long-tems en ennemis communs; &, quoique toujours également furieux l'un contre l'autre, ils se réunirent, plus d'une fois, pour la défense de leurs frontieres, & remporterent d'abord plusieurs avantages.

[1483.]

Les préparatifs de la guerre, contre les Maures, étoient lents, par le défaut d'argent. La Castille épuisée ne pouvoit fournir que seize mille bêtes de charge pour le service des armées. On s'adressa au pape Sixte IV. Il permit, pour une fois seulement, de lever cent mille ducats sur le clergé, & accorda l'indulgence de la Croisade à ceux qui, pendant la guerre de Grenade, payeroient de leurs personnes ou de leur argent. Cette imposition, renouvellée trois ans après, est devenue permanente, & produit un revenu annuel d'environ un million d'écus. Telle fut l'origine de ces levées qui ont toujours été employées, dans la suite, aux dépenses ordinaires de l'Etat.

[1483.]

Six cents Maures battent six mille Castillans; &, un mois après, trois mille Castil-

lans attaquent une armée de dix mille Maures, en font un horrible carnage, & chargent de fers le jeune roi de Grenade, qui s'étoit caché dans des brouſſailles, après avoir fait des prodiges de valeur. On trouva, parmi les morts, un vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, nommé Alatar, capitaine expérimenté, fameux par ſes hauts-faits d'armes, & non moins célèbre dans l'Eſpagne Chrétienne, que parmi ſa nation.

[1483.]

Boabdil eſt traité, à la cour de Caſtille, moins en priſonnier qu'en ſouverain; & on ne tarde pas à lui rendre la liberté, aux conditions que lui-même avoit propoſées d'abord; « 1° de payer douze mille écus » de tribut, chaque année; 2° de ſe ren- » dre aux Etats généraux, quand il y ſeroit » invité; 3° d'accorder, dans l'eſpace de » cinq ans, la liberté à deux mille eſclaves » Chrétiens, quatre cents, chaque année; » 4° de donner en ôtage ſon fils aîné, » & douze enfans des plus qualifiés de » Grenade. » La politique du conſeil de Caſtille étoit d'entretenir les diviſions que devoit néceſſairement produire la préſence d'un fils, acharné à diſputer la couronne à ſon pere. On avoit même promis au premier des ſecours effectifs pour l'aider à étendre ſon Empire.

[1483.]

Les Maures, indignés contre Boabdil, à cause de son traité avec la Castille, qu'ils regardoient comme une tache honteuse à leur nation, remettent Albohacen sur le thrône; mais le jeune Prince trouve le moyen de garder la parole qu'il avoit donnée, & de se maintenir contre le parti de son pere, malgré les ruses des Espagnols, & la haine de ses sujets.

[1484.]

Plus de cent villes considérables, & bien fortifiées, un nombre presque incroyable de forteresses & de châteaux composoient le royaume de Grenade. Il étoit défendu par une nation toute guerriere, & plus habile que les Espagnols dans les combats à la lance, mais qui négligeoit presque'ntiérement l'usage de l'artillerie. Il est aisé de concevoir combien une telle conquête devoit être difficile. Elle dura dix ans; & on en fut particuliérement redevable à l'artillerie que les Castillans perfectionnoient, chaque jour, & que Ferdinand eut soin de rendre nombreuse. Les places, qui n'étoient pas fortifiées contre cette sorte d'attaque, tomboient, pour ainsi dire, au seul bruit du canon; & ce fut ainsi que François Ramire, grand-maître de l'artillerie, homme

actif & expérimenté, procura la prise de quantité de villes, & plusieurs victoires, dans tout le cours de cette guerre.

[1484.]

Une partie des murailles d'Alhama s'écroule, par les suites d'une inondation. Le comte de Tendilla, gouverneur de la ville, fait tendre, le long de la brèche, des toiles peintes, de la couleur des murs. Cette ruse rassure la garnison qui vouloit abandonner la place, donne le tems de réparer la brèche, & trompe les Maures qui n'auroient pas laissé échapper une si belle occasion de livrer un assaut.

L'argent manquoit absolument dans la ville, pour payer les troupes. Le comte de Tendilla y pourvut par une monnoie de carton, sur laquelle étoit son sceau, la valeur de la piéce, & une promesse de la changer aussi-tôt qu'il seroit possible.

[1484.]

Ferdinand assemble les Etats généraux de son royaume d'Aragon, afin de les engager à seconder de toutes leurs forces son entreprise contre les Maures. Il profita de l'occasion, pour corriger un abus qui régnoit depuis long-tems en Catalogne. Les vassaux y étoient soumis au plus dur esclavage. On les appelloit communément PA-

GES, du mot latin *pagus*, qui ſignifie Bourg ou Village ; & leurs ſeigneurs en exigoient toute la ſervitude que les Maures avoient impoſée, lorſqu'ils s'étoient rendus maîtres de l'Eſpagne. Les taxes étoient exceſſives, & n'étoient connues que ſous le nom de MAUVAIS USAGES. Ferdinand donna un édit en faveur de ces malheureux vaſſaux, & déclara que toute ſervitude ſeroit abolie, étant trop onéreuſe pour des Chrétiens, & inuſitée parmi eux ; que chaque vaſſal ſeroit ſeulement obligé de payer, tous les ans, à ſon ſeigneur ſoixante ſols de Barcelonne, à moins qu'il ne voulût ſe racheter de cette taxe, en payant, une ſeule fois, vingt pour un. Le ſol de Barcelonne valoit douze deniers, & le denier en valoit trois de France. Les ſoixante ſols reviennent à neuf livres de notre monnoie ; & les vingt pour un, à cent quatre-vingt livres.

[1485.]

Les dépouilles des Maures introduiſoient inſenſiblement le luxe dans les armées Caſtillanes. Ferdinand & Iſabelle entreprennent de le réprimer, & y réuſſiſſent par une ſimple déclaration que ce ſeroit leur déplaire, que de paroître avec des habits ſomptueux, un grand nombre de domeſtiques, & un ſuperbe équipage. Cha-

cun se fit un devoir d'imiter les exemples que Ferdinand donnoit, à cet égard.

Isabelle n'épargnoit ni soins ni fatigues pour le succès d'une conquête qui l'intéressoit personnellement. Elle assistoit aux siéges, animoit tout par sa présence, & sembloit être l'ame des combats : elle procuroit à l'armée toutes les provisions nécessaires, & aux places conquises, ce qu'il falloit pour se les assurer. Dès qu'on s'étoit emparé d'une ville ou d'une forteresse, on y arboroit en cérémonie trois étendards. Le premier étoit celui de la Croix, pour signifier, que c'étoit sur-tout à la Religion Chrétienne qu'on vouloit soumettre les Maures vaincus. Le second représentoit l'image de S. Jacques, patron de l'Espagne ; & le troisieme étoit l'étendard de la Castille. On ne l'élevoit qu'avec ce cri : CASTILLE ! CASTILLE POUR LES ROIS FERDINAND ET ISABELLE ! parce que c'étoit en effet à la Castille seule qu'on prétendoit réunir les nouvelles conquêtes.

On ne négligeoit rien pour engager les Maures à se rendre volontairement, & pour leur faire aimer peu-à-peu le joug qu'on étoit bien résolu de leur imposer. » On n'épargnoit ni paroles, ni promesses, » ni conditions, ni argent : on les rece- » voit, sur un simple serment, sans paroître » se défier de leur fidélité à le garder. On

» leur permettoit de vivre ſuivant leur re-
» ligion, leurs loix & leurs uſages, ou de
» s'en retourner en Afrique avec leurs biens,
» s'ils aimoient mieux prendre ce parti :
» on ne ſouffroit pas qu'on leur fît la moin-
» dre injuſtice ; on leur laiſſoit leurs juges
» & leurs tribunaux : on n'exigeoit d'eux
» qu'une ſeule condition ; c'étoit de n'en-
» trer dans les villes fortifiées, que de jour,
» &, au plus tard, une heure avant le cou-
» cher du ſoleil, à moins que les gouver-
» neurs ne leur en donnaſſent une permiſ-
» ſion ſpéciale. Ceux-ci avoient ordre par-
» tout de les traiter avec beaucoup d'huma-
» nité, & comme les Eſpagnols même. »
Cette conduite prudente, jointe à tous les reſſorts qui donnerent le branle à la révolution, contribua plus que la force au ſuccès d'une conquête que les Maures, quoique diviſés entr'eux, regardoient comme téméraire, & même impoſſible.

[1485.]

Les habitans de Grenade chaſſent de nouveau leur vieux roi Albohacen, devenu infirme & preſqu'aveugle ; placent ſur le throne ſon frere Zagal qui ſoutenoit depuis long-tems le poids des affaires, & déclarent Boabdil déchu de tous ſes droits, pour s'être rendu tributaire & allié des ennemis de la loi Mahométane. Les efforts

qu'ils firent en cette occaſion, pour ſe réunir ſous un ſeul Roi, ſervirent à leur en donner trois, & porterent le coup fatal à leur monarchie.

[1486.]

Les Alfaquis, ou moines Maures, alarmés des nouveaux ſuccès de Ferdinand, forcent Zagal & Boabdil à conclure un traité, & à partager les débris du thrône qu'ils détruiſoient, en le diſputant. Zagal eut l'adreſſe de faire tomber dans la part de ſon neveu toutes les villes frontieres, &, en particulier, celle de Loxa ou Loja, ſur laquelle les Eſpagnols avoient déja fait pluſieurs tentatives, & qui mettoit à couvert le territoire de Grenade, où il comptoit ſe maintenir, en attendant l'occaſion d'uſurper le reſte de la monarchie. Ferdinand pénétra cette politique, & la rendit inutile, en trouvant le ſecret de combattre pour & contre Boabdil, ſon allié, ſelon qu'il le jugeoit à propos. Tantôt il lui donnoit des troupes, ou des munitions, pour l'aider à attaquer Zagal; & tantôt il l'aſſiégeoit lui-même, & le chaſſoit des villes qui étoient à ſa bienſéance.

[1486.]

On défend aux ſeigneurs de Galice, ſous peine de mort, de s'emparer des dixmes

des égliſes, & d'uſurper les revenus des monaſteres, à titre de commande. La Galice étoit alors dans la plus grande confuſion. Après l'avoir purgée d'une infinité de ſcélérats, il fallut encore immoler à la tranquillité publique un nombre prodigieux de gentilshommes, & raſer leurs forterefſes.

Le maréchal D. Pédre d'Ayala fut condamné à perdre la tête, pour avoir fait pendre un notaire. Il obtint ſa grace ; mais les habitans d'Ampudia, qui l'avoient mis en état de réſiſter à la juſtice, ſubirent, pour la plûpart, les peines, alors en uſage pour le peuple, qui étoient la potence, le fouet & le banniſſement. (Voyez ci-deſſus, page 609.)

[1487.]

Boabdil, déterminé à régner ſeul ou à mourir, ſe rend ſous les murs de Grenade, avec une poignée de cavaliers fidèles, &, pendant une nuit obſcure, va, lui cinquieme, à la porte de la ville, prendre langue avec le corps-de-garde. La ſentinelle ſe laiſſe gagner, & ouvre la porte d'un fauxbourg bien fortifié, nommé Albaycin, qui faiſoit une ville différente de la ville principale. Le jeune Roi paſſe la nuit à aller, de porte en porte, mendier des ſecours contre ſon oncle, & ſe trouve, à la pointe du jour, non-ſeulement en état

de ſe défendre dans le fauxbourg, mais encore d'attaquer la ville. On en vint aux mains, pendant plus de cinquante jours de ſuite, & avec tant de fureur, de part & d'autre, qu'on ne faiſoit nul quartier. Boabdil, dont le parti s'affoibliſſoit chaque jour, & ne pouvoit manquer de ſuccomber à la fin, demande à Ferdinand le ſecours dont il avoit un extrême beſoin. Le roi de Caſtille eut la politique d'envoyer des troupes, en aſſez grand nombre, pour ne pas laiſſer accabler Boabdil, mais trop peu pour le rendre ſupérieur à ſon rival; &, afin de ne pas laiſſer échapper une circonſtance auſſi favorable, il part de Cordouë, avec plus de cinquante mille hommes, & met le ſiége devant Vélès de Malaga. A cette nouvelle, Zagal propoſe à ſon neveu de lui céder la couronne, & de combattre même ſous ſes ordres « pour la religion » & la patrie, à condition de joindre leurs » troupes pour défendre enſemble les reſtes » de l'Empire de leurs ancêtres.»... Allez, répond Boabdil, » dites à mon oncle que » je ne peux me fier à la parole d'un traî- » tre : je ne veux de paix & de trève avec » lui, que par ma mort ou la ſienne. Voilà » mon traité. »

[1487.]

Zagal marche au ſecours de Vélès, avec vingt-

vingt-cinq mille hommes. Il eſt vaincu ; & les troupes qu'il avoit à Grenade ſe livrent à ſon rival qu'ils remettent ſur le thrône. Boabdil informe Iſabelle & Ferdinand de ſon rétabliſſement, & ratifie ſon ancien traité, par lequel il s'engageoit à leur céder tous ſes Etats, à la réſerve de quelques places, trente jours après qu'ils ſe ſeroient emparés de Baça, de Guadix & d'Alméṛie, qui étoient l'unique reſſource de Zagal. La politique de Boabdil étoit de ſervir ſa vengeance, en rejettant ſur ſon oncle tout le poids des armes Eſpagnoles ; de ſe maintenir ſur le thrône à l'aide de ſes alliés, de s'affermir au point d'acquérir des forces capables de faire tête à ſes propres libérateurs, & de rompre impunément tous ſes traités. Ferdinand & Iſabelle ſe regardoient comme trop heureux de n'avoir à combattre, dans Zagal, qu'un ennemi hors d'état de leur réſiſter, & dans Boabdil un allié contre lequel il ſeroit toujours facile de faire valoir leurs droits, s'il venoit à ſecouer le joug qu'il s'étoit lui-même impoſé. Ils comptoient aſſez ſur leurs forces pour ne pas craindre d'être jamais les dupes de la ruſe ou de la ſincérité des Maures. En conſéquence ils ordonnerent à tous les gouverneurs de traiter les ſujets de Boabdil, comme alliés de la Caſtille ; ſignifierent aux villes qui tenoient encore

pour Zagal, qu'ils leur déclareroient la guerre, si elles ne rentroient pas dans l'obéissance de Boabdil avant six mois; &, sans perdre de tems, ils formerent le siége de Malaga, la plus importante de toutes les villes des Maures, autant par ses richesses, que par sa situation qui la rendoit l'entrepôt général, où aboutissoient tous les secours d'hommes, d'argent & de munitions qui venoient en abondance de Tunis, de Tripoli, de Fez & des côtes d'Afrique, pour se répandre dans le royaume de Grenade.

[1487.]

Les habitans de Malaga désespérant de leur défense, conspirent contre la vie de Ferdinand; &, un monstre qui avoit parmi eux la réputation d'un saint, se charge d'exécuter cet exécrable projet. Il se livre aux assiégeans, & trouve le moyen de se faire conduire à la tente du Roi. Isabelle se trouve heureusement à portée d'envoyer l'assassin dans la tente de D. Alvare de Portugal, marquis de Moya, en attendant que le Roi s'éveillât. Le Maure, trompé par la richesse du pavillon, prit D. Alvare pour Ferdinand, tira le sabre qu'on avoit eu l'imprudence de lui laisser, & en porta un coup à D. Alvare, qui l'évita en se baissant. L'assassin tomba aussi-tôt, percé de plusieurs coups.

[1487.]

La famine, le défaut de munitions, & la fatigue d'une longue résistance, firent sentir aux habitans de Malaga la nécessité de capituler, malgré l'avis de la garnison qui étoit déterminée à souffrir les dernieres extrémités. Un des principaux bourgeois, nommé Dordux, se rendit au camp pour traiter avec Ferdinand qui affecta d'exiger que la ville se rendît à discrétion; mais il fit proposer secrettement à Dordux des avantages capables de le gagner. Le bourgeois promit tout ce qu'on voulut, & tint parole, en livrant la Tour de l'Hommage, sur laquelle on arbora l'étendard de Castille. Malaga se rendit aux Espagnols, après avoir été sept cents soixante ans au pouvoir des Maures. Les habitans, qui comptoient sur la clémence du vainqueur, ne songerent d'abord qu'à recueillir leur argent & leurs effets, pour se retirer où il leur plairoit; mais on ne fit grace qu'à la famille de Dordux. On taxa la rançon de chaque Maure à trente-six ducats; & celle des Juifs, en général, à vingt-six mille ducats. Les Chrétiens renégats furent passés au fil de l'épée; & on condamna au feu les Juifs qui, après avoir professé le Christianisme, avoient judaïsé.

[1488.]

Tandis que le royaume de Caſtille jouiſſoit des fruits de la victoire, celui d'Aragon étoit en proie aux vols, aux meurtres, & aux brigandages qui s'augmentoient chaque jour par l'impunité. Ferdinand & Iſabelle ſe rendirent à Saragoſſe, & changerent l'ancienne maniere de créer les officiers & les magiſtrats. La Régence & le peuple les choiſiſſoient enſemble ; ce qui donnoit lieu aux cabales & aux intrigues. On céda ce droit au Souverain, en le priant de choiſir & de nommer lui-même les magiſtrats.

Les villes principales, à l'exemple de celles de Caſtille, formerent une aſſociation pour leur défenſe commune. Chaque ville entretenoit cent cinquante cavaliers qui, ſous la conduite d'un chef, nommé par le Roi, tenoient la campagne & veilloient à la ſûreté publique.

[1489.]

Les rois de Caſtille, déterminés à finir la conquête du royaume de Grenade, aſſiégent Baça, l'une des trois villes principales, qui appartenoient encore à Zagal. Après plus de ſept mois d'un ſiége, qu'on fut plus d'une fois tenté d'abandonner, la ville capitula contre toute eſpérance ; &

Zagal mit le comble à la ſurpriſe, en offrant de rendre Almérie, Guadix & tout ce qui lui reſtoit de ſa ſouveraineté, « à condition qu'on lui donnât un rang digne » d'un Roi qui ſe déthrônoit lui-même en » faveur de ſon ennemi. » On lui accorda tout ce qu'il demandoit : on ſe contenta de déſarmer les Maures qui s'étoient ſoumis & de les reléguer dans des places peu fortifiées, pour leur ôter les moyens de ſe ſoulever. Zagal ne retira, pour prix de ſa couronne, que dix mille ducats de revenu. Il combattit quelque tems, contre ſon neveu, ſous les étendards de Caſtille, & obtint la liberté de ſe retirer en Afrique, avec quatre mille Maures. Le roi de Fez ſe ſaiſit de ſa perſonne, & lui fit faire ſon procès dans les formes. On le déclara auteur des guerres civiles de Grenade, & de la ruine de cet Empire. On le condamna à perdre la vue, & à traîner une vie miſérable, avec cette inſcription ſur ſes habits : VOICI LE DÉPLORABLE ROI DES MAURES D'ANDALOUSIE.

[1490.]

Le marquis de Villéna, chargé de défendre les frontieres du royaume de Grenade, eſt informé que les Maures de Guadix prennent des meſures pour ſe révolter. Il entre dans la ville, en fait ſortir tous les

Maures, ſous prétexte d'une revue générale, en pleine campagne. Les portes ſe ferment au ſignal qu'il avoit donné, & les infidèles ſont contraints de ſe retirer dans les lieux qu'il leur indique.

[1490.]

Les rois de Caſtille ſomment Boabdil de leur remettre Grenade, dans l'eſpace de trente jours, conformément au traité ſecret qu'il avoit renouvellé. « Alors, ſoit » que Boabdil vît bien qu'il n'y avoit plus » pour lui d'autre parti honorable à pren» dre que celui de la guerre ; ſoit qu'il ſen» tît, quoique tard, l'indignité du procédé » de Ferdinand qui le traitoit déja en ſu» jet ; ſoit enfin que les Maures l'obligeaſ» ſent de rompre ouvertement avec un al» lié, qui l'avoit conduit inſenſiblement à » ſa perte par ſa funeſte alliance ; » ou plutôt victime de ſa fauſſe politique, & plein de ce courage qui ne lui avoit jamais manqué, il leve le maſque, ſe déclare ennemi des Chrétiens, ſort bruſquement de Grenade, avec une armée de trente mille hommes ; prend quelques fortereſſes, s'avance vers les villes nouvellement ſoumiſes, dans l'eſpérance qu'elles ſongeront à ſecouer le joug.

Carvajal dit avoir « entendu de la bou» che d'un vieux Maure, qui étoit à Gre-

» nade, (dans le tems que cet auteur
» écrivoit ſon Hiſtoire d'Afrique,) que
» les contrées d'Alpuxarra & de Lécrin,
» qui étoient au pouvoir des Chrétiens, ſe
» rendirent à Boabdil, à la réſerve de deux
» châteaux dont l'un, nommé Mondujar,
» tint bon par l'activité & la valeur de la
» gouvernante, Marie d'Acugna, qui com-
» mandoit dans l'abſence de ſon mari. »

[1490.]

Ferdinand, charmé que Boabdil eût rompu avec lui, afin de juſtifier aux yeux de l'Europe & de l'Afrique la conduite qu'il alloit tenir, accourut pour arrêter ce torrent qui auroit pu groſſir & occaſionner une révolution auſſi rapide que la premiere. Il força l'ennemi de rentrer dans Grenade, remit ſous le joug une partie des rebelles, ravagea la campagne, fixa le ſiége de Grenade au mois d'Avril de l'année ſuivante, & alla triompher à Cordouë, où il arma ſon fils Jean, chevalier, & où il conclut le mariage de l'infante Iſabelle avec Alphonſe, prince de Portugal. On donna, à cette occaſion, tous les divertiſſemens qui étoient alors en uſage, & que la chevalerie avoit inventés, tels que les tournois, les joûtes, & combats à la barriere & à la bague.

[1491.]

Après avoir ravagé la plaine de Grenade, & s'être emparé des défilés par lesquels on faisoit passer des vivres & des munitions dans la place, l'armée Espagnole, forte de cinquante mille hommes, tous vieux soldats & bien aguerris, campe à une lieue de la ville qui renfermoit une garnison de trente mille hommes, & plus de quatre cents mille habitans. Ce fut moins un siége qu'un blocus. Le dessein de Ferdinand étoit d'affamer cette place, de vaincre en détail la garnison qui faisoit de fréquentes sorties, & de ne pas exposer au sort d'une seule bataille les fruits d'une guerre si heureusement conduite depuis dix ans. L'espace, qui séparoit le camp de la ville, étoit un champ de bataille, où on en venoit aux mains, chaque jour. Les chevaliers, qui se trouvoient en très-grand nombre dans les deux partis, donnoient l'essor à cette valeur guerriere, qu'ils sçavoient porter jusqu'aux raffinemens de l'héroisme le plus outré, & qui a fourni le merveilleux dont on a rempli les anciens Romans, & les Histoires de Chevalerie.

Grenade étoit, sans contredit, la ville la plus peuplée, la plus belle & la plus riche de toute l'Espagne. On assure qu'il y avoit deux cents mille citoyens, l'an 1350, parmi

lesquels on comptoit cinquante mille Renégats, & trente mille Chrétiens captifs : le reste étoit de la race des Maures. Leur nombre s'étoit augmenté considérablement ; & ceux qui n'avoient pas voulu recevoir le joug Castillan, s'étoient repliés dans cette place, & aux environs. Elle domine sur une plaine d'environ quinze lieues de tour, couronnée de montagnes & de collines, d'où jaillissent trente-six sources qui la fertilisent par une prodigieuse quantité de ruisseaux. » C'est le lieu le plus frais, le plus déli-» cieux, & le plus abondant de l'Espagne : » aussi les Maures disoient-ils que le pa-» radis étoit placé sur leur zénith. » Les murs, extraordinairement forts, étoient ornés & défendus par mille & trente tours, non moins remarquables par leur force que par leur nombre. Deux citadelles, appellées l'Alhambra & l'Albaycin, défendoient cette ville. L'Alhambra, nom tiré de la couleur rouge du sol où elle est bâtie, étoit la plus considérable, & servoit, en même tems, de palais aux rois Maures. C'étoit le plus bel édifice, & le plus fortifié de l'Europe.

La ville de Grenade est aujourd'hui partagée en vingt-trois paroisses ou quartiers. Un archevêché & une université lui conservent le rang de capitale d'un des plus beaux royaumes d'Espagne. Cette muraille

flanquée de mille & trente tours ne ſubſiſte plus, & la ville n'eſt pas même fermée. Le palais des rois Maures exiſte encore dans l'Alhambra; & on y arrive par une belle allée de grands ormes, embellie de fontaines & de jets d'eau. Il reſſemble à une vieille citadelle. « L'intérieur eſt fort » magnifique & fort ſomptueux. Par-tout » on voit des figures hiéroglyphiques, des » inſcriptions arabeſques, & divers ouvra» ges à la moſaïque. La plûpart des ſales » ſont voûtées, & les voûtes ſont très-déli» cates & très-hardies. . . Il y a une cour » quarrée, pavée de marbre, ornée de » portiques qui règnent autour; avec un » très-grand nombre de colomnes d'albâtre. » Au milieu de la cour, on voit une fon» taine où douze figures de lions agrouppés » ſupportent un large baſſin de marbre » blanc, d'une ſeule piéce. »

Le palais que Charles-Quint y a conſtruit eſt quarré, & bâti d'une pierre de taille piquée. Les bardeaux des fenêtres ſont de marbre noir, & il règne au-deſſous un cordon de têtes d'aigles & de mufles de lions qui tiennent des anneaux; le tout de bronze. L'intérieur eſt une grande cour ronde, environnée de deux rangs de portiques, l'un ſur l'autre, ſoutenus par des colomnes de marbre & de jaſpe. Cet ouvrage eſt demeuré imparfait, & on le laiſſe périr.

[1491.]

La reine de Castille se rend au camp, non-seulement pour animer les troupes par sa présence, & leur procurer, selon sa coutume, tous les secours qui pouvoient être en sa disposition, mais encore pour contenir l'avidité de son époux qui sembloit chercher les moyens de réunir le royaume de Grenade à celui d'Aragon. La présence de cette Princesse pensa coûter cher à l'armée. Une lumiere laissée imprudemment dans sa tente y mit le feu; &, toutes les tentes étant composées de branches d'arbres entrelacées, la flamme se communiqua si loin, en peu de momens, que le camp fut menacé d'un embrasement général. Ferdinand se crut surpris par les Maures, & sortit, en chemise, de sa tente, tenant son épée d'une main, & de l'autre son bouclier. Ces armes étoient encore alors les seules qui fussent en usage parmi les Espagnols. Le marquis de Cadix eut la sage précaution de ranger d'abord une partie des troupes en bataille, du côté où il y avoit le plus à craindre d'une irruption des assiégés, & donna lieu de calmer un trouble qui avoit été jusqu'à faire délibérer si on leveroit le siége.

On entreprit, par le conseil de la Reine, & on acheva, en moins de soixante jours,

un ouvrage immenſe. Les tentes furent changées en caſernes, & en quantité de maiſons à l'épreuve du feu : différentes routes aboutiſſoient à une place d'armes, aſſez vaſte pour y aſſembler toute l'armée. On bâtit une ville, pour en prendre une autre ; & elle ſubſiſte encore aujourd'hui, ſous le nom de SANTA-FÉ, (Sainte-Foi,) qu'on lui donna alors. La Reine ne voulut pas permettre qu'on l'appellât ISABELLE.

[1491.]

Les Maures fatigués par le phlegme politique des Caſtillans, & réduits à une affreuſe famine, repréſentent à Boabdil qu'ils n'ont plus d'autre parti à prendre que celui de capituler; ne fût-ce que pour obtenir quelque relâche de l'ennemi, & pour ſe mettre en état de tenter la fortune, afin de vaincre ou de mourir avec gloire. On convint d'abord d'une trève de ſoixante jours, pendant laquelle on dreſſa deux traités, l'un pour le Roi, & l'autre pour la nation. On aſſuroit à Boabdil trente mille piéces d'or, lorſqu'il rendroit ſes forteresſes, & cinquante mille ducats de rente. On laiſſoit aux Maures le libre exercice de leur religion, leurs biens, leurs loix, leurs magiſtrats, leurs coutumes & leurs habits ſur leſquels on les diſpenſoit de porter une marque diſtinctive. Ces traités, ſignés par

les Rois, le prince Jean leur fils, les évêques, les grands-maîtres des ordres militaire, les grands & les officiers de la couronne, furent envoyés à Grenade, avec cette Lettre qui parut d'autant plus nécessaire, que les Maures commençoient à se repentir de leurs démarches pour un accommodement, & menaçoient de renouveller la guerre :

» Nous, D. Ferdinand, & Donna Isabelle, » par la grace de Dieu, rois de Castille, &c : » aux Alcaydes, Cadis, Sages, Lettrés, » Faquirs, Anciens ; à la noblesse, au » peuple, aux grands & aux petits de Gre- » nade, faisons sçavoir que nous som- » mes déterminés à ne point quitter le » siége, ni la ville que nous avons fait bâ- » tir pour les opérations de notre armée, » qu'avec le secours du Ciel, notre des- » sein ne soit entiérement accompli. Re- » gardez cette assurance, comme le fait du » monde le plus certain : nous le jurons » par le grand Dieu qui est la vérité » même. Quiconque voudra vous persua- » der le contraire, tenez-le pour votre en- » nemi. Nous vous conseillons donc, par » ces présentes, de vous soumettre au plu- » tôt à notre Empire, de ne pas être cause » de votre perte, & de vous garder d'imi- » ter ceux de Malaga, qui, pour n'avoir pas

» voulu nous croire, & s'être livrés aux
» mauvais conſeils, ſe ſont obſtinés à ſe
» perdre eux-mêmes. Si vous vous rendez
» dans peu, ſoyez ſûrs de la récompenſe :
» vos perſonnes & vos biens ſeront en
» ſûreté. Qui voudra ſe retirer en Afrique
» s'y retirera : qui choiſira de reſter en
» Eſpagne, & de jouir de ſa liberté, y de-
» meurera librement. Nous en uſons ainſi
» avec vous, par eſtime pour une nation
» dont la capitale contient ſa principale
» nobleſſe : rendez-vous, & vous éprou-
» verez les effets de notre clémence royale.
» Nous jurons derechef, & donnons notre
» parole de Rois, que, ſi vous vous ſoumet-
» tez de bonne grace, pour être à l'abri
» de notre protection, chacun de vous
» pourra rentrer dans ſes héritages, & al-
» ler, dans toute l'étendue de nos Etats,
» travailler à ſa fortune & à ſon bonheur.
» Nous vous laiſſerons vivre dans votre
» loi, & ſuivant vos uſages, ſans toucher
» à vos moſquées. Ceux qui aimeront
» mieux ſortir de l'Eſpagne pourront ven-
» dre leurs biens à qui, & quand ils le ſou-
» haiteront : nous leur fournirons nous-
» mêmes des vaiſſeaux, ſans exiger au-
» cuns droits ; car notre unique intention
» eſt d'uſer avec vous de toute ſorte d'hu-
» manité. Comme c'eſt-là votre plus cher

» intérêt, ne différez point: déterminez-
» vous, & envoyez promptement quel-
» que député pour conclure cette capitu-
» lation: Nous vous donnons vingt jours
» de terme pour la ratifier. Considerez, en-
» core une fois, que c'est votre véritable
» intérêt: sauvez-vous de la mort ou de
» la captivité. Le tems presse; il ne re-
» viendra plus. Si, dans le terme prescrit,
» vous ne vous soumettez pas, vous ne
» devez imputer qu'à vous-mêmes votre
» ruine totale; car nous jurons qu'après
» ce terme expiré, nous n'écouterons
» plus rien au sujet de la capitulation. Le
» bien & le mal sont entre vos mains;
» c'est à vous de choisir: nous serons in-
» nocens, devant Dieu, d'un choix qui ne
» dépend que de vous. Fait dans notre
» camp devant Grenade, le 29 de No-
» vembre 1491. MOI LE ROI. MOI LA
» REINE. »

[1491.]

Tandis que les Maures étoient agités par la crainte des maux qu'ils venoient d'éprouver, par le desir de profiter des avantages qu'on leur proposoit, & par la défiance de la fidélité des Castillans, un des Sages de la loi Mahométane fit le prédicant dans les places publiques de Gre-

nade, & courut les rues, en criant : « Ci-
» toyens, vous êtes trahis ! Boabdil & les
» Grands ſont Chrétiens dans le cœur :
» armez-vous de courage & d'eſpérance !
» Dieu & Mahomet vous ſauveront par
» mon bras ! égorgeons les traîtres ! » Vingt
mille hommes ſe raſſemblent autour de lui,
s'arment en un inſtant, & rempliſſent la ville
d'une horrible confuſion. Boabdil fut aſſez
heureux pour appaiſer les eſprits, & pro-
fita du premier moment de calme, pour
envoyer aux rois de Caſtille les quatre
cents ôtages dont on étoit convenu, les
informer de ce qui venoit de ſe paſſer; &,
afin de prévenir de pareils éclats, il leur
annonçoit la diſpoſition où il étoit de livrer
au plutôt tous les forts, ſuivant les termes
du traité.

[1492.]

Le 2 de Janvier, jour auquel on célè-
bre, tous les ans, à Grenade la mémoire
de cette conquête, Ferdinand s'avança, à
la tête de ſon armée, avec une pompe
capable d'en impoſer aux Maures. Boabdil
vint à ſa rencontre, accompagné de cin-
quante ſeigneurs, & lui préſenta les clefs
du château, en diſant : « Recevez, grand
» Roi, la diſpoſition de nos biens & de
» nos vies. Nous ſommes à vous : nous re-

» mettons en votre pouvoir cette capitale,
» & tout le royaume; pleins de confiance
» que vous userez avec nous de clémence
» & d'humanité. » Le Roi ayant pris les
clefs, les donna à la Reine, & celle-ci à
D. Jean, son fils, qui les remit à D. Inigo
de Mendoça, comte de Tendilla, auquel
on destinoit le commandement général du
royaume de Grenade. Pendant ce tems-là,
on arboroit sur la tour principale l'étendard
de la Croix, avec ceux de Castille &
de S. Jacques.

Quatre jours après, Ferdinand & Isabelle
entrerent en triomphateurs dans la
ville de Grenade, qu'ils virent pour la premiere
fois, & dont ils admirerent la force
& la grandeur. On y avoit dressé, d'espace
en espace, des chapelles & des autels où
ils se mettoient à genoux, & renouvelloient
leurs prieres d'actions de graces
pour une conquête si importante. Peu de
Maures oserent soutenir leurs regards: soit
haine, soit frayeur, soit respect, soit défiance,
le plus grand nombre se tint renfermé
dans les maisons ou dans les mosquées.
Ils ne s'accoutumerent que peu à
peu à voir leurs nouveaux maîtres, dont
la renommée seule les avoit à demi vaincus,
avant même qu'ils eussent pris les
armes. « En effet, ils se représentoient
» Ferdinand & Isabelle comme les restau-

» rateurs de l'empire d'Espagne, partagé
» durant un si grand nombre d'années en
» plusieurs Monarchies indépendantes les
» unes des autres, & toutes intéressées à
» soutenir le Royaume de Grenade, pour
» garder l'équilibre entr'elles. Ils les re-
» gardoient comme les vengeurs des loix
» & de la justice qu'on n'écoutoit pres-
» que plus avant eux ; comme des têtes
» destinées à porter toutes les couronnes
» d'Espagne, à s'en assurer la principale
» domination, à surpasser leurs prédé-
» cesseurs, & à trouver peu d'égaux dans
» leurs successeurs. » Telle étoit l'idée que
les Maures & même les Espagnols s'é-
toient formée des conquérans du royaume
de Grenade.

[1492.]

Boabdil sortit en Roi détrôné. Dès que
ses vainqueurs furent à portée d'entrer dans
la ville, il les salua en passant, & prit la
route des montagnes d'Alpuxarra, où étoit
l'apanage qu'on lui avoit réservé. Il s'arrêta
sur un côteau, pour jetter un dernier re-
gard vers ces tours & ces palais qu'il ve-
noit de perdre. « O Seigneur ! ô Dieu des
» batailles ! » s'écria-t-il plusieurs fois, en
versant des larmes. Sa mere lui dit avec
amertume : « Il vous sied bien, mon fils,
» de pleurer en femme, la perte d'une

» couronne que vous n'avez pas ſçu con-
» ſerver en homme & en roi. » Il jouit,
pendant quatre ans, des avantages qu'on
lui avoit accordés par le traité. Ennuyé de
vivre en particulier, dans un pays où il
s'étoit vu Roi, il vendit toutes ſes terres à
Ferdinand, pour la ſomme de huit cens
mille ducats, & paſſa en Afrique où il pé-
rit dans un combat.

Ce fut ainſi qu'en moins de dix ans, les
Maures perdirent un royaume de ſoixante-
dix lieues de largeur, ſur trente de lon-
gueur, qui contenoit trente-deux grandes
villes; quatre-vingt-dix-ſept moins conſi-
dérables, & plus de deux mille bourgs
ou villages. « C'étoit, relativement à ſon
» étendue, le pays le plus fertile, le plus
» riche & le plus peuplé de l'Europe. On
» y comptoit trois millions d'habitans:
» les Souverains en tiroient, chaque an-
» née, ſept cens mille ducats, ſomme
» prodigieuſe pour un tems où l'or & l'ar-
» gent étoient très-rares. Ce qui contri-
» buoit à rendre les habitans de Grenade
» ſi riches, c'étoit le commerce & l'agri-
» culture qui faiſoient la principale oc-
» cupation d'un peuple adroit & labo-
» rieux. » Les montagnes d'Alpuxarra ſont
encore aujourd'hui peuplées des deſcen-
dans des Maures; &, quoiqu'ils ayent
embraſſé le Chriſtianiſme, ils ont conſervé

les ufages, les loix, les habits de leurs ancêtres; & leur langue, mêlée avec le caftillan, forme un jargon qui leur eft particulier.

Le royaume de Grenade fubfiftoit depuis l'an 1239 que Mahomet Alhamar l'avoit fondé. (Voyez ci-deffus, p. 317.) Sa réunion à la couronne de Caftille termina la domination des Maures en Efpagne, que nous avons fixée à l'an 715. Il fallut fept cens foixante & dix-fept ans de guerres & de maux de toute efpece, pour rendre à la nation Efpagnole ce qu'elle avoit perdu en moins de trois ans. (Voyez ci-deffus, pages 131 & 133.)

Fin de la troifieme Epoque.

Fautes à corriger.

PAGE 35, ligne 22, l'épagne, *lisez* l'épargne.
Page 39, ligne 7, milion, *lisez* million.
Page 42, ligne 16, liées le dos, *lisez* liées derriere le dos.
Page 46, ligne 1, attribue, *lisez* attribue à.
Ibid. ligne 4, nommer, *lisez* nommé.
Page 48, ligne 16, s'étoient, *lisez* s'étoit.
Page 254, ligne 1, VII, *lisez* VIII.
Page 274, ligne 1, VIII, *lisez* IX.
Page 390, ligne 9, trait politique, *lisez* trait de politique.
Page 488, ligne 8, on ne trouveroit, *lisez* on trouveroit.
Ibid. ligne 9, qu'à peine, *lisez* à peine.
Page 529, ligne 22, l'assuroient, *lisez* l'assuroit.

LIVRES qui se trouvent chez VINCENT.

Année Champêtre, contenant ce qu'il convient de faire chaque mois de l'année dans le potager; in-12, 3 vol. *Fig.* 9 l.

Eraste, ou l'Ami de la Jeunesse; entretiens familiers, dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plûpart des connoissances humaines, & particuliérement sur la doctrine & l'histoire de la Religion, sur la vie Civile, le Commerce, la Physique, l'Histoire naturelle, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie, l'Histoire de France, &c. &c. Ouvrage qui doit intéresser les peres & meres, & généralement toutes les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse, in-8°, *petit-format*, Fig. 5 l.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies: des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier: des moyens les plus sûrs pour s'en préserver: & des remèdes les plus efficaces pour se guérir: & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin; par M. *L****, ancien médecin des armées du Roi, & M. D. *B****, médecin des Hôpitaux, in-8°, 3 vol. 1771, 15 l.

Préceptes de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé, contenant les moyens de corriger les vices de son tempérament, & de le fortifier par le seul secours du régime & de l'exercice; ou l'art de conserver sa santé, & de prévenir les maladies, 1 vol. in-8°, *petit-format*, 1772, 5 l.

Familles des plantes ; par M. *Adanſon*, de l'Académie Royale des Sciences, in-8°, 2 vol. 12 l.

Le Médecin des Dames, ou l'art de les conſerver en ſanté, in-12, 1771, 3 l.

Le Médecin des Hommes, depuis la puberté juſqu'à une extrême vieilleſſe, in-12, 1772, 3 l.

Minéralogie, ou Nouvelle Expoſition du Règne minéral, ouvrage dans lequel on a tâché de ranger, dans l'ordre le plus naturel, les individus de ce Règne, & où l'on expoſe leurs propriétés & uſages mécaniques, avec un Dictionnaire nomenclateur, & des Tables ſynoptiques ; par M. *Valmont de Bomare*, in-8°, 2 vol. 10 l.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies chirurgicales, & la maniere la plus en uſage de les traiter, & que ſuivent aujourd'hui les plus grands Chirurgiens, avec des Obſervations & Remarques critiques ſur différens points ; par M. *Portal*, in-8°, 2 vol. *Fig.* 10 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies, avec des obſervations ſur les points les plus intéreſſans ; par M. *Lieutaud*, médecin des Enfans de France, troiſieme édit. augmentée, in-8°, 2 vol. 10 l.

Recueil des Remèdes faciles & domeſtiques choiſis, expérimentés & très-approuvés pour toutes ſortes de maladies internes & externes, & difficiles à guérir ; par Madame *Fouquet*, in-12, 2 vol. derniere édition, 5 l.

Traité complet de la Gonorrhée virulente des hommes & des femmes, & la maniere de la traiter, &c. ſuivi d'un Mémoire ſur un inſtrument pour tirer l'urine de la veſſie ; par M. *Daran*, chirurgien du Roi, in-12, *Fig.* 2 l. 10 ſ.

Les Vapeurs & Maladies nerveuſes, hypochondriaques ou hyſtériques, reconnues & traitées dans les deux ſexes, traduites de l'anglois de M. *Whytt*: on y a joint l'Expoſition anatomique des Nerfs par M. *Monro*, & l'Extrait des principaux Ouvrages ſur cette matiere, in-12, 2 vol. *Fig.* 6 l.

Aménités littéraires, in-8°, *petit-format*, 2 part. *broch.* 5 l.

Contes Moraux, dans le goût de ceux de M. *Marmontel*, extraits de divers auteurs, in-12, 4 vol. reliés en deux, 5 l.

Contes Perſans; par *Inatula de Delhi*, traduits de l'anglois, in-12, deux parties *broch.* 3 l.

Dictionnaire portatif de Littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poëſie & aux belles-lettres, & dans lequel on enſeigne la marche & les règles qu'on doit obſerver dans les ouvrages d'eſprits; par M. l'abbé *Sabatier de Caſtre*, in-8°, *petit format*, 15 l.

Fabliaux & Contes des poëtes François, des XII, XIII, XIV & XVe ſiécles; par M. de *Barbazan*, nouv. édit. in-12, 3 vol. 6 l.

Génie de M. *Hume*, ou Analyſe de ſes ouvrages, in-12, 3 l.

Grammaire françoiſe du P. *Buffier*, in-12, 2 l. 10 ſ.

Lettres d'*Oſman*, par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

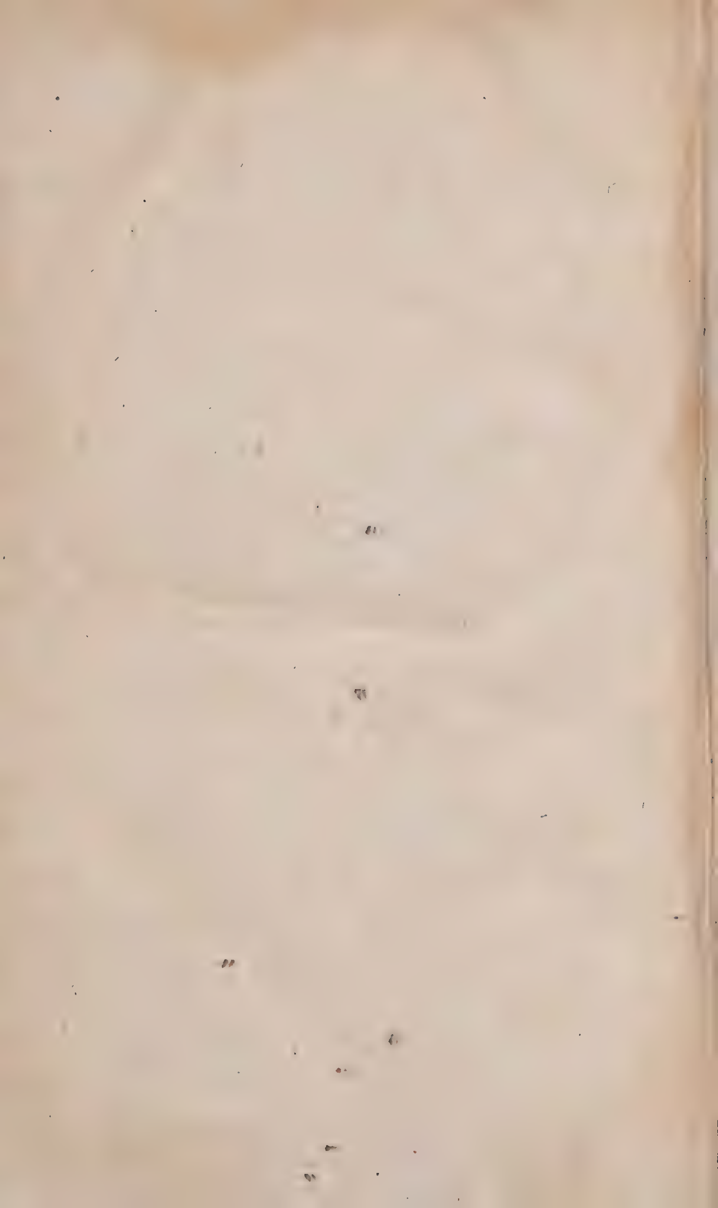
Œuvres de Pope, nouvelle édition, augmentée d'un vol. Amſterdam, in-12, 8 vol. *Fig.* 30 l.

Œuvres de *Péliſſon*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 ſ.

Œuvres de *Segrais*, nouv. édit. 2 vol. in-12, *petit format.* 4 l.

Œuvres du Philoſophe de *Sans-Souci*, in-12, 4 vol. *petit format.* 8 l.












56


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm